ST. ALBERT'S COLLEGE LIBRARY

PHILOSOPHIE CHRÉTIENNE

DE

LA VIE

I

IMPRIMATUR :

Parisiis, die 27ª Novembris 1900.

E. THOMAS,
Vic. Gen.

L'éditeur se réserve tous droits de reproduction de la traduction française qui est sa propriété.

Cet ouvrage a été déposé, conformément aux lois, en avril 1901.

R. P. TILMANN PESCH
de la Compagnie de Jésus.

ST. ALBERT'S COLLEGE LIBRARY

LA

PHILOSOPHIE

CHRÉTIENNE

DE LA VIE

PENSÉES SUR DES VÉRITÉS RELIGIEUSES

Ouvrage traduit de l'allemand sur la 3e édition

Par le R. P. BIRON
Bénédictin de la Congrégation de France.

TOME PREMIER

PREMIÈRE SEMAINE. — I. — **L'amour de la vérité**
II. — **La délicatesse de conscience**

PARIS
P. LETHIELLEUX, LIBRAIRE-ÉDITEUR
10, RUE CASSETTE, 10

Digitized by the Internet Archive
in 2025

https://archive.org/details/philosophiedelav0000vari

LE PÈRE TILMANN PESCH, S. J.

NOTES BIOGRAPHIQUES

L'auteur de ce livre est peu connu en France, nous pourrions dire n'est pas connu, en dehors du monde restreint des penseurs. Ses ouvrages, à l'exception de celui dont nous présentons au public la traduction, et de la *Vie religieuse* — *Das religiœse Leben* — ne s'adressent pas au grand public. Traitant des questions les plus abstraites de la métaphysique, ils ne sont pas même, malgré leur caractère classique, destinés aux étudiants ; ils exigent de la part du lecteur une culture spéciale.

Tout livre est à quelque degré « l'écho d'une âme », et la *Philosophie chrétienne de la vie* reflète d'une façon très particulière les sentiments et les pensées de son auteur. Il est aisé de deviner, à la lecture de certains chapitres, ce que dut être et ce que fut réellement le Père Pesch. Nous sommes convaincu pourtant qu'il resterait un regret aux nombreux lecteurs que nous souhaitons à ce livre si nous ne disions quelques mots de la vie du savant Jésuite[1].

On ne doit pas s'attendre à rencontrer ici ces faits curieux et piquants qui, de près ou de loin, confinent au romanesque et que nos imaginations contemporaines recherchent avidement dans une vie. Celle que

1. Nous nous sommes grandement aidé d'un excellent article que ses confrères lui ont consacré dans les *Stimmen aus Maria-Laach* du 28 novembre 1899, et dont on a fait un tiré à part de 15 pages in-8°. Herder, Freiburg-in-B. Nous avons également utilisé des notes qui nous ont été gracieusement communiquées de Hollande par le R. P. Mathias Reichmann, du collège de Valkenburg.

ST. ALBERT'S COLLEGE LIBRARY

nous esquissons est la vie en apparence très ordinaire, très monotone, si l'on y tient, d'un religieux fidèle à ses devoirs et à sa haute vocation ; au vrai, c'est la vie très féconde d'un remueur d'idées, d'un apôtre par la plume, d'un convertisseur d'âmes, surtout d'âmes pensantes. A ce nouveau titre, les quelques lignes qui suivent ne nous paraissent pas inutiles.

Le Père Tilmann naquit le 1er février 1836, à Cologne. C'était l'époque où la conscience catholique, en Allemagne, commençait à se reprendre, après avoir lourdement sommeillé pendant des années ; l'époque agitée qui, dans l'histoire de l'Eglise en Prusse, porte le nom caractéristique de *Troubles de Cologne, Kœlner Wirren,* et qui nous remet en mémoire le prélat à jamais illustre, défenseur courageux des vrais droits et des saines doctrines, au milieu de défections ou de défaillances presque générales : Clément-Auguste de Droste-Vischering. Nul doute que ces divers événements, dont sa ville natale fut en grande partie le théâtre, n'aient eu une influence profonde sur le jeune Pesch.

De sa première enfance et de son adolescence nous savons peu de chose, si ce n'est qu'il fut un espiègle et que ses légèretés d'enfant furent souvent réprimées par un père sévère. Il suivit les cours du gymnase de Cologne, et il n'avait pas encore dix-sept ans lorsque, le 15 octobre 1852, il entrait au noviciat des Jésuites de Münster. Après la période réglementaire d'études à Paderborn et à Bonn, il passa quatre années au fameux collège de Feldkirch, comme régent d'une classe de latin. Le 13 janvier 1866, il recevait la prêtrise à Maria-Laach, dans la Province Rhénane.

Déjà, lorsqu'il étudiait la philosophie à Bonn, 1856-1858, le Père Pesch avait attiré sur lui l'attention de ses supérieurs par son goût et ses aptitudes marquées pour cette branche des sciences. Rien donc d'étonnant si, dès la fin de 1867, on lui confiait la chaire de philosophie au grand collège de Maria-Laach.

Le Père Tilmann Pesch fut un classique, un scolastique dans toute l'extension que ce mot comporte ; il fut le digne continuateur et l'émule heureux des Pères Joseph Kleutgen, Jean Perrone, Liberatore, Franzelin, Taparelli, Tongiorgi, de cette élite de Jésuites qui, reprenant les traditions de la scolastique et de la métaphysique de saint Thomas, ont réussi à rajeunir et à remettre en bonne place la vieille école du passé. L'amour et l'estime que, toute sa vie, il témoigna aux enseignements d'Aristote et du Docteur angélique, il les manifesta au début de sa carrière professorale. Toujours et en toute occasion il poursuivit — avec quel succès, ses travaux le disent hautement — la restauration de la

philosophie chrétienne en Allemagne. Ce devait être comme un contre-poids aux affirmations erronées des nombreuses écoles de théologie et de philosophie d'outre-Rhin. Mais libre de tout conservatisme étroit, dédaignant l'éternelle routine et le piétinement sur place, il ne voyait pas, comme certains esprits moroses, un péril caché dans tout progrès. Il voulait connaître et comprendre les travaux de son siècle et ses conquêtes, et nul ne pourra qualifier ses écrits d'œuvres arriérées.

Toutefois, la solitude retirée et toute monastique de Maria-Laach, perdue au fond d'une vallée verte et gracieuse, au bord de l'immense et splendide nappe d'eau qu'on nomme le *Laacher See*[1], très à l'écart du tumulte des grandes villes, semblait peu convenir au caractère plutôt apostolique du Père Tilmann. Ce mot qui pourrait être la devise de tout chrétien, est de lui ; il le répétait souvent : « Tout ce que nous faisons doit être *pointé* vers l'apostolat : *Alles was wir thun, muss eine apostolische Spitze haben.* » Aussi dès 1869, le trouvons-nous à Aix-la-Chapelle, à la tête d'une société florissante d'hommes cultivés, formée en grande partie de commerçants. Les travaux scientifiques cèdent le pas pour quelque temps aux occupations du ministère des âmes ; mais cet intermède ne sert qu'à mettre en plein relief de nouvelles qualités du Jésuite. Il se révèle orateur de premier ordre, et surtout excellent directeur de conscience, il sait attirer les cœurs et se les attacher par d'indestructibles liens et, trente ans plus tard, on verra, non sans quelque émotion, un nombre considérable de catholiques d'Aix-la-Chapelle honorer de leur présence les funérailles de leur ami et de leur vieux maître.

Nous devrions apprendre de ces fils spirituels du Père Pesch tout ce que renfermait de tendresse cette âme de prêtre dans laquelle il leur fut permis de lire. N'est-ce pas là, en effet, dans ce face à face de deux intelligences et de deux cœurs, que devaient apparaître, dans leur vrai jour, tous les dons qui furent le partage du Père Tilmann ? Cette affection persévérante de trente années nous laisse entrevoir ce qu'étaient les colloques entre les pénitents et leur confesseur. « Heureux, dirons-nous, ceux qui ont pleuré près de lui et qu'il a consolés ! Heureuses les larmes saintes et chrétiennes qu'il a séchées ! Heureuses les tristesses du pécheur repentant qu'il a relevé et réconforté ! Heureuses les amertumes de ceux qui souffraient de l'exil et des peines de la vie, et dont il a su

1. Depuis le 25 novembre 1892, les Bénédictins de la Congrégation de Beuron ont pris possession de la vieille abbaye de Maria-Laach, qui avait été habitée par des membres de leur Ordre jusqu'en 1802, et la discipline monastique y est maintenant dans tout son éclat.

diriger les regards et les aspirations vers le ciel! » Nous l'avons dit, ils furent nombreux.

A Aix aussi, le Père Pesch eut pour la première fois l'occasion de défendre les idées chrétiennes contre un représentant de la science antichrétienne. Et du premier coup il se montra polémiste consommé.

Sur ces entrefaites furent portées les lois et les *novelles* qui progressivement retirèrent aux Ordres et aux Congrégations religieuses leur liberté et leurs privilèges relatifs à l'instruction publique. On a encore en mémoire les diverses péripéties de cette lutte sectaire, le Kulturkampf, qui jeta en prison plusieurs vaillants évêques d'Allemagne. Finalement la Compagnie de Jésus était expulsée du territoire de l'Empire par une loi votée au Reichstag (4 juillet 1872). Les proscrits allemands, comme les nôtres du 29 mars, trouvèrent un toit hospitalier dans la demeure des nobles catholiques des pays limitrophes. Parmi ces cœurs généreux, vient en première ligne le baron Louis von Bongart-Paffendorf, qui offrit aux exilés son château de Wynandsrade, dans le Limbourg hollandais. Ce fut là que se réunirent les jeunes religieux en cours d'études, et le Père Pesch fut mis à leur tête. On conçoit les difficultés inséparables d'un tel état de choses. Le Père Tilmann sut faire face à tout, et les hôtes passagers du château furent unanimes à louer la bonté, le dévouement, l'abnégation, la sainte gaieté de leur supérieur.

Nous disons la gaieté. Comme beaucoup de ceux qui ont l'âme grande et haute, qui sentent vivement, le Père Tilmann souffrait de cette maladie dont les anciens disaient qu'il n'y a pas de génie sans elle et que Lacordaire croyait « inséparable de tout esprit qui va loin, de tout cœur qui est profond », la mélancolie. Presque tous les Saints d'ailleurs, l'histoire en témoigne, ont ressenti ses atteintes; mais tous les Saints aussi, et le Père Pesch avec eux, ont secoué cette maladie énervante, loin de s'y complaire. La mélancolie n'empêcha jamais notre savant de travailler, bien au contraire, car il savait que le travail est, après la prière, un des remèdes les plus efficaces contre les idées noires et moroses.

Lorsque les premières difficultés eurent été surmontées, le Père Pesch fut appelé à Tervueren, en Belgique, où la famille du comte de Stolberg-Robiano avait ouvert un asile aux rédacteurs des *Stimmen aus Maria-Laach*.

C'est alors qu'il commença à publier quelques-uns de ses ouvrages. Nous sommes en 1873, et durant vingt-cinq ans, jusqu'à sa mort, nous le verrons combattant le bon combat par la plume.

Le Père Tilmann fut vraiment un homme infatigable. Poursuivi par le noble idéal de l'apostolat des âmes, il travailla toute sa vie sans

relâche : « Occupe-toi de ton but ! Pense à la belle parole de Schiller : L'homme grandit avec son but », avait-il coutume de dire à ses intimes. Il ignorait la signification du mot vacances, et le repos pour lui, c'était le changement d'occupation. Fatigué d'écrire, il partait en mission, donnait des exercices ou des conférences scientifiques. Quant au temps libre, il l'employait à réunir les matériaux de ses œuvres ascétiques ; il consacrait tout particulièrement à ce travail les trois derniers jours de la Semaine sainte. On ne s'étonnera donc pas qu'il ait pu trouver les loisirs d'édifier le « monument colossal » qui a consacré son nom.

Il s'oppose tout d'abord aux courants panthéistes et matérialistes, et ses premières études ont pour objet la « Philosophie de l'inconscient ». Mais ses attaques et ses réfutations les plus fortes devaient être contre la pernicieuse doctrine, pourtant si répandue, du positivisme. Nous l'avons vu, il rêvait la restauration en Allemagne d'une philosophie chrétienne. Il ouvre la voie par ses écrits : *La Méthode scolastique* (1875), *La Philosophie du passé, son rôle dans l'avenir* (1875), *La Téléologie dans la philosophie de la nature au Moyen Age* (1877) [1].

Les *Stimmen aus Maria-Laach* furent l'organe dont il se servit pour intéresser le public aux grands problèmes du jour. En 1876, il y publie : *La Science moderne dans ses principes* [2].

Cet article inaugurait une série de travaux dus aux érudits Jésuites d'Allemagne et qui ont fait de cette revue l'une des plus appréciées du monde savant. Qu'il nous suffise de citer, en passant, le nom de quelques-uns de ses principaux collaborateurs. Pour la littérature, le Père Baumgartner ; pour l'art, le Père Beissel, connu par ses travaux sur les miniatures du Vatican ; le Père Hummelauer, l'un des exégètes les plus distingués de ce temps ; le Père Dreves, le savant hymnographe ; les historiens Duhr et Spillmann, et d'autres dont la liste serait trop longue. Nous aurons d'ailleurs l'occasion de nommer deux autres collaborateurs du Père Pesch.

L'année suivante, 1877, il ajoutait à la collection : *Le manque de consistance de la science moderne*, réfutation de la critique de la raison de Kant [3].

1. Die scholastische Bildungsmethode. — Die Philosophie der Vorzeit in ihrer Bedeutung für die Zukunft. — Die Teleologie in der mittelalterlichen Naturphilosophie.

2. Die moderne Wissenschaft betrachtet in ihrer Grundfeste. Philosophische Darlegung für weitere Kreise. Tiré à part (1876) et actuellement épuisé.

3. Die Haltlosigkeit der « Modernen Wissenschaft ». Eine Kritik der Kantschen Vernunftkritik für weitere Kreise.

La confiance de ses supérieurs l'avait rappelé, en 1870, à la chaire de philosophie de la maison d'études de la province, à Blyenbeck, en Hollande. Il y resta huit ans, joignant à ses fonctions celles de bibliothécaire et de maître de prédication. Les disciples se souviennent encore de son activité et de ses larges vues. Il stimulait l'ardeur de ces jeunes intelligences en les forçant à penser et à travailler par elles-mêmes. « Que de talents et que de forces sont perdus dans la vie religieuse par défaut d'initiative! » répétait-il souvent. Et il ajoutait : « Il est impossible que les supérieurs songent à tout. Chacun a sa propre intelligence et doit se faire sa voie. » Le Père Pesch a agi d'accord avec ses paroles. Qu'on n'aille toutefois pas voir dans ce semblant d'indépendance une atteinte portée à l'obéissance vouée par le religieux. Le Père Tilmann était en tout l'homme de l'obéissance et il n'entreprit jamais rien sans l'approbation de ses supérieurs. Un seul fait entre vingt le prouvera. Dans les derniers mois de 1870, un savant très en vue à la cour pontificale lui conseilla d'accepter une chaire à Rome. Le Père répondit aussitôt par un refus ; le motif principal était qu'il ne voulait à aucun prix restreindre la volonté du T. R. Père Général, qui disposait de lui.

Ses différentes occupations ne l'empêchèrent point de collaborer, jusqu'en 1878, aux *Stimmen*.

Avant leur dispersion, les Jésuites de Maria-Laach avaient résolu de publier un grand cours de philosophie professé dans ce collège. Le premier volume, dû à la plume de notre savant auteur, est daté de Blyenbeck. C'est le premier de la collection si universellement connue sous le nom de *Philosophia Lacensis*, qui, d'une part, ravive les enseignements de la vieille philosophie chrétienne, et de l'autre l'étaye sur les progrès de la science moderne. La *Cosmologia* du Père Pesch parut le 7 mars 1880, fête de saint Thomas d'Aquin. Quelques mois auparavant (4 août 1879), l'Encyclique *Æterni Patris* avait en quelque sorte consacré l'entreprise de notre Jésuite et de ses dignes collaborateurs. Et l'on peut avancer que la publication de cette lettre procura au Père Tilmann la joie la plus intime de sa vie et fut comme son plus beau triomphe. La *Cosmologie*, à juste titre dédiée à Albert le Grand, dont c'était en ce moment le centenaire, valut à son auteur le diplôme peu attendu de membre de l'Académie de Saint-Thomas, à Bologne.

L'association de Gœrres reconnut aussi sa valeur et l'élut à la présidence de la section de philosophie.

Les théologiens et les philosophes ne furent point seuls à apprécier les mérites de notre auteur. Une anecdote peu connue et qui ne manque pas de piquant le montrera. Au commencement de l'année 1892, le

député De Schorlemer-Alst (Centre) avait un entretien avec le chancelier de l'Empire, le comte de Caprivi. On discutait questions sociales, et M. de Schorlemer-Alst se plaignait que le gouvernement se fût privé, par ses mesures de violence contre les Ordres religieux (Jésuites et autres), de l'appui d'éminents catholiques dans sa lutte contre les socialistes. Caprivi répondit : « Le mal n'est pas si grand, puisque les catholiques ont de bons sujets en dehors des Jésuites. Vous avez, par exemple, le professeur Pesch, qui fait d'excellentes conférences que j'ai lues avec plaisir. Il est très simple de mettre de pareilles intelligences à la place des Jésuites. — Mais le professeur Pesch est Jésuite ! » — Caprivi, étonné, sourit et dit : « J'en parlerai à l'empereur. » M. de Schorlemer prit soin d'en avertir le Père Pesch. Mais l'incident n'eut pas de suites.

Cependant, la *Philosophia Lacencis* fut menacée, par suite de morts, de maladies et d'autres circonstances défavorables, de périr en germe. Le Père Pesch y mit toute son âme ; à lui seul il publia trois volumes d'*Institutiones logicales* (1888-1890), et trois volumes d'*Institutiones psychologicæ* (1896-1898).

Il y aurait à faire toute une étude sur les idées philosophiques et la méthode du Père Tilmann. Mais nous n'écrivons ici qu'une notice biographique. Ses travaux sur la philosophie ont du reste été appréciés par des plumes compétentes. Les revues les plus sérieuses de tous les pays ont à l'envi loué le grand savoir philosophique, l'érudition peu commune, le talent remarquable d'exposition, la rare intelligence des doctrines de saint Thomas et de la philosophie médiévale qui sont les qualités fondamentales du Père Pesch. On pourrait dire de lui ce qu'un critique marquant écrivait, en 1894, à propos des *Institutiones Theodiceæ* qui appartiennent à la *Philosophia Lacensis*, et qui sont du Père J. Hontheim : « Cette théodicée se recommande comme les publications précédentes par une vaste érudition, une connaissance profonde des sources, un soin minutieux de ne laisser passer aucun argument qui n'ait été examiné, aucune erreur qui n'ait été réfutée... Ces grands travaux des Pères de Maria-Laach, ajoutait-on, accusent une somme de travail immense, et la collection, quand elle sera achevée, formera un monument colossal à l'honneur de la philosophie traditionnelle. » Nous n'avons malheureusement à citer, à côté de ces volumes, que ceux du Père Th. Meyer : *Institutiones Iuris naturalis*. Peut-être le regret n'est-il au fond qu'un éloge, il prouve que les Pères Jésuites mûrissent sérieusement leurs travaux avant de les confier à l'impression.

La *Cosmologia* fut fort appréciée. Mais un livre écrit en latin ne peut

être compris et goûté, aujourd'hui surtout, que par un public restreint. Il est cependant nombre de laïques cultivés qui sont à même d'apprécier les hauts problèmes philosophiques. Pour eux, le Père Pesch publia en allemand : *Les Grands Problèmes de la Nature, Philosophie de la Nature*[1] (1883-1884). Les deux volumes qui le composent ne sont pas une traduction pure et simple des *Institutiones Philosophiæ naturalis*. Les doctrines sont les mêmes, mais le plan est tout autre. Le but est de tirer de l'étude scientifique du monde une preuve de l'existence de Dieu. Le succès ne se fit pas attendre ; en 1892, une deuxième édition était devenue nécessaire. Avons-nous besoin de remarquer que le succès et les louanges ne parvenaient pas à séduire le Père Pesch, homme d'humilité vraie et sincère ? « Je sais bien, disait-il, que mes œuvres ne satisfont point toutes les prétentions ; mais on ne doit pas être optimiste ; on doit pouvoir se contenter du bien, autrement on ne ferait absolument rien. D'ailleurs, nous avons la vérité de notre côté, et cela nous donne déjà un grand avantage. » Et il n'était pas rare de lui entendre dire : « Bah ! un livre... eh bien, qu'est-ce que c'est ? Une pierre jetée dans l'eau. Elle décrit quelques cercles et tout redevient lisse et c'est tout : So ein Buch, nun was ist es ? Ein im Wasser geworfener Stein. Einige Kreise zieht er und dann ist alles wieder glatt und still. »

A côté de ces travaux considérables prenaient place d'autres publications plus modestes. En 1881, à l'occasion du centenaire de la *Critique de la raison pure* de Kant, le Père Pesch extrayait des *Stimmen* une série d'articles sous le titre : *Le phénomène du monde*[2].

Ces fortes études n'absorbaient pourtant point entièrement notre savant. En 1884, il avait été relevé de ses fonctions professorales. De temps à autre, il reprenait son ministère auprès des âmes et dirigeait des retraites de prêtres et de laïques de tout rang. Les uns et les autres appréciaient son zèle, mais ceux qui en retiraient le plus de fruits étaient toujours les esprits d'élite. Il savait les enchaîner à sa parole, notamment dans les conférences publiques, où son talent d'orateur se déployait à l'aise et où vraiment il apparaissait comme un maître. Mais ces conférences n'étaient pas sans lui attirer des désagréments. En consciencieux apôtre, il méprisait les obstacles. Plusieurs fois il eut affaire à la police : on ne voyait pas, en effet, d'un bon œil, l'auteur des

1. « Die grossen Weltræthsel. Philosophie der Natur. »

2. « Das Weltphænomen, eine Erkenntnisstheoretische. Studie zur Sæcularfeier von Kant's Kritik der reinen Vernunft. »

Lettres de Hambourg. Il l'éprouva bien à Bielefeld, à Gelsenkirchen, à Franckfort et à Lüren. Mais obligé de se taire ici, il apparaissait soudain ailleurs et prêchait comme si de rien n'était. Saint Paul avait agi de même.

Après ces succès, il revenait à ses chères études. Il multipliait sous le voile de l'anonyme des articles remarqués de polémique dans les diverses revues allemandes [1]. Nous ne rappellerons que celui qui parut en 1887, lors du centenaire de Luther, sous le titre : *Krach von Wittemberg*.

Comme pour se délasser, le Père Pesch composa un livre de piété éminemment pratique, que nous avons déjà mentionné : *La Vie religieuse* [2]. En moins de vingt années, neuf éditions se succédèrent. Puis il se consacra avec amour, on peut le dire, à son dernier ouvrage, à celui dont nous présentons aujourd'hui au public la traduction [3].

Toute la sagesse humaine se résume en définitive en ce triple précepte : Connaître Dieu, connaître les autres, se connaître soi-même. Connaître Dieu, pour l'adorer et l'aimer ; connaître les autres, pour ne pas attendre d'eux plus qu'ils ne peuvent donner ; se connaître soi-même, pour se conduire et se traiter en conséquence. Les méditations les plus élevées et les plus fécondes d'une vie entière ne sauraient épuiser ce sujet. Le livre du Père Pesch n'en est que l'exposé. Nous osons pourtant dire que, considéré sous un autre point de vue, ce livre de notre Jésuite est comme la quintessence de la philosophie humaine. Il suffira d'une lecture rapide et même très superficielle pour s'en convaincre et pour saisir la justesse de notre allégation.

Comme la *Journée des malades* de Henri Perreyve, comme la *Bonne Souffrance* de Coppée, et comme bien d'autres livres d'entre les meilleurs, nous devons la *Philosophie chrétienne*, l'ouvrage de prédilection du Père Tilmann, aux « heures de maladie ».

Heures bénies et fécondes ! Les âmes chrétiennes sentent alors plus profondément l'inanité des choses passagères et caduques d'ici-bas ; elles comprennent mieux les attraits et les splendeurs des choses du ciel ; elles sont comme inclinées par une affection mieux entendue à

1. Citons seulement les *Lettres de Hambourg*, « Briefe aus Hamburg », qui soulevèrent de véritables tempêtes. Nous venons d'y faire allusion.

2. *Das religiœse Leben. Ein Begleitbüchlein für die gebildete Mœnnerwelt*. Traduit en français sous ce titre : *Le Guide de la vie du chrétien*. — Société de Saint-Augustin, Desclée, de Brouwer et C^ie^, 1895.

3. Nous disons son dernier ouvrage, encore que les deux derniers volumes des *Institutiones psychologicæ* n'aient paru qu'en 1897 et 1898.

communiquer aux autres âmes, à celles qui peinent et qui doutent, leurs expériences personnelles, elles voudraient les préserver des illusions mensongères, elles souhaiteraient les rendre heureuses sur cette terre, autant qu'il est possible, et les préparer aux joies sans fin de l'au-delà. Et lorsque la souffrance se tait pour quelques heures et leur laisse certains répits, elles essayent, selon leurs forces, de donner suite à leurs pensées et à leurs désirs ; elles écrivent.

Le Père Tilmann Pesch a souffert, il a pensé, il a écrit.

Ceux qui parcourront ces pages s'apercevront bientôt qu'elles ont été pour la plupart vécues avant que d'être données aux lecteurs ; de là le charme particulier qui s'en dégage.

Elles sont pour tous. Chacun, dans quelque situation physique ou morale qu'il se trouve, y pourra puiser une parole de consolation et de réconfort.

Nous pourrions, sans grande témérité, dire d'elles ce que nous lisons à propos des psaumes, dans un livre récent, érudit autant que pieux[1] : « Mon fils, étudie ce livre ; si tu pleures, il pleurera avec toi ; si tu es dans la joie, tu y trouveras des chants d'allégresse ; si tu te sens accablé sous le poids de tes péchés, il te donnera des termes pour exprimer ta douleur et ton repentir ; si ton âme est dans le doute, si tu as senti le néant de toutes les choses humaines, il fera luire à tes yeux les espérances du ciel ; si tu as perdu ton père, ta mère, tes enfants, l'ami de ta jeunesse, la compagne de ton âge mûr, tu trouveras dans ces pages des paroles qui répondent à ta douleur ; si ton âme, en présence de Dieu, se sent comme une terre stérile où nulle prière ne peut germer, ouvre encore ce livre, tu apprendras à prier. » La *Philosophie chrétienne* n'est-elle pas, en effet, comme un écho à peine affaibli de nos saints Livres, et en quelque sorte l'Évangile mis à la portée de notre siècle?

Pourtant, ces pages nous semblent viser surtout les *jeunes*, ceux qui, à la sortie du collège, vont s'engager dans la vie, pour y faire souvent un douloureux naufrage, parce qu'ils n'ont pas été suffisamment mis sur leurs gardes. Ce livre a la prétention justifiée de les prémunir contre les pièges tendus à leur intelligence et à leur cœur. Il leur donne, dans un style concis et plein de saveur, les raisons philosophiques et scientifiques de leurs croyances et leur permet ainsi de répondre victorieusement aux objections futiles ou niaises des sceptiques contemporains. Il leur rappelle que la vie de l'homme est quelque chose de plus qu'une

1. *Le Livre de la Prière antique*, par le R. P. Dom F. Cabrol, 1900. — Paris, Oudin, in-12.

vie simplement animale, que l'homme possède une âme et des aspirations innées vers l'idéal et vers un au-delà ; et que, par conséquent, il ne saurait, sans déroger à sa dignité, s'abandonner aux instincts grossiers de la nature. Il les convainc que leur négation des dogmes gênants de l'Église catholique n'est pas, comme ils essaient de se le persuader, la conséquence de réflexions approfondies, mais bien le résultat direct, nécessaire et logique des accrocs qu'ils ont faits à la morale. Il les invite aux envolées vers les hauteurs, aux enthousiasmes que toute âme de jeune homme devrait connaître, mais qui semblent inconnus de notre siècle. Il voudrait les détacher de la médiocrité où toute la jeunesse contemporaine menace de vouloir vivre, et faire d'eux des hommes de caractère.

Nous souhaiterions voir ce livre devenir le livre de chevet de nos jeunes rhétoriciens et de nos jeunes philosophes. Il le mérite. Les Allemands ont compris sa valeur, puisqu'après cinq ans seulement, il réclamera bientôt une cinquième édition.

Il est difficile de définir d'un mot la *nature* de ce livre, à cause de sa complexité. C'est tout à la fois un abrégé de théologie dogmatique et morale, un précis de philosophie, une esquisse de la vie et des vertus chrétiennes, un recueil de pensées, et un livre de méditations pieuses. On croirait lire tour à tour les thèses profondes et les arguments serrés d'un traité scolastique, une simple page de catéchisme, un chapitre de haute spiritualité, un passage de l'Imitation, des maximes de morale courante à la manière de La Rochefoucauld ou de l'abbé Roux. Toutefois la complexité ne nuit pas à l'unité ; tout se mêle sans se heurter. Croyant, pieux, savant et observateur, l'auteur fond harmonieusement les affirmations de la foi, les élévations de la piété, les démonstrations de la raison et les données de l'expérience pratique.

La *Philosophie de la vie* est en réalité la *Somme* où le chrétien peut trouver les enseignements, les conseils et les réconforts dont il a besoin aux différentes heures de son existence. Feuilletée à la hâte d'une main distraite, elle pourra sembler presque banale ; mais lue à loisir et par fragments, dans le calme de la méditation, elle découvrira les mérites de premier ordre qui ont fait son succès : une grande sûreté de doctrine, un savoir très étendu et une merveilleuse connaissance du cœur humain, au service d'une âme d'apôtre qui ne veut instruire les hommes que pour les rendre meilleurs et semblables à Jésus-Christ.

Le *plan* est emprunté aux Exercices de saint Ignace ; l'ouvrage se divise en *quatre semaines*.

La *première semaine* trace les grandes lignes du dogme (première

partie : *L'amour de la vérité*, ch. 1 à 47), et de la morale (deuxième partie : *La délicatesse de conscience*, ch. 1 à 29). La *deuxième semaine* (première partie) étudie la vie chrétienne, c'est-à-dire l'imitation du Christ dans ses traits principaux (ch. 1 à 29). La *deuxième semaine* (deuxième partie) va plus loin ; elle initie à « l'imitation plus complète du Christ » ; c'est un traité de la perfection chrétienne (ch. 1 à 37). La *troisième semaine* expose le mystère de la souffrance et montre dans les souffrances et la croix du Christ la source de notre consolation (ch. 1 à 17). La *quatrième semaine* enfin (ch. 1 à 24), *la conclusion glorieuse*, traite des mystères glorieux : la Résurrection, l'Ascension, la descente du Saint-Esprit. Les derniers chapitres sont consacrés à l'Église.

Les qualités maîtresses du livre sont : la précision, la profondeur et le pittoresque. Chaque fois qu'il démontre une thèse, l'auteur vise surtout à la précision ; le style devient concis, sans image et ornement ; c'est l'expression pure et simple de la vérité. Quand il discute les plus graves problèmes de la philosophie et de la théologie, sa pensée, qui se meut à l'aise dans les questions les plus abstraites, descend à des profondeurs où il est parfois difficile de le suivre. Aussi l'ouvrage serait-il moins lu, s'il n'était rendu très attrayant par le pittoresque de l'expression. Sa grande originalité, croyons-nous, est dans les maximes que l'on rencontre à chaque page. Les conseils sont donnés sous la forme précise et imagée d'aphorismes ou sentences. Fines, justes et profondes, elles portent la marque d'un penseur, mais l'expression, malgré certaines fautes de goût, que nous avons parfois atténuées, leur donne un charme incomparable. Grâce à l'antithèse et à la comparaison, elles frappent l'esprit et se fixent dans la mémoire. Il y en a qui sont des merveilles d'observation, de finesse et de grâce ; elles rachètent la sécheresse de l'exposition trop technique de certaines pages.

***

Le Père Pesch a souffert, a grandement souffert. Une maladie qui déconcerte la science de la Faculté, le diabète, le minait sourdement. Avec lenteur, mais sûre d'atteindre son but, elle envahissait chaque année ses membres et ses organes et faisait de sa vie un martyre. Il fallait toute l'énergie du Père Tilmann pour pouvoir, malgré ses atroces souffrances, poursuivre son labeur.

Ceux qui l'ont connu et approché durant ces années douloureuses sont unanimes à reconnaître qu'il fut un *philosophe chrétien*, non pas seulement en théorie, mais bien dans la pratique. Avec pleine conscience de son état, il vit son corps dépérir peu à peu pour se transformer finalement en une espèce de cadavre. Et malgré tout, il resta un type accompli de soumission à Dieu et de sainte patience, s'oubliant lui-même pour ne songer qu'à se montrer reconnaissant et aimable. Les douleurs de la maladie étaient pour lui « choses indifférentes » comme il disait : *Nebensache*; il s'affligeait seulement de l'embarras qu'il causait au bon frère infirmier. A tous ceux qui venaient le visiter il recommandait de prier. Comme son neveu, le Père Karl Heyer, lui demandait s'il pouvait lui rendre quelque service : « Oh! Karl, que peux-tu faire? Tu ne peux rien! — Mais, mon oncle, je puis prier. — Oui, c'est vrai, tu peux prier, mais pas autre chose. »

On pourra lire plus loin tout un chapitre sur l'importance des souffrances pour les chrétiens ; le Père Pesch, en l'écrivant, était tout pénétré de son sujet. Il a pu expérimenter que « jamais l'homme n'est plus à même de glorifier Dieu par une soumission volontaire à sa très sainte volonté, que lorsqu'il souffre avec humilité et patience ». Il a parfaitement compris que « quand la souffrance étend un voile obscur sur la vie, l'homme cherche et aperçoit les étoiles éternelles » bien plus distinctement que lorsque tout va bien. Et en effet, « les étoiles sont toujours dans le ciel, mais vous ne les apercevez que dans la nuit ». Il a maintes fois répété les dernières lignes du chapitre dont nous parlons : « Dieu sait et Dieu m'aime. Lorsqu'on se sent aimé profondément et intimement, on est à peine touché par les douleurs de la terre... le malheur n'habite pas dans le cœur qui est aimé. » Voilà qui explique pourquoi ses souffrances, si atroces et si aiguës qu'elles fussent, ne réussirent jamais à faire monter le murmure jusqu'à ses lèvres. Les saints ne faisaient pas autrement.

Comme la maladie faisait des progrès, le Père Pesch demanda le R. Père recteur et le remercia, comme représentant de la Compagnie, pour tous les bienfaits qu'il avait reçus de ses Supérieurs et de ses frères. Puis il demanda pardon à tous. Le Père recteur lui répondit que l'on avait des motifs de remercier Dieu, qui s'était servi de lui pour opérer beaucoup de bien.

Pendant les dernières semaines, le Père semblait surtout occupé de la pensée de l'infinie miséricorde divine : « A quoi sert, disait-il, la science, la richesse d'idées, si elle ne s'appuie sur le simple et beau fondement de la vérité chrétienne? » Ce devait être une consolation pour la cons-

cience du religieux, de penser que sa vie et ses œuvres avaient, en réalité, été animées de l'esprit de foi et avaient été consacrées au service de Dieu. Le souvenir de sa vocation à la Compagnie de Jésus consolait aussi le mourant. Quelques jours avant sa mort, il dit au Père recteur : « Pouvez-vous m'éclairer sur un point ? — Sur lequel ? — Suis-je encore dans la Compagnie ? Me garde-t-on ? Ne serai-je point renvoyé ? Mourrai-je dans la Compagnie ? » Il fut facile de tranquilliser le malade, qui remercia du fond du cœur et voulut entendre, plusieurs fois, la consolante assurance. Enfin le R. Père recteur mit un terme à ces appréhensions, en disant : « Mon bon Père Pesch, je n'oublierai jamais que vous, qui avez, pendant tant d'années, travaillé dans la Compagnie, vous êtes, dans cette heure sainte, si humblement et si fidèlement soucieux de la grâce de votre vocation. C'est pour moi une source d'édification et de consolation. »

Le Père était demeuré, jusque dans les derniers mois de sa vie, le conseiller et le confesseur de ceux qui voulaient s'adresser à lui. Il eut même la force et la volonté de recevoir et d'entretenir une dernière fois les membres d'une société d'une ville des bords du Rhin venus en excursion au collège de Valkenburg. Ce fut la dernière flamme de son zèle apostolique ; ce fut aussi sa dernière joie sur la terre.

Au début du mois d'octobre 1899, son état empira ; il tomba dans une sorte de léthargie qui alternait avec quelques faibles accès de délire. Ses dernières paroles sur cette terre furent : « *Finita sunt omnia ! In nomine Patris, et Filii, et Spiritus Sancti. Amen.* » Puis il perdit connaissance. Il s'éteignit peu après sans secousse. C'était le 18, au matin, que le prêtre, le religieux, le savant et l'apôtre mourait au collège de Valkenburg, près de Maëstricht.

Cette mort fut une perte ressentie par l'Allemagne catholique entière. Le frère du défunt, le professeur Henri Pesch, de Mayence, reçut un très grand nombre de lettres de condoléances de la part des plus hautes personnalités catholiques, entre autres de S. Em. le cardinal Kopp, de Breslau ; de Mgr François-Joseph de Stein, archevêque de Munich ; de Nos Seigneurs les évêques de Trèves, Münster, Fulda, Würzbourg, auxquels se joignirent de nombreux prélats, professeurs d'Université et supérieurs d'Ordre. Le prince de Lowenstein fit présenter ses condoléances par son propre fils, et le représentant de l'Union catholique autrichienne, le comte Sylva-Tarouca, envoya une lettre.

Nous terminerons cette trop courte notice par le témoignage élogieux que rendait au défunt, au moment de la mort du Père Pesch, le professeur-docteur Otto William : « La mort du Père est une grande perte

pour la science catholique, qu'il a dirigée si glorieusement dans une voie avant lui trop peu estimée. Maintenant, au ciel, les problèmes du monde — *die Weltrætsel* — sont pour lui résolus. Dans l'espérance qu'il priera bientôt pour nous, il aura dès aujourd'hui nos prières. »

Puissent les œuvres du savant Jésuite, et en particulier la *Philosophie chrétienne* poursuivre son apostolat auprès des âmes! Et puissent celles-ci trouver aide et soutien aux heures lourdes des luttes de la vie, dans ces pages écrites pour elles!

Le Traducteur.

Saint-Michael's Priory, Farnborough, près Londres.

INTRODUCTION

L'homme est naturellement philosophe. On l'a appelé « l'infatigable chercheur des causes »; il se sent poussé à les scruter partout, et son esprit n'est satisfait que s'il parvient à trouver le premier principe et la fin dernière. La philosophie est la connaissance des choses par leurs raisons suprêmes qui dépassent le champ de la perception sensible. L'instinct philosophique est indestructible, il est légitime; il appartient à la nature même de la raison; c'est le Créateur qui l'a mis dans l'homme. Le problème du monde expérimental s'impose à l'homme, mais la solution est du domaine suprasensible de la pensée.

Par sa nature, l'homme n'est pas seulement philosophe, il est également religieux : l'instinct religieux l'oblige à reconnaître qu'il dépend du premier principe et de la fin dernière de son être. Bien souvent cet instinct a été pour son imagination une occasion d'erreurs.

Ici encore, dans les choses de la religion, l'homme doit faire usage de sa raison pour qu'elle le conduise à la connaissance de l'Être suprême et lui montre l'obligation de se soumettre à Dieu, son Seigneur, de la manière précise que Dieu lui-même demande.

Mais la raison est naturellement faible; par sa faiblesse

même elle devait se sentir portée vers Dieu : Dieu a voulu lui venir en aide. Le don de la grâce, que Dieu avait destiné à l'humanité, a été perdu par la faute de l'homme. Dieu a eu pitié de nous, et, en vue du Christ, il ne se contente pas de donner sa grâce à l'homme pris individuellement; dans le christianisme et par le christianisme, il ménage à l'humanité tout entière un secours vraiment social. Le christianisme est, de la part de Dieu, le plus grand acte d'amour.

La révélation chrétienne est au-dessus de la nature et de la raison, mais elle renferme le bien de la nature et de la raison et lui donne sa perfection souveraine.

Dans le christianisme nous possédons une philosophie de la vie. Exposer les points principaux de cette philosophie, tel est le but que nous nous proposons. Prenez donc ce volume et lisez-le.

Si nous appelons « Semaines » les différentes parties de notre livre, c'est par une allusion aux *Exercices spirituels* de saint Ignace dont nous suivons, en somme, la méthode[1].

Il est important de pénétrer cette philosophie; il faut réfléchir, mais surtout sur ce qui nous importe le plus. Point difficile! il est si bien dans les habitudes de ne voir les choses que superficiellement!

1. Nous ne prétendons point nous attribuer toutes les pensées exposées dans ces pages, ni même — toujours — la forme dont elles sont revêtues. Aux jours de la maladie nous avons entrepris de les rédiger pour l'utilité du lecteur, en nous aidant d'extraits et de notes recueillis en lisant la sainte Écriture, les Pères de l'Église et quelques autres ouvrages, en particulier les *Méditations sur la Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, par le R. P. Meschler. (Une traduction française de ces *Méditations* a été publiée en trois volumes. Paris, Lethielleux; note du trad.) En quelques rares occasions seulement, nous avons fait des emprunts à nos précédents travaux.

Cette philosophie, le monde la méprise; mais le monde se trompe. Dans les maisons d'aliénés on n'enferme que les fous qui font de l'excentricité : ceux qui vivent en se conformant aux coutumes du pays, on les appelle des hommes du « monde » et de savoir-vivre. Oui, mais quelle vie !

On ne vit pas deux fois : et combien grand est le nombre de ceux qui ne vivent même pas une fois ! Pour la plupart, la vie se passe à attendre le moment où ils commenceront vraiment à vivre.

Il est infiniment utile de se prendre soi-même pour l'objet de ses méditations, a dit M. de Humboldt. Lire à la hâte ne sert de rien : il faut méditer chaque vérité séparément.

Aussi longtemps que vous vivrez, apprenez à vivre.

Ne vous attachez pas opiniâtrément à vos opinions favorites. Il y a souvent plus de courage à modifier son sentiment qu'à s'y entêter. Pour trouver le véritable chemin de la vie, il faut d'abord s'affranchir de tous les préjugés, se débarrasser de toutes les idoles qu'on s'est créées.

Un des maux de l'époque où nous vivons est précisément cette fièvre de travail dont l'unique but est de se faire au plus tôt un paradis sur la terre. La poursuite effrénée des moyens de vivre expose l'homme cultivé à perdre de vue le but même de la vie.

C'est un mal encore, cette fureur de civilisation qui s'arrête à la surface des choses et se consume dans la recherche inassouvie de nouveautés et d'apparences intéressantes.

Gardez-vous de ces folies et soyez sages. La sagesse ressemble à une source : plus on y puise, plus elle s'épanche abondamment.

PREMIÈRE SEMAINE

PREMIÈRE PARTIE

L'AMOUR DE LA VÉRITÉ

PHILOSOPHIE DE LA VIE

CHAPITRE PREMIER

LA LUTTE POUR L'EXISTENCE

1. « L'homme, né de la femme, vit peu de temps; il est rempli de beaucoup de misères; il naît comme une fleur qui n'est pas plus tôt éclose qu'elle est foulée aux pieds; il fuit comme l'ombre et il ne demeure jamais en un même état. » (Job, XIV, 1.)

L'homme est, sur cette terre, environné de biens multiples qui servent, les uns, à des usages nécessaires, les autres à des plaisirs permis: il est doué de sens qui lui permettent de connaître ces biens, de les discerner, d'en jouir.

La vie physique se heurte aussi à des maux multiples, et l'existence de l'homme est remplie de soucis et de travaux dont l'objet est le succès ici-bas. Gagner et jouir, voilà le but immédiat de l'existence.

Ce n'est pas sans raison qu'on a appelé ces peines et ces efforts une « lutte ». Les choses qui nous entourent, nos semblables au milieu desquels nous vivons, sont souvent un obstacle. En ce sens, on peut parler d'une « lutte pour l'existence ».

Cette lutte, poursuivie dans de justes limites, n'est

point une invention de l'homme : elle est nécessaire, elle a son principe dans la nature humaine. Elle est d'une extrême importance.

La lutte pour l'existence produit souvent de brillants résultats.

Ces conquêtes ont leur utilité pour l'existence, et il y aurait folie à les mépriser. Mais ce n'est point là ce qui peut contenter l'homme : elles ne lui donnent qu'une satisfaction passagère, la satisfaction de s'oublier lui-même dans le tourbillon des préoccupations extérieures.

Malheur à celui qui consacre à la lutte toutes les forces de son intelligence et toute l'énergie de sa volonté !

Jusqu'à présent, la lutte pour l'existence, telle qu'on l'a traduite pratiquement, n'a point réussi à diminuer la somme des misères de l'humanité. « Ici les accords du luth, là des gémissements de douleur », dit un vieil auteur indien ; « ici des savants s'entretiennent paisiblement, là des ivrognes se querellent: ici l'aimable jeunesse, là des hommes rongés par le chancre et la lèpre; je ne sais si la vie est nectar ou poison ». Il en était ainsi autrefois; il en est de même aujourd'hui.

Si on se borne à faire de la vie une lutte pour l'existence, elle est pour la plupart des hommes, pour les classes inférieures surtout, une douleur et une injustice.

Le cœur humain aspire sans cesse à un bonheur que le plus brillant succès, dans la lutte pour l'existence, ne saurait lui donner.

Aussi, dans l'Ancien Testament, l'Ecclésiaste fait-il déjà entendre cette plainte : « Que reste-t-il à l'homme de tout le labeur dans lequel il se consume sous le soleil? » (Eccle., 1, 3.)

Et quand le plus éclatant succès dans cette lutte pour la vie vous apporterait jouissance et plaisir, il vous fau-

drait encore avouer avec Gœthe : « J'étais comme un rat empoisonné qui court de ci de là, se jetant sur tout ce qu'il trouve, sans pouvoir éteindre le feu dévorant dont il est consumé. » Ce poète, si favorisé des biens de ce monde, disait dans sa vieillesse que « sa vie avait été le continuel supplice d'un homme condamné à rouler une pierre qui retombe toujours; et qu'en soixante-quinze ans il n'avait pas eu un mois de véritable bonheur ».

2. Comment en serait-il autrement? Les biens, qui sont l'objet de la lutte pour l'existence, ne peuvent satisfaire l'homme tout entier. Et quand ils auraient cette vertu, ne sont-ils pas fugitifs? C'est une fuite continuelle : à peine ai-je conscience d'une chose, que cette chose n'est déjà plus.

La gloire du monde s'évanouit rapidement. Où sont les puissants, les riches, les savants, qui ont rempli le monde de leur renommée, mais qui n'ont rien fait de véritablement grand, de vraiment méritoire? D'autres ont pris leur place; ils sont oubliés. Et leur âme, où est-elle? De quoi leur servent maintenant ces brillantes apparences? « Que me sert maintenant d'avoir été tout ? » disait Sévère en mourant. Ne songer qu'aux choses de la terre, c'est gravir la verte montagne de la vie pour mourir sur un sommet désert et glacé.

Aussi la poursuite effrénée, insatiable, des biens de ce monde, n'a-t-elle jamais encore fait le bonheur de personne.

Attendrai-je du succès dans la lutte pour l'existence un bonheur qui jusqu'ici a été refusé à tous mes semblables?

3. La lutte pour l'existence est une nécessité; mais elle ne vaut point la peine qu'on y consacre la vie tout entière.

« Dans l'homme, dit un incrédule contemporain, la nature n'a pas seulement voulu s'élever, elle veut sortir d'elle-même. L'homme ne doit donc pas être simplement un animal : il doit être quelque chose de plus et de meilleur. La preuve qu'il le doit, c'est qu'il le peut. Les aspirations, les jouissances sensibles, ont déjà leur plein développement et leur satisfaction dans le règne animal; ce n'est point pour elles que l'homme existe, pas plus, d'ailleurs, qu'en général un être n'existe pour une fin déjà réalisée à un degré inférieur de la vie, mais pour une fin qui doit trouver en lui sa réalisation. Par conséquent, il faut que l'homme pénètre et domine l'animalité par l'élément supérieur qui a été déposé en lui, par les facultés qui le distinguent de l'animal. L'impitoyable lutte pour l'existence est suffisamment développée dans le règne animal. L'homme ne peut s'y soustraire entièrement, en tant qu'il fait partie de cette nature inférieure; mais cette lutte, il doit, en raison de ses facultés supérieures, la rendre plus noble et plus douce à l'égard de ses semblables. La nature sauvage, emportée, doit arriver dans l'humanité à la paix et au repos; l'humanité doit être le *placidum caput* que le Neptune du poète élève au-dessus des flots en courroux pour apaiser leur furie. » (F. Strauss, *Der alte und der neue Glaube*, 9e édit., p. 163.)

Donc, *sursum corda !* Il ne faut pas qu'une chose à laquelle nous attachons du prix traîne à terre; le cœur de l'homme ne doit pas rester dans la poussière.

Comment s'élever à ces hauteurs? Rien de plus facile : en cherchant une vie au-dessus de la vie.

L'histoire l'atteste : ce n'est que dans les maximes du véritable christianisme que l'homme a trouvé la force de régler et de poursuivre la lutte pour l'existence, conformément à ses aspirations supérieures.

CHAPITRE II

LA LUTTE POUR L'IDÉAL

1. Dans la mesure où l'homme s'est élevé à une existence digne de lui, à la lutte pour la vie se joint la lutte pour l'idéal.

Ne demander qu'à satisfaire tranquillement les besoins de la vie animale, tenir la terre pour une chose excellente parce qu'elle procure cette satisfaction, c'est renoncer par le fait même à la dignité d'homme.

Mais celui qui assigne à la vie une fin meilleure, celui-là élève son regard plus haut que les réalités sensibles de la vie de chaque jour et se forme, en ce sens, des convictions dont la vérité et la certitude ne sauraient lui rester indifférentes. Le domaine des sens se restreint : l'homme grandit avec ses aspirations plus nobles, et ces aspirations le conduisent à l'*idéal*.

L'idéal, qu'est-ce donc? L'idéal s'étend plus loin et plus haut que le domaine immédiat des sens; l'idéal est une perfection d'où dérivent les réalités qui nous entourent; elles l'atteignent en quelque façon par leurs sommets, elles y tendent dans leur ensemble. C'est une lumière supraterrestre qui donne même aux moindres détails de la vie une clarté plus grande, une sorte de consécration.

Les réalités immédiates de la vie sont si prosaïques, triviales, imparfaites, insuffisantes! Tout homme qui pense, tout cœur un peu noble, aspire donc à l'idéal.

2. Tous les hommes qui pensent se sentent poussés vers l'idéal par une nécessité de nature : mais tous ne sont pas d'accord sur ce qu'il faut appeler l'idéal.

Aujourd'hui, pour le monde, l'idéal est la complète jouissance des satisfactions sensibles, la vie rendue aussi agréable que possible ici-bas. L'utilité matérielle, telle est la grande idole à laquelle il faut consacrer toutes ses forces et tous ses talents. Ce bel idéal a pour résultat de donner aux efforts de l'activité humaine une importance plus haute, en tant que ces efforts sont aptes à assurer le bonheur matériel de la société.

Sur quoi repose cette manière de voir?

Les uns disent : Le monde n'est que poussière et hasard. Grâce à une adaptation mécanique, c'est-à-dire grâce au hasard, l'animal est sorti du limon et l'animal a fini par s'épanouir dans l'homme. L'homme n'est qu'un animal perfectionné; au-dessus comme au-dessous de lui, il n'y a rien. Donc l'idéal consiste en la plus grande somme possible de bien-être matériel.

Certains défenseurs de cette doctrine ont trouvé leur chemin de Damas, la lumière d'une autre science les a pénétrés. Non, déclarent-ils, il n'en va pas ainsi : l'homme est quelque chose de plus qu'un peu de boue, et le monde n'est pas simplement le jeu d'un hasard aveugle. Disons donc plutôt : *Ignoramus*; l'homme doit procurer le bien-être à sa nature animale, nous le savons, nous le reconnaissons; mais y a-t-il un au-delà? Nous ne le savons pas; ce que touchent nos mains, ce que nos sens perçoivent, voilà tout le domaine de la science.

Et si le penseur a l'intime conviction que la nature humaine n'est pas seulement animale, que l'élément spirituel qui est en elle la pousse avec une puissance irrésistible hors des limites du monde sensible, on lui répond pour le consoler : Employez votre imagination et dirigez vos rêves à vous forger un idéal qui vous plaise, à votre goût et selon vos besoins; ou bien adoptez quelqu'une des rêveries déjà admises; le rêve est toujours le rêve; il n'a pas d'autre résultat que de vous constituer un idéal qui satisfasse les besoins individuels de vos facultés, sans vous empêcher de goûter les douceurs de la vie animale.

Mais jusque chez nos modernes amis de la civilisation, on a constaté que l'homme qui réfléchit ne peut se contenter d'un idéal rêvé; toujours et partout l'esprit humain aspire à la réalité. « Vertu, tu n'es qu'un mot », disait Brutus mourant dans les plaines de Philippes.

3. De nos jours, on a cru trouver des expédients. Du haut de nombreuses chaires, on enseigne le monisme (panthéisme), c'est-à-dire une doctrine d'après laquelle la divinité est la seule source de l'idéal. Mais cette divinité, c'est le monde lui-même, le monde avec l'homme pour couronnement, avec l'homme pour y refléter excellemment l'unique essence divine.

Cette divinité, hélas ! s'est mise bien souvent en désaccord avec elle-même; elle fréquente les hôpitaux, les prisons et les maisons de correction ! Décidément, il est difficile d'y reconnaître la source de l'idéal. Si l'homme n'a pas un Dieu au-dessus de lui, il est lui-même Dieu; alors c'est le manque de conscience et l'inconscience sous toutes leurs formes; c'est la justification du plus honteux égoïsme; c'est l'erreur mise au même rang que la vérité,

le vice égalé à la vertu : et tout ce qu'on nomme civilisation n'est plus qu'un voile destiné à couvrir une abjecte corruption.

Autre tentative : on a voulu donner à certaines idées et à certaines choses du domaine terrestre l'apparence d'un brillant idéal ; on a vanté l'aptitude aux affaires, la science, l'idée d'Etat ou de patrie, la grandeur du caractère, la philanthropie, la culture littéraire et intellectuelle.

Ces choses ont leur prix, mais à la condition de dériver de la source du vrai, du beau et du bien ; à la condition d'avoir leurs racines dans la vérité réelle. Les arrache-t-on du sol qui doit les nourrir, on n'a plus que des fleurs fanées et flétries. Jamais la prose de la vie animale n'a pu communiquer à ces biens une valeur réelle et durable. Jusqu'à présent, la recherche du véritable idéal a été vaine.

4. Tout autre est la notion que le christianisme a mise en pleine lumière. Là, l'homme cherche le principe de l'idéal dans un être qui, affranchi de toute limite et de toute imperfection, est distinct du monde et supérieur au monde. Il cherche cet idéal non dans un rêve plus ou moins noble, mais dans une réalité à la connaissance de laquelle le chrétien s'élève sur les ailes de la pensée. Cette réalité que la nature entière atteint, c'est le Dieu personnel, créateur du ciel et de la terre.

Jamais l'homme n'étouffera cette pensée d'un Être suprasensible, d'un Être éternel et divin. En vain vous tourneriez vers la terre ce flambeau éclatant : sa flamme s'élève toujours vers le ciel.

Là, nous voyons dans la création un livre que Dieu a écrit de sa main et dont chaque page renferme une leçon importante. Il ne suffit pas de voir les lettres du livre

pour en comprendre l'enseignement : il faut pénétrer le sens caché sous les apparences.

De cette source découle l'idéal suprasensible, surnaturel, qui pénètre toute existence, l'existence de l'homme en particulier. La vie terrestre n'est plus le bonheur auquel nous sommes exclusivement destinés ; elle est la voie qui conduit au bonheur. Les beautés et les biens de cette terre ne sont plus que des fleurs semées sur la route pour nous charmer, mais non pour nous retenir dans notre marche. Les souffrances d'ici-bas doivent servir à détacher notre cœur des biens passagers et à augmenter en nous les biens divins. C'est Dieu qui a réglé les conditions de l'existence, les vocations diverses, les multiples relations. En toutes choses, même dans les moindres détails, on voit la sainte volonté de Dieu. Amour de la patrie, aptitudes et talents, activité, occupations, tout emprunte sa valeur à cet idéal suprême.

Et cette source ou plutôt cet océan sans limites du véritable idéal, ce Dieu si grand et si bon, il est venu à nous, il s'est mis à notre portée en Jésus-Christ. Là, nous avons non seulement le Dieu, mais l'homme idéal, et, comme le soleil pénètre et illumine les gouttelettes de rosée, il fait resplendir au cœur des saints, au cœur de la multitude des chrétiens un idéal que le monde ne saurait donner. Pour demeurer parmi nous, le Christ a fondé l'Église, dans laquelle et par laquelle il continue son œuvre dont la merveilleuse influence s'étend jusqu'au domaine de l'art.

Tout ce qui passe n'est qu'une apparence ; l'inaccessible devient ici saisissable, l'indescriptible est ici réalisé.

CHAPITRE III

L'HOMME DANS LA VIE

1. Voyons maintenant quelle est la situation de l'homme ici-bas. Pour comprendre l'homme, nous devons l'envisager comme individu et comme être social.

Comme individu, il n'est rien, et il est tout.

Il n'est rien, si l'on voit dans l'homme un insignifiant *animal bipes*, aussi méprisable qu'un ver de terre, l'assemblage de toutes les misères, le jouet inconscient de nécessités matérielles, qui l'emporte sur l'animal par la raison, mais uniquement afin de jouir, avec un raffinement plus exquis, des plaisirs qui sont assignés à l'animal par la nature.

Il est tout si, précisément à cause de ce don de l'intelligence, on rend à l'homme un culte idolâtrique ; si l'on exalte la raison pour y reconnaître le plus bel épanouissement de la matière parvenue à la vie, si l'on ne voit dans l'univers qu'une création de la raison humaine, si l'homme est Dieu.

En réalité, l'homme ne mérite « ni cet excès d'honneur ni cette indignité ».

A en juger d'après l'apparence, l'homme est un infiniment petit dans ce vaste univers. Il vit dans une conti-

nuelle dépendance des nécessités matérielles ; il est moins stable que la pierre que ses pieds heurtent sur le sol ; il est entouré d'êtres sans raison qui, sous plus d'un rapport, lui sont supérieurs ; il a été jeté sur ce globe, sur notre pauvre petite planète, comme un objet sans prix qu'on repousse dans un coin.

Et cependant l'hôte passager de la terre a, par le plus intime de lui-même, une valeur que ne possède point l'immense univers.

O nature, étrange énigme ! anneau mystérieux ! Ici, quelle grossièreté dans la matière ! Là, quelle délicieuse finesse ! Et cependant l'anneau est admirablement fermé.

Qu'est-ce donc que l'homme sur cette terre ? Un souffle qui meurt ; un insecte qui gravit un mont gigantesque ; une feuille de rose flottant sur l'océan ; une gouttelette dans l'immensité des mers ; un instant entre deux éternités ; un atome égaré au milieu de myriades de mondes ; — et cependant il peut se créer un monde !

L'homme est faible. Il est incapable de modifier en rien une seule des lois de la nature ; il ne peut à peu près rien sur les événements externes. Et pourtant, à quelle hauteur ne l'élèvent pas sa raison et sa volonté dans cette nature qui l'environne ! La sainte Ecriture le compare à la fleur éphémère des champs, et, ailleurs, elle dit qu'il est peu inférieur aux anges. L'homme est le trait d'union entre le monde des esprits et le monde de la matière.

Il est vrai : les progrès de la science ont encore diminué la valeur extrinsèque de l'homme ; ils font constater combien sa science est bornée, puisque chaque nouvelle découverte ouvre des horizons inexplorés. Mais, dans la mesure même où les progrès des sciences rabaissent l'homme, ils l'élèvent en même temps et lui donnent la conscience de la supériorité de son esprit sur la matière.

2. L'activité humaine s'étend bien au delà des limites du domaine de la matière. L'homme plonge son regard dans les cieux et il mesure la course des astres, il analyse leurs éléments chimiques ; il ramène ses regards vers la terre, et de l'étude de la vie des abeilles il fait une science.

Le vieux Sophocle avait raison : « Le monde est peuplé de merveilles, mais l'homme est la plus grande de ces merveilles. »

L'homme possède les dons admirables de l'intelligence et de la volonté. Ses aspirations ne sont point limitées à tel ou tel bien en particulier : il veut *le bien*. En une foule de choses, il jouit du libre arbitre : il agit avec la claire conscience qu'il pourrait agir autrement.

Grâce à ce libre arbitre, il a souvent à choisir entre le bien et le mal. Le mal se présente avec l'attrait du plaisir, le bien lui semble désagréable. Si le mal n'avait aucun attrait, qui donc ferait le mal ? Si le bien n'avait pas d'amertume, qui donc ne voudrait être bon ?

O Dieu, vous avez revêtu d'une misérable enveloppe cet esprit immortel ; vous l'avez soumis ici-bas aux conditions de la vie mortelle, pour qu'il y remplît sa destinée. Ayez pitié de lui ! aidez-le, Seigneur, à être fort, à s'élever ! son salut est entre vos mains.

Seul, le christianisme a communiqué aux facultés de l'homme les forces qui lui permettent facilement de rester à la hauteur de la dignité humaine.

Rien de plus triste qu'une humanité sans christianisme ! En l'envisageant, on est exposé à mépriser les hommes avec Gœthe : « Je ne crois plus au monde ; j'ai appris à [illegible]outer. Les hommes sont tellement vils, tellement sots, [illegible]nent absurdes ! Il faut avoir vécu aussi longtemps [illegible] m[illegible]r les mépriser profondément. »

Lorsqu'au contraire, on regarde l'homme dans la perfection que le Créateur lui a destinée, on comprend sa valeur et on l'estime. Rien, dans l'univers visible, ne mérite davantage l'étude et la réflexion.

Si, par impossible, Dieu créait un homme tel que le rêve un monde ennemi du christianisme, il faudrait dès le premier jour enfermer cette misérable créature dans un asile d'aliénés ou dans une maison de correction.

3. Pour bien comprendre l'homme et son rôle dans la vie, nous devons l'envisager encore dans sa condition sociale. Il n'y a pas seulement des devoirs privés, il y a des devoirs sociaux.

La société humaine n'est pas une agglomération d'individus que le hasard a réunis, que le hasard rapproche ou met en contact. Tout d'abord chacun s'appartient à soi-même ; puis chacun fait partie de l'organisme de la communauté. Par conséquent, nul ne vit comme un individu isolé : tous sont, en même temps, membres de la société ; il faut donc tenir compte des autres, de même que nous avons droit à ce que les autres tiennent compte de nous.

Dans la société humaine nous voyons divers groupements en organismes, que les hommes ont formés par une nécessité naturelle. La nature, en effet, assigne à leur vie différents buts qui ne peuvent être atteints que par la coopération de plusieurs ; en tant qu'hommes, ils doivent donc, pour réaliser leur fin, s'entr'aider les uns les autres par des groupements divers. De même que, dans un organisme, les membres qui concourent à constituer le tout, diffèrent entre eux, ainsi, dans chacune de ces communautés, les membres diffèrent physiquement et moralement.

Cette loi naturelle de la communauté et de la réciprocité s'étend à toutes les sphères de la vie, aux plus élevées comme aux plus basses. Que personne ne dise donc : « Je me suffis et je ne vis que pour moi ; le bien ou le mal des autres et de la communauté ne m'importe point. » C'est là un sentiment contre nature : la nature veut que le bien et le mal de l'individu intéressent les autres et la société tout entière. Et, sous certains rapports, le bien et le mal de la société sont, à leur tour, le bien et le mal de l'individu. L'honneur ou la honte de l'individu rejaillit sur la communauté ; et, réciproquement, les individus participent au mérite et à la valeur de la société.

Sans doute, l'homme est ici-bas pour se sauver lui-même, mais, en bien des cas, le moyen de se sauver est de chercher à sauver les autres. Sous plus d'un rapport, on ne veille jamais mieux à ses intérêts qu'en prenant en légitime considération les intérêts d'autrui. C'est une erreur de voir toujours dans l'avantage des autres un dommage pour soi-même.

Cette coordination, cette mutuelle dépendance font partie des principes naturels sur lesquels repose le christianisme. Nombre de ses enseignements, de ses institutions et de ses préceptes ne peuvent être compris, si l'on ne songe à la solidarité naturelle des hommes.

C'est à quoi Pie IX pensait lorsqu'il écrivait : « Puissent nos efforts réunis atteindre ce double but : guérir les maux de la société, assurer le triomphe de la vérité sur la terre ! Parmi les maximes de la civilisation moderne, un grand nombre sont fausses. Loin de nous incliner devant ces erreurs, opposons-leur la vérité. »

Ainsi, l'homme est dans la vie non seulement comme individu, mais encore comme être social, comme membre d'une communauté. Sous ce double rapport, sa valeur lui

vient non du visible ou du temporel, mais du plus intime de lui-même, et c'est par là qu'il atteint l'éternité.

De Moltke écrivait à quatre-vingts ans : « Me voici au terme de ma course ici-bas. Mais, dans l'autre vie, nos œuvres seront jugées bien différemment ! Ce n'est point l'éclat du succès, mais la pureté de l'effort, la fidélité et la persévérance dans le devoir, alors même que le résultat aurait été à peine visible, qui décident de la valeur de la vie. Quel merveilleux classement, quel bouleversement du haut en bas, à cette grande inspection ! Nous ne savons même pas ce que nous devons attribuer à nous-mêmes ou aux autres, ou à une volonté supérieure. Il sera bon de ne point tenir trop compte des choses extérieures. »

CHAPITRE IV

CURIOSITÉ

1. Aujourd'hui, pour un grand nombre, le salut est compromis par la fausse science et par la curiosité.

Tout homme est naturellement curieux. Une certaine science est nécessaire à l'existence ; mais la véritable valeur de la vie ici-bas n'est point dans la satisfaction du désir de savoir. La science doit être une lumière qui aide à bien vivre. Que vous servirait-il de savoir toutes choses, si vous n'en profitez point pour régler votre vie comme elle doit être réglée?

La véritable science est précieuse. Platon mettait à la science une condition nécessaire ; il voulait que l'âme se purifiât de ses passions : pour saisir le vrai, le beau, l'éternel, il faut une âme pure.

Efforcez-vous d'acquérir une volonté droite. Quand l'œil se refuse à voir, à quoi bon la lumière et les lunettes?

Savoir beaucoup est un danger. Par la science l'homme s'approprie un objet mieux encore que par la possession extrinsèque de cet objet ; aussi dit-on de la science qu'elle est particulièrement propre à enfler l'homme. Trop de curiosité conduit facilement à une dissipation nuisible et à de funestes illusions.

Platon estime qu'une complète ignorance n'est point le plus grand mal, qu'une science mal réglée est autrement dangereuse.

Il est sage de chercher à savoir dans la mesure où cela peut servir au salut.

Mettez des limites à votre curiosité et reconnaissez que l'esprit humain, faible et borné, peut bien pressentir l'océan de la réalité, mais non pas le contenir. Le monde est plein d'énigmes, et les phénomènes les plus simples sont les énigmes les plus grandes. Ce que nous pouvons savoir est peu de chose, ce que nous ignorons est immense. La science, dans son progrès, ressemble à une sphère qui irait toujours grossissant ; à mesure qu'elle se développe, elle multiplie ses points de contact avec les choses qui sont en dehors de notre science.

Avec la science grandit la responsabilité. L'ignorance coupable est souvent une excuse.

Gardez-vous de vous enorgueillir de votre prétendue science. Une vraie connaissance de vous-même vous préservera de cette faute. Efforcez-vous d'estimer toujours les autres, de vous estimer fort peu vous-même. Soyez content d'être ignoré et méprisé.

Il importe de connaître la vérité et la réalité telles qu'elles sont. Une connaissance sensible et une simple opinion ne nous suffisent pas. Pour connaître ce qui nous est utile, il faut dépasser les sens et nous élever jusqu'au suprasensible. Il faut aussi prier et entretenir dans notre cœur l'amour de la vérité. Il n'est pas rare que de savants discours soient un obstacle plutôt qu'une aide.

Tous veulent la vérité, mais beaucoup la cherchent sous l'inspiration d'un égoïsme sans bornes : de là l'infinie confusion des opinions diverses. Dieu une fois connu, il faut chercher la vérité dans le sentiment de la

dépendance à l'égard de Dieu ; il faut la chercher suivant les prescriptions de Dieu ; il faut la chercher pour se soumettre à la vérité reconnue. Que Dieu soit votre maître ; quand Dieu vous parle, toute créature doit se taire. Le cœur qui cherche Dieu avec simplicité sera éclairé de la lumière divine : pour connaître la vérité cela vaut mieux que tout effort humain.

La science de l'homme est une goutte d'eau perdue dans un océan d'ignorance. La meilleure science est de savoir que nous ne sommes rien par nous-mêmes et que tout ce que nous sommes, nous le sommes par Dieu et pour Dieu.

2. Ne vous fiez point trop à vos propres lumières, mais écoutez volontiers l'avis de ceux qui sont meilleurs que vous et plus savants. Il est plus sûr de recevoir un conseil que de le donner.

Méditez les pensées des grands hommes sans laisser pour cela de penser vous-même.

Ce qui fait le prix des maximes et des sentences, c'est qu'elles provoquent la réflexion ; si l'on se contente de les lire sans réfléchir, elles peuvent tout au plus produire l'impression qu'on éprouve en parcourant une collection de gravures : une impression efface la précédente.

Ne vous laissez point intimider par le nombre seul de ceux qui pensent autrement que vous. « Rien de plus désagréable qu'une majorité », dit Gœthe ; « elle se compose de quelques audacieux coryphées, de coquins qui se prêtent à tout, et de la masse qui suit à l'aventure sans mieux savoir ce qu'elle veut ». « Majorité, absurdité », reprend Schiller ; « la raison a toujours été l'apanage du petit nombre. »

Gardez le calme de votre réflexion au milieu de la

confusion qui règne partout aujourd'hui. Du dehors, du dedans, tout cherche à pénétrer l'homme. O vérité, où donc trouves-tu un refuge?

Veillez sur les sentiments de votre cœur. « Le cœur a ses raisons que la raison ne connaît pas. » De là ce fait très réel que la pensée subit l'influence du cœur.

Gardez-vous de l'aveugle fanatisme des convictions toutes faites : l'exposé le plus clair, la connaissance la plus lumineuse de la vérité contraire ne peuvent ébranler ces convictions. Celui-là seul qui prie est accessible à la vérité.

Ne redoutez point les difficultés et les sacrifices inséparables de la connaissance de la vérité. La vérité veut être conquise; la vérité veut être éprouvée par la souffrance.

Estimez la science. On prodigue, aujourd'hui, ce nom de « science ». De quoi faites-vous état? La chose n'est pas indifférente. La science, c'est la puissance, dans la vie publique comme dans la vie privée.

Rendez fructueuse la vérité que vous connaissez. La science sans les œuvres est une nuée sans pluie.

La possession de la vérité n'est en sécurité que lorsqu'on y joint une vie conforme à la vérité connue. Réjouissons-nous donc d'être les enfants de l'Église catholique.

CHAPITRE V

VRAIE SCIENCE. — FAUSSE SCIENCE

1. La science est la connaissance ou l'explication des phénomènes et des choses par leurs principes. Si tous les hommes recherchaient la science comme elle doit l'être, toutes les sciences s'harmoniseraient en une science unique. Mais un grand nombre ne se proposent point l'examen de la vérité : ils obéissent à la concupiscence des yeux, à la concupiscence de la chair, à l'orgueil de la vie.

« Il n'est que trop vrai », remarque Leibnitz, « les hommes instruits ne sont pas toujours éclairés de la véritable lumière. » A côté de la science véritable et précieuse, il y a donc une science fausse, moins estimable. La science ! pour l'un, c'est une déesse immortelle ; pour l'autre, c'est, qu'on nous pardonne l'expression, une vache à lait.

L'homme raisonnable veut être éclairé sur lui-même, sur le but de sa vie, sur son passé, sur son avenir ; il le veut pour lui-même, et non pour le plaisir de penser qu'il y a une science de ces choses ; il a le droit de faire peu de cas d'une science qui ne va point à expliquer et à améliorer les conditions de la vie.

2. La science est un bien, mais elle n'est pas le bien suprême. On parle de la « liberté », de l' « indépendance de la science ». C'est justice : la science, en effet, doit être libre de toute influence illégitime. Toutefois, elle ne peut revendiquer une liberté absolue. Elle a une limite essentielle, sous peine de n'être plus que mensonge et illusion. Cette limite est la vérité. La science qui ne se préoccupe pas de la vérité est un principe de désordre et de malheur. Il y a des vérités inébranlables : pour la science elles doivent être sacrées. Qui cherche la science ne doit point vouloir ébranler la vérité.

Les dogmes de l'Église catholique sont aussi immuables que les principes d'Euclide en géométrie : ni ces dogmes ni ces principes ne sont un obstacle au progrès de la civilisation.

La science, remarque un auteur contemporain, est une esclave ; on l'achète, on la vend ; elle doit se plier à toutes les exigences d'un maître puissant, au prix même de sa dignité. La vérité, au contraire, est une reine avec laquelle on ne peut plaisanter : on n'en trafique point, elle ne diminue rien de ses prétentions ; il faut se soumettre à elle sans restriction.

On nous renvoie aux résultats de la philosophie moderne. Que sont-ils ? Ce qu'ils étaient, il y a cent ans et plus. L'un nous dit, pour parler avec les deux illustres poètes (dans les *Xénies*) : « Comme, après tout, il y a des êtres, il y a aussi l'Être des êtres, et dans cet Être des êtres nous sommes plongés. — C'est précisément le le contraire », reprend le second ; « il n'y a d'autre être que moi : en dehors de moi, tout n'est que bulle d'air, qui sort du fond de moi-même. » Le troisième : « J'admets deux choses : le monde et l'âme, qui ne savent rien l'un de l'autre, et cependant l'un et l'autre ont le même

sens. » Le quatrième : « De l'être je ne sais rien; je ne sais rien de l'âme ; ils m'apparaissent seulement; il faut cependant qu'ils soient mieux qu'une apparence. » Le cinquième : « Je suis moi et je me pose moi-même; et si je me pose moi-même comme non posé, je pose en outre un non-moi. » Le sixième : « Il y a du moins représentation, par conséquent une chose représentée, et enfin une chose représentant; et, avec la représentation, cela fait trois. »

3. Il n'est pas étonnant qu'une telle science, malgré tout ce qu'elle a d'inintelligible, trouve de nombreux admirateurs. Les plus niaises sornettes peuvent prendre un air scientifique à force d'obscurité. On admire ce qu'on ne comprend pas, pourvu qu'on n'ait pas à contrarier ses passions. Demandez à une foule de gens pourquoi ils admirent; ils sont incapables d'en donner la raison.

La vraie science est accessible, mais seulement à celui qui aime la vérité. Mille espions guettent tes traces, ô vérité ; et de ton pas léger tu glisses au milieu d'eux.

Aspirez à la vraie science, mais gardez-vous de compter trop sur vos forces. Votre science sera toujours imparfaite. Bien peu savent combien il faut savoir pour savoir combien on sait peu de choses. Et encore, le peu de science que vous possédez, vous le devez à Dieu plus qu'à vous-même. Souvent une sorte d'intuition, un tact naturel, vont au vrai plus facilement que la réflexion ; souvent l'erreur commence avec l'examen lui-même. Et votre faculté de réfléchir, les objets de votre réflexion ne sont-ils pas des choses que vous devez à Dieu, et non point à vous-même?

Dans l'Église catholique, la vraie science a toujours

été regardée comme l'un des biens naturels les plus précieux.

Aujourd'hui plus que jamais, il est nécessaire d'opposer la vraie science à la fausse science. Ce qui fait le danger de la lutte actuelle, c'est que l'esprit de ténèbres s'est emparé de la science naturelle et qu'il fait de la création tout entière, avec sa beauté et sa magnificence, une arme contre le Créateur.

CHAPITRE VI

INDIFFÉRENTISME

1. Il y a des gens qui se tiennent pour cultivés, parce qu'ils sont indifférents à toute vérité : les satisfactions sensibles leur suffisent.

Qu'est-ce que la vérité ? Une chose est vraie en tant qu'elle est en rapport avec la connaissance intellectuelle, c'est-à-dire en tant qu'elle est connue par son principe et qu'elle est conforme à son principe. La connaissance humaine est vraie en tant qu'elle est conforme à son objet.

Selon sa nature, l'homme n'a d'autre ressource que sa raison. Et la raison doit, naturellement, non point produire la vérité comme une chose dépendante de cette raison, mais saisir le vrai comme une chose indépendante de la raison, afin de se subordonner à la vérité.

Pour nous, le domaine de la vérité n'est autre que le domaine de la réalité en tant qu'il s'offre à notre entendement et que notre entendement s'y applique.

L'esprit humain aime à saisir, dans toute son étendue, la réalité sensible ; mais un instinct plus noble le contraint de se placer au-dessus des phénomènes, non point pour rêver, mais pour connaître ce qui *est*.

D'où vient cette chose? où va-t-elle? — Avec cette double question qu'il a toujours sur les lèvres, l'homme veut savoir d'où viennent toutes choses, pour connaître leurs raisons suprêmes, et où vont toutes choses, pour savoir leur fin dernière. Voilà le grand point d'interrogation de la vérité. A l'égard de cette vérité, l'homme qui réfléchit ne peut rester indifférent : car elle doit déterminer, conformément à la véritable condition des choses, la tendance fondamentale de l'existence humaine.

L'homme esclave d'une folle présomption peut demeurer indifférent à l'égard de la vérité et faire servir l'apparence de la vérité à dissimuler les convoitises de son orgueil.

Cicéron l'a dit : « La plupart des hommes se laissent guider dans leurs jugements par l'amour ou la haine, par la sympathie ou l'antipathie, par l'espérance ou la crainte ou par quelque autre passion : le petit nombre seulement jugent d'après la vérité et le droit. » Voilà pourtant ce qu'il faudrait.

L'indifférence n'est permise que lorsqu'il s'agit de choses sans importance, de choses entre lesquelles aucune ne mérite une préférence. Mais la vérité est d'une souveraine importance : la vérité est une; la vérité l'emporte sur toutes les erreurs. Comment dès lors rester dans l'indifférence à son égard?

2. L'indifférentisme, c'est-à-dire le dédain de la vérité, est le point de rencontre des erreurs modernes. La recherche de la vérité n'est plus aujourd'hui qu'un moyen de satisfaire l'orgueil, la vanité, la cupidité. On ne croit à la réalité des choses qu'autant qu'elles peuvent servir à contenter les passions. C'est folie, dit-on, de se préoccuper autrement de la vérité et de la réalité.

On renonce à la vérité, ou bien sous prétexte qu'il n'y a rien en dehors de la matière (matérialisme), ou bien que notre connaissance est limitée au domaine des choses sensibles (positivisme) ou qu'il est aussi bon, aussi divin de s'égarer dans l'erreur que de découvrir la vérité (panthéisme). Et cependant chacun revendique pour soi la vérité, chacun prône sa conception particulière de la vie et traite d'erreurs les doctrines en opposition avec la sienne. Ainsi le monde moderne est un mensonge. Pauvres feux follets nés des miasmes de passions coupables !

Par une loi de sa nature, tout homme cherche la vérité, tout homme a faim de la vérité. Pour un esprit réfléchi, cette poursuite de la vérité n'est point le plaisir de chercher : c'est un devoir austère, parce que la vérité est l'élément indispensable à la vie, tandis que le mensonge est poison et mort. L'homme à qui il est indifférent que ses convictions reposent ou non sur la vérité est plus insensé que le sauvage des forêts qui croit rassasier sa faim en mangeant de la boue.

Je travaille pour vivre ; je ne vis pas pour vivre, mais pour connaître ma fin véritable, pour la vouloir, pour l'atteindre. Avant tout, je dois m'intéresser à la vérité : c'est à quoi l'homme est destiné, c'est à quoi il doit tendre par la maîtrise de soi-même.

Il faut que l'homme ait la volonté de découvrir la vérité, il faut qu'il se soumette à la vérité une fois reconnue, en proclamant sa propre dépendance : l'homme est essentiellement dépendant. En se soumettant à la vérité, il s'affranchit. Il est responsable de sa bonne volonté dans la recherche de la vérité. Malheur à celui dont les œuvres sont mauvaises et qui, dès lors, préfère les ténèbres à la lumière !

3. Renoncer au culte de la vérité pour le fétichisme de prétendues « convictions », qu'on se forme à son gré, quelle funeste illusion! Tout désordre repose sur un sophisme. Il n'est pas d'empoisonneur, d'assassin, de révolutionnaire, qui n'agisse sous l'impulsion d'une « conviction personnelle ».

Les temps où la liberté de penser se tenait dans ses limites légitimes ne sont plus. La libre-pensée moderne proclame cette règle : « Pensez ce que vous voulez; mais malheur à vous si vous pensez autrement que moi! » Aujourd'hui, chacun sacrifie la vérité à sa personnalité, et c'est le cas de répéter le mot de Cicéron aux épicuriens : « Vous lisez ce qui vous flatte, ce qui sert vos intérêts; le reste, vous le condamnez sans le connaître. » L'homme se fait Dieu; orgueilleux adorateur de soi-même, il mesure la vérité d'après les intérêts de son orgueil et de sa sensualité.

L'homme n'est pas Dieu; il n'est pas non plus une brute sans autres règles que des impressions sensibles et des instincts matériels. Sans doute, l'homme est un animal et il porte en lui des convoitises animales; mais il a sur la brute une incomparable supériorité.

La brute est tout entière à la jouissance sensible, à l'existence matérielle, à l'utilité animale. Ce qui donne à l'homme sa valeur, ce n'est point la matière : c'est l'esprit.

Parmi les traits qui distinguent l'homme de l'animal, signalons les idées abstraites, le langage, les notions générales et — ce qui en est le résultat — cet empire sur la nature qui se révèle par le progrès de l'industrie, par la variété et la multiplicité des arts; signalons encore la règle qui permet à l'homme de juger du vrai, du bien, du beau, du juste, de la sagesse, de la moralité des actes: le libre

arbitre, l'aspiration essentiellement humaine aux choses d'en haut, aspiration que toute satisfaction animale, si raffinée qu'elle soit, est impuissante à contenter; la conscience, le sentiment de sa responsabilité devant Dieu.

Faites de l'homme l'animal le plus parfait, vous le rendrez parfaitement malheureux. L'homme doit vouloir être plus qu'un animal. Il doit, cheminant dans les sentiers de cette vie, lever les yeux vers l'astre de l'éternelle Vérité : sans quoi il retombe au-dessous de l'animal. La brute peut vivre en brute; l'homme doit vivre en homme. Dès lors l'homme ne peut être indifférent à l'égard de la vérité.

4. Il n'est pas donné à l'homme de pouvoir connaître parfaitement toute la vérité. S'il n'est pas une simple brute, il est encore moins un dieu. C'est ce que prouvent la dépendance où il est de son existence, la misère de sa nature, les erreurs de ses aspirations, les limites de ses connaissances. Il y a pour l'esprit du penseur bien des mystères dans le domaine du naturel, comme dans celui du surnaturel. Nous pouvons pénétrer quelques points; la plupart des choses nous demeurent cachées. Plus la science humaine progresse, et plus nombreuses naissent les obscurités dans cette sphère ainsi agrandie. Mais parce que l'homme ignore beaucoup de choses, ce n'est pas une raison pour lui de mépriser le peu qu'il est en son pouvoir et de son devoir de connaître.

Pour l'animal, la vérité est une nuit profonde; pour l'ange, elle est le plein midi; pour l'esprit humain, elle est le crépuscule, elle est le reflet sur les choses créées du Soleil éternel. La tâche de la vie de l'homme est qu'il se prépare, par le bon emploi des biens terrestres, à jouir de la source de la vérité. Dès lors, comment l'homme pourrait-il être indifférent à l'égard de la vérité?

L'esprit de l'homme est limité; par suite, dans toutes les questions, il ne peut qu'imparfaitement connaître le vrai. Tant qu'il vivra, il doit, s'il veut avoir le vrai complet, s'en rapporter aux connaissances d'autrui. Par sa constitution, l'homme dépend non seulement des forces de la nature qui lui sont extérieures, mais aussi d'une autorité étrangère. Celui qui voudrait en tout s'en rapporter à sa seule intelligence serait un fou; il ne saurait vivre. Celui-là seul qui aime la vérité et qui est lui-même véridique, c'est-à-dire qui, dans son for intérieur et devant les autres, s'en tient à la vérité sans respect humain, celui-là seul trouvera la vérité qui lui est avantageuse.

Le manque de véracité est une note caractéristique des hommes aux idées terrestres. Et c'est pourquoi l'Apôtre nous fait cette recommandation : « N'usez point de mensonge les uns envers les autres. »

Nous pouvons, sans qu'il y ait de notre faute, tomber dans une erreur partielle. La pleine possession de la vérité, qu'une aimable Providence accorde aux humains et qui est la voie ordinaire du salut, peut être refusée à quelques individus sans pour cela qu'ils soient coupables. Mais cette Providence accorde à toute âme de bonne volonté, par une voie extraordinaire, la mesure de lumière et de grâce qui lui est nécessaire pour échapper à la damnation éternelle. Il n'en reste pas moins constant que la possession de toute la vérité destinée à l'humanité est un bonheur. Celui qui est dans l'erreur, même innocemment, mérite la compassion qui est due à tout homme qui erre. L'homme ne peut donc être indifférent à l'égard de la vérité.

L'indifférentisme est un crime contre nature; il exige de la raison qu'elle accepte toutes les contradictions comme des choses au fond parfaitement conciliables, il exige de

l'amour que l'homme a pour lui-même qu'il affronte, impassiblement et sans y penser, la plus effrayante des alternatives, celle qui inévitablement se présentera bientôt à l'heure de la mort.

Vivre dans l'esprit de l'Église catholique est le plus sûr préservatif contre le poison de l'indifférentisme.

CHAPITRE VII

LA LIBRE-PENSÉE

1. Il y a des hommes qui s'intéressent à la vérité comme à un passe-temps. Ils partent de cette hypothèse qu'il n'y a pas de vérité ou, du moins, que l'homme ne peut pas y atteindre. Bien qu'ils tiennent pour impossible l'acquisition de cette vérité, ils voient, dans la recherche qu'on en fait, la plus grande sagesse. L'homme pourrait à son gré et à sa commodité se former ses convictions; il pourrait se les représenter comme étant la vérité, bien qu'il sache qu'il n'y a pas de vérité connaissable. Être convaincu de quelque chose d'une manière quelconque, c'est ce qu'il nous faut; peu importe ce dont on est convaincu, que ce soit de la vérité ou de l'erreur.

La libre-pensée des siècles antérieurs nous fait comprendre ce point de vue par une parabole. Il y avait un homme qui possédait un anneau précieux. Mais comme il avait trois fils et qu'il voulait laisser à chacun d'eux l'anneau en héritage, il en fit faire deux faux qui ressemblaient au vrai à s'y tromper. Chacun des trois fils était convaincu qu'il possédait l'anneau authentique. Qu'importait? Tous trois étaient satisfaits. La possession du véritable anneau ne servait de rien. Seule la conviction subjective avait de l'importance.

Et ainsi en doit-il être de la vraie et de la fausse religion. Toutes les religions, même les plus opposées, peuvent satisfaire l'homme: la possession de la vérité ne sert de rien à la religion qui la possède.

2. Un pareil scepticisme est indigne de l'homme ; il est le fils du mensonge et le père de l'hypocrisie. Il est faux que la vérité et l'erreur soient d'égale valeur.

Cette doctrine fait le malheur de l'homme. Celui-ci ne peut trouver son bonheur que dans le domaine de la vérité et de la réalité objectives; il doit par des efforts loyaux s'efforcer de les connaître. Jamais un fantôme de vérité ne peut remplacer la vérité vraie. Seule la vérité vraie peut nous rendre libres, de telle sorte que nous ne vivions esclaves ni du travail ni du plaisir. L'erreur est sans consistance, elle est changeante, elle folâtre çà et là, elle se déplace continuellement à volonté. Mais la vérité se tient ferme, ferme comme un canon, de telle sorte qu'on peut la pointer de tous les côtés et que partout elle peut frapper l'erreur.

Rien n'est plus faux et au fond plus désespérant que la phrase tant admirée de Lessing, que la recherche constante de la vérité est préférable à sa possession. Dès lors on pourrait raisonnablement dire qu'une soif continuelle et un froid perpétuel sont plus bienfaisants que la découverte d'une source rafraîchissante ou que tout rayon de soleil vivifiant.

Le sceptique ne reconnaît pas de loi morale éternelle. Il serait pourtant étrange que toute la nature et tous les astres obéissent à une loi éternelle et qu'il existât un petit animal, haut de cinq pieds, qui, en dépit de cette loi, pût toujours agir selon son bon plaisir et satisfaire uniquement ses seuls caprices.

Par suite de ce scepticisme, un homme qui connaissait le monde a pu émettre cette boutade : « Le monde se compose de coquins et de fous », et un autre trouver que le paganisme moderne diffère de l'ancien en ce que l'ancien remplissait le ciel de dieux et celui d'aujourd'hui peuple le monde de démons.

La vie de l'homme n'a de signification que si on la comprend comme partant d'une première origine et aboutissant à une fin dernière. L'homme existe pour être dépendant de la vérité; le faire dépendant de lui-même, c'est en faire un monstre.

La vie de l'homme est la voie qui mène à un but déterminé; ce n'est pas une promenade; dans une promenade tout chemin est bon. Dans la vie il n'est pas indifférent de suivre n'importe quel chemin.

Votre vie n'est pas un but par elle-même, c'est seulement le lieu où s'agite la destinée. La vie doit être le sol où la sagesse plonge ses racines; et si vous n'y plantez pas le germe, il n'y poussera point d'arbre portant des fruits.

Si la vie a un but, il ne peut être que dans l'avenir. Le présent fugitif, limité, ne peut être un but, il ne peut être qu'un moyen.

Le chrétien catholique sait distinguer entre celui qui erre et l'erreur, entre celui qui erre innocemment et celui qui est coupable de son erreur. Il hait et il déteste l'erreur, il excuse celui qui erre innocemment et a compassion de lui. C'est pourquoi il n'est pas un sceptique; car entre l'erreur, même si elle est innocente, et la vérité, il voit une différence essentielle.

CHAPITRE VIII

LA QUESTION DE LA FIN

1. La plus importante de toutes les questions qui puissent se présenter aux hommes intelligents, c'est celle du but, de l'utilité du but, de l'effort pour atteindre au but.

Le but détermine la valeur de toute chose; le but détermine l'exécution de toute pensée pratique, de toute entreprise.

Le but de l'horloge est d'indiquer l'heure le plus exactement possible; si elle le fait, l'horloge est bonne; si elle ne le fait pas, elle est mauvaise, bien que peut-être elle possède de la valeur comme métal.

Le but de l'œil est de voir d'une façon correspondante à son organisme. Un œil est bon dans la mesure où il correspond à ce but; il est mauvais si cette fin n'est pas remplie.

Lorsque quelqu'un a une chose en vue, il doit avant tout se faire une idée exacte de ce qu'il se propose, et il se réglera là-dessus pour faire choix de ses moyens; il ne montera pas dans une voiture qui va au Nord si le but du voyage est le Sud.

L'homme qui agit sans but dénote par le fait qu'il n'a pas l'usage de la raison.

Comme l'œil, l'oreille, la main, le pied ont un but déterminé, personne ne peut douter que l'homme entier ait une fin.

2. Parmi les différentes fins pour lesquelles tout homme existe, il doit y en avoir une suprême et dernière à laquelle se rapportent les autres.

L'homme avant tout doit répondre à sa fin suprême et dernière.

Celui qui correspond à la fin de son existence et à la fin suprême et dernière est un homme de bien. On peut être un bon peintre et un mauvais homme, comme on peut être un mauvais peintre et un homme de bien.

Posséder la santé, l'usage normal de ses membres, a du prix pour l'homme; mais ce n'est pas en cela que se trouve la fin particulière de la vie humaine. C'est plutôt en exerçant comme il convient ces facultés qui caractérisent l'homme comme homme que cette fin doit être atteinte.

Celui qui ne correspond pas au but suprême et dernier de son existence est un être inutile; c'est en vain qu'il existe, il vit pour sa perte.

On renvoie le domestique qui ne fait pas son service, et on brise et on jette au feu le balai qui ne peut plus balayer.

Il est de la plus grande importance pour l'homme de connaître la fin dernière et suprême de sa vie: il doit savoir en définitive pourquoi il est au monde.

Comment en présence de plusieurs routes un voyageur peut-il choisir la bonne, s'il ignore où il doit et où il veut aller? Comment un homme peut-il bien vivre, s'il ne sait pas pourquoi il vit?

On ne satisfait pas au but de l'existence en satisfaisant

aux conditions extérieures de la vie; ainsi celui qui remplit ses devoirs sociaux et religieux n'est pas quitte. L'importance de la vie ne consiste pas seulement dans ce qui intéresse la conservation de l'homme.

Non, le but de l'existence de l'homme ne se trouve pas dans le domaine du monde extérieur. Les biens de ce monde ne vont pas à ceux qui le méritent, et du reste, ce que les hommes obtiennent ici-bas ne peut jamais les satisfaire.

Quand bien même les charmes de l'existence combleraient les désirs de l'homme pour un instant, cette question se pose toujours à lui : Pourquoi pas davantage? Pourquoi tout cela? Quel est le point de vue suprême et dernier sous lequel l'homme doit envisager le labeur de sa vie?

Et maintenant comment peut-il connaître le but suprême et dernier de son existence? On ne connaît pas toujours le but d'une chose par sa forme apparente: on peut se servir d'une pierre pour enfoncer un clou, il ne s'ensuit pas que ce soit là son emploi.

Mais si la cause d'un être lui a donné une détermination précise, je dois en conclure que là se trouve ce qui nous indique la fin de cet être.

Cette question se pose avant tout : D'où venons-nous? Où se trouve la cause suprême de notre nature?

CHAPITRE IX

NOTRE ORIGINE

1. Ma conscience et mes sens me font connaître l'existence du monde et m'indiquent ma propre existence. Cette connaissance est hors de doute.

D'où vient mon moi? D'où vient toute la nature? D'où est-ce que je viens? Suis-je la cause de mon existence?

D'où vient la loi lumineuse qui règle mon entendement? D'où vient l'ordre impérieux auquel je me sens soumis dans mes désirs? D'où vient cette harmonie régulière des instincts qui attendent de moi d'être guidés selon la loi morale?

D'où vient la merveilleuse disposition de mon organisme, qu'aucun esprit humain n'a pu encore saisir?

D'où vient ma conscience? Ses lois sacrées, inviolables, échappent à mon entendement, mais non pas à mon autorité maîtresse. Nulle volonté humaine n'a pu l'enchaîner, car bien souvent elle se roidit contre les liens et doit les porter à contre-cœur.

D'où vient le monde entier avec ses transformations, ses modifications, ses développements? Tout homme se développe, l'animal se développe, la plante se développe, le système des planètes et celui des étoiles se dévelop-

pent. Tout ce qui se développe, ainsi que l'enseigne la science, a un commencement. Croire qu'un tel développement pourrait exister de toute éternité est une sottise.

Qui à l'origine a fait le monde? A cette question, il n'y a qu'une réponse, une *seule* : « Au commencement Dieu créa le ciel et la terre. »

2. Déjà le seul fait de la croyance de tous les peuples, si dissemblables par ailleurs, à l'existence d'un Être infini, souverain de tout, nous indique que cette croyance est basée sur la nature raisonnable de l'homme. Dans ce monde, toutes les choses sont finies, fortuites, elles pourraient ou ne pas être ou être tout autrement; elles sont déterminées par une autre à être, et à être telles qu'elles sont. On appelle cette « autre » la « cause » qui également suppose une autre cause. Mais toute la série des causes finies suppose une autre cause première infinie; autrement l'effet serait plus que la cause. Il y a donc ainsi une cause « première » qui a le principe de son existence non dans une autre, mais en elle-même.

Toutes les choses du monde sont, dans les modifications qu'elles subissent, dépendantes d'influences étrangères. D'où il suit qu'il existe un être qui est cause première de la modification, et qui lui-même n'est pas soumis au changement.

Cela s'applique très excellemment à l'objet de l'intelligence et de la volonté humaines. Le bien et le vrai, qui sont l'aliment de notre esprit, ne peuvent pas être rangés au nombre des choses contingentes. Et cependant, ils doivent avoir leur cause dans quelque chose de réel. Ils n'ont pas cette cause dans mon intelligence, car le bien et le vrai existeraient, quand bien même mon intelligence n'existerait pas. Ils n'ont pas davantage leur cause

suprême dans les choses fortuites et changeantes du monde. En effet, ils s'offrent à moi comme éternels, immuables. Ils doivent donc avoir leur cause suprême dans une réalité éternelle, immuable.

Outre ce monde changeant, il doit y en avoir un réel, sur lequel repose tout ce qui est vrai, tout ce qui est bon. Et ce monde réel doit être éternel et immuable. Tout le vrai et le bien que nous connaissons contient en même temps les lois essentielles de tout ce qui est changeant. Ainsi donc tout dans ce monde doit dépendre de cet être. Cet être réel qui, immuable et indépendant en lui-même, influe sur tout et domine tout par la force de la vérité et de la bonté, nous l'appelons Dieu. C'est là aussi la preuve la plus stricte et la plus scientifique de l'existence d'un Dieu.

3. L'existence de Dieu est de plus prouvée par les dispositions pleines de convenance de la nature : « Dieu ne s'est pas laissé sans témoignage, il a répandu des bienfaits du haut du ciel, il a donné la pluie et les saisons fécondes et il a rempli nos cœurs de nourriture et de joie. » (Actes, XIV, 16.) « Interrogez seulement les animaux, et ils vous enseigneront, et les oiseaux du ciel, et ils vous indiqueront; parlez à la terre, et elle vous répondra, et les poissons de la mer vous raconteront que la main de Dieu a fait tout cela. » (Job, XII, 7-9.)

Toutes les forces de la nature agissent avec régularité ; toutes les espèces d'êtres sont dans des individus sans nombre ordonnées, par leur existence et leur activité, pour un résultat déterminé, et dans ces individualités règnent l'ordre et la convenance. Toutes les choses, ainsi que les hommes, sont, à des points de vue divers, soumises aux fins déterminées de la nature. De plus, il existe

entre les êtres innombrables et si différents un enchaînement aux anneaux innombrables, un ordre qui embrasse l'univers entier. Mais là où l'ordre et la convenance agissent avec régularité, là aussi l'ordre et la convenance sont dans la cause première.

Le « hasard » est une excuse de l'ignorance. Et il ne saurait jamais y avoir une création là où, même durant des périodes infinies, règnent des forces brutes, sans raison et sans but. Le « hasard » est et demeure le dieu des fous.

Où il y a un but, il y a aussi une cause première qui assigne ce but. Mais assigner un but et tendre vers un but ne peut être à l'origine que le fait d'un être doué d'intelligence et de volonté. L'univers est ainsi l'œuvre d'un être gouvernant toutes choses avec sagesse ; on appelle cet être : Dieu.

4. La loi morale, telle qu'elle se révèle à l'intelligence de l'homme sous la forme de la conscience, mérite une particulière attention. Elle est non seulement une idée reconnue, elle est un commandement, une loi, à l'observation sacrée de laquelle l'homme, doué d'une volonté libre, se sent obligé. Elle est le fait le plus évident de notre conscience. La conscience est l'expression d'une volonté supérieure, à laquelle l'homme se sent soumis, sans restriction et en toute circonstance. Il n'y a pas de puissance au monde, pas d'effort, pas d'habitude, capables d'étouffer la voix de la conscience. La conscience est établie dans la nature de l'homme. C'est celui qui a créé l'homme qui lui a donné la conscience.

Il y a dans la nature humaine un instinct impérieux vers la félicité, vers le bien infini. Or, il est dans la nature des choses, qu'en règle, tout instinct soit satisfait.

Ainsi donc il doit exister un bien infini qui puisse rendre les hommes heureux.

5. Une autre preuve de l'existence de Dieu, c'est la nécessité de croire en Dieu. L'erreur ne peut être une nécessité que réclame la conservation de la race humaine. Or la conviction, basée sur la réalité, de l'existence de Dieu est une nécessité pour la conservation de l'homme et de la société humaine ; donc cette conviction n'est pas une erreur.

On reconnaît le grain de semence à ses fruits. Quels sont les fruits que produit la croyance en Dieu ? Quels sont les fruits de la négation de Dieu ?

De l'idée qu'il n'y a pas de Dieu découle l'idée de notre propre indépendance, et de l'idée de notre indépendance naît toute malice. Sans la connaissance de Dieu, la société humaine serait un ramassis de sots orgueilleux et de jouisseurs raffinés, que la crainte du knout ne saurait empêcher de s'entredéchirer.

Aussi Platon disait-il déjà : « Supprimer la religion, c'est supprimer le fondement de toute société humaine. » Et Plutarque : « Il est plus aisé de bâtir une ville en l'air que de fonder une société humaine sans la croyance à des forces surnaturelles. » Frédéric II de Prusse disait : « La foule est une canaille avec qui je ne voudrais rien avoir à faire sans Dieu. » Cela doit s'entendre, non seulement de la « foule » mais plus encore des « classes élevées », cela doit s'entendre de l'humanité entière.

Lorsqu'un savant, dans l'éclat de la science, déclare : « Il n'y a pas de Dieu », celui qui est haut placé l'entend et dit : « Il n'y a pas de justice. » L'homme d'affaires l'entend et dit : « Il n'y a pas de raison d'être honnête. » Le voleur et l'assassin l'entendent et disent : « Tout

remords est une folie. » Le jeune homme agité par la passion l'entend et dit : « Il n'y a pas de vertu. » Le travailleur accablé l'entend et dit : « A quoi bon la patience et le travail ? » Le sujet l'entend et ne sait plus pourquoi il obéirait au gouvernement.

Un homme d'État a dit avec raison : « Lorsque cette doctrine : « Il n'y a pas de Dieu », descend jusqu'à la foule, que la misère prédispose à la révolte et à toute sorte de convoitises, l'axiome se transforme en blasphèmes, la révolution matérielle éclate, le sang coule dans les rues, et à travers le fracas des canons, on entend ces effroyables paroles vociférées par la populace : « Plus de Dieu ! plus « de vie future, plus de ciel ! La science a prouvé que tout « cela est un rêve, un mensonge. Nous n'en voulons « plus. Ce que nous souhaitons, c'est l'enfer, c'est le « néant, mais avec tous les plaisirs qui les précèdent. » Qu'a fait la foule ? Elle a simplement tiré les conséquences des prémisses posées par le professeur incroyant, que l'État solde peut-être. On menacera sans doute du canon les écoliers trop dociles, le maître de ces écoliers sera protégé et récompensé par l'État.

6. Dieu est donc celui de qui provient tout ce que je suis et tout ce que j'ai. Je suis la propriété de Dieu. Mon existence est-elle sans but ? Suis-je un jouet du hasard et du caprice ?

Dieu n'a pas pu, lorsqu'il a créé le monde, agir sans but ; agir sans but, c'est agir en fou. Dieu devait, lorsqu'il a créé le monde, se considérer lui-même, en tant qu'il est la vérité, le droit, l'ordre. Par lui-même il est tout ; le reste n'est rien par soi-même. Il devait donc tout créer pour sa gloire. Tout vient de Dieu et tout est pour Dieu, chaque chose à sa manière. L'homme aussi, la plus noble

créature de Dieu dans ce monde visible, y est pour glorifier Dieu en tant qu'homme. L'homme glorifie Dieu comme créature par son existence ; comme homme, par sa conduite envers Dieu ; comme homme de bien, s'il remplit, dans une soumission volontaire à Dieu, la volonté de Dieu.

Nos temps renferment beaucoup de bien, mais aussi beaucoup de mal. Le pire des maux est de mésestimer Dieu et de s'efforcer de se passer de Dieu.

Parmi les plus grands bienfaits dont nous sommes redevables à l'Église catholique, il faut compter celui-ci : que cette Église nous garantit la vive conviction de l'existence de Dieu.

CHAPITRE X

LA CRÉATION

1. Dieu a créé le monde de rien; toute autre façon d'expliquer le monde est absurde.

On a parlé d'une matière éternelle. Mais il est impossible que la matière soit un être incréé, existant par lui-même. Un tel être serait, par sa définition même, absolument simple, invariable, infiniment parfait. Or la matière est, par sa définition, complexe, variable, limitée. D'elle-même elle est indéterminée à tel ou tel état, à tel ou tel mouvement. Il est de sa nature de recevoir le mouvement de l'extérieur. Par sa nature, elle est un agrégat indifférent de parties nombreuses. Il doit y avoir, avant et au-dessus de la matière, comme point de départ, un être premier et central qui a donné à la matière primordiale son existence et qui a produit les forces de la nature dans leur ordre admirable.

Donc le monde a été fait, auparavant il n'existait pas. Et le monde entier ayant été créé, l'homme, par suite, l'a été.

La révélation divine raconte ainsi l'histoire de la création du monde : le monde a été fait d'une chose « sans forme et vide ».

La sainte Écriture parle de six jours, mais n'explique nullement ce qu'il faut entendre par ce terme équivoque de « jour ». Par suite, les uns pensent qu'il faut l'entendre de jours naturels de vingt-quatre heures. D'autres croient que les « jours » sont de très longues périodes successives. D'autres encore sont d'avis qu'il faut les entendre de six tableaux différents dans lesquels Dieu présenta à l'esprit de Moïse toute la création.

2. Si l'homme a été créé, il ne l'a pas été par lui-même, mais par un autre, par Dieu.

De lui-même il ne possède absolument rien. En définitive il tient tout de Dieu, l'être et l'existence, le corps et l'âme, l'intelligence et la volonté. Il est dépendant de Dieu pour la conservation de son être et pour l'exercice de toutes ses facultés. Nous sommes, nous vivons, nous agissons en Dieu.

De ce que nous sommes créés, découle avant tout notre complète dépendance de Dieu. Nous sommes la propriété absolue de Dieu, c'est-à-dire nous dépendons de lui, nous lui appartenons. La créature appartient à Dieu comme à son original, comme à la cause de son être, comme à sa destinée et à sa félicité.

Toute créature possède aussi sa substance et sa nature propres, qui sont le point de départ de son activité déterminée, toutefois elle est encore plus dépendante de Dieu qu'une figure est dépendante de l'objet représenté (c'est simplement une dépendance d'une nature différente). Dieu est plus proche de moi que moi-même, et je dépends plus de lui que de moi-même.

De ce que nous sommes créés, résulte ensuite l'appartenance la plus intime à Dieu. Dieu ne crée pas par versatilité ou par pauvreté, ou par désir de s'enrichir ; il crée

simplement par pure bonté, pour communiquer à chaque chose la perfection qui la rend semblable à la Divinité. Toute chose créée est une ombre de la Divinité ; l'homme en est de plus une image.

Toute créature porte au fond d'elle-même la réalisation d'une pensée de Dieu; dans son être, dans son essence et dans son activité elle rayonne en quelque façon la perfection de Dieu. Les créatures sont par Dieu, pour Dieu et en Dieu. Aucun être ne demeure dans sa cause, comme la créature demeure dans le sein de son Créateur.

Cette dépendance et cette appartenance doivent nous unir à Dieu de la façon la plus intime. De moi-même, je suis pauvre, caduc, sans secours, néant; par Dieu je deviens grand, digne, divin.

De ce qu'il est créé, découle pour l'homme, comme premier de ses devoirs, de se reconnaître dépendant de Dieu et propriété de Dieu et de se conduire en conséquence. L'homme est de Dieu et pour Dieu ; jamais il ne peut se soustraire à cette dépendance et à cette appartenance.

De ce que tout est créé, il s'ensuit aussi que tout ce qui existe est la propriété de Dieu. Tout vient de lui et tout doit retourner à lui. La créature d'elle-même n'a rien ; ainsi donc elle ne peut rien s'approprier. Si elle ne restitue pas à Dieu ce qu'elle a reçu de lui, mais qu'elle le conserve pour elle-même, elle commet un vol et une injustice.

Par présomption, l'homme s'illusionne facilement, il se considère comme le propriétaire de ce que Dieu lui a simplement prêté, et lorsqu'il apporte quelque chose aux pieds de Dieu, il croit faire une offrande de son propre bien. De cette illusion naissent cette suffisance avec laquelle nous recevons toute louange comme un tribut qui nous est dû ; cette susceptibilité exagérée qui se trahit quand on

porte atteinte à notre honneur; cette surprise que nous éprouvons lorsque quelqu'un renonce à tout dans le monde pour se retirer dans le cloître.

3. La vraie sagesse mène à Dieu, se repose en Dieu, vit en Dieu.

C'est la conscience qui tout d'abord manifeste ce que Dieu exige de l'homme, ce que l'homme doit à Dieu. La conscience est la voix de Dieu. Celui qui manque à sa conscience non seulement fait quelque chose de pernicieux, de déraisonnable, de vil; il commet de plus une désobéissance envers son Créateur, il s'insurge contre son souverain maître, il se met au-dessus de Dieu.

Et ce n'est pas tout. L'homme a sa vocation, il existe pour glorifier Dieu par l'accomplissement de la volonté divine. Ainsi, celui qui pèche dérobe à Dieu l'honneur qui lui est dû, il offense Dieu. Dieu le Saint, le Juste, y sera-t-il indifférent? La façon dont l'homme se comporte par rapport à la volonté de Dieu sera-t-elle sans importance pour sa destinée éternelle?

Celui qui remplit la vocation que Dieu lui a tracée doit être en définitive heureux; celui qui se soustrait à sa vocation doit, en définitive, être malheureux. De là vient l'effroi de la conscience outragée.

Dieu n'a pas seulement donné à l'homme la conscience, il lui a donné aussi le désir impérieux du bonheur; il l'a destiné à être heureux. La vie sur cette terre ne doit être ni l'enfer ni le ciel; elle doit être le sentier du devoir qui nous conduit au ciel. Tout ce qui est terrestre paraît passager; il n'y a d'important que ce qui est éternel. Par tout son être, toute son intelligence, toute sa volonté, tout son cœur, l'homme se sent attiré à Dieu, son origine première et sa fin dernière. C'est pourquoi la religion est le sujet

qui intéresse le plus le cœur humain et l'histoire du monde.

L'essence de l'homme, c'est la dépendance. L'homme se sent dépendant, en tant qu'être naturel, des choses qui forment le monde extérieur, et cela de mille façons : il dépend de l'air qu'il respire, de la terre qui le porte, de la nourriture qu'il prend, de la lumière, de la chaleur et des innombrables forces de la nature. Et de même que, dans son être extérieur, il se sent dépendant de la nature, de même, dans son intelligence, il sent qu'il relève de la vérité à laquelle il doit se soumettre, et, en tant qu'être moral, il se sent dépendant des lois de la morale sacrée qu'il doit suivre. La conscience est un attrait intérieur qui part de Dieu, principe de tout être, et qui nous ramène à Dieu, terme de toutes choses. Le sentier indiqué par la conscience est l'unique sentier qui préserve du malheur éternel et qui conduise au bonheur sans fin. Celui-là même qui fait entendre sa voix à votre conscience vous fait connaître, par l'impérieux désir de bonheur qu'il a mis en vous, sa volonté de vous voir heureux.

Mais, où trouver mon bonheur? où trouver la force de maintenir, au milieu de tous les assauts de la passion, la très sainte volonté de Dieu ? Comment réussirai-je à conserver, sur le chemin escarpé de mon devoir, au milieu de toutes les séductions des méchants, le désir impérieux de bonheur qui possède mon cœur?

CHAPITRE XI

CE QUE DIT L'INSENSÉ DANS SON CŒUR

1. « Il n'y a pas de Dieu, dit l'insensé dans son cœur. » (Ps. XIII.) La négation de Dieu est tantôt publique et effrontée, tantôt timide et voilée.

Vous trouverez l'athéisme effronté, sans fard, chez les athées qui disent : Nous savons très certainement qu'il ne peut y avoir de Dieu ; c'est le hasard qui a tiré le monde de la matière éternelle.

Vous trouverez l'athéisme timide, caché, chez les positivistes (agnostiques), pour qui la main qui palpe et le sens qui perçoit sont les seuls moyens de connaissance ; ils ressemblent à l'huître qui affirme : Dans l'univers entier, il n'y a d'intéressant que l'eau et ma coquille. Ils tranchent violemment tous les fils qui mènent l'intelligence à Dieu et disent : Mange et bois et sois sans souci.

Vous trouverez aussi l'athéisme déguisé dans le panthéisme aux mille nuances qui affirme : Il n'y a pas un Dieu unique, mais Dieu c'est le monde, avec les hommes au sommet. Déjà les façons essentiellement différentes par lesquelles les panthéistes exposent leur système montrent que là n'est pas la vérité.

L'homme qui nie Dieu se fait Dieu. C'est un besoin

pour l'homme de vénérer comme divinité ce qu'il considère comme étant ce qu'il y a de plus élevé. Ou l'homme se soumet au vrai Dieu, ou il se forge une larve qui a l'aspect d'un Dieu, dans laquelle il s'enferme avec son moi. Mais ni l'humanité, ni l'individu ne peut être l'objet d'un culte divin. L'homme qui ne reconnaît rien au-dessus de lui dégénère en un démon d'orgueil ridicule et en une brute immonde, en un être chétif, qui doit, pour pouvoir végéter, se créer un fantôme de vertu et de civilisation.

Jouer orgueilleusement avec la vérité conduit à l'idolâtrie de soi-même. Se soumettre humblement à la vérité conduit au vrai Dieu.

2. L'insensé dit dans son cœur qu'il n'y a pas de Dieu. Les raisons qui poussent à la négation de Dieu ne proviennent pas de l'intelligence, mais des passions du cœur. Celui-là seul nie Dieu qui trouve un avantage à ce que Dieu n'existe pas. « Parce qu'ils se disent sages, ils sont devenus insensés. » (Rom., I, 22.)

Un libre-penseur célèbre du dernier siècle, d'Alembert, était d'avis que « le désir de donner libre cours à ses passions a, avec la vaine prétention de ne pas penser comme le commun des hommes, fait plus d'incrédules que tous les aveuglements possibles ».

Il y a surtout une foule d'hommes faibles qui, dominés par leurs sens, se laissent entraîner dans un vaste bourbier de débauche, de telle sorte qu'il ne reste plus finalement à ces esclaves de leurs habitudes qu'à désespérer de la miséricorde divine ou à douter de l'existence de Dieu. Et il est naturel qu'on haïsse celui qu'on doit craindre, et qu'on combatte celui dont on a peur. Durant toute sa vie, Voltaire jouit et raille ; lorsque la mort se présente, il s'arrête, il devient furieux, il vocifère.

3. Celui qui affirme qu'il n'y a pas de Dieu est un fou. Un savant impie demandait à un astronome chrétien d'où venait le magnifique globe terrestre. L'astronome répondit : « Il existe de lui-même. » Comme l'athée se moquait, l'astronome lui dit : « Vous croyez que ce petit globe ne peut pas exister de lui-même ; et le grand monde étoilé avec toute son ordonnance si bien proportionnée et toute sa splendeur devrait exister de lui-même ? »

Si quelqu'un trouvait dans une île inhabitée une montre ou une belle statue de marbre ou simplement un marteau de pierre, il ne manquerait pas de dire que tout ce qu'il voit là vient des hommes. Et si quelqu'un prétendait que c'est la pluie et le vent qui, par hasard, ont donné à la pierre la forme d'un marteau, à un bloc de pierre la forme d'une œuvre d'art, et que c'est la poussière minérale qui en tourbillonnant s'est transformée en montre, on devrait le tenir pour fou. N'est-ce pas un fou, celui qui prétend que le monde, avec ses milliards de complications périodiques et régulières, n'a pas eu de créateur ?

Lorsqu'un vaisseau vogue tranquillement et sûrement sur la mer pleine de périls et arrive au port, personne ne doute qu'un pilote habile a dirigé le gouvernail. Et nous devrions douter que l'ordre des myriades de choses de ce monde, et que les évolutions de l'univers se succédant d'après les lois mathématiques, aient leur cause dans une intelligence centrale et qui embrasse tout ?

« Les trois merveilles du monde — disait un pieux évêque, — le ciel et ses flambeaux, la terre et ses hautes montagnes, et la mer et tout ce qu'elle donne et qu'elle reçoit, sont remplies d'enseignements ; les infimes productions de la nature ne sont pas moins instructives. La violette, le brin d'herbe et le vermisseau, si seulement

nous avions, pour comprendre ce qu'ils proclament, autant d'oreilles qu'ils ont de langues, expriment la grandeur de Dieu. »

On dit que les hommes ont inventé Dieu par intérêt. Mais pourquoi ne se sont-ils pas façonné un Dieu plus accommodant que celui que reconnaît l'intelligence humaine ?

On dit que la crainte, en particulier la crainte des orages, a poussé les hommes à croire en Dieu. Mais comment la croyance en Dieu pourrait-elle apaiser cette crainte ? Dieu est plus à craindre que les phénomènes de la nature. Le paganisme ancien et le paganisme moderne ont inventé leurs divinités pour se cacher du vrai Dieu.

On dit qu'on ne peut concevoir Dieu. Celui qui s'appuie sur cette raison pour nier Dieu ressemble à l'enfant qui, sur le rivage de l'océan, ne peut enfermer la mer dans une coquille, et qui, par suite, s'écrie : « Il n'y a pas d'océan, puisque ma coquille ne peut le contenir. »

On peut calculer l'orbite des planètes. On ne peut pas calculer la folie des humains.

CHAPITRE XII

LE TÉMOIGNAGE DE LA SCIENCE

On dit que la science pourrait se passer de Dieu ; elle devrait par principe être athée ; sa tâche est d'expliquer le monde par lui-même. Rien de plus faux.

La science est l'explication d'une chose par sa cause. Il appartient donc à la science d'expliquer le monde par ses causes, quelque part qu'elles puissent être.

Les causes du monde sensible se trouvent avant tout dans la réalité du monde ; et les causes de la réalité du monde doivent être cherchées en dehors du monde.

Prenez le monde où vous voudrez, de tous les points, il conduit finalement à Dieu. Sans Dieu, pas d'explication du monde.

On a tenté de décomposer le vaste monde extérieur en mouvement, espace, temps, lois de la nature, éléments primitifs ; qui donc a expliqué une seule de ces choses sans Dieu ? Qui nous a expliqué l'origine du développement du monde sans Dieu ?

Mais le monde externe n'est pas seul une trace, une manifestation de Dieu. Au-dessus du monde externe, il y a le monde interne. Il est des gens que seules les grandeurs de l'espace et du temps étonnent et qui ne trou-

vent de sujet d'admiration que là où il y a quelque chose à calculer et à mesurer. Ne vantez donc plus tant vos étoiles ; le Créateur est-il uniquement grand parce qu'il vous donne quelque chose à calculer?

D'où vient le mécanisme étonnamment compliqué du monde organique, que l'intelligence la plus pénétrante ne peut parvenir à connaître? D'ou vient l'harmonie si bien réglée des instincts dont chacun est nécessaire au maintien de la vie physique? D'où viennent les merveilles de l'imagination et de la mémoire? D'où vient l'ordre puissant, auquel je me sens soumis dans mes désirs? D'où vient la conscience? D'où vient la loi lumineuse de mon intelligence? D'où viennent le vrai et le bien avec leurs règles éternelles, immuables? Qui a pu expliquer tout cela sans Dieu?

Innombrables sont les problèmes qui conduisent à Dieu l'homme intelligent par une contrainte scientifique.

Aussi vrais et aussi réels que les effets que nous ne saurions expliquer, sont les principes de ces effets, quand bien même nos sens ne peuvent les saisir.

L'auteur du monde existait avant le monde.

Dieu est donc une substance réelle, la science le prouve ; il n'est pas une pure idée, une pure conception ; il n'est pas une modification, une qualité inhérente au monde. Non, de même qu'il est l'origine de tout ce qui est et arrive, de même il est un être existant par lui-même, un être indépendant.

Dieu est une substance différente de la substance du monde, car l'activité de Dieu est différente de l'activité des choses du monde.

Dieu, comme origine de toute chose, est une substance indépendante, dont toutes les autres dépendent. Bien que les choses du monde soient des substances différentes de

Dieu, elles dépendent cependant intimement de lui, comme les qualités dépendent des sujets qui les possèdent.

Dieu est un et simple, parce qu'il est infiniment parfait et indépendant. Les attributs de Dieu sont son essence ; et lui, un par excellence, est tout. C'est pourquoi on lit dans le Nouveau Testament : « Dieu est charité. » (1 Jean, IV, 16.) Tel est le témoignage de la science.

CHAPITRE XIII

LA DIVINITÉ

1. Le monde est un « être qui vient de Dieu »; Dieu est un « être qui est par lui-même ». Parce que le monde est un « être qui vient d'un autre », il n'est parfait que dans la mesure où son auteur l'a voulu. Parce que Dieu est un « être par lui-même », il est absolument, infiniment parfait, parfait sans limites. Il est infini dans l'intelligence et la volonté et dans toute sorte de perfection.

Aucune parole, aucune pensée humaines ne peuvent embrasser le divin; tout ce qu'on avance sur Dieu laisse l'impression d'être quelque chose d'indigne de la divinité. Pour décrire d'une façon adéquate ce qu'est Dieu, il faudrait être Dieu.

Lorsqu'on veut appliquer à Dieu une perfection de la créature, on doit tout d'abord se l'imaginer purifiée de toute imperfection. Dieu vit, mais il ne vit pas à la façon d'une créature. Dieu possède la science, mais sa science n'est pas une science acquise comme celle de la créature, c'est une science qui ne dépend de rien, une science immuable.

Dieu est infiniment parfait sans quantité; il est grand sans mesure, sans étendue, sans dimension; il est par-

tout, et cependant il est en dehors de tout espace ; il est éternel, et cependant sans succession de périodes.

En Dieu nous vivons, nous nous mouvons et nous sommes.

Nous dépendons de Dieu pour tout ce que nous sommes et tout ce que nous faisons. Sans lui, l'éclair ne saurait briller, le tonnerre gronder, la rose fleurir, l'enfant bégayer.

Dieu est tout-puissant, éternel, incommensurable, incompréhensible ; il a une perfection, une sainteté, une félicité infinies ; il est le créateur et le souverain de toutes choses. Dieu est la bonté. C'est lui qui répand dans le cœur des mères une si grande tendresse pour leurs enfants, qui donne au père un cœur si bon qu'il fait tout pour ses enfants, qu'il les aime et leur pardonne toujours. La source de cette qualité ne doit-elle pas être inexprimablement riche, puisque des millions d'hommes participent à cette bonté ? Dieu agit au dehors non parce que quelque chose lui manque, mais parce qu'il veut par excès de bonté faire participer d'autres êtres à sa perfection.

2. La maxime antique : Connais-toi toi-même, n'a qu'une valeur secondaire. La véritable maxime est : Connais Dieu et l'ordre établi par lui. Celui qui agit ainsi ne court pas le risque de s'estimer trop, lui et le monde terrestre.

Reconnaître Dieu, où et comment il se manifeste, c'est proprement la félicité sur terre.

Tout ce qu'il y a de bon dans le monde n'est qu'une goutte de sa bonté que Dieu a laissé couler sur certaines choses afin qu'elles puissent être bonnes.

Dieu n'est pas encore haut et grand pour l'homme qui trouve haute et grande une chose moindre que Dieu.

Celui-là seul qui se sent petit devant Dieu peut être grand devant les hommes.

Dieu n'a pour agréable que celui-là seul qui s'efforce sérieusement de le servir. S'unir à Dieu, c'est faire vivre Dieu en soi. Un cœur honnête se repose en Dieu, un cœur corrompu se détourne de lui. La tiédeur vient d'abord, puis le doute, puis l'opposition, puis la haine et la raillerie ; la demi-réflexion conduit au diable, la réflexion complète conduit à Dieu.

Dieu peut facilement permettre aux hommes d'être sages ; ils ne l'égaleront jamais en sagesse.

Ne jugez pas ce que vous ne comprenez pas. Ne blâmez jamais ce que Dieu a fait : la sagesse éternelle l'a pensé, la toute-puissance éternelle l'a produit, l'amour éternel vous l'a donné.

3. Parce que Dieu est éternel, il est patient et longanime. Vous avez déjà souvent perdu patience, Dieu n'a pas encore perdu patience. Dieu continue à saluer bien des gens qui ne le saluent plus.

Le moulin de Dieu moud lentement, mais il moud bien.

Dieu exerce une sage providence. Qui veut tromper Dieu se trompe uniquement lui-même.

Si Dieu vous traite selon sa volonté, vous vous en trouverez bien ; si Dieu vous traite selon votre volonté, c'en est fait de vous.

Dieu n'a pas encore fait de mal à celui qui s'est volontairement jeté dans ses bras.

Ce que Dieu a planté, il l'arrose.

Dieu ne ferme pas une porte sans en ouvrir une autre.

Dieu a une main toute-puissante et un vrai cœur de père.

Où Dieu vous place, tenez-vous avec courage et humilité.

Dieu ne se fait pas beaucoup prier, mais ne se laisse rien extorquer.

Qui a Dieu pour ami ne peut avoir beaucoup d'ennemis.

Dieu est amour, mais il est aussi justice. La révélation chrétienne nous apprend dans quelle mesure Dieu manifestera ces deux qualités.

4. Pour rien au monde, on ne doit se permettre la moindre chose contre Dieu et sa propre conscience.

Avant le péché, craignez la justice de Dieu; après le péché, espérez en sa miséricorde.

Dieu au début appelle amicalement; puis il menace terriblement; enfin il damne irrévocablement.

Tous les jours ne sont pas jours de payement pour Dieu: mais ses comptes sont en règle et il paye tout d'un coup.

Lorsque Dieu veut frapper quelqu'un, il lui ouvre les yeux, ou bien il lui ouvre toutes les portes.

Dieu a créé l'homme libre, non pas pour qu'il fasse le mal, mais pour qu'il choisisse le bien.

Ce que vous pouvez imaginer de grand et de beau n'est devant Dieu que fumée et poussière. Le suprême bonheur est de gagner Dieu en l'aimant; le malheur des malheurs est de le perdre. Si vous plantez votre tente en Dieu, vous remporterez toutes les victoires sur tous les champs de bataille.

Beaucoup servent le monde sans bonheur et sans lumière; beaucoup sont les esclaves d'eux-mêmes, et cela sans plaisir: servir Dieu, c'est encore se donner au meilleur maître.

Plus on est en Dieu, dit le pieux Tauler, plus on est en paix; mais plus on est en dehors de Dieu, plus on est en dehors de la paix.

Un sage prince avait coutume de dire : « Ceux qui aiment Dieu plus que moi sont mes meilleurs amis. »

Prenons donc l'habitude de nous réjouir en Dieu ; car nous ne ferons pas autre chose durant l'éternité. Nous sommes de Dieu ; nous sommes en Dieu ; nous sommes pour Dieu.

CHAPITRE XIV

PANTHÉISME

1. Dieu, puisqu'il est un, est une substance spirituelle, absolument simple et immuable, réellement et essentiellement distincte du monde, en soi et de soi infiniment heureuse. Il a créé le monde de rien. Il est ineffablement supérieur à tout ce qui est et à tout ce que l'on peut supposer en dehors de lui.

C'est la vérité contre laquelle s'insurge le panthéisme.

D'après la doctrine du panthéisme, Dieu c'est le monde, et le monde, c'est Dieu.

Cette doctrine est en contradiction avec la raison et avec la science. Tous les hommes ne sont pas un seul homme; tous les animaux ne sont pas un seul animal; tous les organismes ne sont pas un seul organisme; toutes les choses ne sont pas une seule chose, encore moins un seul Dieu.

Le monde, tel qu'il existe actuellement, se compose non seulement de principes d'action variés et distincts, mais aussi des contraires les plus opposés, qui supposent nécessairement une multiplicité de substances. Une seule et même substance ne peut être en même temps raisonnable et irraisonnable, bonne et mauvaise, ne peut en même temps haïr et aimer.

Ou bien l'être primitif qui renferme en soi et par soi les individualités possède dès le commencement le produit de ce développement, ou il ne le possède pas. S'il le possède, pourquoi se développe-t-il? S'il ne le possède pas, où prend-il son développement?

De plus, un être qui porte en soi la raison de son existence est infiniment parfait; il ne peut y avoir de limite pour son être. Il a le caractère d'absolue nécessité. Il est absolu, indépendant, simple, il ne peut pas avoir de parties. Mais le monde actuel est composé, dépendant, variable. Le changement est lié à son essence. A tous points de vue, le monde s'écarte de la perfection absolue; il est fini. Celui donc qui dit que le monde est Dieu est en opposition avec la vérité, la réalité, la science.

2. Il y a bien d'autres sottises dans la bouche des panthéistes. L'homme, c'est « la fleur de la divinité »! Tous les milliards d'hommes réunis pourraient-ils seulement apporter la plus légère modification à une loi de la nature? Le pauvre petit être humain ne dépend-il pas de la nature par toutes les fibres de son être? Et c'est là ce qui serait une manifestation de Celui qui seul est?

L'homme, la « fleur de la divinité »! Tous les ans, l'humanité fournit avec une effrayante régularité son contingent de criminels aux maisons de détention et à l'échafaud. Les actions nobles forment presque l'exception; les infamies, la règle. L'histoire de l'humanité est l'histoire de la folie et du vice. Et c'est là ce qui devrait être les « rayons de la divinité »?

Dans l'hypothèse du panthéisme, dit Schopenhauer, c'est le Dieu créateur qui est l'éternel tourmenté et qui sur cette terre meurt seul à chaque seconde. Et il est composé de morceaux détachés. C'est absurde; il serait

beaucoup plus juste d'identifier le monde avec les démons.

Partant du point de vue panthéiste, Spinoza a avec raison appelé folie tout repentir de n'importe quelle action, si mauvaise qu'elle soit. En effet, à quoi bon se repentir de quelque chose qui ne peut rien être qu'un moment dans la vie du Dieu en progrès, qu'une nécessité divine? Il ne peut être question de péché et de malice dans une doctrine qui place complètement dans la divinité même tout ce qui est et tout ce qui arrive.

Quelques panthéistes sont allés jusqu'à louer en termes enthousiastes, comme l'action la plus magnifique de Dieu, la pire des malices dont l'homme est capable.

3. Considérant la réalité, Gœthe dit de Celui qui seul est : « Une sorte de toile s'est levée devant mon âme. La scène de la vie infinie se transforme devant moi en l'abîme d'une tombe éternellement ouverte, et je ne vois plus rien qu'un monstre qui dévore et qui rumine éternellement. »

Dans un de ses moments lucides, l'inconstant Henri Heine avoue : « Lorsqu'on est étendu sur son lit de mort, on est très sensible et très doux, et on voudrait faire la paix avec Dieu et avec le monde... Oui, de même que j'ai fait ma paix avec la créature, je l'ai faite avec le Créateur, au très grand scandale de mes amis les philosophes, qui m'ont reproché cette rechute dans la superstition, comme ils aimaient à appeler mon retour à Dieu... Oui, je suis revenu à Dieu comme l'enfant prodigue, après avoir longtemps gardé les porcs avec les hégéliens. Etait-ce la misère qui m'a ainsi poussé? Peut-être une raison moins misérable. La nostalgie céleste, le mal du ciel, s'est emparé de moi et m'a conduit à travers les forêts et les

ravines, sur les sentiers les plus vertigineux de la dialectique. Sur ma route j'ai rencontré le Dieu des panthéistes, mais je n'ai pu m'en servir. Ce pauvre être chimérique est enchaîné et incorporé au monde et emprisonné en lui; il vous regarde en bâillant, sans volonté et impuissant. Pour avoir une volonté, il faut être une personne, et pour la manifester, on doit avoir ses coudées franches. Lorsqu'on souhaite un Dieu qui puisse vous aider — et c'est là le principal, — on doit accepter aussi sa personnalité, sa séparation d'avec le monde et ses attributs divins : la toute-bonté, la toute-sagesse, la toute-justice, etc. J'ai parlé du Dieu des panthéistes, mais je ne puis m'empêcher de remarquer que ce n'est pas un Dieu, attendu que les panthéistes sont des athées timides, qui redoutent moins la chose que l'ombre qu'elle projette sur le mur... »

Malheureusement ce ne fut dans l'intelligence de cet homme infortuné qu'un éclair passager, auquel succéda bientôt l'obscurité la plus profonde.

4. Comme dans toute erreur, il y a aussi dans le panthéisme une vérité. Dieu et le monde sont, il est vrai, des substances différentes et distinctes; mais Dieu est proche du monde, rien n'existe sans Dieu, rien n'agit sans Dieu. Dieu est dans les lumineuses étoiles qui scintillent au firmament; il est dans la petite fleur de la route. En lui tout existe et agit comme au commencement, maintenant et toujours. Les substances de la nature sont dans la dépendance la plus étroite de la substance divine.

Le monde entier reçoit continuellement son existence de Dieu, de la même façon qu'il l'a reçue au moment de la création.

Tout repose en Dieu; Dieu tient tout suspendu au-dessus de l'abîme du néant; Dieu est le dispensateur permanent de l'être et de la vie; Dieu est l'appui intérieur

qui tient enlacées toutes les essences des choses ; Dieu est celui qui donne à toute chose sa perfection, sa beauté, sa bonté.

Les choses de la nature sont aussi des substances ; mais Dieu est une substance dans un sens différent des choses de la nature. Tout souffle léger qui passe, tout ruisseau qui murmure, toute feuille qui tombe, toute idée du poète, tout acte de vertu de l'homme consciencieux, exigent une coopération immédiate de Dieu.

Nous devons trouver Dieu en toute chose et nous efforcer constamment d'arriver à lui, par la contemplation pure et sainte de la nature.

CHAPITRE XV

NOTRE DESTINÉE

1. Tout consiste pour nous à correspondre au but de notre vie. A quoi me sert tout ce qui est au monde, si je manque ma destinée, mon but?

Plus nous considérons les aspects de ce vaste monde dans l'ensemble et le détail, plus vivement se représente à nous et nous presse cette question : Qu'est-ce que tout cela? Que signifie l'homme au milieu de cet univers sans limites? Quel sens a la vie humaine au milieu des agitations inconstantes, des événements, grands et petits? Où dois-je aller? Ma vie a-t-elle une destinée, un but, une signification?

Lorsque Dieu produit quelque chose, il doit avoir un dessein, un but, en le faisant. Agir sans but, c'est agir sans intelligence. L'homme qui nous semble agir sans but excite notre pitié. A combien plus forte raison Dieu, l'intelligence infinie et parfaite, doit-il avoir un but !

Les joies et les souffrances de la vie me prouvent que ce n'est pas dans la jouissance de cette vie terrestre que je puis placer le but de ma vie.

Quel était donc le but de Dieu lorsqu'il a résolu de m'appeler à l'existence? Dieu est infiniment parfait, il est à tout point de vue indépendant. Le premier principe

de ses actes ne peut que se trouver en lui-même. Il est pour ainsi dire uni à sa propre essence. Il est la vérité, l'ordre, la justice. Mais la vérité, l'ordre, la justice, exigent que Dieu se propose lui-même comme objet.

La fin suprême de Dieu doit être quelque chose qui se rapporte à lui-même, doit être un bien divin. Mais ce bien ne peut être autre chose que sa gloire et son honneur extérieurs. « Que votre nom soit sanctifié! » Cet honneur, Dieu doit le chercher à cause de lui-même, non par besoin, mais parce qu'il lui est dû. Le Seigneur a tout fait pour l'amour de lui-même.

2. Dieu se complaît dans toutes ses perfections, dans sa propre suffisance et aussi dans le besoin bienveillant de se communiquer. Librement il a bien voulu écouter ce besoin d'expansion, en sorte qu'il a été conduit à produire le monde. Ainsi donc en principe je ne suis pas pour moi-même, mais pour Dieu.

Dieu est tout par lui-même, de moi-même je ne suis rien. Toute créature est par sa nature une manifestation de la perfection divine, une glorification de Dieu. L'étoile du ciel et les brins d'herbe du chemin proclament sa gloire; ils trouvent leur destinée en lui: ils le louent, comme l'œuvre est la louange de l'ouvrier.

Il en va ainsi de moi. Si l'homme s'en rapporte au caractère essentiel de son être, il doit s'efforcer de glorifier Dieu, son créateur. Si l'homme est infiniment au-dessous de Dieu, il est cependant infiniment au-dessus de tout le monde visible. Il est dans une mesure toute particulière l'image de Dieu, une manifestation de la perfection divine. A le considérer extérieurement, l'homme n'est qu'un atome qui disparaît dans l'univers; mais par sa valeur interne, il est le plus haut placé.

Comme œuvre de Dieu, comme créature, l'homme doit avant tout et par une implacable nécessité louer son auteur. Il doit glorifier Dieu, qu'il le veuille ou non. Il peut agir comme il lui plaît. Si dans son orgueil il se dérobe à l'ordre de l'amour divin, il tombe dans l'ordre de la justice divine; et dans cet ordre aussi il servira à la glorification de Dieu. « Le Seigneur a tout fait pour lui-même et l'impie pour le jour de la calamité. » (Prov. XVI, 4.)

3. Mais au-dessus de cet ordre fondamental de la glorification de Dieu, auquel nulle créature ne peut se soustraire, s'édifie, en raison de la nature que Dieu a donnée à l'homme, un ordre plus élevé. L'homme n'est pas seulement une créature en général, comme la pierre et l'animal sont une créature de Dieu, mais il est de plus, par sa nature propre, destiné à glorifier Dieu d'une façon particulière; il s'y sent obligé et il doit en cela trouver son bonheur.

Dieu, mon créateur, attend de moi cette espèce spéciale de gloire qui correspond à la nature qu'il m'a donnée. Il y a dans ma nature un désir infini de bonheur, il y a la conscience, il y a la liberté de la volonté.

4. Qu'est-ce donc que Dieu attend de moi? Il attend que je le loue par une libre détermination de ma volonté, que je le vénère, que je le serve et que finalement par ce moyen je trouve le bonheur auquel je suis destiné. Louer, c'est reconnaître les hautes qualités et les avantages d'un autre. La louange de Dieu est l'aveu que Dieu est l'être suprême, la bonté suprême en soi, la source de tous nos biens et que nous lui appartenons entièrement. Cet aveu doit se manifester sous la forme de la vénération et du

respect, c'est-à-dire par le culte intérieur et extérieur rendu à Dieu et par la crainte de l'offenser. Et ce respect doit se transformer en service de Dieu. Servir, c'est soumettre notre volonté et nos actions à la volonté de celui que nous servons. La volonté de Dieu se manifeste à nous dans notre conscience, dans les commandements de Dieu, dans nos devoirs d'état et dans les événements que Dieu permet ou nous envoie dans le cours de notre existence. En tout cela, nous devons nous soumettre humblement à Dieu. Ce que nous pouvons offrir par un abandon aimable et généreux à Dieu, par un service volontaire de la majesté divine, depuis l'observation des commandements et la pureté d'intention, jusqu'au plus haut effort de l'amour vers la perfection, tout cela est compris dans le cercle de cette louange et de ce service, dans le domaine de cette destinée humaine.

Dieu est mon unique objet et mon tout. Qui aime Dieu saura trouver et estimer partout le bien.

Celui qui n'a pas à craindre le regard de Dieu peut aussi soutenir le regard de tout homme.

Vous trouverez Dieu dans la mesure où vous vous abandonnerez vous-même; si vous vous cherchez en dehors de lui, vous le perdrez.

Vous comprenez aussi à quoi doivent vous servir les relations que vous avez avec le monde. Elles doivent vous conduire à votre destinée, elles doivent vous préserver de tout orgueil et vous élever à Dieu.

Le monde n'est pas votre but, mais un moyen pour l'atteindre. Il doit vous procurer ce qu'exige la vie humaine, c'est-à-dire donner un objet à vos efforts; il doit être pour votre intelligence une matière de réflexion qui lui dévoile toujours plus clairement votre destinée.

5. L'homme est aussi fait pour son propre bonheur. Nous le concluons de ses dispositions intérieures. Il sent au fond de lui une force sacrée qui lui recommande le bien et lui défend le mal; il ressent de même un désir impérieux d'être heureux. Et ce désir, il ne le crée pas plus qu'il ne crée sa conscience. Ces deux choses lui sont naturelles; toutes deux viennent de celui qui a fait sa nature; toutes deux, il ne peut les aliéner; par conséquent elles sont un impératif sacré.

Cela découle aussi de l'essence de Dieu.

Dieu est amour. Lorsque Dieu crée, il le fait pour rendre, dans une certaine mesure, les créatures semblables à lui. L'homme peut, en vertu de sa nature, avoir la pleine jouissance de la félicité. Dieu doit donc avoir créé l'homme pour qu'il soit heureux. Le désir d'un bonheur infini doit maintenir et pousser l'homme dans le chemin du devoir.

C'est une même chose de dire que nous sommes créés pour servir Dieu, ou que le but de notre vie c'est le bonheur. Lorsqu'une créature, usant de son libre arbitre, qui est une de ses prérogatives, se refuse à servir Dieu, elle consomme sa propre perte et glorifie Dieu en montrant que la malice humaine ne peut amoindrir l'amour divin et qu'aucune créature ne peut faire échouer les plans de Dieu.

En recherchant la gloire de Dieu, la créature trouve son propre bonheur. Dieu ne veut pas de service où nous nous servions nous-mêmes, il ne veut pas de gloire qui nous serve à nous glorifier nous-mêmes.

6. C'est là la vérité que tous les enseignements et toutes les institutions du christianisme cherchent à faire pénétrer dans notre âme. Le but premier de la vie de l'homme

n'est pas de manger, de boire, de s'accoupler, de fumer la terre et de la soigner, pour que lui-même, son prochain et ses descendants puissent avoir la plus grande somme de jouissances. Non, l'homme est né pour quelque chose de plus relevé. Soumis à Dieu, il doit trouver en lui son bonheur. Celui qui n'est pas avec Dieu est contre Dieu. Un savant se vantait de ne pas croire aux choses d'en haut et répondait à un chrétien qui l'interrogeait : « Je n'ai pas de convictions : je suis, sous ce rapport, comme une feuille de papier blanc sur laquelle rien n'a encore été écrit. » Le chrétien lui répliqua : « Mon ami, prenez garde que le diable n'y inscrive son nom. »

L'homme vit donc pour se soumettre, ici-bas, au vrai, pour pratiquer le bien, quand il le peut, et pour, à la fin de son pèlerinage, trouver son bonheur dans la jouissance de la beauté infinie.

Un sage de la Grèce a dit : « Vous ressemblez à un acteur. Si votre maître vous assigne le rôle de mendiant, jouez bien votre rôle. Faites de même s'il vous assigne le rôle de boiteux, de prince, de simple citoyen. C'est en effet votre devoir de bien représenter le personnage qui vous a été attribué ; c'est le devoir d'un autre de vous l'assigner. »

En définitive, l'homme n'est pas fait pour ce monde. Et combien grande est la folie de ceux qui considèrent comme le suprême devoir de l'homme de contribuer, pour sa faible part, au bien-être terrestre de l'humanité ! Quelle sera donc la fin de tout ?

Le monde fini, limité, ne cesse pas de nous oppresser et de nous torturer, parce que nous sommes faits pour l'infini. Au milieu du malaise que vous cause le monde, imprimez fortement dans votre esprit ce proverbe : « Si le monde me suffisait, le ciel ne serait pas fait pour moi. »

Voulez-vous savoir si vous êtes sur la voie qui vous mènera au but : examinez quelles sont les pensées qui occupent votre cœur et qui l'influencent lorsqu'il s'agit de prendre une décision, de faire un choix. Cela m'est-il agréable ? dit l'homme de plaisir ; cela me procure-t-il un profit ? dit l'avare ; qu'en dira le monde ? dit le lâche ; que me dit ma conscience ? dit l'homme qui a le cœur et la tête bien placés.

CHAPITRE XVI

LA VOLONTÉ DE DIEU

1. La plus noble science de l'homme consiste à savoir qu'il n'est rien par lui-même, qu'il peut être tout par sa subordination à Dieu.

Donc la volonté de Dieu par-dessus tout! Dieu ne pouvait pas vous accorder une indépendance qui eût été contre la vérité, en opposition avec votre nature et la sienne. Vous êtes le sujet de Dieu; Dieu a posé sa main sur vous et vous a dit : « Vous m'appartenez ». Il est vrai, il vous a créé pour vous rendre heureux; mais il veut que vous soyez le collaborateur de votre bonheur, en le servant volontairement.

Que votre service soit le service d'une créature plus soumise à Dieu que le serviteur à son maître.

Que votre service soit le service d'un soldat qui fait triompher l'ordre de son général contre tous les ennemis.

Que votre service soit le service d'un enfant qui reconnaît en Dieu son Père et son plus grand bienfaiteur.

C'est votre conscience qui vous manifeste la volonté de Dieu.

La volonté de Dieu se manifeste aussi à vous dans les dix commandements.

Elle se manifeste à vous dans les devoirs de votre état et de votre vocation.

Elle se manifeste à vous dans toutes les dispositions et les permissions de sa sainte providence.

Elle se manifeste à vous dans l'enseignement de Jésus-Christ et de sa sainte Église, dans toutes les prescriptions légitimes de vos supérieurs.

Elle se manifeste à vous dans ces incitations et ces impulsions intérieures au bien que vous éprouvez au dedans de vous, et que vous reconnaissez clairement venir de Dieu.

2. Reconnaître la volonté de Dieu et se soumettre à elle, c'est là le tout de l'homme.

Il ne s'agit pas, ici-bas, d'accomplir des choses qui paraissent grandes aux yeux des hommes. Celui qui cherche simplement à glorifier Dieu et qui n'entreprend que ce que Dieu attend de lui, celui-là fait vraiment de grandes choses, car il fait tout ce qu'il doit faire.

Dieu est infiniment grand; tout ce qui est créé est infiniment petit; c'est pourquoi vous ne devez estimer la créature que par rapport à la très sainte volonté de Dieu.

Il est mieux de soulever de terre un brin de paille si Dieu le veut, que de gouverner le monde quand Dieu ne le veut pas.

La volonté de Dieu passe avant toute chose. Si quelqu'un vous dit : Regardez derrière vous, le monde entier s'effondre; — et si Dieu vous défend cela, vous devez obéir à Dieu, quand bien même le monde entier s'effondrerait.

Vous pouvez toujours accomplir la très sainte volonté de Dieu, en toute circonstance. Pourquoi vouloir toujours

aller plus loin? Voyez, le bien est si près. Apprenez simplement à saisir le bonheur, car le bonheur est toujours là.

On doit faire ce qui convient, plus par amour pour Dieu que parce que cela convient aux hommes.

On doit s'abstenir de ce qui ne convient pas, plus par crainte de Dieu que par souci de sa propre dignité.

Sénèque dit : « Vivez avec les hommes sous le regard de Dieu; parlez avec Dieu, comme si les hommes vous entendaient. »

On ne peut pas appartenir à un homme plus qu'on s'appartient à soi-même, ou plutôt qu'on appartient à Dieu, son Maître.

Seule, la volonté de Dieu vous importe. Au jour du jugement, beaucoup viendront et diront : « Seigneur, n'avons-nous pas fait de grandes choses et n'avons-nous pas rempli de hautes charges? » Mais le Seigneur dira : « Je ne vous connais pas. »

Vous ne pouvez rien refuser à Dieu, votre Seigneur, il peut exiger de vous plus ou moins. Heureux l'homme dont Dieu attend beaucoup!

Voulez-vous que votre conduite plaise à Dieu : agissez de bon cœur et joyeusement, et non à contre-cœur et de mauvaise grâce.

Regardez-vous comme un instrument intimement uni à Dieu; soyez désintéressé et laissez Dieu penser, vouloir et agir en vous; sinon vous ne serez rien qu'une ombre sans consistance.

3. Combien restreintes sont la force, la durée et l'importance de tout homme! Celui-là seul est grand qui est uni à Dieu par sa volonté. Quelque petit qu'il puisse être, il peut cependant, en Dieu, estimer pour rien la

souveraine puissance et les plus grands honneurs. Le manque des biens terrestres ne l'accable pas et le superflu ne l'enorgueillit pas. Il est sage, et pour gagner le Christ, il considère toutes les choses terrestres comme des balayures.

« L'Europe entière ne m'impose pas », disait un puissant homme d'Etat. « L'univers entier ne m'impose pas », dit le chrétien, dès qu'il s'agit de la très sainte volonté de Dieu.

Dieu, c'est votre lumière ! A sa lueur nous apercevons ce que nous devons faire. Dieu, c'est votre force ! Avec elle nous pouvons ce que nous trouvons bon. Dieu, c'est votre bénédiction ! Avec elle nous accomplissons ce que nous voulons.

Que la foi soit votre barque; que l'amour enfle les voiles; pour ancre, prenez l'espérance, et puis partez courageusement à travers le monde.

CHAPITRE XVII

« VERE DIGNUM ET JUSTUM EST, ÆQUUM ET SALUTARE »

1. Que le trait principal de toute votre existence soit de servir Dieu : il est digne et juste, équitable et salutaire de servir Dieu.

Il est digne de servir Dieu. L'honneur et la dignité de la créature consistent en ce que, par sa nature, elle est une manifestation de la majesté de Dieu. Cet honneur est rendu complètement lorsque la nature concourt par ses sentiments à cette manifestation. Plus vos pensées touchent Dieu intimement et plus elles sont élevées et précieuses.

Appropriez-vous les pensées et les desseins de Dieu dans le but de glorifier Dieu.

Rien n'est grand au ciel et sur la terre qui ne se rapporte à l'honneur et à la gloire de Dieu.

Le Christ ne connaissait d'autre but que d'être, par sa vie, ses souffrances et ses œuvres, l'instrument de l'honneur et de la gloire de Dieu.

La soumission à Dieu est le lien commun de toutes les perfections et le centre de tout vrai bonheur. Elle rend l'homme sensé, prudent, intelligent, sage, énergique et dévoué, véridique, éloquent, aimable, content. Rien n'est

plus agréable que cette vertu qui rapporte tout à Dieu ; et rien n'est si répugnant que l'homme qui, au fond, se recherche lui-même.

Tous ceux qui ne se proposent pas Dieu sont des adorateurs d'idoles : quelques-uns des adorateurs de l'honneur, d'autres de l'intérêt, la plupart du plaisir.

L'homme le plus noble est celui qui tire toutes ses conclusions de cette vérité, qu'il est une créature de Dieu et qui y conforme entièrement sa vie.

Vous devez plutôt laisser s'effondrer dans l'abîme mille mondes que de froncer le sourcil contre la très sainte volonté de Dieu.

2. C'est, de plus, un devoir de justice. Vous ne vous appartenez pas, vous appartenez à Dieu; Dieu ne peut faire autrement que de vous considérer comme sa chose. Il n'a pu vous créer que pour lui, que pour son honneur. Tout appartient à Dieu, et rien à vous; gardez-vous de vous approprier quelque bien que ce soit.

Si, en dehors de Dieu, vous recherchez votre propre honneur et votre satisfaction, vous dérobez à Dieu ce qui lui appartient; vous attentez au droit inaliénable de Dieu.

La nécessité d'appartenir à Dieu ne dépend pas de quelque dignité ou de quelque situation extérieure; elle repose dans la plus intime essence de toute créature; elle est le fondement de tous les autres devoirs, le fondement de toute prospérité personnelle et sociale.

Craindre Dieu et observer ses commandements, est dans la nature de l'homme; c'est sa mission, son devoir fondamental, son histoire, sa grandeur, son honneur et son bonheur. Il s'agit donc, avant tout, de faire de cette vérité le principe immuable de tous nos efforts et de tous nos travaux.

Le droit et la justice l'exigent.
Fais ce que dois, advienne que pourra.

3. C'est de plus un devoir d'équité. On s'incline naturellement devant toute grandeur et toute souveraineté. Je dois donc d'autant plus reconnaître la grandeur et la souveraineté de Dieu qui surpassent infiniment toutes choses, qui sont si proches de moi! N'est-il pas équitable de lever ses regards vers Dieu avec humilité, lorsqu'il abaisse ses regards vers nous avec amour? N'est-il pas équitable de lui rendre des actions de grâces, lorsque nous recevons continuellement de lui tout le bien dont nous jouissons? N'est-il pas équitable de le prier, lorsque nous attendons de lui notre bonheur?

Plus le monde s'efforce de dérober à Dieu l'honneur qui lui est dû, plus grand doit être l'enthousiasme avec lequel nous nous efforçons de rendre à Dieu l'honneur qui lui revient.

L'esprit du monde aujourd'hui, tel qu'il règne dans la vie quotidienne, dans le monde des affaires, dans la politique, dans les arts et dans les sciences, et même dans la religion, est l'esprit de révolution contre le Dieu vivant. A la place de Dieu, on met l'homme, qui n'est qu'un amas de misère et de faiblesse.

On ne parle pas plus de Dieu que d'un mort, ou bien on le regarde comme un objet destiné à satisfaire les exigences humaines, ou comme un gendarme destiné à sauvegarder la sûreté de l'État.

Le monde moderne ne reconnaît plus le Dieu vivant, créateur du ciel et de la terre, qui nous avait donné des commandements, que notre devoir était de servir, qui un jour nous demandera compte de notre conduite. Il ne reconnaît tout au plus que le Dieu architecte du monde,

mais il dédaigne toute loi morale venant de Dieu. Il reconnaît un Dieu qui, par amour de ses aises ou par l'estime stricte de son bien-être, ne s'occupe de rien, un Dieu qui est enivré de sa grandeur et de sa félicité, mais qui donne à peine signe de vie; ce Dieu, lorsqu'on l'honore, n'y prend pas garde; lorsqu'on le prie, n'écoute pas; lorsqu'on l'aime, laisse l'amour sans réponse; lorsqu'on l'offense, ne s'irrite pas; lorsqu'on le raille, ne ressent rien; un Dieu qui est comme une statue sans vie, rempli à la fois de vertus et de vices, qui considère du même regard les dévots et les impies. Ainsi donc, un Dieu auquel nulle nation, depuis le commencement du monde jusqu'à cette heure, n'a encore érigé de temple; et c'est ce Dieu qui est l'objet de ces espèces de religions que professent ces gens. Et qu'est-ce qu'est l'homme alors? Pure matière, rien qu'un corps, rien qu'une machine et qui, uniquement à cause de sa belle organisation, dépasse d'un degré l'animal dont il a l'origine et la fin; un être qui existe pour manger, qui mange pour vivre, qui vit pour bientôt disparaître entièrement; qui est poussé par les besoins du corps, régi par l'instinct, emporté par les passions; qui ne se trompe jamais, parce qu'il n'aperçoit jamais la vérité; qui ne fuit jamais le mal, parce qu'il ne connaît jamais le bien; qui n'agit jamais de façon à mériter le blâme ou l'éloge, parce qu'il est toujours soumis à la fatalité.

C'est cette fausse notion de Dieu qui rend inféconde pour le bien l'idée que nos contemporains se font du monde; elle est le grand crime de notre temps. Qui ne se sentirait vivement poussé à payer, à l'encontre de cette erreur, son culte d'adoration au Dieu de vérité et à immoler avec un saint enthousiasme son cœur sur l'autel du vrai Dieu?

4. C'est enfin un devoir envers nous-mêmes. Tout consiste pour l'homme à atteindre la félicité pour laquelle il est créé.

Dieu nous gouverne pour nous rendre heureux par lui et en lui. Nous devons nous donner à Dieu pour nous retrouver en Dieu. En Dieu seulement l'homme peut être heureux parce qu'il est fait pour Dieu. C'est pourquoi le cœur de l'homme est dans l'inquiétude tant qu'il ne repose pas en Dieu.

Celui qui se recherche lui-même se retrouvera lui-même après toutes les fausses jouissances. Celui qui cherche Dieu trouvera Dieu après toutes les épreuves.

Dieu décide avec raison que quiconque se refuse à être gouverné par lui avec douceur deviendra son propre tyran.

Celui qui sert Dieu a non seulement la vérité en lui : il a aussi le repos, parce qu'il se sait dans la vraie voie, parce qu'il a conscience d'être à la place voulue par Dieu, qui fait constamment entendre à sa conscience ses volontés. Ce n'est pas un repos inactif, mais un repos qui excite puissamment à correspondre toujours plus parfaitement à la très sainte volonté de Dieu. Dieu cherche notre bonheur dans la mesure où nous cherchons sa gloire. C'est pourquoi le titre de serviteur de Dieu l'emporte en honneur et en profit sur toutes les couronnes des rois.

Celui qui ne sert pas Dieu ressemble à un membre mutilé. Voulez-vous éteindre l'enfer : renoncez à votre volonté propre.

Le principe de tout véritable mal ici-bas se trouve dans le sentiment d'indépendance, dans une certaine opposition contre le Créateur. Satan l'insinua à notre premier père. Adam voulut être par lui-même ce qu'il n'aurait pu et dû être que par sa dépendance à l'égard de Dieu.

« Chaque jour de cette année, ainsi priait le pieux Suso, et chaque heure de ce jour et chaque instant de cette heure, je désire, ô Seigneur, vous louer et vous aimer plus que n'importe quel saint vous a loué et aimé. »

CHAPITRE XVIII

LE BONHEUR ET LA FÉLICITÉ DE L'HOMME

1. De même que l'homme possède en lui la conscience, de même il a aussi en lui le désir d'être heureux, d'être heureux sous tous rapports et sans fin. Ce désir impérieux de bonheur est un désir naturel à l'homme, une impulsion fondamentale que le Créateur a déposée dans l'essence humaine.

De même donc que Dieu a destiné l'homme à être consciencieux, il l'a destiné aussi à être heureux. Le bonheur est le but naturel de la vie de l'homme. Si Dieu dans sa bonté a créé un être intelligent, il n'a pu le créer sans le destiner au bonheur. La délicatesse de conscience et le bonheur doivent être très intimement unis, car Dieu ne peut pas se contredire. La délicatesse de conscience est le chemin du bonheur.

Le fait moral le plus beau et le plus noble doit être aussi celui qui procure la plus grande somme de bonheur.

Pour tout ce que vous nous avez donné, ô Dieu, que nous demandez-vous ? Seulement de vous permettre de nous rendre heureux.

Où se trouve le bonheur qui contentera l'homme ?

L'existence humaine, d'après l'expérience universelle, est bien peu faite pour nous satisfaire. La joie d'ici-bas est comme une légère gouttelette dans un vase d'amertume. De fausses illusions ont trompé sur ce fait des myriades d'hommes. Le désenchantement n'arrive que trop tôt, car on ne peut rester longtemps devant la boutique du charlatan.

Partout on court après les fleurs, et on rencontre tant de feuillage inutile, on se blesse à tant d'épines cruelles!

Et quand donc les fleurs de la terre auraient-elles jamais satisfait un cœur sensible?

Jamais il n'y a eu sur terre de bonheur permanent et il n'y en aura jamais : ce qu'on a atteint disparaît devant un effort éternellement nouveau.

Un désir satisfait cède la place à un désir plus vaste ; il n'y a jamais de satisfaction pour le cœur ; lorsque vous avez atteint ce que vous croyez être votre bonheur, cela cesse d'être votre bonheur par là même.

Et ce ne sont pas seulement les limites et les nécessités de la vie qui vous rendent l'existence terrestre pénible et accablante, mais même la surabondance des biens d'ici-bas.

Le bonheur terrestre, dont on parle si souvent, n'est que dans l'imagination de ceux qui ne l'ont pas; les soi-disant heureux ne le connaissent pas, ils s'efforcent trop de se créer par des faux brillants l'apparence du bonheur.

La pratique de la vertu elle-même n'implique pas en soi le bonheur parfait. Une bonne conscience, il est vrai, est le meilleur des oreillers ; elle procure un bonheur plus grand que tout autre bonheur terrestre et charnel. Mais ce n'est pas là le bonheur parfait du but atteint ; ce n'est que le bonheur du voyageur sur la route fatigante : il sait qu'il est dans la bonne direction qui le conduira à son but.

Plus la conscience est en ordre, plus doux est l'oreiller.

Quel est le mortel qui aurait ici-bas une conscience absolument bonne ?

Mais tout ce qui est contre la conscience est un dur aiguillon.

2. Le seul vrai bonheur qui puisse exister durant ce pèlerinage terrestre consiste dans l'effort accompli pour correspondre au but suprême de l'existence. Les hommes les plus heureux sont ceux qui sont absolument absorbés dans la pensée de Dieu et qui subordonnent tous les intérêts terrestres à cette pensée.

Dès que l'homme s'est parfaitement convaincu que le bonheur ne peut réellement se trouver sur terre, ou bien il considère le désir qu'il a du bonheur comme une illusion innée et il devient un pessimiste désespéré, ou bien il croit au bonheur de l'au-delà et il se cramponne plus fermement encore à la vérité chrétienne.

Dieu seul peut rendre l'homme heureux ; car l'homme est créé pour Dieu. Les créatures sont trop limitées, trop caduques pour pouvoir combler le cœur humain. Seuls, une vérité absolue, un bien infini, une beauté sans mesure, peuvent apaiser les désirs de l'homme. Dieu seul suffit. Il faut donc que tous les hommes soient appelés à posséder Dieu ; cette possession peut combler le vide infini du cœur humain.

CHAPITRE XIX

LA VIE APRÈS LA MORT

1. L'homme le plus sensé est celui qui juge le mieux l'avenir.

Ç'a été depuis l'origine de l'humanité la conviction universelle que, pour l'homme, la vie d'ici-bas ne trouvait pas sa solution sur cette planète, mais qu'elle devait se compléter nécessairement dans un au-delà.

Le seul fait que tous les hommes (à peu d'exceptions près, et ce sont des exceptions maladives) ont cru à la survivance de l'âme après la mort, est très digne d'attention.

Tous les peuples, partout et toujours, se sont sentis poussés par un penchant singulier à entretenir avec les morts des relations quelconques, le grossier sauvage à sa manière, le Japonais civilisé à la sienne. Dans le christianisme, ces relations consistent dans des invocations et des suffrages. A ce sujet, le païen Celse disait : « Les chrétiens ont raison de penser que ceux qui ont mené une vie sainte sont récompensés après leur mort, et que les méchants sont châtiés ; ce sentiment leur est commun avec le reste de l'univers. » (Origen., *C. Celsum*, I. 8.) De là la particulière attention donnée aux

sépultures, — amas de pierres, tertres mortuaires des sauvages, mausolées des riches, champs des morts, cavernes sépulcrales, nécropoles et pyramides. A quoi bon tout cela, si l'humanité avait cru que l'homme n'était rien qu'un amas de matière qui se décompose dans la mort ?

Et ce n'est pas seulement par des monuments et des fêtes funèbres que l'humanité exprime sa conviction de l'existence d'un au-delà : nous avons encore une foule d'autres témoignages. « La doctrine d'une vie future de récompenses et de châtiments, dit Bolingbroke (dans le tome V de ses *Œuvres*), se perd dans la nuit des temps : elle précède tout ce que nous possédons de certain. Dès les commencements de l'histoire, nous trouvons cette conviction établie de la façon la plus certaine dans l'esprit des premiers peuples que nous connaissions. » Il ne fait que répéter ce que Cicéron (*Tuscul.*, I, 12) et bien d'autres avaient dit avant lui.

Et ainsi en a-t-il été de tout temps. Un courant profond et puissant, ininterrompu et irrésistible, traverse l'humanité : le désir impétueux de l'au-delà. Dès l'origine de l'histoire humaine, à travers tous les siècles, et tant que battra un cœur humain, a vécu et vivra la conscience la plus intime de la perfection de l'au-delà. Les millions et les millions d'individus de tout pays, de toute race, de toute langue, passent, dans une procession plusieurs fois millénaire, sur la surface de la terre, ayant tous, avec une certitude pleine d'espoir, les yeux fixés vers l'au-delà, marchant à sa rencontre, le saluant avec cette unique conviction dans le cœur et ce seul cri sur les lèvres : Nous sommes pèlerins et étrangers sur terre, nous cherchons une patrie meilleure, un foyer céleste ! C'est là le témoignage de l'humanité en faveur de l'immortalité, c'est le témoignage de la nature humaine.

2. En effet, il s'agit ici d'une vérité qui non seulement est accessible à la saine raison de tout homme, mais qui de plus, par suite de la direction d'une impulsion inhérente à la nature raisonnable, est réellement connue par l'homme avec une certaine facilité. Cet *instinct*, qui depuis des milliers d'années, gouverne tous les hommes, à quelque degré de civilisation qu'ils appartiennent, qui étreint avec une puissance de fer tout l'univers, est on ne peut plus intimement lié à la nature raisonnable. Or il est impossible qu'un instinct naturel uni à la raison (*sensus naturæ communis*) pousse l'homme à préconiser une erreur. La nature parle bien parfois avec obscurité, mais elle ne trompe pas. Ainsi donc, la conviction qu'ont tous les hommes de l'immortalité et de la vie future repose sur une vérité et une réalité.

Les matérialistes disent, il est vrai, que l'idée que l'on a d'une âme et d'un au-delà n'est qu'une illusion subjective, une douce représentation, un rêve agréable auquel ne correspond aucune réalité objective. On ne remarque pas ici que l'idée que l'on a d'un au-delà et d'une âme immortelle ne correspond certainement pas plus à l'adjectif « doux » et « agréable » qu'à l'adjectif « sérieux » et « effrayant ».

On a, avec raison, répondu aux subterfuges des matérialistes : Si la conviction de l'au-delà n'est qu'un rêve, comment peut-elle être universelle ? Comment l'idée subjective de tel ou tel homme pourrait-elle être le bien commun de l'humanité et une partie essentielle, impérieuse, de sa pensée et de son désir ? De fait, cette idée est le bien commun de toute l'humanité. Et de fait, elle ne possède pas le caractère d'une chimère creuse, mais celui d'une conviction ferme, liée essentiellement à un être réel, à une réalité objective et qui en soi est extrême-

ment distincte de toute représentation de l'imagination.

Cette conviction universelle n'est pas un instinct aveugle ; elle est basée sur la conscience de la dignité humaine, sur le désir ardent du cœur, sur le caractère incomplet de la vie d'ici-bas. C'est pourquoi la conviction de l'existence d'un autre monde réel est presque une nécessité pour l'existence de l'humanité.

CHAPITRE XX

L'AU-DELA EXIGÉ PAR LA DIGNITÉ HUMAINE

1. La dignité humaine ! Le matérialisme lui aussi parle de la dignité humaine. Ses coryphées nous disent : « L'homme n'est qu'un animal; il a les mêmes organes, les mêmes apparences de vie, la même mort que l'animal ! Le carbone et l'oxygène, et les autres éléments qui composent le corps humain sont de même nature que la substance du corps de l'animal. Et voilà précisément la dignité de l'homme. L'esprit humain est une partie de la grande substance du monde. Qu'y a-t-il de plus magnifique, de plus élevé, que d'être incorporé à la grande machine du monde sous la forme d'un petit rouage? La chose la plus idéale à laquelle l'homme puisse tendre en ce monde, c'est le bien-être animal de la race; et la chose la plus objective et la plus utile à laquelle il puisse contribuer, c'est de produire une quantité aussi considérable que possible de matière chimique. Les parcelles de fer qui se sont agitées dans les tempes d'un poète, qui ont pensé dans le cerveau d'un philosophe, qui ont tourbillonné dans la poitrine d'un tyran inhumain, qui ont souffert dans le cœur d'un innocent torturé, traversent peut-

être l'espace à l'heure actuelle dans les roues d'une locomotive. »

Belles paroles ! Mais quel est l'homme sensé qui ne se détourne avec horreur d'une telle dignité humaine ? Gœthe lui-même ne craint pas de porter ce jugement : « Le matérialisme ne sait que blasphémer Dieu et glorifier l'ordure. »

2. La « dignité humaine » dont le panthéisme revêt l'être humain vaut peut-être mieux ? Jamais, au grand jamais, la dignité humaine ne peut reposer sur un mensonge. Or, le panthéisme ment dans ce qu'il attribue à l'homme, aussi bien que dans ce qu'il lui refuse.

Le panthéisme dit : « Vous êtes une manifestation divine, vous êtes Dieu. C'est pourquoi vous possédez l'infaillibilité divine, l'absolutisme divin, le bonheur divin, la sainteté divine ; tout ce que vous pensez, vous voulez et vous faites, est absolument parfait, est juste ; vous n'avez à rendre de compte à personne. »

Mais la vie humaine prouve constamment que de tels privilèges sont faux, qu'ils n'élèvent l'homme à cette hauteur que pour l'enfoncer plus profondément dans la fange. On rend orgueilleux celui qu'on veut jeter à bas.

Le panthéisme dénie à l'homme la réalité. Il lui dit : Vous n'êtes ni substance ni essence ni principe d'action, vous n'êtes que modalité, qu'une manière d'être, vous recevez votre activité d'un autre, vous n'êtes qu'une simple apparence, vous êtes une manifestation, quelque chose d'inhérent à une substance première.

L'expérience proteste contre une telle sottise. Je sais que je pense, que je veux, que j'aime ce que d'autres haïssent, que je hais ce que d'autres aiment. Je remue ma main parce que cela me plaît et comme il me plaît.

Je suis aussi le point de départ d'activités, je suis un principe d'activité, une cause existant en soi, d'où sort une action ; je suis une substance, une essence existant par elle-même, et il m'est impossible de me laisser réduire à un simple accident, à la simple activité d'un autre, à un simple phénomène. Ma conscience me dit que je suis, et que je suis distinct et séparé des autres ; je sais que je suis le principe de beaucoup d'actions, dont je dois rendre compte à un être supérieur. Aucun mensonge ne peut obscurcir chez moi ce jugement. Mais si je sais que je suis cause, point de départ, support d'une spontanéité libre, je sais aussi que je suis un être qui n'adhère pas à un autre, mais qui possède en soi son existence.

Donc, le panthéisme, en faisant de l'homme une ombre, un accident, une modalité du grand tout, l'élève à une hauteur qui n'est en réalité que la plus profonde dégradation. Si l'on veut faire de l'homme un démon de méchanceté et de malheur, il suffit de lui insinuer qu'il est Dieu. Rien d'aussi accommodant que la morale du panthéisme ; voilà la clef, le mystère de la diffusion de cette absurdité.

Telle serait donc — au point de vue de la compréhension moderne du monde — toute l'importance de l'homme ; se voir placé dans cet immense tout qu'est le monde, avec ses roues de fer dentées qui tournent en sifflant, avec ses lourds marteaux et ses pesants pilons qui s'abattent assourdissants, se voir placé dans cet effrayant engrenage sans secours et sans défense ! Triste consolation pour moi de pouvoir mettre sur mes lèvres un peu de miel, de pouvoir oublier un peu dans ce travail insignifiant mon épouvantable abandon, de pouvoir me dire : Des milliards d'êtres torturés ne sont pas plus heureux que moi ; mon cri perçant s'évanouit dans le râle éternel

de l'humanité, sous la marche écrasante de l'univers, qui poursuit sa course insensée. Et tout cela uniquement pour me donner la liberté d'être mauvais. Et le Code pénal a encore l'audace de poser des limites à la liberté qui m'est laissée !

« Si notre âme est mortelle, dit Mendelssohn (Phédon), l'intelligence est un rêve que Jupiter nous a donné pour tromper notre misère... Nous sommes placés ici-bas comme l'animal, pour chercher notre pâture et pour mourir ; il m'en arrivera tout autant dans quelques jours, soit que j'aie été l'ornement ou la honte de la création, que je me sois efforcé d'accroître le nombre des heureux ou celui des misérables ; le mortel le plus dépravé a la puissance de se soustraire à la souveraineté divine, et un poignard peut rompre le lien qui unit l'homme à Dieu. Si notre âme est périssable, les législateurs les plus sages et les juges des sociétés humaines nous ont dupés et se sont dupés eux-mêmes, toute la société humaine se concerte en quelque sorte pour nourrir une erreur et pour honorer les menteurs qui l'ont forgée ; un État d'êtres libres, intelligents, n'est rien qu'un troupeau d'animaux sans raison ! Si vous ôtez l'espérance en l'immortalité, cette merveilleuse créature n'est plus que l'animal le plus méprisable de la terre, réduit à réfléchir sur les malheurs de son état, à craindre la mort et à désespérer. »

3. En quoi consiste la dignité humaine ? La réponse est facile.

D'après la règle suprême de l'ordre, chacun a sa place marquée ; aux supérieurs la place supérieure, aux inférieurs la place inférieure. Et là où l'inférieur et le supérieur sont en présence, l'inférieur est soumis au supérieur, et non pas le supérieur à l'inférieur. Ce qu'il y a de supé-

rieur dans l'homme c'est la vie de l'intelligence. Nous pouvons donc dire que tout dans l'homme (dans le domaine de le nature) existe pour que sa vie intellectuelle soit perfectionnée comme il convient.

La sainte Écriture a exprimé dans ces termes ce noble privilège de la nature humaine : « Qu'est-ce que l'homme? Vous l'avez placé un peu au-dessous des Anges, vous l'avez couronné de gloire et d'honneur, vous l'avez établi sur les œuvres de vos mains, vous avez mis toutes choses sous ses pieds. » (Ps. VIII, 6.) La parole qui nous dit que l'homme « est créé à l'image de Dieu » est plus significative encore. (Genèse, I, 27.)

Tout dans l'homme existe pour que son intelligence atteigne son développement normal et pour qu'il emploie comme il le doit ses facultés intellectuelles.

Est-ce que le don de l'intelligence a été surtout départi à l'homme pour satisfaire complètement les exigences de la nature organique et pour lui permettre de se procurer une prolongation agréable et confortable de l'existence terrestre? Mais alors l'homme serait dans de plus mauvaises conditions que le plus misérable des animaux. Les êtres sans raison se rassasient à leur gré sans aucune indisposition, ils se préparent des habitations avec un art qui laisse dans l'ombre toute l'architecture humaine. Malgré toutes les finesses du gourmet et du voluptueux, l'humanité n'a jamais pu encore s'élever — pour ce qui est de la satisfaction des goûts naturels — au niveau des animaux. Le paganisme des anciens dépassait, au point de vue du confortable et des jouissances de la vie, le progrès moderne. Quel fut finalement son sort? Douleur, corruption, destruction.

Non, la valeur de l'homme ne consiste pas en ce qu'il fasse servir son intelligence à se procurer un plus grand

bien-être sur cette terre. Sans doute, il peut et doit employer la faculté intellectuelle qui lui a été donnée à embellir sa vie dans une mesure convenable et à utiliser à son profit les forces de la nature ; il peut et doit avec son intelligence entrer dans la lutte légitime qui lui procurera les biens de la vie terrestre.

Mais ce n'est pas là la première et la dernière chose. Tout cela doit être éclairé et ennobli par quelque chose de supérieur, pour n'être pas indigne de l'homme. Et ce quelque chose de supérieur se trouve dans le domaine de la vérité. Les facultés intellectuelles de l'homme sont ordonnées en vue d'acquérir cette vérité.

4. L'homme regarde en soi et reconnaît qu'il est bien supérieur à la nature qui l'entoure ; il ne doit donc pas s'abaisser jusqu'à elle, se prostituer à elle. Il regarde au dehors et il reconnaît que lui-même et toute chose sont dépendants de Dieu, cause première et fin dernière de tout ; il ne doit donc pas s'enorgueillir et s'idolâtrer.

La dignité et la grandeur de l'homme consistent donc à régner sur les choses inférieures tout en étant dans la dépendance de Dieu ! « A quoi cela me sert-il pour le service de Dieu ? » Cette question lui donne la règle à suivre dans tout ce qu'il entreprend, dans tout ce qui le touche.

Mais que serait ce service de Dieu sur lequel repose la dignité humaine, s'il n'y avait pas d'au-delà, s'il n'y avait pas d'éternité ? Il ne serait pas autre chose qu'un misérable tourment.

Si Dieu, qui par nature est la bonté, m'appelle à son service, il ne peut le faire que pour que j'y trouve mon bonheur, la satisfaction de mon être. Si Dieu veut que je le cherche, il veut qu'en lui je trouve mon repos. Mais ce

repos ne se trouve pas ici-bas, il ne peut se trouver que dans l'éternité.

D'après son essence intime, Dieu doit, dans tout ce qu'il veut, chercher son propre honneur, la glorification qui lui convient. La glorification de Dieu par le libre accomplissement de la volonté de Dieu, voilà la dignité de l'homme!

Mais combien mesquine, combien indigne de Dieu serait la gloire rendue ici-bas à la Majesté divine par l'homme, si tout était fini avec la mort!

Les plus grands événements du monde sont trop petits, les vérités accessibles à notre intelligence sont trop imparfaites et trop superficielles, et les plus nobles aspirations pour les choses terrestres sont trop mêlées de faiblesse pour pouvoir être l'unique et définitif hommage que nous présentions à la Divinité.

On comprend que l'enfant qui bégaie existe, si on songe que ce faible enfant doit devenir un homme fort, capable d'accepter les grands devoirs de la vie. On comprend le service de Dieu que l'homme doit rendre sur cette terre, si l'on se rappelle que ce service doit être continué, parachevé, couronné dans l'éternité. Nous sommes pour Dieu, ce qui équivaut à : nous sommes pour l'éternité. La pensée de Dieu, de sa glorification dans l'éternité, du bonheur éternel, doit soutenir et éclairer toute la vie et la lutte de l'homme sur la terre.

5. C'est seulement par sa relation avec l'éternité que notre existence prend une signification, reçoit une haute consécration qui nous réconcilie avec les trivialités d'ici-bas. « Comme le fond d'or, dit Hettinger, sur lequel les vieux maîtres ont peint leurs tableaux relève et transfigure les portraits, de même la pensée de l'éternité forme l'arrière-plan pour toutes nos actions et donne une consécra-

tion surnaturelle même aux plus insignifiantes choses que nous entreprenons et que nous souffrons; elle est la baguette magique qui transforme ce qui est terrestre en quelque chose de céleste, qui dès ici-bas nous fait participer à la vie de Dieu. Comme les étoiles resplendissent dans la nuit sombre d'ici-bas, ainsi ces pensées éternelles planent au-dessus du flux changeant du temps; notre âme s'oriente vers elles, comme le pilote vers l'étoile polaire. »

Il y a un au-delà. Autrement l'homme n'existerait que pour être tracassé et tourmenté; il serait le plus misérable des êtres.

Il y eut une fois un jeune homme du nom de Louis de Gonzague, qui depuis sa plus tendre enfance, dans tout ce qui arrivait et dans tout ce qu'il projetait, posait à son âme cette question : « A quoi cela me sert-il pour l'éternité? »

La valeur de la vie, la dignité de l'homme, ne sont garanties que si l'on considère l'éternité. Saint Augustin avait perdu l'éternité de vue durant sa jeunesse; il s'était précipité dans les plus tristes bas-fonds du péché. Lorsque enfin il porta ses regards en haut, il s'écria, profondément remué : « Patrie de l'éternité, ô terre sans rivages, vous seule avez ce qui est durable et bon; celui qui ne bâtit pas sa grandeur sur vous travaille en vain et prépare sa ruine; celui qui ne cherche pas en vous son bonheur tombe dans une désolation sans fin. »

CHAPITRE XXI

LE DÉSIR DU CŒUR HUMAIN

1. Une autre preuve de l'existence de l'au-delà se trouve dans le désir ardent du cœur humain.

En effet, il y a dans le cœur de tout homme intelligent un désir que rien dans ce monde passager ne peut apaiser. Ce n'est pas seulement la conscience qui parle en lui : c'est l'aspiration au bonheur. L'être inférieur, lui aussi, a une tendance vers le bien-être; si son désir est satisfait, il est content. Chez l'homme, par suite de la conscience qu'il a de lui-même, cette tendance devient un désir déterminé ; et de même que l'homme dépasse par son intelligence tout le monde sensible, de même son désir déterminé se porte vers cet état parfait, permanent, que nous appelons la félicité. Le désir de la félicité est naturel à l'homme. Il pousse l'homme à atteindre à un point où la plénitude et la durée du bonheur lui arrachent ce cri : C'est assez. Le bonheur auquel il tend doit porter en soi quelque chose d'infini, de permanent, d'éternel.

Ce désir du bonheur est-il jamais satisfait ici-bas? L'expérience universelle dit : Non ! La satisfaction n'existe ni chez les classes inférieures ni chez les classes supérieures. Lorsque César dominait la moitié du monde et se créait

toutes les jouissances imaginables, il s'écriait dans une douloureuse désillusion : « Est-ce donc tout ?... » Et lorsque Alexandre le Grand apprit qu'il y avait encore d'autres mondes, il pleura de douleur et de regret.

S'il arrive que la vie réalise, en les dépassant, tous les souhaits d'un mortel, ce favori du bonheur s'écrie encore avec saint Augustin : « Mon cœur n'est pas en repos tant qu'il ne repose pas en Dieu. »

Considérez la vie, prenez-la où bon vous semble : partout elle ressemble à un pendule qui oscille entre les soucis pénibles et l'ennui. L'homme tend au bien-être matériel : si ce bien-être lui est assuré, il est incapable d'effort. Si l'homme n'est pas accablé des soucis de la vie, il devient, en ne cherchant rien de plus noble, à charge à lui-même et il gémit sous le fardeau le plus écrasant. De même que la nécessité est le fléau des classes inférieures, de même l'ennui est celui des hautes classes de la société. En résumé, ce monde, cette vie humaine avec ses désirs jamais satisfaits, avec ses efforts inutiles, ses espérances anéanties, avec les erreurs malheureuses et les contradictions de la vie entière, avec le râle lugubre de la mort au bout, est une tragédie effrayante et désolante.

Nulle part la réalité terrestre ne contente l'homme, et c'est en vain qu'il cherche à apaiser sa soif de la joie par les souvenirs du passé et les espérances de l'avenir terrestre.

Que sont les espérances, que sont les plans que l'homme, fils passager du temps, bâtit sur le sol mouvant ?

Actuellement, l'humanité s'efforce, dans toutes les circonstances de la vie et avec une hâte fiévreuse, de rendre plus faciles et plus agréables les conditions de l'existence. On construit des lieux de plaisir, des brasseries qui sont des

palais et des habitations si magnifiques qu'elles atteignent presque la magnificence à laquelle l'antiquité païenne était arrivée à la veille de sa chute. On voudrait à tout prix réaliser le paradis sur terre. Mais plus on a fait en négligeant l'au-delà, et plus on a rendu la vie malheureuse. C'est l'expérience universelle. On a fait de la terre non pas le ciel, mais un enfer.

Ajoutez sans cesse à ce progrès : la vie d'ici-bas restera toujours ce qu'elle est par elle-même : une ombre passagère, un nuage qui fuit, une courte prospérité, une course si rapide que le présent devient à l'instant le passé, une mort qui n'est que différée, un ennui constamment repoussé, un séjour de sirènes, où ceux qui se laissent fasciner par une apparence séductrice sont déchirés par une griffe impitoyable.

2. Ce désir impérieux du bonheur peut-il être quelquefois satisfait en ce monde? « Oui, disent les révolutionnaires, il suffit d'écarter tout ce qui trouble ici-bas le bien-être animal et l'homme sera heureux. » Alors il faudrait avant tout supprimer la nature humaine ! Elle est inconciliable avec le bien-être terrestre. Il y a, dans la nature humaine, une partie supérieure qui veut être satisfaite. Et cela d'autant plus que l'homme a davantage conscience qu'il est « homme ».

La nature humaine possède l'intelligence : comment pourrait-elle arriver au repos au milieu de toutes les erreurs d'ici-bas, et avec les limites de nos connaissances ? Un grand esprit comme Newton disait en mourant : « Je m'imagine être un enfant, jouant sur le bord de la mer, tandis que le vaste océan de la vérité s'étend, inexploré, à mes pieds. »

Dans la nature humaine, il y a la volonté, qui n'est

point satisfaite par une possession limitée, passagère, et qui, dans toutes les situations, demeure exposée aux attaques des passions aveugles et des désirs grossiers. Ennemis à l'intérieur, ennemis au dehors ! Et que le penseur est vite fatigué du mouvement extérieur, en présence de l'inconstance des choses extérieures et de son propre cœur ! Ce qui hier vous attirait, vous cause aujourd'hui un dégoût invincible ; pouvez-vous trouver de l'attrait dans un monde qui vous a si souvent trompé ? Votre désir embrasse l'infini, et la vie étroite ne vous procure que du fini. Demain vous enlève ce qu'aujourd'hui vous a donné ; et quand bien même il ne vous l'enlèverait pas, bientôt arrive la mort, elle arrive sûrement, elle arrive vite, elle arrive à l'improviste, comme le voleur dans la nuit.

Il y a dans la nature humaine la conscience du moi, d'où naît l'irritabilité fiévreuse de l'orgueil humain, qui, par suite des limites de notre esprit, se laisse entraîner par mille folies, s'embarrasse dans mille prétentions que l'on ne peut satisfaire.

Il y a dans la nature humaine l'union des désirs sensuels et de la connaissance supra-sensible, qui dépasse le présent ; il y a en outre ce fait qu'aucune satisfaction d'un désir sensuel ne peut contenter l'homme. Il y a dans la nature humaine des instincts effrénés, qui sont plus violents que chez les êtres inférieurs. L'animal est guidé par l'instinct. Mais qu'arrive-t-il de l'homme, lorsqu'il s'abandonne aux penchants de la bestialité ?

Et que sont tous les biens terrestres ! La richesse ne peut, par sa nature, être le partage que de quelques-uns ; et là où elle existe, elle apporte des soucis et des tourments. Les joies des sens ne durent qu'un instant, elles ne laissent que déplaisir, dégoût et douleur. La renommée

est un mensonge creux, qui jamais encore n'a satisfait l'âme avide de renommée : « Tout être terrestre est fumée ; tous les grands de la terre s'évanouissent comme une colonne de vapeur. » L'amour humain ? « Quelle raison puis-je avoir de travailler au bonheur de mon prochain, de rendre heureux des fantômes qui demain n'existeront pas plus que moi ? Tout n'est-il pas fuite autour de moi ? Chacun renverse et remplace son voisin, pour boire une goutte à la source de la vie et pour s'en aller altéré ! »

3. Qu'est-ce que l'homme sans l'au-delà ? Un vieil écrivain dit : qu'il est l'image de la faiblesse, un malade dès sa naissance, la proie du moment, le jouet du bonheur, une fleur vite flétrie, un type d'inconstance, un composé d'envie et d'infortune ; le reste n'est que misère.

« Et voilà que l'œil cherche si souvent tout autour de lui et trouve tout fermé. »

La vie fugitive de la terre, resserrée dans ses limites, est absolument incapable de donner à un homme quelconque un bonheur complet, durable. Si nous prenons la vie humaine telle qu'elle est par sa nature, il nous faut dire : « La vie est un voyage fatigant, c'est une chasse ardente d'une proie à une autre, et, chemin faisant, nous perdons nos forces. »

« Partout, dit un de nos pessimistes allemands, l'homme a à redouter, dans la réalisation de ses désirs, mille difficultés qu'il ne peut dominer ; partout il se sent resserré par l'insuffisance de l'existence ; quand il se croit sur le point d'atteindre le but, ses forces lui manquent tout à coup parce qu'une maladie les paralyse ou que l'âge les épuise, et finalement la mort, qui semble le plus cruel sarcasme contre la foi au bonheur comme terme de la

vie de l'homme, met fin à tant d'aspirations en nous présentant le compte à régler. Mais là même où les circonstances externes et internes les plus favorables se réunissent pour aider l'homme à contenter son impérieux désir de bonheur, là même il expérimente bien que le bonheur s'éloigne d'autant plus de lui qu'il paraît plus près de l'atteindre. Car il n'est pas dans la nature de la volonté humaine de se reposer dans un but atteint ; ce qu'elle a le plus souhaité lui semble de nul prix, lorsqu'elle le possède ; et de nouvelles aspirations renouvellent et redoublent le mécontentement antérieur. Quand bien même le but de la vie humaine serait la félicité, elle ne serait pas digne d'être vécue, malgré toutes les joies des sens, de l'âme et de l'esprit qu'elle offre, et, même pour les plus favorisés, elle ne serait qu'un monstrueux charlatanisme. »

4. Mais l'impérieux désir de bonheur déposé dans l'homme par l'auteur de la nature peut-il être contenté un jour ? Schopenhauer le nie, il dit : « Il n'y a qu'une seule erreur innée : c'est de croire que nous existons pour être heureux. »

Ainsi l'homme serait, dans toute la création, l'unique et la plus abominable contradiction. Il a été pourvu à la prospérité du règne végétal ; la terre, l'air, la lumière, la rosée et la pluie sont pour cela. L'organisation du monde terrestre répond parfaitement aux instincts et aux désirs de l'animal. Seul l'homme serait jeté d'une déception dans une autre, et, par une dernière mystification, forcé de descendre dans la tombe ? Que vaudrait donc une pareille vie ?

N'est-ce pas Dieu lui-même qui a implanté dans notre être le penchant naturel au bonheur ! Et ce Dieu sage

m'aurait-il poussé irrésistiblement vers un but que je ne dois jamais atteindre ? Moi qui me sens, en vertu de la nature que Dieu m'a donnée, destiné au bonheur, dois-je, après une courte vie remplie de peines et de douleurs amères, retourner dans le néant ? Serait-il digne du Créateur du monde d'avoir déposé dans la nature une contradiction si complète et d'avoir rendu tous les hommes, dès le commencement, le jouet d'une bouffonnerie si effrayante ?

Celui qui est convaincu de l'existence d'un Créateur sage et juste ne peut douter que si Dieu a imprimé dans l'homme cet impérieux besoin de bonheur, c'est pour le satisfaire. Et si la vie d'ici-bas n'est pas capable de combler le vide du cœur humain destiné à un bonheur durable, un au-delà permanent, où l'homme trouve ce à quoi il est destiné par son Créateur, doit suivre la vie passagère d'ici-bas. Dieu n'a pu créer l'homme par bonté et par amour que dans le dessein de le faire participer — du moins dans la mesure de la nature humaine — à son propre bonheur. C'est pourquoi la vie n'est si courte que parce qu'un bonheur éternel doit suivre cette rapide épreuve. Ici-bas, je ne puis trouver le repos, parce que je dois marcher à un repos éternel par la rude voie du devoir. C'est parce que Dieu est si bon, qu'il a dû nous destiner à l'immortalité.

5. On se console par la pensée de l'immortalité que donne la postérité. Combien y en a-t-il qui l'obtiennent ? Et qu'est-elle pour ceux qui semblent l'acquérir ? « L'immortalité du nom est un son : que reste-t-il du son le plus puissant ? Les flots de l'éternité s'écoulent silencieusement, et le souvenir s'éteint. »

Ce qui se passe après ma mort sur la scène de ce monde ne peut m'intéresser. Le grand du monde descendu

au cercueil peut-il se mettre à la fenêtre pour admirer ses splendides funérailles ? son oreille ne pourrait être charmée par les éloges des survivants, la mort l'a rendue sourde.

Ce à quoi je me sens destiné n'est pas le vain fantôme de l'immortalité terrestre, c'est une immortalité personnelle dans l'au-delà.

Aussi, l'aspiration du cœur de l'homme tend-elle précisément à cette autre vie. L'homme attend l'immortalité. Il ne saurait se survivre seulement dans l'estime et l'admiration de ses contemporains, dans les cœurs de ses parents et de ses amis, dans le souvenir de la postérité, dans les résultats de ses nobles efforts sur la scène de ce monde : non, il veut se survivre en lui-même, il le veut malgré l'expérience universelle, que nous faisons chaque jour, que nous devons tous mourir. Il souhaite un autre séjour, par delà le tombeau. C'est l'impérieux désir de la nature humaine.

Même les savants, qui se sont égarés dans les erreurs du matérialisme et du positivisme, se voient contraints de reconnaître ce fait : « Celui, dit Huxley, qui, dans notre monde plein d'angoisses et de péchés, lutte pour la vérité morale, se sent certainement plus fort, lorsqu'il est convaincu qu'un jour, tôt ou tard, la possession complète de la paix et du bonheur remplira tout son être, absolument comme celui qui travaille sur les hauteurs de la montagne se sent plus courageux lorsqu'il aperçoit au-dessous de lui, au-dessous des blocs de pierre et des pentes neigeuses, le toit domestique et le lieu de repos qui l'attendent. »

6. Ce fait seul ne prouve-t-il pas suffisamment l'existence réelle de l'autre monde? Lorsque l'automne chasse les chaleurs de l'été — dit un orateur célèbre de notre

temps en reprenant la pensée d'un Père — et dépouille les arbres du magnifique feuillage qui en fait l'ornement, nous voyons les hirondelles voleter çà et là inquiètes ; elles rassemblent autour d'elles leurs petits et, du haut des toits, elles gazouillent un aimable adieu au pays hospitalier qui leur a prêté un abri. Les voilà parties avec leur famille pour un lointain inconnu ! Ce lointain n'existe-t-il pas ? C'est la nature qui réveille dans ce petit oiseau le désir d'un pays étranger. Cette nature, qui guide si bien ces petits nautoniers dans les airs, aurait-elle mis au cœur de l'homme un instinct indestructible vers une vie future, pour que l'homme se vît mystifié à la fin de sa vie ? L'immense et merveilleuse impulsion qui de tout temps pousse toute la race humaine vers les rives d'un autre monde, serait-elle un caprice et une folie ?

Un poète allemand (jeté en plein dans le tourbillon de la vie moderne) confesse la même vérité, lorsqu'il dit : Les étrangers, enfants des montagnes, sont tourmentés, dans la plaine, par une nostalgie inguérissable. Notre patrie est l'éternité, et voilà pourquoi une inquiétude continuelle nous ronge. Dans la jeunesse, nous attendons la satisfaction que nous apporteront les années, et dans la vieillesse, nous nous retournons vers le passé avec un désenchantement amer, et nous croyons que le bonheur est dans la jeunesse disparue : au lieu d'espérer, nous n'avons plus d'autre plaisir que de nous souvenir de nos espérances d'autrefois. Ainsi notre vie s'écoule à travers des illusions. Il ne suit pas de là que nous sommes malheureux, mais immortels. L'état des choses d'ici-bas exige pour nous un au-delà et nous le montre en dehors de nous. Pourquoi donc une créature pourvue d'ailes puissantes et lumineuses, serait-elle attachée à cette misérable glèbe, si elle devait pourrir de nouveau dans cette motte

de terre qui lui a donné naissance, sans espérance de pouvoir jamais s'élever vraiment dans les hautes régions de la lumière ? Tout homme est infiniment supérieur au monde matériel que peuplent les astres. J'ai un œil capable de s'élever jusqu'à Dieu, l'Infini, et un cœur capable de reposer en Dieu ! L'infinie disproportion entre notre désir et la réalité terrestre serait, de la part de Dieu, une amère dérision si nous disparaissions dans le néant avec la mort !

7. L'aspiration du cœur humain à l'au-delà se manifeste aussi dans la force particulière avec laquelle il s'attache à ceux qui vivent à ses côtés. Quoi donc, il faudrait croire que ces nobles âmes ne sont autre chose que des créations animales, des amas d'atomes qui se désagrègent sans cesse dans la mort ! Ce fils vient de fermer les yeux de son père mourant ; cette mère a déposé son enfant dans son cercueil ! Et le cœur humain devrait se faire à la pensée que tout est fini pour toujours et qu'on ne se retrouve pas dans l'autre monde ? Qui ne sent la monstruosité d'une telle supposition ? Rousseau lui-même dit : « Aucune subtilité d'une fausse science ne me permettra de douter même un instant de l'immortalité de l'âme ; je la sens, je la désire ; je la défendrai jusqu'à mon dernier souffle. Le fils retrouvera son père bien-aimé, et la mère retrouvera le fils qu'elle a chéri. »

CHAPITRE XXII

LA VIE D'ICI-BAS EST L'ÉBAUCHE DE QUELQUE AUTRE CHOSE

1. La vie d'ici-bas, telle qu'elle se révèle à notre expérience, nous apparaît partout comme quelque chose d'inachevé, qui réclame un complément dans un autre monde réel, en supposant que cette existence doive avoir une signification. Par sa nature, la vie d'ici-bas est l'introduction, le prologue qui ne peut se comprendre que par un autre monde qui la suive.

Incomplète la connaissance humaine ! Naturellement l'homme éprouve la soif de connaître. Mais l'océan des connaissances est infini, et l'esprit de l'homme n'aperçoit nulle part un point sur lequel il puisse se fixer et se reposer. Plus la science humaine progresse, et plus elle devient inachevée. En effet, toute réponse résolue pose de nouveaux problèmes. Et cela est dans l'essence de la vie d'ici-bas. Et l'esprit humain ne serait pas destiné à trouver enfin le repos?

Incomplète la volonté humaine ! Il est aussi de l'essence de notre volonté, de trouver en un être quelconque un repos stable, qui comble un vide immense. Où donc le cœur humain trouverait-il cet être ici-bas? La vie d'ici-

bas n'est faite que pour attiser le feu de l'amour, pour tendre ses redoutables ressorts. La volonté de l'homme voltige d'un objet à un autre. L'homme veut tout, il se désenchante de tout, et, arrivé sur le bord de la tombe, il est inassouvi et plein d'amers regrets.

2. Inachevés tous les travaux humains, toutes les luttes humaines! Les efforts d'un homme heureux seraient-ils couronnés de tout le succès espéré; réussirait-il à mener à bonne fin une grande affaire, une vaste entreprise, à fonder un de ces empires titanesques, comme il s'en rencontre peu dans le monde : tout ici-bas ne crève-t-il pas comme une bulle de savon, pour faire place à d'autres fantômes?

Tout est jeu d'enfant : rien ne peut satisfaire personne en cette vie, même les œuvres les plus nobles. Quelle importance auraient-elles, en effet, si tout était fini avec la mort? On le comprend : la doctrine matérialiste est une pensée misérable : pour tout homme réfléchi elle conduit à l'hébêtement complet et à l'impuissance, à la prostration de toutes les forces et enfin au découragement et au doute. Car pourquoi travailler, si mon travail n'a pas de but supérieur, si je dois retomber bientôt dans le néant éternel? Comment une vie qui — pour les individus comme pour l'ensemble — est un tissu d'erreurs et d'illusions, de fatigues et de soucis, de luttes et de douleurs, peut-elle encore être digne d'être vécue? « Et de peur que, sous le fardeau qui l'accable, l'homme ne succombe au découragement, le sort le conduit jusqu'à la tombe en faisant miroiter l'espérance à ses yeux. » Et puisque la vie terrestre n'a plus de signification pour l'homme, la vraie sagesse serait, pour ceux qui sont le jouet de cette illusion, de mettre bien vite un terme à cette existence.

afin de rentrer le plus tôt possible dans le néant libérateur.

Comme la vie nous paraît tout autre, avec la conviction d'une vie future ! Comme le courage est ranimé par la consolante persuasion qu'aucune fatigue n'est vaine, que tout devoir fidèlement rempli — tout, jusqu'à la moindre chose — a son prix pour l'éternité !

3. Inachevées enfin les lois et la justice humaines! Le premier principe de la justice est que le bien doit être récompensé, que le mal doit être puni. L'homme porte en lui l'indestructible conscience qu'il est responsable de sa conduite morale, non seulement devant un tribunal humain, non seulement au tribunal de sa propre raison, mais devant une puissance absolue, qui est au-dessus de l'homme et qui cite tous les hommes, bons et mauvais, à son tribunal, pour les traiter selon les règles d'une inviolable justice. Où est ce tribunal?

Une vie bornée au temps présent ne serait-elle pas une dérision de la justice ? Sans doute quelques honnêtes gens trouvent dès ici-bas une récompense, mais la masse des hommes de bien reste sans récompense. Sans doute quelques voleurs et quelques assassins sont punis, mais on frappe aussi des innocents, et le grand nombre des méfaits demeurent impunis. Il est vrai, la paix d'une bonne conscience est un bien précieux; mais ce n'est qu'un réconfortant sur la route vers l'au-delà; ce n'est pas le repos de la patrie ; elle donne du courage pour l'endurance, mais elle n'est pas la satisfaction finale.

L'état des choses, tel qu'il est ici-bas, ne satisfait ni le cœur humain ni la justice éternelle. Le bien succombe et le vice triomphe. Des milliers et des milliers d'innocents ont été, au cours des siècles, torturés jusqu'à la mort

par nos juges à courte vue : ils ont subi la mort des déshonorés ; ils ont été marqués par la postérité de la flétrissure de l'infamie. Leurs calomniateurs et leurs persécuteurs ont vécu et sont morts dans les plus grands honneurs. Où serait le droit s'il n'y avait pas dans l'autre monde un ciel pour ces innocents injustement tourmentés et un enfer pour les tyrans voluptueux ?

Avec raison le poète a dit : « Je vois le mérite réduit à la mendicité, et la nullité crasse nourrie dans les délices : la fidélité la plus pure perfidement trompée : les honneurs et l'or accordés aux polichinelles : la chaste vertu pleurant sur le déshonneur ; la force rendue impuissante par la violence des petits ; l'art réduit à se taire sous le bâillon de la force brutale : la folie traduisant à son tribunal les nobles esprits ; la simplicité tournée en dérision comme une niaiserie : les bons jetés en prison et les méchants devenus des geôliers. » Est-il possible qu'un Dieu dans le ciel soit à ce point indifférent au bien et au mal ?

Non ! n'y aurait-il, au lieu des milliers de vauriens, qu'un seul vaurien heureux, et au lieu des millions d'honnêtes gens, qu'un seul juste éprouvé par le malheur, l'existence d'un au-delà destiné à rétablir l'équilibre serait nécessairement prouvée.

4. La vie d'ici-bas est à tous points de vue quelque chose d'inachevé ; c'est un grand portail devant lequel nous stationnons ; c'est le commencement de quelque chose : une gare immense avec des rails qui s'entrecroisent et se prolongent à perte de vue : continuellement de nouveaux voyageurs prennent passage. Le but, la fin, l'arrivée, ne sont pas à la portée de nos regards. Toute la vie d'ici-bas est par sa nature un moyen d'arriver à quelque chose qu'il ne nous est pas donné d'atteindre

sur cette terre; c'est un voyage vers l'inconnu. Pauvres humains à courte vue, nous voyons les choses d'ici-bas et leurs multiples conditions à peu près comme l'animal souterrain, qui n'a pas d'organe pour voir la lumière du jour, soupçonne les admirables fibres de la racine d'un arbre puissant couronné d'ombrage, sans pouvoir se faire une idée de cet arbre.

Eh bien ! ce qui nous paraît incomplet et inachevé à cause du point de vue restreint où nous sommes, ne doit-il pas avoir une conclusion ? N'y aura-t-il pas derrière le portail un intérieur qui corresponde à la splendide façade? Le « commencement » d'ici-bas ne doit-il pas être le commencement de « quelque chose »? La gare avec ses voies ferrées n'est-elle pas là pour nous conduire à un but réel, puisque, tant que nous sommes en gare, nous ne pouvons apercevoir le point d'arrivée ? La nature a-t-elle voulu que des voyageurs s'embarquent continuellement dans la vie, afin de n'aboutir à rien, et toujours à rien ? Nous qui, ici-bas, apercevons les racines d'un monde supérieur, nierons-nous ce monde supérieur, parce que tant que notre âme est liée à notre corps, nous n'avons pas les organes nécessaires pour le contempler?

On dira peut-être : le développement progressif de l'univers et de ses conditions amènera bien l'état définitif, correspondant au développement présent, et que le présent ne montre nulle part. Mais quel est donc l'état final où marche l'univers avec son développement grandiose? De même que le feu d'artifice le plus beau meurt et tombe en cendres, de même toute l'évolution du monde d'ici-bas conduit, par une nécessité physique, vers une fin qui n'est que décomposition, cendre, anéantissement du monde. Et cet avenir, cette solution serait le but attendu, le terme suprême de l'évolution du monde !

Non ! De même que le but du feu d'artifice n'est pas la cendre dans laquelle il s'éteint finalement, mais le divertissement des spectateurs, de même la vie d'ici-bas n'a pas sa conclusion dans l'état final de cette terre. Elle ne l'a ni dans le présent d'ici-bas ni dans l'avenir d'ici-bas. Elle grandit jusque dans l'au-delà, pour y trouver la conclusion qui explique tout le passé. La vie est une lutte constamment inachevée, dont le résultat se trouve dans l'autre monde !

5. On a affirmé qu'il existait un autre monde pour la récompense des bons, mais non pour le châtiment des méchants ; que le châtiment de ces derniers est l'anéantissement qu'ils trouvent dans la mort. Erreur ! Dieu m'a destiné à être heureux. Il m'a accordé la vie sans me demander mon consentement ; il est le Maître, je suis la créature. Mais il n'a pas pu m'accorder la vie pour me rendre indépendant de lui. Ma vie, par sa nature, vient de Dieu et est destinée à Dieu. Dieu doit essentiellement rester le maître ; il conserve un droit sur toutes ses créatures. Dieu doit exiger de ses créatures raisonnables qu'elles se soumettent durant leur vie à sa volonté. La volonté de Dieu est imprimée tout d'abord dans le devoir moral, dans la conscience. Celui qui agit contre sa conscience dérobe à Dieu l'honneur qui lui est dû, il offense Dieu.

Quand bien même l'homme n'aurait pas reçu sa vie de Dieu, il ne devrait pas en abuser. Il ne l'a pas reçue pour en abuser, mais pour mériter, par le bon emploi qu'il fera de sa vie terrestre, une vie éternellement heureuse. L'homme est coupable quand il abuse criminellement de son existence. La faute appelle le châtiment. Et l'anéantissement serait-il le juste châtiment d'une faute sciemment et volontairement commise ?

L'instant que dure l'anéantissement ne permet ni l'aveu de la faute ni le sentiment du châtiment. Le scélérat souhaite d'autant plus l'anéantissement qu'il est plus résolu à persévérer dans le mal, jusqu'au moment de son entière destruction. Celui qui ne craint pas, malgré les remords de sa conscience, de vivre comme un animal se fait volontiers à la pensée de mourir comme un animal. Non, l'anéantissement n'est pas un châtiment.

Dieu a fait présent à l'homme de la nature humaine ; l'homme qui pèche abuse et pèche dans cette nature ; il doit donc être puni dans sa nature humaine. Par le péché, l'homme s'est détourné de Dieu en préférant la jouissance d'une créature à la volonté de Dieu. Il doit donc, pour châtiment, être privé de Dieu, il doit ressentir cette perte comme un châtiment, et de plus éprouver une peine comme compensation de la jouissance coupable. Comment cela aurait-il lieu si la mort apportait l'anéantissement? Comment, en outre, un même anéantissement pour tous les méchants serait-il un juste châtiment pour des crimes si différents en nombre et en grièveté ?

La mort n'amène donc pas l'anéantissement : mais elle met un terme au temps de l'épreuve. L'arbre reste couché dans la direction où il est tombé. Il est des âmes qui entrent dans l'autre monde sans aucune dette et sans être passibles d'aucun châtiment ; il est des âmes dont les faiblesses et l'insuffisante pénitence doivent être effacées par un châtiment temporaire ; il est aussi des pécheurs qui se sont eux-mêmes séparés pour toujours de Dieu, que la justice divine doit par suite châtier d'une peine éternelle.

6. Tout cela se décide dans le jugement qui se fait au moment de la mort ; l'épreuve est terminée. Pour subir

cette épreuve, l'homme était rattaché par mille liens au moyen de son corps à ce monde sensible. Au moment de la mort, l'âme se détache du corps ; l'être naturel, l' « homme », cesse d'exister, les liens sont brisés : l'homme est arrivé au terme de sa course naturelle, et l'âme attend avec peine le moment où, par la vertu de la toute-puissance divine, elle sera réunie à ce corps, qu'elle est destinée, par toute sa nature et toutes ses facultés, à animer et à vivifier.

S'il en est ainsi, la vie d'ici-bas a une signification infiniment élevée ; elle nous présente le fini, le passager, mais pour aboutir à l'infini, au permanent ; elle est le portail magnifique et resplendissant par lequel l'homme au moment de la mort entre dans l'intérieur du palais de la Divinité. « L'homme entrera dans la maison de son éternité. » (Ecclésiaste, XII, 5.) A la lumière de cette éternité, le bonheur et la souffrance terrestres semblent infiniment peu de chose ; on comprend dès lors qu'ils ne soient pas répartis d'après le mérite personnel.

CHAPITRE XXIII

LA NÉCESSITÉ DE LA CONVICTION DE L'AU-DELA

1. Le mal fondamental de la vie est la fausse estime de ce monde. « L'au-delà ne peut que médiocrement m'intéresser ; mes joies naissent de cette terre et ce soleil luit sur mes douleurs. » Tel est le langage du matérialiste.

La conviction de l'existence d'un au-delà réel nous montre sous son vrai jour le monde d'ici-bas ; elle est nécessaire à l'existence de l'humanité sur cette terre. Mais s'il en est ainsi, il faut en conclure que la vérité et la réalité correspondent à cette conviction, puisque aucune erreur ne peut être nécessaire à l'existence de l'humanité.

De même que l'animal a besoin de l'instinct qui le maintienne dans sa véritable voie, de même l'homme a besoin, dans un nombre infini de cas de la plus haute portée, d'un motif déterminant connu. Ce motif, il peut le trouver pour sa conduite morale dans la considération du bien-être temporel ; il peut, par exemple, être tempérant, pour ne pas nuire à sa santé ; il peut s'abstenir du vol, pour ne point se créer d'affaires avec la police. Ce motif, il le trouve aussi dans sa raison, dans sa dignité d'homme ; il peut agir moralement par respect pour lui-même. Mais si nous prenons l'homme tel qu'il est réellement, nous

constatons que c'est seulement dans la minorité des cas que de tels motifs possèdent en eux-mêmes une force suffisante. Combien pèchent contre la loi morale qui ne s'en trouvent pas plus mal et qui sont comblés des biens terrestres ! Et le respect de soi-même ne vaut d'ordinaire qu'autant qu'il s'agit de sauvegarder les apparences.

L'unique motif capable d'influencer, efficacement, et dans tous les cas, l'homme responsable, est la pensée de Dieu, à qui nous devons la soumission; de Dieu, qui a mis dans notre âme, en même temps que la conscience, un irrésistible désir du bonheur; de Dieu, qui promet le vrai bonheur à ceux qui suivent fidèlement la volonté divine et qui menace de châtiments éternels les contempteurs de ses commandements. Mais où seraient ce vrai bonheur et ce malheur éternel, sinon dans l'autre monde? La force efficace de la conscience consiste en ce que les honnêtes gens aient fermement confiance que Dieu comblera un jour le désir impérieux de tout leur être, et en ce que les méchants tremblent en présence de l'effroyable châtiment qui les attend.

2. Que l'on dérobe à l'homme la vue de l'au-delà, et ce qu'on nomme conscience a perdu sa force. Dans l'hypothèse la plus favorable, elle n'a plus que l'importance d'un noble instinct auquel on se soustrait avec la plus grande facilité. Privée de tout frein qui la maintienne, la nature humaine serait abandonnée à elle-même. Et cette nature, telle que nous la connaissons par expérience, est quelque chose d'effroyable.

Chose étrange ! Les ennemis de l'ordre social proclament que l'athéisme et le matérialisme sont les bases d'un avenir heureux. Mais ces frères jumeaux ont-ils jamais encore, dans le passé ou dans le présent, exercé une

influence sur les hommes? Où donc cette influence a-t-elle été ou est-elle d'une manière quelconque une influence qui ennoblisse, qui procure le bonheur? L'expérience des siècles écoulés, les horreurs du paganisme et tout ce que nous voyons dans le présent sont là pour l'attester : jamais l'homme ne pourra se contenter d'être un animal supérieur; il ne peut pas descendre au rang de la brute, sans être en même temps un démon.

Ce n'est pas la misère, c'est l'absence de la crainte de Dieu et l'estime démesurée des joies et des biens d'ici-bas qui sont les principales sources de l'immoralité et de tous les crimes. Considéré simplement comme être physique, l'homme est le plus passionné de tous les êtres matériels. Il est, comme Oken le dit, la plus cruelle des bêtes féroces et le plus assujetti des ruminants, le plus poli des chats marins et le plus affreux des babouins, le plus fier des chevaux et le plus patient des bradipes[1], le plus fidèle des chiens et le plus faux des chats, le plus magnanime des éléphants et la plus affamée des hyènes, le plus doux des chevreuils et le plus dévergondé des rats.

Il est vrai, l'homme possède l'intelligence. Mais si l'on voile à ses regards la vue de l'au-delà, pour ne leur présenter que les intérêts d'ici-bas, il n'emploiera plus son intelligence qu'à satisfaire de la façon la plus raffinée ses exigences sensuelles. Il suffit de regarder les classes d'une société chez lesquelles s'est obscurcie la croyance à un autre monde pour reconnaître que plus un homme est libre de soucis, et plus il s'abandonne avec licence à ses passions et plus froidement il détruit le bonheur de son prochain; tout au plus s'efforce-t-il de dissimuler sa per-

1. Nom zoologique de l'animal dit paresseux.

versité sous quelques dehors d'un décorum hypocrite.

Seule, la conviction de l'immortalité donne à l'homme la force de se maintenir sur les hauteurs où il doit être. Il y avait certainement dans le vieux monde païen — loin des orateurs bruyants — un certain nombre d'hommes qui menaient une vie régulière et pieuse : s'ils le pouvaient, c'est parce qu'ils étaient convaincus de l'immortalité.

« Parce que l'âme est immortelle, dit Platon (dans le *Phédon*), notre sollicitude embrasse non seulement notre vie terrestre, mais toute la durée des êtres. Si la mort était un complet anéantissement, ce serait une bonne fortune pour les méchants : la mort ne les séparerait pas seulement de leur corps : en perdant leur âme, ils perdraient en même temps toute leur perversité. Mais puisque l'âme est manifestement immortelle, il ne lui reste d'autre moyen d'échapper au mal que de s'efforcer de devenir bonne et de vivre selon sa conscience. Elle n'emporte rien dans l'autre monde que son propre perfectionnement et sa vertu ; et dès son arrivée dans l'autre monde, ces conquêtes morales seront pour l'homme l'objet de sa félicité ou de son plus grand malheur. »

Plus cette conviction est forte et nette chez un peuple, plus les rapports sociaux sont bien ordonnés, plus heureux sont les hommes ; l'honnête homme se sent d'autant plus encouragé, et le méchant d'autant plus effrayé. Ce n'est que sous l'influence d'une ferme conviction de l'au-delà que notre vie prend une signification vraiment digne de l'homme, qu'elle devient une vie de vertus et de paix. Cette conviction nous donne la force de dompter en toute circonstance la fougue de nos passions, de supporter sans fléchir les douleurs et les afflictions de la vie, de satisfaire avec courage et joie à toutes les exigences

de nos devoirs de conscience. Rien n'est impossible, rien n'est trop difficile quand il s'agit d'obtenir, par une courte lutte pour le triomphe de la volonté divine, la palme immortelle du bonheur divin.

3. Du reste, en se préoccupant tout d'abord des intérêts de l'autre vie, l'homme acquiert aussi la force de travailler comme il le doit aux intérêts d'ici-bas. Pour que l'ordre règne sur la terre, il faut que l'homme porte ses vues plus haut que la terre.

Que dans une diligence, une salle d'attente ou un wagon de chemin de fer, chacun se comporte comme s'il devait y demeurer toujours, c'est du désordre. Mais si tout le monde désire le foyer, personne ne se plaint de ce que le chemin qui mène à la patrie ne soit que le chemin ; on cherchera à utiliser de son mieux tous les avantages de la route. Dès lors le riche ne s'attache pas à ses richesses, et le pauvre ne désespère pas à cause de sa misère. « Donnez au peuple, dit Victor Hugo, au peuple souffrant, pour qui le monde est tous les jours un fardeau, donnez-lui l'espérance d'un monde meilleur, et le peuple prendra patience ; la patience est la fille de l'espérance. » Donnez en outre à tous les grands d'ici-bas la conscience de la responsabilité dans l'autre monde, et l'homme si égoïste ressentira dans son cœur l'amour dévoué pour son prochain. Ravivez chez les riches et chez les pauvres la pensée de l'au-delà ; sans doute toutes les questions sociales ne seront point résolues par le fait même, mais vous aurez le seul principe capable de les résoudre pour le salut de l'humanité.

Nous donc, chrétiens, avec notre conviction de l'au-delà, nous sommes sur le terrain de la réalité, de telle sorte que la vérité et la science rendent hautement

témoignage à notre conviction. Si notre conviction est solide, claire et inébranlable, nous le devons à notre religion chrétienne, à notre Église catholique. Son dogme fondamental est celui-ci : la vie présente n'est qu'une préparation à la vie future.

L'homme ne peut vivre sans espérance. Quelles larmes amères ne versent pas ces hommes qui ferment volontairement leurs yeux à la lumière du christianisme, alors qu'ils se voient entraînés fatalement au tombeau, après avoir été les esclaves de leurs passions et le jouet ridicule d'une espérance trompeuse! Mystification en ce monde, tourments dans l'autre.

Pétrarque dit quelque part cette belle parole : « Ce que les fous appellent mourir est le commencement de la vie, l'apparition de l'aurore de ce jour qu'aucune nuit ne suivra plus. »

CHAPITRE XXIV

ESPRIT ET MATIÈRE

1. Tant qu'il y a eu des hommes dont la grande affaire était la satisfaction de leurs désirs terrestres, il s'en est trouvé aussi pour dire que l'âme n'était que de la matière ou une propriété périssable de la matière; il ne saurait dès lors être question d'une survivance de l'âme après la mort.

Démocrite, qui a vécu le rire constamment sur les lèvres et qui, dit-on, s'est suicidé par désespoir, enseignait déjà aux Grecs qu'il n'y a que des atomes et du vide; le hasard et la force brutale, telle est l'origine du monde. La pensée et la volonté ne sont qu'un mouvement ascendant et descendant d'atomes sans direction et sans ordre. Epicure disait de même. Pline, sorti des bas-fonds du paganisme romain, disait : « La vanité humaine se ment à elle-même quand elle parle d'une vie après la mort, en croyant tantôt à l'immortalité de l'âme, tantôt à une métempsycose et tantôt à une vie dans les enfers; comme si la vie de l'homme différait en rien de celle des autres animaux. » Lucrèce a mis cette philosophie en vers. Tous les siècles du christianisme ont vu de ces jouisseurs désespérés qui ont employé toutes leurs forces

à la défense de telles idées. Aujourd'hui ils sont légion.

On pourrait se demander pourquoi tant d'hommes s'opiniâtrent à supprimer un autre monde. La réponse est facile. La Bruyère dit : « Je voudrais voir un homme sobre, modéré, chaste, équitable, prononcer qu'il n'y a point de Dieu ; il parlerait du moins sans intérêt : mais cet homme ne se trouve point. » Dans le même sens, Kant affirme que jamais l'âme du juste n'a pu supporter la pensée que tout était fini avec la mort.

Ce sont les conséquences de la négation de l'autre monde qui décident la manière de voir de chacun et qui, relativement à la vérité en question, produisent le résultat dont parle le poète : « La vertu combat pour elle avec tous ses amis, le vice voit la lutte et prend le parti des ennemis. »

2. On peut dire de l'immortalité comme de toute vérité fondamentale de la vie morale : elle est assez lumineuse pour qu'un cœur pur et ami de la vérité la comprenne ; elle est assez obscure pour qu'un cœur corrompu puisse s'aveugler à son égard. Ce n'est pas l'intelligence, c'est la volonté qui décide du sort de l'homme. L'homme doit vouloir la vérité.

Cette tendance de la volonté à rejeter l'au-delà n'est-elle pas, précisément, pour tout homme intelligent une preuve, quoique indirecte, du peu de consistance de la conception que le monde moderne se fait de la vie ? C'est chose digne d'attention. Quand bien même la véritable science ne serait pas en état de nous permettre, en partant de faits établis, d'avoir une idée de l'essence de l'homme, cette preuve indirecte suffirait à vider définitivement pour nous la question. Partout dans l'histoire nous voyons que cette négation de l'au-delà va de pair

non point avec la science solide et profonde, mais avec la dépravation morale, tout au moins avec l'indifférence. Des hommes qui voudraient vivre comme la bête, des hommes fatigués des reproches de leur conscience, emploient leur intelligence à se soustraire à l'au-delà par des raisons spécieuses.

Mais une chose qui entraîne de pareilles conséquences ne peut être vraie. Donc la négation de l'immortalité et de l'au-delà est fausse. Cette preuve est irrécusable. Jean-Jacques Rousseau l'a compris. Il dit : « Jamais la vérité n'a été nuisible à la race humaine. C'est là pour moi une preuve qu'une telle doctrine n'est pas la vérité. »

3. Mais nous n'en sommes point réduits à nous contenter de cette preuve indirecte. L'essence de l'âme humaine se révèle directement dans les phénomènes de notre vie.

Il en est qui n'ont pas, comme les matérialistes, la témérité d'affirmer, lorsqu'un moribond a rendu son dernier souffle : Maintenant tout est fini, derrière la mort s'ouvre l'abîme du néant! Non, ils fuient la pensée de la mort et disent : Qui sait? pourquoi me tourmenter de ce qui arrive après la mort? On ne vit qu'une fois. Pourquoi troubler mon plaisir par de semblables rêveries? C'est la sagesse de ceux qui — assis dans un wagon — voient une épouvantable catastrophe sur le point de se produire et ferment les yeux pour éviter l'émotion d'un moment. Une telle indifférence est moins de la folie qu'un crime. Pascal l'a dit avec raison : « L'immortalité de l'âme est une chose qui nous importe si fort, qui nous touche si profondément, qu'il faut avoir perdu tout sentiment pour être dans l'indifférence de savoir ce qui en est. »

L'âme humaine est immortelle, puisque sa nature est

spirituelle. Par esprit on entend un être simple et immatériel, indépendant de la matière, doué d'intelligence et de volonté.

Les plus nobles penseurs de l'antiquité étaient convaincus de la spiritualité de l'âme humaine. « L'âme, dit Platon, se présente après la mort devant la Divinité, pour lui rendre compte de ses actions, ainsi que le dit la loi de nos pères; circonstance aussi consolante pour le juste qu'effrayante pour le méchant, qui à cette heure ne trouve aucune assistance. Puisqu'il en est ainsi, on ne doit pas s'ingénier à soutenir l'erreur que cette masse de chair que l'on conduit au tombeau est la personne même qui nous est si chère. » (*De Leg.*, 1, 12.)

4. Ce sont tout d'abord les propriétés de l'intelligence humaine qui doivent nous prouver l'existence d'un principe vital spirituel dans l'homme.

L'animal ne connaît que les choses matérielles et les faits matériels : il les connaît isolément, individuellement. La connaissance de l'animal n'est donc qu'un acte sensitif; il est exercé par l'organisme, c'est-à-dire il provient d'une seule substance formée du principe vital et de la matière. Nous retrouvons, il est vrai, cet acte sensitif dans l'homme en tant que l'homme est animal. Mais il a en outre une connaissance qui le distingue de l'animal. Il perçoit l'essence des choses.

De plus l'homme reconnaît dans les choses l'être, l'unité, le vrai, le bien, le beau. Il groupe les choses et les phénomènes par classes et selon des lois ; il conçoit tout d'après les rapports généraux de cause et d'effet, de but et de moyen; il observe partout ce qui est cause, ce qui conduit à la fin, le nécessaire, l'indéterminé, le contingent.

De ce que l'homme a l'idée de l'universel, du spirituel, il suit qu'il possède des jugements d'une valeur universelle et qu'il est à même de déduire, d'après les lois strictes de la logique, l'inconnu du connu, jusque dans les régions où nulle expérience des sens n'est possible. Il peut incarner sa pensée dans les sons de sa voix, et former ainsi une langue avec ses mille combinaisons de phrases admirables et variées.

L'homme s'élève jusqu'à ce monde supramatériel où règnent la vérité et la beauté. Là il prend les lois dont il s'inspire, lorsque l'activité de son esprit le pousse à rendre et à exprimer son idéal par le ciseau du sculpteur, le pinceau du peintre, le son de la voix et des instruments, et cela dans une proportion et une harmonie aussi variées et aussi illimitées que celles de la nature. Il est vrai, le rossignol chante lui aussi, mais il chante selon que la nature le lui apprend: il ne comprend pas la musique. L'hirondelle construit bien son nid avec un art merveilleux; mais depuis des milliers d'années elle le construit exactement de la même façon. Les instincts et l'habileté des animaux sont chose vraiment merveilleuse. Mais tout cela c'est la nature ou plutôt l'auteur de la nature qui l'a donné à l'animal dans une complète mesure afin de pourvoir à son existence. Il suit toujours les mêmes errements : tel l'orgue de Barbarie qui ne requiert pas un artiste pour rendre des sons mélodieux. Tout chez l'animal, en dehors de ces impulsions de l'instinct, est stupide et sans intelligence.

L'homme embrasse l'unité et la pluralité, il contemple les conditions immuables et variées d'un nouveau monde de merveilles et s'élève jusqu'aux mathématiques les plus transcendantes. La bête est satisfaite quand ses appétits sont apaisés; comment l'animal aurait-il jamais atteint le

ST. ALBERT'S COLLEGE LIBRARY

royaume des nombres, pour y trouver une jouissance quelconque?

Grâce à ces connaissances, l'homme acquiert l'indépendance où il est du monde extérieur, sa supériorité sur la nature et sur ses forces : c'est par là qu'il est « homme », et qu'il se révèle comme le roi de la création.

L'homme considère ce vaste monde visible, et ces questions se posent à lui avec une force inéluctable : « D'où vient tout cela? Pourquoi tout cela? D'où viennent ces choses qui s'enchaînent et se suivent avec tant d'harmonie, sinon d'un être de qui tout dépend, sans que lui-même dépende d'aucun autre? D'où vient cet ordre magnifique dans une variété si multiple dont toutes les parties ont leur objet, sinon d'un être qui est la raison de cet ordre et qui a voulu le monde? » Ainsi l'homme qui réfléchit arrive à Dieu. Il trouve encore Dieu dans les lois de son être; il reconnaît Dieu comme son créateur et son seigneur, comme son législateur, comme le but de sa vie et de ses efforts. Ce mouvement de la pensée suffit à convaincre tout homme réfléchi de l'existence d'une âme et d'une âme spirituelle.

5. Où serait donc dans l'homme le suppôt de cette vie rationnelle si étendue, s'il ne possédait pas en dehors de la matière un principe spirituel d'activité? Une agglomération de milliards d'atomes serait en même temps le principe unique et de la conscience unique, et de chaque pensée, de chaque jugement, de chaque raisonnement particulier. Une matière qui relève essentiellement de l'étendue serait le principe d'activités qui n'ont rien à faire avec les relations d'étendue. La simple matière s'élèverait jusqu'à créer des idées immatérielles, elle se proposerait des fins idéales pour lesquelles cette simple matière n'a

aucun intérêt en raison même de sa nature. Donc en dehors de la matière il y a certainement une âme dans l'homme. Mais ce n'est pas tout.

Ce principe vital qui est dans l'homme possède une essence particulière, propre à lui seul, indépendante de la matière. Cette essence, on la nomme spirituelle, car le principe d'une activité doit ressembler à son activité propre. Si l'activité est spirituelle, sa cause doit l'être aussi. Or il suffit de considérer les facultés de la connaissance en l'homme pour voir que la matière des organes humains ne peut d'aucune façon participer intrinsèquement à la production de la vie rationnelle. L'activité rationnelle n'est pas, comme l'activité sensible, organique, elle est supra-organique. Ce qui est organique se meut conformément aux relations de l'étendue, se rapporte au bien-être de l'organisme. Mais l'activité rationnelle se meut au-dessus de l'étendue et vise à un bien-être supérieur à tout organisme. Là nous rencontrons des choses simples et indivisibles. Est-ce que par hasard l'idée de justice, de sagesse, de vertu, de simplicité, de péché, de Dieu, serait composée de parties? Que l'on songe à l'idée d'être expressément contenue dans toute pensée humaine, que l'on se souvienne des différentes relations de l'être et de la pensée; et l'on verra aussitôt que la connaissance humaine a trait à des choses qui dépassent essentiellement la représentation sensible. Nous sommes donc scientifiquement contraints d'admettre que ce qui dans l'homme met en mouvement et exerce l'activité rationnelle n'est pas un organe quelconque, mais bien le principe vital, l'âme seule.

C'est ce que confirme le fait de la conscience personnelle. Sans doute une faculté de connaissance organique peut bien avoir le sentiment de sa propre activité ou de

certains états, mais seulement à l'aide d'une seconde activité que la première met en mouvement. Mais jamais elle ne peut agir sur elle-même de façon à se reconnaître comme le principe de sa propre activité.

Nous voyons donc dans l'homme, en dehors et au-dessus de l'activité sensible, une autre activité qui n'est pas produite par un organe, mais par l'âme seule sans que la matière y ait part. Or, les propriétés d'une activité quelconque révèlent les propriétés de l'être qui est le principe de cette activité. Si l'âme seule, sans les organes, exerce par elle-même une activité, il est prouvé qu'elle possède une existence qui est indépendante de son union avec un organe. L'âme possède donc aussi par elle seule la faculté d'exister; elle peut subsister par elle-même, alors même que le corps périt.

La science conclut donc que l'âme humaine est une substance spirituelle. Les raisons qui le prouvent sont bien plus convaincantes que celles qui nous forcent à admettre la substantialité de la matière. Qu'est-ce donc à proprement parler qu'une substance spirituelle ? demandent les matérialistes. Les insensés ! Comme s'ils savaient plus clairement ce qu'est une substance matérielle !

6. A cette première raison tirée des caractères distinctifs des facultés de la connaissance, s'en ajoute une seconde : les conditions spéciales des facultés appétitives. Chez tout être capable de connaître, le désir est en rapport avec la connaissance. Chez l'animal, la connaissance ne dépasse pas le domaine des sens ; il en va de même pour le désir. L'animal reçoit ses impressions sensibles ou d'objets extérieurs que ses sens lui font percevoir, ou d'instincts intérieurs qui ne visent qu'au bien-être des sens. Chez l'homme, au contraire, la connais-

sance ne se borne point aux objets matériels ni les impressions aux impulsions sensibles. L'homme connaît l'être sans limites de temps ni d'espace; il ne s'arrête pas aux individualités. Aucun idéal n'est si haut, aucune vulgarité n'est si basse, rien n'est si pur, rien n'est si ignoble qu'il ne puisse être l'objet de la volonté humaine. On voit par là qu'en définitive l'objet du désir de l'homme n'est pas telle ou telle chose qui semble digne de désir sous un point de vue indéterminé, mais plutôt le bien pris en lui-même. Mais comment une faculté organique pourrait-elle être dirigée vers le bien universel?

De plus, l'homme reconnaît que le fleuve de l'être, sorti des abîmes de l'être, inonde tout dans le monde, que ce torrent retourne à cette source première, laquelle, terme de toutes choses, porte, embrasse et ramène tout à elle-même.

A cette connaissance répond dans l'homme l'impulsion qui le pousse à se soumettre à Dieu, son créateur, à chercher son repos et son bonheur en Dieu, source et terme de tout être. C'est pourquoi aucun bien terrestre, aucune jouissance des sens ne peut satisfaire l'homme; l'homme n'est jamais satisfait jusqu'à ce qu'il arrive au bord de la tombe. Et quand la vie lui aurait tout donné, il doit finalement s'écrier en mourant : A quoi tout cela me sert-il à présent?

Ces faits montrent on ne peut plus clairement que le désir de l'homme n'est pas un désir organique, qu'il est infiniment supérieur à tout ce à quoi peuvent prétendre la matière et l'animal.

Le terme du désir de l'homme, ce sont les idées : Dieu, l'âme, l'éternité, la loi morale, la moralité, le droit, la vertu, le péché. Et ces idées ne se rapportent pas en définitive à la prospérité matérielle de l'individu ou de la

race, mais elles empruntent leur force à un ordre de choses où la matière n'a rien à voir. De la connaissance de Dieu qui s'est imposée à lui, découle, pour l'homme, une loi qui lui ordonne de se soumettre volontairement à la voix sacrée de sa conscience, alors même que le bien et l'existence du monde matériel tout entier seraient en jeu.

C'est pourquoi tous les hommes consciencieux, tous les martyrs qui ont donné leurs biens, leur vie, pour ne pas souiller leur conscience, sont autant de témoins irrécusables de l'existence de l'âme spirituelle.

Nous n'avons nul besoin, du reste, d'aller si loin. Il suffit d'interroger nos adversaires eux-mêmes, et ils nous répondront que la règle qui les fait juger un homme « bon » ou « mauvais » n'est pas du domaine de la chimie ou des corps organiques, mais bien d'un domaine plus élevé, du domaine de l'esprit.

7. A cela s'ajoute le libre-arbitre. « De la raison découle la liberté », dit Bossuet. « L'âme élevée par la raison au-dessus des objets corporels ne se laisse pas entraîner par les impressions qu'ils produisent ; elle demeure libre et maîtresse des charmes objectifs autant que d'elle-même. Elle se porte vers ce qui lui est agréable et réfléchit sur ce qu'elle veut atteindre, afin de se servir, pour atteindre ce but, des moyens qu'elle choisit. »

L'homme seul peut dire : Je veux. En bien des circonstances il est privé de la liberté, il est malgré lui contraint d'agir de telle façon plutôt que de telle autre. Le prisonnier qui languit dans les fers est tenu de rester enchaîné. L'homme n'est pas libre de voler ou de marcher. L'aveugle n'est pas libre de jouir de la lumière. Nul n'est libre d'avoir en vue le mal dans ce qu'il cherche à

atteindre; tous sont naturellement nécessités à tendre au bien dans tout ce qu'ils s'efforcent d'atteindre. Mais c'est un fait que tout homme qui a l'usage de son intelligence et de sa raison se sait, dans beaucoup de ses actes, de ses paroles, de ses pensées, libre non seulement d'une contrainte externe, mais aussi d'une nécessité interne. Cela ne veut pas dire que l'homme soit indépendant de toute influence. Non, il peut faire, dire, penser ce qu'il veut, il dépend toujours d'influences internes et externes. Il suffit, pour constater ces faits, de consulter la statistique.

Mais sa conscience dit toujours clairement à tout homme que ce qu'il fait, dit et considère, il le fait, il le dit et il le considère en pleine connaissance de cause, qu'il pourrait abandonner ou faire autrement ce à quoi il se décide.

L'animal suit toujours nécessairement ses instincts sensibles, qu'ils aient leur origine dans les objets extérieurs ou dans les appétits intérieurs ou encore dans les images que lui montre son imagination. L'animal domestique, si on le blesse, exprime nécessairement la douleur qu'il en ressent. Nécessairement lorsqu'il a faim, il court à l'écuelle ; le chien qui a été battu fuit nécessairement lorsqu'il aperçoit le bâton; nécessairement la poule défend sa couvée contre ceux qui l'attaquent. Puisque les animaux ont une faculté appétitive qui leur est propre, ils doivent agir comme ils agissent, ils ne sauraient faire autrement. Et lorsqu'ils sont sollicités par des impulsions diverses — lorsque, par exemple, à un chien affamé et qui a reçu des coups, on montre d'une main le bâton, et de l'autre un morceau de viande, — ils doivent obéir à la plus forte de leurs impulsions, bon gré mal gré.

Il n'en est pas ainsi de l'homme. Notre conscience nous atteste très clairement que nous pouvons dissimuler

notre douleur et notre joie, que nous n'obéissons pas nécessairement à l'impression qui est la plus forte en elle-même, mais que nous pouvons en toute liberté donner la prépondérance à l'impression que nous voulons. Par un jugement libre, l'homme peut, en présence de différents biens, se représenter comme le plus désirable celui qu'il veut atteindre. La raison dernière de sa détermination, c'est sa volonté. Plus les avantages entre deux biens sont égaux, plus la volonté de l'homme est libre et le rend capable de choisir le champ de son action. Ce libre-arbitre, l'homme peut en user à l'égard de tous les biens : puisqu'ils sont bornés, ils ne lui paraissent pas désirables sous tous rapports, et il ne les juge ni foncièrement bons ni foncièrement mauvais.

Une telle liberté prouve que la volonté n'est pas une fonction organique. Tout désir organique est simplement déterminé par les impressions reçues. C'est ce que nous voyons très clairement chez les autres êtres. Dans l'homme, il y a quelque chose qui n'est pas simplement déterminé par un objet extérieur, mais qui se détermine de lui-même. C'est l'âme libre de l'homme échappant à toutes les influences déterminantes, et dominant les forces de la nature. Quand bien même les influences externes ou internes seraient plus fortes encore, il est à même de les surmonter et de les combattre. Rien dans la nature ne peut le nécessiter à vouloir ce qu'il ne veut pas, et à ne pas vouloir ce qu'il veut. Un être qui domine ainsi la nature ne peut pas être soumis dans son essence aux influences de la nature. Pas plus les forces mécaniques que les forces chimiques ne peuvent agir sur lui. Cicéron a donc raison de dire : « L'homme sent qu'il est déterminé par lui-même et non par une force étrangère, et c'est ce qui fait son immortalité. » (*Tuscul.*, l. I.)

8. A mesure que progressent les études psychologiques et les sciences naturelles, on arrive à se convaincre plus fortement qu'à côté du domaine des phénomènes sensibles, il est un autre monde extra et suprasensible, le monde spirituel, aussi réel que le premier; on arrive inévitablement à reconnaître que c'est l'esprit, qui, selon ses propres lois, divise, unit et forme les phénomènes dont les faits physiques ne sont que la matière; qu'ainsi la raison de la certitude de la vie externe se trouve dans le monde extra et suprasensible des faits spirituels; que par conséquent ce monde supérieur est réel.

S'il est, dans la science, un axiome démontré, c'est bien celui-ci : l'âme humaine est simple et parfaitement indépendante de la matière ; et par sa nature même, elle est impérissable. Si la fonction de l'âme n'était autre que d'animer la matière, elle ne pourrait agir qu'unie aux organes matériels, puis elle disparaîtrait avec ces organes, de même que la forme de la montre disparaît sous les coups du marteau. Mais elle possède, outre sa fonction organique, une fonction indépendante de la matière, par conséquent une existence indépendante de la matière. Par conséquent elle ne peut pas périr par le fait que le corps devient incapable d'activité vitale.

9. Par sa nature, l'âme est spirituelle, simple, indestructible, immortelle. Subsistera-t-elle donc réellement après la mort ? Celui qui l'a créée peut l'anéantir : le fera-t-il ? Pour répondre à cette question, il suffit de rappeler ce fait, que nulle part dans la nature une substance capable d'exister ne périt ; pourquoi l'âme formerait-elle précisément une exception ? Pourquoi périrait-elle après avoir vécu un court espace de temps, alors que tous les atomes survivent ? Qu'est-ce qui me forcera d'admettre que l'âme

est, sous le rapport de la durée, plus mal partagée que le dernier brin de paille?

Mais en outre tout homme intelligent voit clairement que si le Créateur infiniment sage a donné à ses créatures des perfections, ce n'est point pour les frustrer de leur fin naturelle.

10. Nous en avons fini avec la preuve psychologique. Mais que valent ces sortes de preuves pour qui n'admet que ce qu'on peut palper, saisir, compter, peser, monnayer ?

« Ce que vous ne palpez pas est à mille lieues de vous ; ce que vous ne saisissez pas vous manque absolument ; ce que vous ne comptez pas n'a, croyez-moi, aucune réalité ; ce que vous ne pesez pas n'est pour vous d'aucun prix ; ce que vous ne monnayez pas, tenez-le pour rien. »

Non seulement ces esprits superficiels qui effleurent simplement la nature n'entendent rien aux raisons que peut leur fournir une intelligence sérieuse, mais ils s'efforcent encore d'obscurcir la vérité qu'ils haïssent en alléguant de prétendus faits naturels.

Tout d'abord ils disent : C'est un fait que l'homme n'est autre chose que de la « matière », n'est autre chose qu'un « animal ». En effet, il est évident qu'entre l'homme et l'animal il existe une analogie frappante. Nous répondons : « Un homme intelligent a-t-il jamais douté que par un côté de sa nature — le corps et la vie physique — il appartenait entièrement au règne animal ? S'il en est ainsi, l'homme sera donc semblable en beaucoup de points à l'animal. Que s'ensuit-il ? Un sac d'or n'a-t-il pas plus de valeur qu'un sac plein de cailloux, parce qu'un sac ressemble de quelque façon à un autre sac ? »

On dit ensuite : « L'homme descend de l'animal, il est donc un animal. » D'après le témoignage unanime de tous les savants, l'origine animale de l'homme est à reléguer au rang des fables. Mais n'arrivera-t-il pas avec le temps que le singe se transformera en homme ? Voici notre réponse : « Cette chose est aussi peu possible qu'il est possible que d'une pièce de dix sous il sorte une pièce de vingt francs. Un cheval peut sortir d'un poulain, mais jamais d'un ânon. Encore moins un homme peut-il sortir d'un simple animal. En effet, autant l'homme ressemble à l'animal par un côté de sa nature, autant il s'en distingue par un autre côté. »

Il n'arrive jamais à éteindre en lui la conviction qu'entre l'homme et l'animal il y a une différence essentielle. Lorsqu'il lâche la bride au plaisir brutal de la sensualité, il souhaite d'être un pur animal : « Puissé-je vivre sans souci ! puissé-je n'avoir ni raison qui sent qu'on la dégrade, ni conscience qui m'épouvante, ni responsabilité qui m'accable ! » Il proclame ainsi sa conviction que l'homme est séparé de l'animal par un abîme infranchissable.

On dit : « Nul médecin, nul savant n'a encore trouvé l'âme ! » Mais où l'ont-ils cherchée ? Dans le cadavre que l'on dissèque ? Cherchez donc l'âme là où elle est : dans la vie. Et qu'on ne la cherche pas, non plus, comme on le fait d'un muscle ou d'un éclat d'os, mais bien comme le principe vital des phénomènes spirituels de la vie. L'homme établit des syllogismes, forme des jugements, a des pensées, des idées, se sent guidé par l'idéal, par des prescriptions de la conscience, auxquelles il obéit ou se soustrait par une libre détermination de sa volonté, en dehors de l'impression sensible et dans un monde supérieur à celui des sens. C'est là qu'il faut chercher l'âme, et non pas dans une morgue !

Nos adversaires disent encore : « On ne peut pas se représenter l'âme, donc elle n'existe pas. » Etrange science ! On pourrait dire à ces gens-là : On ne peut pas « se représenter » la force d'attraction, donc cette force n'existe pas. Bien mieux : On ne peut pas se faire une idée de l'intelligence, de la conscience, de l'honnêteté, donc tous les hommes sont des êtres irraisonnables, sans conscience, malhonnêtes. Pouvoir se représenter l'âme, mais ce serait le matérialisme le plus fou. En effet, on ne peut se représenter que des objets matériels, des choses qui aient une étendue dans l'espace, que les sens puissent saisir. Puisque l'âme humaine n'est ni carrée, ni triangulaire, ni verte, ni bleue, ni douce, ni amère, ni retentissante, ni murmurante, on ne peut sans aucun doute se la représenter.

Aujourd'hui, dans les milieux scientifiques, on fait grand cas de l'importance des « faits ». Eh bien ! nous nous trouvons sur le terrain des faits. Nous avons vu comment l'existence d'une âme spirituelle et immortelle se déduit par une nécessité scientifique du fait notoire de la connaissance humaine et du fait manifeste du désir humain.

CHAPITRE XXV

L'IDÉE DE L'AU-DELA

1. On s'est demandé : Comment peut-on se représenter l'au-delà? Comment est-on dans l'autre monde? Et l'on veut que l'ignorance de ce « comment » soit une preuve que notre conviction est fausse. Il est vrai que la raison nous laisse complètement ignorer l'état précis, le lieu et les conditions de l'autre vie.

Si nous nous adressons aux monuments de la révélation chrétienne, nous rencontrons des peintures saisissantes. Il est dit de l'enfer, entre autres choses, qu'il est une prison où les malheureux hurlent enchaînés. Le ciel est appelé un couronnement, une ville splendide aux murailles magnifiques faites de pierres précieuses, où les bienheureux sont assis sur des trônes, dans des vêtements resplendissants, un fleuve débordant de joies, un festin auquel Dieu assiste pour servir ses fidèles.

Mais tout le monde comprend que dans ces paroles il ne s'agit que de comparaisons et d'images qui doivent servir d'une part à rendre plus saisissants à notre intelligence la peine du dam et les tourments des sens, réservés dans l'enfer aux contempteurs des commande-

ments divins : de l'autre, à nous laisser pressentir la surabondance de bonheur, qui, dans le ciel, sera le partage des fidèles serviteurs de Dieu. Nous devons comprendre que l'impie, qui, dans son orgueil, s'est soustrait à la fin de son existence, se jette lui-même pour toujours là où tout est tourment et rien que tourment, là où le feu qui, s'il n'est pas naturel, est pourtant réel, embrase toute la substance de l'essence humaine au milieu de douleurs et de peines. Nous devons comprendre que celui qui craint Dieu participera dans l'autre monde au bonheur dont jouit Dieu lui-même, que la Divinité se soumettra, pour ainsi dire, à lui pour le rendre heureux. Et si le juste meurt chargé de taches qui l'empêchent d'être admis dans ce séjour, où rien d'impur ne peut entrer, il a cependant la certitude incontestable de jouir abondamment du bonheur éternel, dès que le dernier denier sera payé à la justice divine.

Il est vrai : nous ne pouvons nous faire aucune représentation précise de l'état de l'autre monde. Mais cela n'est pas nécessaire. Nous connaissons clairement ce que nous avons besoin de connaître pour nous diriger vers cet au-delà ; il est d'autres choses que nous pressentons dans la pénombre du crépuscule ; mais le principal reste pour nous dans une nuit profonde, tant que nous sommes ici-bas. Il en est du domaine de la révélation chrétienne comme du domaine de la nature.

2. Un mot seulement sur une vérité qui nous est garantie par l'autorité de la révélation divine. Notre âme n'est pas seule immortelle, notre corps l'est aussi : sur l'ordre de la toute-puissance divine, de la poussière du tombeau notre corps sortira vivant.

La raison humaine, par ses propres lumières, ne peut

pas découvrir cette vérité avec une certitude parfaite. Mais elle peut arriver à l'admettre, lorsque la révélation la lui a montrée.

Serait-il donc impossible à la toute-puissance divine, qui a pu appeler à l'existence le monde qui n'existait pas auparavant, de redonner à la poussière inerte la vie par le moyen de l'âme? Serait-il contre nature que l'âme reçût de nouveau le corps qu'elle a la faculté naturelle de vivifier? Y aurait-il la moindre inconvenance à ce que l'homme possédât l'éternité dans sa nature complète — corps et âme — puisque c'est dans cette nature qu'il a mérité ici-bas son sort éternel? Ne doit-on pas plutôt croire que la justice divine cite devant son tribunal, non seulement l'âme, mais l'homme tout entier tel qu'il a opéré le bien et le mal? La chasteté, la tempérance, la charité envers le prochain appartiennent essentiellement à l'élément physique de l'homme. On comprend donc que le corps de l'homme participe aussi à la récompense éternelle. Bien des points restent, il est vrai, dans l'ombre. Le même corps ressuscitera. Le vieillard a le même corps qu'il avait dans son enfance, quoique, par suite de la modification de la substance, il ne reste plus rien des éléments primitifs. Le corps de l'au-delà est le même que le corps d'ici-bas. Mais jusqu'où cette parité va-t-elle? On ne nous le dit pas.

Il est certain que nous ne devons pas nous attendre à ce que l'homme soit dans l'autre monde soumis aux conditions physiques d'ici-bas. Car « le corps est semé corps animal, et il ressuscitera corps spirituel ». (1 Cor., xv, 44.) Ainsi c'est le même corps qui ressuscitera, mais dans des conditions différentes. De quelle nature précise seront ces conditions? On ne nous le dit pas.

3. Il est également hors de doute que les âmes se reconnaîtront les unes les autres, s'intéresseront les unes aux autres, et verront en Dieu les événements de cette terre. — Les monuments de la révélation nous l'affirment. Mais comment cela se fera-t-il ? On ne nous le dit pas.

En général — répétons-le — nous ne pouvons pour les détails nous faire de l'état de l'autre monde aucune représentation qui corresponde à la réalité. Pratiquement nous ne pouvons nous figurer la vérité existante que par des tableaux de notre imagination. Les peintures saisissantes des saintes Écritures nous sont pour cela d'un grand secours. Que doit donc être la réalité, si déjà l'image en est si puissante !

Nous savons une chose : dans l'autre monde, l'âme est soumise aux influences d'une perfection divine, d'une façon correspondante à ce qu'elle était vis-à-vis de Dieu ici-bas. Le Dieu qui, avec une providence si pleine de miséricorde, a veillé à ce qu'ici-bas les conditions vitales fussent pour l'homme en rapport avec la nature humaine, prendra également soin dans l'autre monde que l'âme possède très abondamment tout ce que son existence exigera alors.

Notre ignorance de l'état de l'au-delà peut du reste avoir aussi son utilité pour nous. Si nous connaissions l'autre monde tel qu'il est exactement, accablés par cette connaissance nous serions peut-être gênés pour mettre à profit la vie présente. Un enfant n'a pas besoin de savoir tout ce qu'un homme mûr doit savoir. Pour qu'il vive comme il convient à son âge, il doit savoir ce qui est utile à l'enfant ; il lui suffit de sentir à sa façon que l'enfance est une préparation à un avenir d'une véritable importance.

Il serait donc inutile et insensé de s'inquiéter de choses

que, d'après la sage disposition de la providence divine, nul ne peut connaître ici-bas.

Tout doute relatif à la certitude de la vie future est sujet à caution dans son origine, car il provient d'une passion ; il est absurde dans sa cause, car il vient d'un défaut de réflexion ; il est funeste dans ses conséquences, parce qu'il enlève aux hommes leur consolation et la base la plus solide de leur vie morale.

CHAPITRE XXVI

LE SOUCI LE PLUS IMPORTANT

1. La vie du cœur humain est une trame continue de désirs et de soucis.

Occupez vous de vous-même ! Un sage de l'antiquité résumait tous les enseignements de la sagesse dans cette exhortation. Il y a des gens qui se donnent tout entiers aux affaires du monde extérieur, qui se préoccupent de tout, excepté d'eux-mêmes.

Ne penser qu'à soi est mauvais ; penser aussi à soi est bon.

Il n'est rien dans l'univers dont l'homme intelligent doive prendre plus de soin que de son âme, de sa vie intérieure.

Mon âme a plus de prix que tout l'univers visible. A quoi me sert l'univers entier si je nuis à mon âme ?

Après cette vie, il en est une autre ; mon âme est immortelle. La vie d'ci-bas est courte, si elle m'est donnée c'est surtout pour arriver à la vie éternelle.

On s'occupe beaucoup de la santé du corps ; combien plus devons-nous veiller à la santé de l'âme !

Je n'ai qu'une seule âme ; elle est la fille adoptive de

Dieu, cette grâce d'adoption lui donne la valeur même du sang précieux du Christ.

Si je perds mon âme, c'est pour toujours.

Le bonheur de mon âme, mon propre bonheur : c'est une même chose. Pour obtenir ce bonheur, je suis ici-bas soumis à une épreuve. L'épreuve est courte, l'éternité en dépend.

La vie de tout homme ressemble à une vague : dans le large et tumultueux torrent des siècles, elle s'élève un instant, puis retombe. Et cependant, durant cette vie si courte, l'homme doit faire un choix d'une conséquence extrême. Le courant des circonstances qui l'environnent n'est pas soumis à sa puissance. Mais il peut, dans ce courant, choisir une direction : en haut vers le bonheur sans fin, ou en bas vers la douleur éternelle.

Dans cette épreuve votre salut sera votre libre coopération à la grâce; votre bonheur est entre vos mains. Choisissez : vous êtes à un carrefour: le chemin qui vous semble le plus difficile vous mène au but, le plus facile vous conduit à l'abîme.

Vous êtes presque constamment à même de choisir entre le bien et le mal. Toute élection est importante. Le mal se multiplie rapidement, le bien s'accroît très lentement ; l'ortie pousse d'elle-même, la rose veut des soins.

Travaillez, prenez de la peine pendant qu'il est temps, pour atteindre le but de votre existence. On réussit par les efforts, et non par les désirs. Le bien ne vient pas en dormant.

Une partie essentielle de l'épreuve consiste à bien user des agréments de la vie comme de ses difficultés. Les joies alternent avec les douleurs, c'est le sort de l'homme; et celui qui, dans ces alternatives, ne tombe jamais est un homme fort. Dans le malheur redressez-vous, dans le bonheur courbez-vous.

Que votre souci le plus important soit donc de soutenir l'épreuve dont dépend le salut de votre âme. On peut s'occuper des biens légitimes de la vie, mais sans excès. Celui qui se borne à s'inquiéter constamment de sa santé ressemble à l'avare qui accumule des trésors sans en jamais jouir. Regardez tout au point de vue de la volonté divine.

2. L'épreuve à laquelle l'homme est soumis ici-bas a ses périls. De là, dans le langage chrétien, cette expression : sauver son âme.

Sauvez votre âme ! Votre Seigneur et Créateur attend que vous subissiez l'épreuve et que vous opériez votre salut. Dieu n'a destiné personne au malheur.

Quelque faute que l'homme ait commise, Dieu ne veut pas sa mort, mais qu'il se convertisse et qu'il vive. Mais si l'homme ne veut pas ce que Dieu veut, Dieu ne contraint personne. Malheur à qui se révolte contre Dieu.

Quel prince, si débonnaire soit-il, dispensera sans fin des bienfaits à un sujet qui ne cesse de l'injurier chaque jour de propos délibéré ? Dieu jettera l'orgueilleux dans l'enfer qu'il s'est creusé lui-même.

Être pris par une machine, être broyé par une force de la nature, quelle chose effrayante ! Il est bien plus effrayant encore de tomber entre les mains du Dieu juste ! (Hebr., x, 31.)

Sauvez-vous ! Pour comprendre ce mot, lisez dans les feuilles publiques la description d'un naufrage ou d'un incendie.

Si vous étiez dans un train que vous sauriez devoir bientôt se précipiter dans l'abîme, que feriez-vous ? Resteriez-vous à votre place, sous prétexte que le coussin est moelleux ? Que devez-vous donc faire, quand vous vous

apercevez que votre vie se précipite avec une rapidité croissante vers l'abîme ?

Sauvez-vous ! Vous êtes malade ; vous avez reçu une blessure mortelle dont la gravité s'accroît chaque jour.

Sauvez-vous de la mort éternelle, de l'effroyable abîme. Sauvez-vous des nombreux dangers qui vous entourent durant le temps de votre épreuve terrestre.

Si grands sont ces dangers, que vous êtes perdu si vous êtes réduit à vos seules forces. Sauvez-vous en vous attachant fortement à Dieu.

CHAPITRE XXVII

OPTIMISME ET PESSIMISME

1. En songeant à la vie, Démocrite, dit-on, riait toujours; Héraclite pleurait sans cesse. Le même contraste se retrouve dans tous les siècles. Pour les optimistes, le monde est le superlatif du bien; pour les pessimistes, il est le superlatif du mal.

L'optimisme est dans l'erreur. Si le monde et la nature présentent des scènes splendides, on y voit aussi partout des petitesses, des imperfections, des défectuosités. La misère sous toutes les formes et à tous les degrés oppresse l'espèce humaine. Pénétrez dans la vie intime de l'homme : partout vous y trouvez douleurs et fléaux. Beaucoup de misères sont si bien masquées qu'elles ont l'apparence du bonheur. Les malheureux ont honte de leur malheur; ils le cachent aux regards des curieux.

Le pessimisme est également inconciliable avec la réalité des choses.

La vérité tient le milieu entre l'optimisme et le pessimisme. Le monde n'est ni le ciel ni l'enfer; c'est la voie difficile, mais supportable, destinée à nous conduire à l'optimisme éternel — le ciel — voie qui, d'ailleurs, côtoie un pessimisme : le précipice, dans lequel l'homme, s'il le veut, peut se laisser choir.

Gardez-vous donc de la manie de voir tout en beau, comme l'optimiste ; gardez-vous plus encore d'une humeur pessimiste.

Il y a une certaine grandeur dans le pessimisme ; déclarer toutes choses mauvaises a grand air. Le pessimisme, c'est le manteau troué du philosophe : les trous laissent voir la vanité humaine.

2. Soyez juste et sachez reconnaître et estimer le bien partout où il se trouve.

La vie, sans doute, a ses maux. Mais si nous avions toujours la bonne foi d'apprécier le bien que Dieu nous ménage pour chaque jour, nous aurions assez de force pour supporter le mal. Contentons-nous des biens que Dieu nous a départis, tels qu'ils sont.

La mauvaise fortune peut venir ; au moment de la tribulation, l'âme élevée s'en remet fermement à la très sainte volonté de Dieu.

Si vous ne pouvez vivre comme vous le voudriez, résignez-vous à vivre comme vous le pouvez, et croyez que ce que la Providence vous accorde vaut mieux que ce qu'elle vous refuse.

Ne vous scandalisez jamais ni ne vous étonnez de rien. N'ayez souci que de vous et gardez-vous de la contagion du mal. Et si, par la permission de Dieu, vous deviez vivre parmi les démons, sa très sainte volonté est qu'au-dessus de tout, vous contempliez Dieu.

Les souffrances multiples de cette vie nous indiquent que le premier but de la création n'est pas le sentiment du plaisir. Le but premier de la création est de manifester les perfections divines. Et l'homme est avant tout placé en ce monde pour être une expression de la volonté divine. D'ailleurs l'homme doit y trouver son

bonheur. Et il l'y trouve en effet : il l'y trouve complètement dans l'au-delà, et, dans une certaine mesure, ici-bas s'il sert Dieu fidèlement.

L'infidélité dans le service de Dieu, voilà ce qui, trop souvent, fait ressembler la vie à un enfer.

CHAPITRE XXVIII

LA RELIGIOSITÉ MODERNE

1. « Quelque différentes que puissent être d'ailleurs les opinions des hommes, disait F. Strauss, ils s'accordent tous à dire que l'instinct religieux doit être considéré comme un privilège de la nature humaine, voire même comme son principal titre de noblesse. » S'il en est ainsi, la question du véritable esprit religieux est une question fondamentale de la nature humaine.

Le monde moderne, plongé dans le panthéisme ou dans le matérialisme, veut lui aussi posséder sa religion.

La religion moderne veut être universelle ; elle ne se rapporte pas à la vérité objective, elle repose seulement sur un besoin subjectif. Le Groënlandais qui, après une pêche heureuse, oint d'huile de baleine ses idoles, et qui les châtie après un labeur infructueux, et le savant expérimenté qui poursuit le christianisme de ses plaisanteries et de ses sarcasmes, se placent au même point de vue religieux : ils veulent satisfaire leurs émotions subjectives. Il n'y a pas de vrai Dieu, ou du moins nous ne pouvons le connaître ; ce n'est que par un besoin de l'imagination que l'homme, qui a l'instinct religieux, se représente un Dieu quel qu'il soit, bloc de bois, soleil ou

sac d'argent. Tous les hommes n'ont pas les mêmes besoins ni les mêmes aptitudes. « Remplis ton cœur, si grand soit-il, et si ce sentiment te rend complètement heureux, appelle-le comme tu voudras ; appelle-le bonheur, cœur, amour, Dieu ! Je n'ai pas de nom à lui appliquer. Le sentiment est tout ; le nom est son et fumée, éclat du ciel recouvert d'un nuage. »

La religion moderne est « humaine » et rien qu'humaine. Il n'est rien au-dessus de l'homme. Cette religion satisfait les besoins humains. Que feront donc les paysans, les ouvriers et les artisans qui n'ont ni temps ni argent pour se donner des plaisirs ? Pour eux la vie est si monotone, si triste ! Il faut, dès lors, que le peuple soit religieux, il doit oublier dans de douces illusions que le poids de la vie est insupportable.

Et même pour les classes riches et cultivées, il y a des heures pénibles, où l'on a besoin d'une émotion sacrée. L'âme se sent poussée à s'abandonner silencieusement, mais intimement, au surnaturel, tel que nous pouvons nous le représenter d'après nos nécessités. Comment vivre sans cette ivresse du sentiment, qui a quelque chose de divin, qui s'agite et bouillonne en nous et fait de nous des rêveurs heureux ?

La religiosité moderne est l'indépendance de l'esprit, par conséquent elle est acceptable pour tous les hommes. Dès lors qu'elle renonce à tous les enseignements et à toutes les affirmations, elle est affranchie de tout dogme ; sur aucun point elle ne s'oppose à la libre pensée ni au libre examen. Il n'est pas nécessaire d'avoir une conviction déterminée, encore moins de l'exprimer. La satisfaction de tout instinct égoïste, fût-il même déshonnête et cruel, est permise. Cette religiosité a, il est vrai, une règle morale ; la voici : Garde l'apparence extérieure et

les convenances du moment. Pour le reste, elle biffe d'un trait les dix commandements. La polygamie et la communauté des femmes sont permises ; toutefois, il y a encore certaines convenances extérieures, dont il faut tenir compte, comme l'enseignent aux masses le théâtre et la littérature. Et pourquoi n'en viendrions-nous pas à l'anthropophagie ? La science moderne nous permet d'espérer qu'un jour, avec la chair du prochain, nous nous incorporerons ses vertus et ses talents.

2. On ne saurait croire quelle somme d'esprit nos sophistes ont gaspillée pour substituer un autre fondement à ce sentiment religieux qui naît de la connaissance d'un Dieu personnel et surnaturel.

Les uns voient dans la religion une coutume vaine qui s'est formée par l'usage, un idéal chimérique.

D'autres font de l'inconnaissable ou de l'obscurité même l'objet de leur culte religieux.

D'après Tyndall, l'homme doit avoir une religion, parce qu'il éprouve le besoin d'étendre par la poésie et par le rêve le domaine accessible à sa connaissance.

D'après Spencer, le sentiment religieux doit trouver sa satisfaction dans le culte formel du scepticisme, c'est-à-dire dans la conscience d'une absolue et totale ignorance.

D'après Mill, la religion est le culte de l'humanité, l'amour de toute l'humanité, le désir profond du mieux universel.

D'autres voient la vraie religion dans le travail prosaïque qui contribue à augmenter le bien-être corporel.

Selon la doctrine du panthéisme, la religion est le vif sentiment de l'universel, au gré de chacun, ou même la conscience que l'on a de l'absolu.

La religion est le culte du beau, et l'on tient puur beau

tout ce qui charme; la religion est la considération poétique de la nature. Il ne peut être question de devoirs réels, de vertus que l'on doive pratiquer par religion. Dès lors pas de responsabilité morale. Tout est disposition, jouissance, sentiment, inclination du cœur. Et de même que la religion est une jouissance esthétique, de même toute jouissance esthétique est religion.

Le monde moderne découvre sa religion même dans les animaux : le chien est religieux parce qu'il se sent dépendant. Dans l'homme comme dans l'animal, la religion est sans but, sans vérité intime, sans objet correspondant : quand le sentiment religieux existe, il cherche sa satisfaction et la trouve dans de vaines chimères, d'une façon ou d'une autre.

Le matérialisme se demande si cette fiction maladive d'une religion suprasensible doit être tolérée ou non. Les uns disent non, les autres oui, mais seulement comme acte privé.

D'autres (les déistes) estiment hautement la religion et déclarent qu'une religion sans un Dieu personnel est une absurdité. Mais ce Dieu est nonchalant : il n'a souci ni du monde ni de la moralité. L'essence de la religion déiste consiste à jouir de la vie, à obéir au noble instinct de l'amour qui embrasse des millions d'êtres, qui embrasse le monde entier, et à prendre part, dans la mesure des besoins de son âme, à la forme extérieure du culte religieux dans lequel on est né et on a été élevé, pourvu que la chose ne soit pas trop gênante ou ne cause pas des préjudices financiers trop considérables.

D'autres encore ne voient dans la religion qu'un frein pour le peuple sans éducation ; les gens cultivés n'ont pas besoin de religion.

3. Le « christianisme » moderne ne diffère pas essentiellement de la religiosité de l'incrédule ; il règle sa piété d'après les besoins de son cœur. C'est un christianisme bienfaisant, d'accord avec les sentiments intimes de la nature humaine, plein de vagues langueurs. S'il est vrai ou faux, peu importe.

Tel est l'égarement moderne ! On ne demande plus : A quoi suis-je tenu envers Dieu par une nécessité morale, en vertu de ma nature ? On demande : Que réclament les sentiments poétiques de ma nature ? Dieu n'est plus l'être premier et suprême. L'homme a détrôné Dieu pour rapporter toute chose à soi.

CHAPITRE XXIX

LA VRAIE RELIGION

1. Par le mot religion, on désigne en réalité les rapports de culte et de soumission qui rattachent l'homme à Dieu.

La religion est un acte de la volonté, appuyé sur une connaissance solide et une science certaine, par lequel l'homme se reconnaît dépendant de Dieu, son Créateur et sa fin dernière, et se conduit en conséquence.

Si nos rapports avec Dieu sont ceux pour lesquels l'homme est fait, on doit s'attendre à ce que l'homme se porte naturellement vers la religion, non seulement par son intelligence, mais aussi par ses désirs, ses craintes, ses sentiments, par toutes les aspirations de son cœur. Mais il ne s'ensuit pas que la religion soit née d'une crainte stupide ou de quelque autre sentiment non raisonné. La religion a pour base une connaissance certaine de la réalité.

La religion n'est pas le rêve fantaisiste d'un monde suprasensible, que chacun peut se forger à son goût et d'après ses besoins subjectifs. Non, elle est le résultat de la ferme connaissance de Dieu, telle qu'elle existe réellement chez ceux qui ne l'éteignent pas volontairement. La

connaissance de Dieu naît pour ainsi dire d'elle-même au premier moment de l'usage de la raison.

Une religion qui refuse de se fonder sur la réalité et sur la connaissance d'une réalité est une comédie, une hypocrisie indigne, une absurdité maladive.

Mais la religion n'est pas simplement une connaissance.

La religion nous place dans nos vrais rapports avec le but dernier de tous les efforts de la vie humaine ; elle n'agit pas comme la science, en nous faisant simplement connaître par la froide raison d'où vient l'homme et où il va ; non, elle échauffe et affermit la volonté, pour lui faire embrasser très intimement le but final et y diriger toute chose comme il convient.

2. La religion est la reconnaissance de notre dépendance à l'égard de Dieu, elle est l'accomplissement d'un devoir de justice envers Dieu.

L'homme, appelé à l'existence par la volonté de Dieu, conduit par la volonté de Dieu à la fin dernière de cette existence, reconnaît librement et avec joie la volonté de Dieu, la prend pour base et pour règle de toutes ses actions, pour loi inviolable de sa vie, se confie fermement en l'amour et le secours de Dieu. Voilà la religion.

La volonté amène tout d'abord l'intelligence à confesser la vérité connue. Cette adhésion à la vérité connue que produit la volonté soumise à Dieu s'appelle « la foi ». Cette adhésion de l'intelligence est un acte moralement bon en raison de la volonté bonne qui le produit.

Puis la volonté étend son action et embrasse l'ordre voulu par Dieu tel qu'il est établi dans le monde visible et invisible. Pas de religion sans moralité, et pas de moralité sans religion.

A cela s'ajoute, comme autre élément de la religion, un

abandon plein de confiance et d'amour à Dieu, abandon qui se révèle principalement en ce qu'on cherche son appui, son secours, son salut et son bonheur en Dieu.

Le sentiment suit aussi la volonté ; c'est un repos, une satisfaction de la volonté dans la religion. Puisque l'homme est fait pour Dieu, la volonté sans religion n'a pas de consistance, elle est inquiète et non satisfaite, tandis que le repos et la paix pénètrent avec la religion dans la volonté.

Cet état de paix ou d'inquiétude s'étend à toutes les facultés appétitives de l'homme. Sans religion, tout à l'intérieur est vide et désolé. Des produits frelatés n'apaisent la faim qu'un instant. Seule, la religion reconnue comme vraie peut offrir à l'homme la satisfaction permanente de son âme.

La religion est nécessaire à l'existence de la société humaine : « Une ville pourrait plutôt exister sans fondement, un pays sans soleil, qu'un peuple sans religion », dit un sage de l'antiquité.

Napoléon Ier défendait la diffusion des écrits antireligieux en disant : « Je ne me sens pas assez fort pour gouverner un peuple qui lit Rousseau et Voltaire. »

La religion est une exigence de la nature ; lorsque l'homme ne possède pas la vraie religion, il y cherche du moins une compensation dans de vaines rêveries.

Beaucoup estiment la religion, mais seulement d'une manière profane. Pour eux, la religion n'est autre chose qu'un engrais surnaturel qui féconde le champ que nous avons à cultiver ; par suite l'homme doit avoir de la religion pour garantir ses intérêts terrestres.

Sans doute, avec la religion, les vrais intérêts de la vie sont parfaitement sauvegardés. Mais, s'il faut de la religion, c'est qu'elle est notre premier devoir envers Dieu.

La religion nous soumet à Dieu, elle nous rend dépendants de Dieu. Elle nous donne la force de renoncer à toutes les prétentions injustes de notre égoïsme ; elle nous assure l'indépendance nécessaire en face du monde, la liberté requise en face de nos passions, la force morale d'obéir librement à nos supérieurs, l'esprit de dévouement pour notre prochain.

3. La religion dans son développement complet, naturel, doit embrasser l'homme entier, non seulement l'homme intérieur, mais l'homme extérieur. Car la religion est la soumission obligatoire de l'homme entier à Dieu. La religiosité intérieure sans la religiosité extérieure et sociale est une monstruosité ; il est impossible qu'elle dure.

CHAPITRE XXX

LA RELIGION FONDEMENT DE LA MORALE

1. Aujourd'hui, beaucoup, il est vrai, veulent conserver la morale comme la base nécessaire de l'ordre social; mais ils veulent une morale sans religion. La religion est pourtant la seule chose qui puisse donner à la morale solidité, durée et vie.

Ils cherchent le principe dernier des lois morales, non pas dans nos rapports avec Dieu, mais dans les relations d'homme à homme, et ils croient pouvoir trouver la souveraine puissance législatrice, la suprême et dernière raison de la loi morale, dans la nature humaine ou dans le développement économique de la société. Une chose morale, disent-ils, est ce qui est conforme à l'usage, et l'usage varie selon les exigences du jour.

En réalité, les exigences morales ne sont pas une loi naturelle au sens des sciences naturelles; car elles n'imposent pas une nécessité physique. Encore moins peuvent-elles avoir leur cause dans une décision de la volonté humaine; car la morale est indépendante de tous les mouvements de la volonté et de tous les sentiments qu'elle repousse et qu'elle condamne.

Il est impossible que la morale puisse avoir sa cause

dans de simples conventions et dans de simples usages; ces conventions et ces usages varient selon les temps et les pays, et même selon l'humeur des hommes, tandis que les premiers principes de la morale demeurent immuables chez tous les hommes et dans tous les siècles,

Souvent les hommes se sont trompés. Ils ont appelé moralement bons ou permis des faits qui en réalité sont moralement mauvais. Mais, partout et à tous les degrés du développement économique, ils se sont trouvés d'accord pour établir une distinction fondamentale entre le bien moral et le mal moral. Il faut donc un fondement solide sur lequel repose cette distinction. Où est ce fondement? Telle est la question.

2. On dit : Est moralement bon, tout ce qui est utile matériellement; est mauvais, tout ce qui est nuisible. Bien que la morale et la véritable utilité soient liées étroitement, elles sont cependant deux choses distinctes. L'homme qui a l'intention d'agir moralement, ne pense en réalité ni à l'avantage ni au dommage qui en résultera; il ne pense qu'à ce qui lui est défendu comme mal et à ce qui lui est permis ou imposé comme bien. Abstraction faite de l'utilité, toute bonne action prépare à l'homme une noble satisfaction, sans que cette dernière soit cherchée; et abstraction faite de tous les désavantages, le remords, l'inquiétude, le repentir, suivent les mauvaises actions.

Si l'utilité subjective était la raison de la morale, il pourrait facilement arriver qu'un vol, qu'un assassinat, que la trahison d'un ami fussent moralement permis. Que de fois il arrive que la morale contrarie un prétendu intérêt et exige les plus pénibles sacrifices !

On dit aussi que, dans le domaine de la morale, la

raison humaine est la suprême législatrice. La volonté humaine devrait donc, uniquement à cause de la raison, par pur respect pour la raison, obéir à la loi que lui manifeste la raison. Les défenseurs de ces opinions ne remarquent pas qu'au point de vue de la moralité, ce qui est bon ou mauvais ne nous est point simplement manifesté, mais que cette manifestation revêt la forme d'un précepte, d'une loi sacrée et absolue. Le pouvoir de la conscience n'est donc pas autonome (dépendant de moi) ; il est hétéronome.

Ce pouvoir, d'où découlent la loi et l'obligation morale, se révèle comme supérieur à nous, comme une autorité absolue, sacrée ; comme un pouvoir dont nous dépendons, devant lequel nous sommes responsables de nos faits et gestes. N'en pas tenir compte, c'est dérober à la loi morale sa force, sa dignité, son importance. Il est donc démontré que nos rapports avec Dieu sont l'unique raison, l'unique fondement de la morale.

Kant lui-même a reconnu la nécessité d'unir la morale à la religion. Il dit que la religion est une fiction de l'âme qui nous représente nos devoirs moraux comme des commandements divins. Misérable excuse ! A quoi nous servent des fictions, si nos devoirs ne reposent pas, en réalité, sur des commandements divins ?

L'expérience quotidienne atteste que la morale pratique ne peut efficacement exister si elle n'est basée sur la crainte de Dieu ; si elle repose sur quelque chose de purement humain, elle est affaiblie et instable, elle change avec les sentiments, les désirs et les aspirations de chaque individu.

Un philosophe allemand fait cet aveu : « J'ai été jeune et je suis vieux, et j'affirme que je n'ai jamais rencontré une morale solide, efficace, que dans ceux qui craignaient

Dieu, non pas à la façon moderne, mais à la naïve façon du bon vieux temps; chez eux seulement j'ai trouvé la joie de vivre, une sérénité de cœur à l'abri de tout et le calme en face de la mort. »

CHAPITRE XXXI

LA RELIGION, PRINCIPE DE LA FIDÉLITÉ A LA VOCATION

1. De même que l'organisme possède différents organes, ainsi la société humaine suppose diverses espèces de vocations, élevées ou communes, difficiles ou agréables, dont chacune est nécessaire à l'existence de l'ensemble. Il importe donc que les hommes aient une raison de remplir leurs devoirs d'état par une fidélité volontaire et efficace à leur vocation.

Des ambitions terrestres ne sauraient, pour tous les cas, fournir une raison suffisante de cette fidélité. Trop souvent le résultat n'est pas ce qu'il devrait être d'après les règles de la justice. Certaines vocations sont trop misérables, trop pauvres de joies, trop pleines de difficultés, pour que l'on puisse y trouver une compensation aux efforts énergiques qu'elles réclament pendant des années, souvent jusqu'au tombeau. Combien misérables, nuls, insignifiants, sont les intérêts d'un grand nombre de professions, quand on les considère en eux-mêmes !

Et qu'est-ce donc tout ce brouhaha des diverses professions qu'on exerce sur la terre, si on les examine au point de vue humain ? Un ramassis de pauvres diables couverts de haillons ou de colifichets. En règle générale, la vocation

des hommes consiste à s'enivrer d'espérance folle et à danser jusque dans les bras de la mort.

A en juger par les dehors, le but de la vie est surtout d'acquérir quelque chose, et, ce bien une fois acquis, de l'empêcher de devenir un fardeau. Pour la plupart des hommes, la vie, considérée au point de vue terrestre, est mesquine et insipide, agitée et accablante, obscure et peu sûre, féconde en écueils et en difficultés de toute sorte. Et en tout cela l'homme isolé se sent si faible et si abandonné, embarrassé dans tant de difficultés, frappé par tant de coups du sort, tourmenté par tant de besoins !

2. D'où peut venir le secours, sinon de Celui qui a créé la nature humaine et qui, par conséquent, a voulu les diverses vocations appropriées à la nature humaine?

Que l'homme songe à Dieu, qu'il se confie à Dieu, qu'il se soumette à Dieu, qu'il accepte ses devoirs d'état, parce que Dieu le veut et comme Dieu le veut ; qu'il considère sa vocation comme découlant vraiment de Dieu, en un mot, qu'il ait de la religion.

Et bientôt il s'apercevra que l'écorce amère de la vie renferme cependant un noyau précieux et savoureux ; il aura pour sa consolation la perspective que la vie, par delà les vagues du temps, aussi vite dissipées que formées, a un rivage ferme et permanent.

C'est à la condition de rapporter à Dieu tous les événements de sa vie réelle que l'homme peut s'expliquer l'énigme des choses d'ici-bas. Alors tout est éclairé, illuminé et sanctifié par cette fin suprême de la vie.

Il voit, dans les choses de la terre, la volonté de Dieu : l'écorce tombera bientôt, le noyau demeure et dans les profondeurs de la terre il germe pour l'éternité : là, à la

lumière éclatante de la vérité divine, il porte ses fruits immortels.

Gagner beaucoup d'argent et occuper une position éminente ont leur importance; mais ce n'est pas tout, il y a autre chose à faire. La vie est un orchestre; faites votre partie, mon ami, et jouez en mesure, alors même que vous n'avez jamais de solo à faire.

Se proposer en ce monde autre chose que l'accomplissement de la volonté de Dieu, c'est donner de la tête contre un mur; on aboutira à cette constatation : obtenir ce qu'on a souhaité, c'est découvrir la vanité de l'objet de ses désirs.

3. Le conseil est donc sage : « Tout ce que vous faites, en paroles ou en œuvres, faites tout au nom du Seigneur. » (*Coloss.*, III, 17.) Celui qui agit ainsi se fraye, dans les étroites et difficiles limites de la vie, un sentier qui le conduira à Dieu à travers les détours et les courbes de cette vallée de misère.

C'est la religion qui rapportera à Dieu toutes les conditions et tous les efforts de cette vie et qui les illuminera de la lumière de l'éternité! Par elle la condition extérieure de l'homme, sa vocation sur cette terre, le travail de chaque jour, sont ennoblis et deviennent une sorte de sacerdoce.

La vraie religion n'exige pas nécessairement une position particulière, des rites et des œuvres extraordinaires; non, elle s'accommode complètement et pleinement à toutes les conditions de l'existence dès là qu'elles sont conformes à la volonté divine, à toute vocation moralement légitime.

Le fils d'un roi puissant fut un jour invité à un repas par une famille de simples particuliers. Le roi lui dit : « Va, mais n'oublie pas un instant que tu es le fils du

roi. » Dieu nous dit de même : « Va, soumets-toi aux exigences terrestres de ta vocation; mais n'oublie pas que tu es un enfant de Dieu. »

CHAPITRE XXXII

NATURE ET RÉVÉLATION

1. Tout ce qui est nécessaire à l'homme pour atteindre sa fin naturelle, le Créateur le lui a donné dans le domaine de la raison et de la nature.

Toutefois, l'homme se sent faible: faible dans son intelligence, faible dans sa volonté.

Il n'est rien de plus infirme au monde que la nature humaine séparée de Dieu: il n'est pas de mal dont elle ne soit capable. L'histoire de l'humanité en offre les plus effrayantes preuves. C'est seulement en s'appuyant sur Dieu — de la façon voulue par Dieu — que l'homme peut se maintenir à la hauteur de sa dignité.

Il est vrai : l'homme peut, avec les seules lumières de sa raison et avec beaucoup de peine, chercher et trouver quelques-unes des vérités dont il désire avoir une connaissance claire. Mais combien peu, au milieu des soucis terrestres, ont le temps nécessaire pour des recherches si approfondies! Et ce n'est que bien tard que ce petit nombre peut se procurer la clarté désirée. Puis l'autorité du jugement personnel suffirait-elle pour que l'homme acceptât la vérité connue et se soumît à elle? Combien peu sûre est cependant la connaissance que l'homme peut acquérir des vérités suprasensibles parmi les soucis et

les exigences de cette vie, au milieu des secousses les plus violentes de tant de passions ! Alors l'homme qui a le respect de sa conscience souhaite plus de lumière que ne peut lui en fournir la nature.

On a raison de le dire : cette nature grandiose, avec toute sa magnificence et sa splendeur sans limites, est une révélation de Dieu. Mais cette révélation est limitée. Elle ressemble à la trace laissée par le pied dans la poussière du chemin, et qui indique qu'un homme ou un enfant ont passé par là. Les empreintes de cette connaissance naturelle sont si peu profondes, qu'il suffit pour les effacer du souffle des passions et de l'agitation des soins terrestres. Aussi tout noble cœur porte en lui un désir inné qu'il y ait, outre cette révélation naturelle, une autre révélation extra-naturelle ou surnaturelle. Et c'est pourquoi les intelligences dévoyées ont plus d'une fois rêvé de semblables révélations. Encore qu'ici-bas il y ait bien des « rêves », tout cependant n'est pas rêve.

Alors l'homme conscient de sa propre faiblesse regarde autour de lui et cherche qui lui offrira la véritable réalité au milieu de tant de rêves et de fantômes. O maître du ciel, source de lumière, éclairez-moi ! Platon soupirait ardemment après le temps où un pilote viendrait nous apprendre quelle conduite tenir à l'égard des puissances surnaturelles et à l'égard des hommes.

2. La volonté se sent aussi limitée que l'intelligence, aussi faible et aussi dépendante.

L'homme voit bien ce qu'il devrait faire. Mais il se sent impuissant à l'accomplir. Il voudrait être bon, mais le bien lui est difficile. S'il s'abandonne à lui-même, il s'égare dans des sentiers qu'il ne saurait lui-même considérer comme étant le bon chemin.

Je reconnais le bien et j'y prends plaisir, mais dans l'action je me laisse séduire et tromper par le mal.

Alors le cœur angoissé implore le secours divin. Seigneur, qui m'avez créé, soyez mon sauveur ! N'abandonnez pas votre faible créature ! Sans vous je suis perdu ! Soutenez-moi dans les difficultés de la lutte.

La sagesse de Dieu ne devait-elle pas permettre que l'homme éprouve si vivement sa faiblesse, son indigence, afin de le préserver de l'orgueil, afin de le maintenir dans le sentiment de sa dépendance à l'égard de Dieu créateur et fin dernière de toutes choses ? Dieu ne répondra-t-il pas à ce cri de détresse, alors que la faible créature se tourne vers lui avec toutes ses puissances ?

Et qu'arrive-t-il lorsque l'homme a péché ? La conscience lui montre l'effrayante image de la Divinité offensée. Et le cœur humain pressent que le Dieu qui, dans la nature, a accordé tant de bienfaits à l'homme, sera aussi disposé à pardonner au pécheur repentant. Mais l'expiation exigée par la justice ne doit-elle pas être en rapport avec la faute ? Où est donc, dans la raison humaine, la règle qui m'indique et qui me dise clairement ce que j'ai à faire pour apaiser la Divinité offensée ? Le péché est l'acte de la volonté libre. Je jouissais de ma liberté lorsque j'ai péché ; ma volonté libre ne doit-elle pas aussi prendre part à mon acte de réparation ? C'est par orgueil que, par le péché, j'ai transgressé les lois de Dieu ; de quel acte d'humilité dois-je accompagner l'expiation ?

Accablé sous le poids de sa faute, le cœur plein d'inquiétude s'écrie : Au milieu de la vie nous sommes dans la mort. Auprès de qui chercher du secours, sinon auprès de vous, Seigneur, qui êtes irrité de nos méfaits ?

3. Dieu n'a pas créé le monde comme un architecte

construit une maison et se retire sans plus s'occuper de son œuvre. Non, Dieu est près de moi, près de mon intelligence, près de mon cœur. Il porte tout par la force de son verbe. En lui nous vivons, nous nous mouvons et nous sommes. Si dans mon être et dans mes actes je suis distinct de Dieu, rien cependant n'est plus près de moi que Dieu. Sans l'Etre divin, pas d'être : sans l'acte divin, pas d'acte. Sans la lumière de Dieu, pas de véritable connaissance dans l'esprit; sans l'amour de Dieu, pas de noble amour dans le cœur. Déjà dans la nature Dieu est près de nous : « Que serait un Dieu qui n'aurait donné que l'impulsion, qui laisserait l'univers tourner après lui avoir donné sa chiquenaude? Il est digne de lui d'être le moteur intérieur du monde, que la nature soit en lui et qu'il soit dans la nature, de telle sorte que tout ce qui vit, se meut et existe en lui, ne perde jamais sa force, ne perde jamais son esprit. »

Et il ne serait pas auprès de nous, pour être toujours à même de nous porter secours d'une façon extraordinaire, au milieu de toutes nos impuissances?

Comment m'imaginer que celui qui est si près de moi ne soit pas disposé à m'assister dans ma faiblesse naturelle? Une mère prend soin de son enfant : Dieu m'oublierait-il? Serait-ce en vain qu'il a mis dans mon cœur le désir d'avoir près de moi un Dieu secourable? N'est-ce pas, au contraire, afin que j'aie conscience de ma faiblesse et de ma dépendance à son égard? pour que je trouve ma force dans ma soumission à Dieu? Et ne serait-il pas prêt à répondre à mon cri de détresse, à donner à mon intelligence la lumière qui me montre la voie surnaturelle, la force à ma volonté, la consolation à mon cœur? Et s'il n'empêche point les chutes de sa créature, n'est-ce pas afin que l'homme, reconnaissant sa faiblesse et se repen-

tant de son orgueil, s'unisse à Dieu par une confiance intime?

Et puisque ce n'est pas seulement l'homme pris individuellement, mais l'humanité tout entière qui pousse ce cri de détresse, le secours du ciel ne doit-il pas être aussi un secours universel, approprié à tous? L'individu est enfermé et compris dans la race. Le secours ne doit-il pas être tel qu'il atteigne les individus dans leurs rapports avec la société?

4. Dieu a ménagé à l'humanité le secours qu'elle attendait; au commencement des temps, il lui a donné une révélation primitive avec la promesse d'une grâce complète. C'est par leur faute qu'un grand nombre ont perdu cette révélation primitive. Dans le cours des temps, au milieu même des peuples tombés dans l'erreur, beaucoup d'hommes ont reçu cette grâce de sanctification et de salut, parce que, avec un cœur plein de bonne volonté, ils se sont laissé guider par la grâce. En Jésus-Christ, ce secours s'est manifesté extérieurement.

L'homme conscient de sa faiblesse naturelle et de sa culpabilité personnelle peut, ou bien par sentiment d'orgueil blessé et par désespoir, s'abandonner aux penchants de sa superbe et de sa sensualité — et alors il se dégradera toujours davantage; — ou bien il peut, en toute humilité et plein de confiance en Dieu, chercher de tous côtés le don du ciel, pour son esprit affamé de lumière, pour sa volonté si faible, pour son cœur altéré de consolation, pour sa conscience oppressée par les péchés. Celui qui cherche ce secours avec bonne volonté et avec un esprit sincère reconnaîtra que le désir du cœur humain a reçu sa pleine réalisation par Jésus-Christ, qui est le point central de l'histoire universelle. Jésus-Christ a été

prédit comme le Sauveur de l'humanité et il a prouvé, par des miracles et par des prophéties, qu'il était l'envoyé de Dieu. Le Christ a mené une vie sainte : il a opéré les prodiges les plus divers : il est mort pour remplir sa mission divine ; il est ressuscité d'entre les morts, et aussitôt sa doctrine, jointe à tant de sacrifices, s'est répandue au loin. Ces raisons ont suffi à l'élite de l'humanité pour reconnaître la mission divine du Christ.

Jésus-Christ est demeuré près de nous et il continue d'agir dans l'Église visible qu'il a fondée, et dans laquelle les vérités révélées par Dieu nous sont enseignées sous la garantie divine. L'Église puise ces vérités dans la tradition et dans la sainte Écriture : Dieu la préserve de toute erreur.

La partie la plus importante de la sainte Écriture sont les Évangiles. Les Évangiles sont authentiques : on reconnaît à leurs caractères intrinsèques qu'ils ont été écrits réellement par des disciples du Christ. Les Évangiles sont dignes de créance : leurs caractères intrinsèques prouvent que leurs auteurs ont dit la vérité. Les Évangiles ne sont pas interpolés : on peut prouver que dans le cours des temps, aucune modification n'y a été introduite.

5. Il y a parmi les hommes une multitude et une variété indescriptible de religions.

Cela prouve-t-il quelque chose contre la vérité du christianisme ? Pas plus que contre la vérité de l'islam, du judaïsme, du boudhisme et de toute autre religion ou conception religieuse.

Peut-on conclure de la multiplicité des religions que peu importe leur doctrine ? Dieu serait-il satisfait du culte qu'on lui rend, quel qu'il soit ? Cette pensée renferme

quelque chose de vrai. Il y a une diversité religieuse qui n'exclut pas la vérité; et il y a aussi dans les fausses religions des âmes qui, sans qu'il y ait de leur faute, n'en savent pas davantage, et qui par suite sont excusables.

Mais comment Dieu, Vérité infinie, pourrait-il être indifférent à la vérité et à l'erreur? Comment, aux yeux de la sainteté infinie, l'ordre et le désordre pourraient-ils avoir même valeur? Si les religions n'avaient entre elles que de légères différences, l'absurdité de les tenir toutes pour également bonnes serait moins insupportable. Mais elles sont essentiellement hétérogènes.

D'où vient donc la multiplicité bigarrée des religions?

La formation d'une religion a pour base un instinct de la nature humaine. L'homme est fait pour Dieu, et par conséquent aussi pour la religion.

Mais la nature humaine est extrêmement faible, faible dans son intelligence, faible dans sa volonté. L'amour divin a voulu venir en aide à la faiblesse de la nature. Mais, par suite du péché originel, la nature est retombée dans sa faiblesse; telle est la source des erreurs.

CHAPITRE XXXIII

MIRACLE ET LOI DE LA NATURE

1. Beaucoup se déclarent aujourd'hui les partisans enthousiastes du christianisme. Mais il leur faut un christianisme sans miracle. « Le christianisme pratique, écrit-on, la religion en tant qu'esprit et force contre les principes subversifs, qui vont se développant d'une manière effrayante, sont plus que jamais une exigence des temps ; car la lutte est si sérieuse, les devoirs que nous impose le danger toujours plus imminent d'une catastrophe sont si impérieux, il y a tant de misère intérieure et extérieure, tant de détresses si criantes, que tous ceux qui sont convaincus de la force salutaire contenue dans le christianisme sont unanimes à déclarer que cette force doit se déployer et agir librement, et qu'il faut se débarrasser de tout ce qui peut entraver son développement. »

Mais ce doit être un christianisme sans miracle ! « La contrainte qu'on nous impose, dit-on, de croire aux miracles et de donner cette base à notre vie religieuse est une atteinte portée à l'unité de notre pensée, et il faut l'écarter ; nous sommes de notre temps, et nous devons nier les miracles, parce que la science a reconnu l'immutabilité des lois de la nature. »

S'ils ont raison, c'en est fait de tout christianisme. Il n'y a pas, dans l'histoire, de christianisme sans miracle. Donc ou un christianisme avec miracle, ou pas de christianisme.

2. Les miracles sont possibles. Le miracle est un effet extraordinaire, sensible, qui dépasse les forces de la nature et qui a Dieu pour auteur.

Le miracle n'est pas une absence de loi, il n'est pas un tour de force sans raison, il ne supprime pas toutes les nécessités de la nature. Ce sont des atteintes exceptionnelles portées aux lois de la nature, que Dieu peut aussi bien permettre, pour des motifs connus de sa sagesse, qu'un prince peut intervenir exceptionnellement dans le cours de la justice criminelle.

S'il y a un Dieu en dehors et au-dessus du monde, qui a créé le monde et lui a donné ses lois, la prétendue « unité » de la pensée moderne est détruite, les miracles sont possibles.

Pourquoi les lois de la nature seraient-elles, par leur essence, absolument immuables? Pourquoi la marche régulière du monde nous ferait-elle juger que le miracle est impossible? Aussi longtemps qu'une sagesse infinie gouvernera le monde, les miracles se produiront, pour des motifs valables et à titre d'exception, de façon que l'ordre du monde n'en souffre nullement.

Les êtres raisonnables ont beaucoup plus de prix aux yeux du Seigneur que les êtres privés de raison et les forces brutales de la nature. Donc, intervenir dans le cours des lois naturelles en faveur des hommes est chose conforme à la bonté divine.

On peut constater les miracles. Nous ne connaissons pas toujours où s'arrêtent les forces de la nature, mais

souvent nous savons exactement ce que la nature ne peut pas. Quiconque croit à l'existence d'un Dieu personnel doit aussi lui accorder le pouvoir de diriger les circonstances de telle sorte que nous puissions connaître, avec toute la certitude possible, la réalité d'un miracle.

Les miracles sont conformes au caractère du christianisme. La révélation chrétienne nous fait connaître la condescendance de l'amour divin, qui dépasse toute notre intelligence, parce qu'il porte en lui l'empreinte du divin. Il est en parfaite harmonie avec cet ordre de choses que Dieu se montre prêt à opérer des miracles pour l'amour des hommes. De plus le miracle, précisément parce qu'il est une intervention extraordinaire dans le cours de la nature, est éminemment propre à nous montrer en Dieu le maître souverain de la nature.

Quand Dieu, dans sa sagesse, choisit de donner à l'homme la conscience de sa dépendance, en ne lui laissant pas connaître toute la vérité par sa propre intelligence, mais en lui présentant les vérités fondamentales de la vie religieuse par le moyen de la révélation, puis en opérant, par condescendance, des miracles pour confirmer la vérité révélée, il fait une chose digne de Dieu, autant que de l'homme. Les faits historiques prouvent les faits historiques; le miracle prouve le fait de la révélation divine.

Il est dans la nature de l'homme d'arriver à la connaissance certaine de la vérité par le moyen des sens. Le but de la révélation divine n'est pas de prosterner l'homme aux pieds de la Majesté divine par l'éclat de la lumière ni de lui arracher l'acceptation de la révélation par une espèce de clarté mathématique. Non, c'est librement, par humilité, par amour pour la vérité, que l'homme doit se soumettre à la souveraineté divine. C'est ce à quoi sert la foi au miracle.

L'homme peut se soumettre humblement, mais aussi résister orgueilleusement. Il faut beaucoup plus de force d'esprit pour reconnaître, sur de bonnes preuves, la réalité d'un miracle que pour nier avec indifférence et négligemment tout ce qui nous révèle l'existence d'un sage ordonnateur du monde.

Les miracles par leur nature sont rares, ce sont des exceptions, des empiétements sur les lois naturelles : ils ne peuvent donc être une règle. Dieu, en raison de sa sagesse, n'opère des miracles que pour des motifs extraordinaires, et, par leur nature même, de tels motifs sont rares. Lorsqu'une plante vient d'être mise en terre, elle a particulièrement besoin d'être arrosée : une fois qu'elle a pris racine, les soins ordinaires suffisent. Les miracles étaient nécessaires lors de l'établissement du christianisme ; actuellement la Providence ordinaire suffit partout et toujours.

Les miracles sont réels. C'est ce que prouvent avant tout les miracles racontés par les Évangiles : la résurrection du Christ y occupe le premier rang. On a prétendu que ces récits n'avaient été que postérieurement ajoutés à l'histoire évangélique. Cela est inadmissible. Les miracles forment tellement la substance des Évangiles, que dès qu'on les supprime, l'ensemble du récit n'a plus de sens ni de liaison. Sans les miracles, les autres faits évangéliques n'ont plus de consistance. Celui donc qui nie les miracles doit nier tout l'Évangile, il doit nier tout le christianisme. Aussi vrai que le christianisme existe, aussi véritablement il y a eu des miracles, qui sont la base essentielle du christianisme.

Se scandaliser des miracles est donc une insigne folie.

CHAPITRE XXXIV

LES MIRACLES DE L'ÉVANGILE

1. Le Christ a accompli des miracles et il les a accomplis en son propre nom. Ce furent, d'après le témoignage des Évangiles, des miracles accomplis sur la nature inerte (l'eau changée en vin, multiplication des pains, tempêtes apaisées, marche sur les eaux, etc.); des guérisons de malades (guérison de l'aveugle-né, du muet, du lépreux, du paralytique, etc.); des résurrections de morts (fille de Jaïre, jeune homme de Naïm, Lazare en putréfaction dans le tombeau); des démons chassés du corps des possédés; miracles sur son propre corps (naissance virginale, résurrection, ascension).

Aux miracles s'ajoutent les prédictions que le Christ a faites du sort qui lui était réservé (Luc., XIII, 32; Matth., XX, 17); de la trahison de Judas (Jean, XIII, 26); du reniement de Pierre (Matth., XXVI, 34); de la mort de Pierre et de Jean (Jean, XXI, 18); de la destruction de Jérusalem (Luc, XIX, 41; Matth., XXIV, 2 et suiv.); du sort du peuple juif (Luc, XXI, 24); de l'avenir de l'Église (Jean, X, 16; XVI, 2).

Toute l'histoire du christianisme repose sur le caractère miraculeux de ces faits.

2. Parmi les miracles de l'Évangile, le plus éclatant est celui de la résurrection du Christ. Toutes les critiques, toutes les attaques, toutes les hypothèses imaginées pour le combattre n'ont servi qu'à le mettre plus en lumière. Le Christ avait prédit le miracle de la résurrection (Matth., XII, 39; Jean, X, 18). Et des témoignages irrécusables attestent que Jésus-Christ est réellement mort, qu'il est véritablement ressuscité.

Aussitôt les apôtres ont fait de la résurrection le fondement de tout le christianisme. « Dieu doit juger le monde par un homme à qui il a rendu devant tous un témoignage certain, en le ressuscitant d'entre les morts. » (Act., XVII, 31.) Les apôtres rendent énergiquement témoignage de la résurrection de Jésus-Christ (Act., IV, 33; I, 22). Saint Paul écrit aux Romains : « Car si vous confessez de bouche que Jésus est le Seigneur, et si vous croyez de cœur que Dieu l'a ressuscité d'entre les morts, vous serez sauvé. » (Rom., X, 9.)

Ce miracle est donc la base sur laquelle repose tout le christianisme, qui est lui-même le plus grand fait de l'histoire du monde : le christianisme et son efficacité divine tiennent de lui toute leur force. Le christianisme n'est pas un mythe. Il s'offre à nous comme une réalité. Son soutien, son fondement, sa racine, sont donc réels. Aussi vrai que le christianisme existe, aussi vrai la résurrection du Christ a eu lieu.

3. Un seul miracle de l'Évangile une fois prouvé, la mission divine du Christ est prouvée. La divinité du Christ est également démontrée, puisque cet envoyé de Dieu s'est donné comme Dieu.

Chacun des miracles de l'Évangile a résisté à la critique la plus sévère de tous les siècles. La certitude devient

encore plus forte pour l'intelligence, lorsqu'on examine les miracles du Christ dans les circonstances où ils se sont produits : dans leur mutuelle dépendance, dans leur variété. Tout doute devient alors impossible.

Les miracles de l'Évangile sont donc tout d'abord une preuve de la divinité du Christ. Mais ce n'est pas tout. Ils sont de plus une preuve de la bonté divine et de l'amour que le Christ a montré pour les hommes. C'est par là qu'il gagna les cœurs à sa doctrine. Il fut bon (Jean, VII, 12) et toute sa vie fut un bienfait perpétuel. (Act., X, 38.)

De même que le père et la mère se mettent à la portée de leur enfant qui bégaye et qu'ils lui prodiguent les caresses et les témoignages de bienveillance qu'un cœur d'enfant peut comprendre, de même le Christ a daigné répondre à l'attente humaine : il a conversé avec les hommes, il leur a distribué des bienfaits, il a pourvu à leurs besoins de telle façon que les hommes ont pu comprendre la bonté de Dieu et l'amour qu'il leur porte.

Il y a en troisième lieu, dans les miracles de l'Évangile, un élément important d'instruction symbolique.

Les miracles qui se rapportent à la naissance et à l'enfance du Christ, montrent déjà l'importance extraordinaire attachée à la mission du Christ. De même que le vieillard Siméon est le type de l'attente d'Israël, de même nous devons voir dans les mages venus d'Orient le monde païen à qui Dieu a pris soin de faire connaître le Sauveur. Le miracle des noces de Cana nous rappelle comment, par suite de l'aimable condescendance que le Christ témoigne aux prières de Marie, notre pauvre vie humaine se transformera en la félicité du royaume du ciel, comment notre intelligence et notre nature si misérables seront changées en la vocation glorieuse d'enfants de Dieu. La

guérison du possédé est une image de la guérison de l'humanité que le Christ a délivrée du joug du démon. La tempête symbolise notre existence terrestre si agitée ; les tempêtes s'apaisent, les vagues se calment pourvu que nous portions le Sauveur dans notre cœur. Le centurion de Capharnaum nous montre que les païens de bonne volonté auront aussi part au royaume de Dieu, que les Juifs revendiquaient à tort pour eux seuls. La nourriture donnée aux cinq mille hommes dans le désert est le type de la nourriture spirituelle que le Christ a destinée à des foules sans nombre, dans ce monde affamé de vérité. La marche sur les eaux est une image saisissante de l'efficacité de la confiance en Dieu. La résurrection des morts nous rappelle que le Christ a arraché son aiguillon à la mort, en nous faisant enfants de Dieu.

De cette façon ou d'une façon analogue, les Pères ont vu dans les miracles du Christ le symbole des plus profondes vérités, et ils les ont ainsi expliqués dans leurs discours. Mais toujours aussi ils ont vu dans les miracles le sceau divin qui confirme la réalité du christianisme.

CHAPITRE XXXV

NATUREL ET SURNATUREL

1. Un pauvre petit mendiant mourant de faim, tremblant de froid, frappe à la porte d'un palais. Le souverain sort et témoigne à l'enfant une bienveillance à laquelle il ne pouvait s'attendre. Non seulement on enlève à l'enfant la poussière qui le souille, on apaise sa faim, on couvre sa nudité, de plus le maître dit au petit mendiant : « Entre, tu seras mon fils, l'héritier de tout ce que je possède ; mon bonheur sera ton bonheur, ma joie sera ta joie. »

En Jésus-Christ, Dieu est non seulement venu à notre aide : il est devenu notre père, notre frère et notre vie, pour nous apporter la joyeuse nouvelle qu'il nous faisait présent de son amour infini, qu'il nous adoptait, qu'il nous réservait l'héritage d'un bonheur divin. « Comme mon Père m'a aimé, ainsi je vous ai aimés ; demeurez dans mon amour... Je vous ai dit cela afin que ma joie soit en vous... Je ne vous nomme plus mes serviteurs, car le serviteur ne sait pas ce que fait son maître, mais je vous ai appelés mes amis. » (Jean, xv, 15.) Non seulement Dieu a voulu répondre au cri de détresse de l'humanité, non seulement il a voulu nous donner la

lumière et la force divines après lesquelles notre faiblesse et notre fragilité soupirent, non seulement il nous a donné ces biens divins afin que nous puissions vivre dans la justice et trouver le bonheur qui satisfait le cœur humain : mais encore, ô merveille ! nous devons entrer en union intime et surnaturelle avec la Divinité. Notre Père qui êtes aux cieux !

2. Le petit mendiant, c'est l'humanité. A l'origine Dieu avait fait dépendre de la fidélité du premier homme le don de la grâce surnaturelle. L'épreuve était en rapport avec l'état où l'homme se trouvait alors. Dieu exigeait la soumission à Dieu dans la mortification de la sensualité. Cédant au désir de se diviniser lui-même, Adam tomba dans une désobéissance criminelle. Toute la nature humaine participa au péché d'Adam ; son péché devint celui de toute la race. Déjà, par nature, chacun est enclin à considérer, en vertu de la communauté de race, les mérites des autres comme les siens propres. A cela s'ajoutait le décret divin attribuant à tout péché de la race une importance d'une portée universelle. Le péché de la race se transmit avec la nature humaine. Chacun y ajoute ses péchés personnels.

Dieu a permis que les hommes pèchent afin que son amour parût dans tout son éclat. Désormais, l'acte de l'amour divin semble le fait d'une miséricorde qui pardonne et qui expie. Le Christ s'est librement offert à la justice, pour l'expiation et la satisfaction exigées par les péchés des hommes. La rédemption par le Christ n'est pas un acte juridique ordinaire : elle est foncièrement le fait d'un amour inconcevable.

3. A l'ordre de la nature et de la raison, s'ajoute

un autre ordre, l'ordre de la grâce et de la foi surnaturelles. La soumission à Dieu, pour laquelle l'homme est créé, s'exercera dès lors ainsi : l'homme doit s'incliner humblement devant la révélation divine et recevoir de Dieu comme un bienfait ce qui doit aider à relever sa propre faiblesse ; en particulier il doit recevoir avec reconnaissance, dans la foi, l'espérance et la charité, le le don précieux de la filiation divine : il doit se jeter comme un enfant fidèle dans les bras du Père céleste, et s'efforcer, en union avec le Christ, d'être parfait comme le Père céleste est parfait.

Par un amour inconcevable, le Dieu infini veut nous rendre heureux, non seulement dans la mesure que comportent les capacités de l'être humain, mais au delà de toute mesure, de façon que notre bonheur égale en quelque sorte le bonheur de Dieu lui-même. Nous ne contemplerons pas seulement Dieu dans ses œuvres : nous le verrons face à face. A nos puissances naturelles, Dieu ajoutera une faculté surnaturelle : la lumière de gloire qui élèvera et fortifiera notre intelligence, pour nous permettre de voir Dieu, comme Dieu se voit lui-même, face à face.

De même que Dieu éclairera et fortifiera notre intelligence, pour que nous puissions le voir directement, de même il brisera les entraves de notre volonté et nous rendra capables d'embrasser l'océan de son amour ; il nous admettra aux délices et à la jubilation de son propre amour, afin que nous puissions l'aimer, comme il s'aime lui-même.

L'âme humaine ressemble à un chaton destiné à recevoir une fausse perle ; mais Dieu veut y sertir un diamant précieux.

Les institutions du christianisme sont en rapport et en

harmonie avec cette fin divine, surnaturelle, à laquelle nous arriverons dans l'éternité. Si nous n'envisagions que la fin naturelle de l'homme, nous ne verrions pas pourquoi Dieu nous a révélé la sainte Trinité, pourquoi il veut que l'homme s'unisse à la Divinité comme il le fait dans le mystère de l'autel. Toute l'essence du christianisme atteste la vocation surnaturelle de l'homme, l'élévation de sa nature à une vie à laquelle il n'a aucun droit, qu'il est incapable d'atteindre, à une union avec Dieu, telle que celle qui existe dans les trois personnes divines elles-mêmes. Ce que Dieu m'accorde dans cette vie surnaturelle me donne, aux yeux du Père céleste, autant de prix que son Fils unique en a devant lui : le Père a donc pu livrer son Fils pour moi ; — cela me rend aux yeux du Christ aussi précieux que son propre sang : le Christ a donc pu verser son sang pour moi.

4. Le christianisme produit ainsi un double résultat. D'abord il se propose d'élever, de fortifier, d'améliorer l'homme dans la sphère de sa nature humaine. A ce titre le christianisme est dans la vie sociale le principe du progrès, le père de la civilisation, le libérateur des peuples, la puissance organisatrice de la famille.

Les désordres du paganisme, aussi bien dans l'antiquité que chez nos païens modernes, nous montrent ce qu'est l'homme sans l'aide du christianisme. Le Psalmiste dit que Dieu a tiré l'homme de son fumier. (Ps. CXII, 7.) Notre monde antichrétien court de nouveau risque de s'enfoncer et de périr dans ce fumier.

En second lieu, le christianisme offre à l'homme des horizons et des vérités qui dépassent essentiellement la sphère de la raison humaine et les forces de l'homme. A côté de la partie de la doctrine du Christ que je puis

expérimenter, il s'en trouve une autre qu'il faut simplement croire, et qui contient des vérités que je dois accepter comme certaines, par humble déférence pour Dieu. « Le juste vit de la foi. » (Rom., I, 17.)

Puisque la part des vérités que je puis comprendre est pour moi une source de consolation et de joie, d'autant plus abondante que je les mets plus parfaitement en pratique, il suit de là que je puis sans difficulté accepter aveuglément la part des vérités que je dois croire.

5. Souvent on entend cette objection : La religion chrétienne est pleine d'obscurités. — C'est vrai. Mais l'homme existe-t-il pour tout comprendre ? Il ne peut échapper aux obscurités inhérentes aux dogmes chrétiens sans se condamner à marcher dans une obscurité encore plus épaisse ; il ne peut s'écarter de ce qui humilie sa raison, sans tomber dans ce que la raison condamne comme une contradiction. La nature elle-même est pleine de mystères ; rien n'est exempt d'obscurités. Pourquoi donc n'y aurait-il pas de mystères dans ce domaine surnaturel où la religion chrétienne nous permet de jeter un coup d'œil ?

On dit aussi : Je ne puis croire au miracle. — Voilà qui est singulier ! S'il y a un Dieu placé au-dessus de la nature et qui se propose une fin à laquelle les miracles sont utiles, il doit y avoir des miracles. Un miracle est une dérogation exceptionnelle à la marche des lois de l'univers ; c'est, dans la nature visible, un phénomène qui se manifeste clairement comme étant au-dessus de toutes les forces naturelles.

De plus, l'orgueil humain se roidit et dit : Qui peut comprendre qu'un Dieu s'abaisse comme nous l'enseigne le christianisme ? — Il est vrai, de toutes les choses

incompréhensibles, l'amour de Dieu est la plus incompréhensible. C'est pourquoi le Seigneur dit : « Bienheureux celui qui ne se scandalise point à mon sujet. » (Matth., XI, 6. ; Luc., VII, 23.) Cet amour est un scandale à ceux pour qui l'argent est tout ; il est une folie à ceux pour qui le plaisir des sens dépasse tout ; mais pour ceux qui ont conscience de leur dépendance vis-à-vis de Dieu, il est la félicité suprême.

6. Le Christ fait encore de l'expérience la pierre de touche de la vérité de sa doctrine : « Ma doctrine ne vient pas de moi, mais de celui qui m'a envoyé ; si quelqu'un veut faire la volonté de Dieu, il reconnaîtra si ma doctrine est de Dieu, ou si j'y parle de moi-même. » (Jean, VII, 16-17.)

Quelqu'un dit, en montrant quelques graines dans sa main : « Voici une semence d'où sortent des plantes et des fruits. » Pour convaincre celui qui en douterait, il n'est d'autre moyen que de déposer cette semence en terre et de prouver jusqu'à l'évidence ce qu'il a révoqué en doute. Ainsi en est-il des enseignements de la foi. Enfoncez au plus profond de votre âme cette semence en apparence insignifiante, et laissez-la fermenter dans votre esprit. Laissez passer sur elle la vie et toutes ses alternatives : toutes ses vicissitudes, ses épreuves, ses douleurs, ses heures tristes, difficiles, ses moments de faiblesse, ses espérances et ses joies. Conservez vivant en vous ce germe, et comprenez la réponse qu'il donne à tous vos besoins, à vos doutes, à vos douleurs, à vos questions.

Autant de bons chrétiens, autant de témoins du caractère divin du christianisme. Voilà le christianisme. Puissent ceux qui le combattent apprendre du moins auparavant quelle est sa doctrine !

Du reste, le surnaturel tel qu'il existe dans le christianisme ne pouvait être un produit de la science naturelle : il devait entrer dans l'histoire comme un facteur inattendu et sublime. Pour le laisser plus clairement entendre, le Christ n'a tenu aucun compte de la sagesse humaine. Il a pris ses apôtres parmi les illettrés, parmi les ignorants : « Mes frères, considérez qui sont ceux parmi vous qui ont été appelés : il y en a peu de sages selon la chair, peu de puissants et peu de haute naissance ; mais Dieu a choisi les moins sages selon le monde, pour confondre les sages. » (1 Cor., I, 26-27.)

Dès que l'élément chrétien eut jeté ses racines, les sciences naturelles prirent dans le christianisme la place qui leur convenait.

CHAPITRE XXXVI

QU'EST LE CHRIST POUR NOUS ?

1. On a voulu faire de la personne du Christ une fable, un mythe. La chose ne serait-elle pas plus aisée pour toute autre personnalité du passé que pour celle du Christ ? Il apparaît dans l'histoire avec la clarté du jour. Quand nous n'aurions pas les innombrables témoignages et monuments historiques qui prouvent directement l'existence du Christ, son œuvre, qui se dresse magnifique devant nous, qui, au point de vue de la crédibilité historique, s'appuie sur le Christ comme sur son fondateur, et qui par sa constitution repose sur le culte de la personne historique de Jésus-Christ, cette œuvre suffirait pour dissiper tous les doutes chez les hommes intelligents.

Le Christ tel qu'il nous apparaît dans l'histoire a prouvé qu'il était l'envoyé de Dieu. Les Évangiles attestent qu'il a opéré un grand nombre de miracles. Forger un livre tel que les Évangiles serait chose plus étonnante que le héros même dont ils nous parlent. Les miracles de l'Évangile surprennent, il est vrai, par la manière dont leur auteur condescend aux besoins et aux nécessités les plus infimes de la vie de l'homme. Mais ils portent le sceau de la divinité. Seul, le Dieu qui gouverne le monde peut

opérer des miracles. Un miracle est une dérogation matériellement perceptible aux lois de la nature, par laquelle il est démontré que l'auteur du miracle est au-dessus des lois de la nature. Le Christ a opéré des miracles de toute sorte.

Pour celui qui voudrait critiquer les miracles du christianisme, le christianisme lui-même est le plus grand des miracles. Depuis des siècles, des millions d'hommes et l'élite de l'humanité professent le christianisme. Dieu seul pouvait faire entendre à des esprits orgueilleux des vérités si humiliantes, à des cœurs terrestres il a pu insinuer des sentiments si célestes, à des hommes corrompus il a pu imposer une morale si austère.

Le Christ n'a pas tiré sa doctrine des systèmes de la science humaine. Cette doctrine est exempte de toute erreur, bien qu'elle touche intimement aux questions les plus profondes. Le Christ a enseigné avec un calme majestueux, avec précision et sûreté : il a répondu à cet ardent désir avec lequel l'homme souhaite la lumière dans les questions les plus importantes de la vie. Dieu apparaît là comme le fondement de toute moralité ; le péché est non seulement une folie, il est une offense faite à Dieu. L'amour qui se sacrifie au bien du prochain s'unit au plus pur amour de Dieu.

Le Christ lui-même est là sans péché comme sans erreur. Ses ennemis ne trouvent pas de faute en lui. Il possède toutes les vertus au degré le plus sublime. Tous les siècles le saluent comme l'idéal de la perfection.

2. Le Christ parle comme celui-là seul peut parler qui est Dieu lui-même. Il se présente au peuple comme le Messie attendu, annoncé par les prophètes, comme le Sauveur du monde, comme le Fils unique de Dieu. Fils

par nature, à la différence de toute autre créature. Il affirme avec toute la précision possible qu'il est d'un autre monde ; qu'il existait avant d'apparaître sur la terre ; qu'il est descendu du ciel, qu'il y remontera et qu'un jour il en viendra dans la splendeur, trônant sur les nuées, entouré de ses anges, pour juger les vivants et les morts. Il s'égale à Dieu : « La vie éternelle consiste à vous connaître, vous qui êtes le seul Dieu véritable, et Jésus-Christ que vous avez envoyé. » (Jean, XVII, 3.)

Le Christ proclame et fait proclamer par ses apôtres qu'il est engendré d'une façon unique par son Père, qu'il est dans le sein du Père, un avec le Père, qu'il opère avec lui ; que par sa seule parole il appellera tous les morts de la poussière du tombeau à une nouvelle vie.

Le Christ revendique une autorité qui n'appartient qu'à Dieu. En affirmant qu'il est la lumière du monde, qu'il est la voie, la vérité et la vie, il veut qu'on accepte sa doctrine avec un respect dû à Dieu seul. En échange de cette adhésion, il promet le ciel de la félicité infinie. Aucune souffrance, aucune honte, aucune persécution, aucune considération de la famille, ne doit détourner de l'acceptation de sa doctrine. Ceux qui s'opposent à la diffusion de sa doctrine, il les menace des tourments de l'éternelle damnation.

Le Christ veut être aimé plus que toute créature.

Le Christ revendique des attributs divins. Il prédit l'avenir, il connaît les pensées les plus intimes des cœurs ; il promet aux hommes qu'il les recevra en paradis; il remet les péchés et donne aux apôtres tout pouvoir pour pardonner les péchés ; il déclare qu'il est la source de toute force, de toute grâce.

Pour parler de la sorte, il faut avoir conscience qu'on est Dieu.

Le grand-prêtre songeait à ces choses lorsque, dans un moment solennel, il posait au Christ cette question : « Je vous adjure par le Dieu vivant de nous dire si vous êtes le Christ, le Fils de Dieu. » Jésus lui répondit : « Vous l'avez dit ; mais je vous déclare que vous verrez un jour le Fils de l'homme assis à la droite de la majesté de Dieu, et venant sur les nuées du ciel. » Alors le grand-prêtre déchira ses vêtements en disant : « Il a blasphémé. » (Matth., xxvi, 63-65.)

Celui qui parle comme parle le Christ, et qui par toute sa conduite prouve qu'il est sans erreur et sans péché, qu'il est le suprême idéal de toutes les vertus, celui-là est sans contredit celui pour qui il se donne : il est Dieu.

3. Ils en étaient convaincus ces millions et ces milliards d'hommes qui, à travers les siècles, ont, malgré les faiblesses humaines, trouvé la force de suivre Jésus, de mener une vie pure et sainte, et d'accomplir les plus grands sacrifices.

C'est dans cette conviction que de tout temps ont reposé la force et la puissance vitale du christianisme. Le Christ voulait unir tous les hommes, sans distinction de classes et de nationalités, en une seule communauté religieuse. Le christianisme a fait son chemin malgré les plus grands obstacles; pour y réussir, les moyens employés étaient en complète disproportion avec la difficulté du résultat. La divinité du Christ resplendit en outre dans le culte chrétien, dans la solidité inébranlable de l'Église chrétienne en dépit des violentes attaques de toutes sortes; elle resplendit aussi dans l'influence merveilleuse que le christianisme exerce sur la vie privée et sociale. Le christianisme est le père de la civilisation, du progrès, de l'art et des sciences.

4. Avant le Christ il y avait eu une révélation qui fut acceptée comme surnaturelle : c'est la révélation que reçurent les patriarches, Moïse et les douze tribus d'Israël. Elle contient déjà la confirmation des vérités rationnelles les plus importantes, puis des données sur les questions les plus profondes de l'existence, et enfin l'annonce et la préparation de la révélation chrétienne. Elle se maintient en s'appuyant constamment sur l'esprit du peuple juif. Elle est accompagnée de faits merveilleux et de prophéties.

Après le demi-jour d'un long crépuscule, le plein jour apparaît enfin avec Jésus-Christ.

De Jésus-Christ sort une lumière qui éclaire tout homme venant en ce monde. Tout homme reçoit quelque chose du Christ et est destiné au Christ. L'âme humaine est chrétienne par nature. L'influence qui vient du Christ pénètre l'homme tout entier, l'intelligence comme vérité, la volonté comme force.

Dans les questions les plus palpitantes, le christianisme est, par ses enseignements, une lumière qui éclaire les erreurs de la vie, et par son amour la puissance immortelle qui triomphe du monde.

CHAPITRE XXXVII

QU'EST L'ÉGLISE POUR NOUS ?

1. Dans le Christ, Dieu s'est rapproché de nous d'une façon surnaturelle pour la consolation de notre cœur, en prenant une forme humaine : cette présence de Dieu sous la forme visible du Christ nous aurait-elle été retirée ensuite ?

Jésus-Christ a voulu, en tenant compte de la nature humaine, fonder un royaume surnaturel : aurait-il fait de sa fondation une chose purement spirituelle, et non pas une chose visible et humaine?

Le Christ n'a pas emprunté sa puissance à la société fondée par lui, mais il a fondé cette société avec la puissance qu'il avait reçue de Dieu, son Père céleste. Il n'a pas laissé aux sociétés, encore moins à l'État, la charge de désigner des prédicateurs et des pasteurs pour les sociétés chrétiennes : « Comme mon Père m'a envoyé, je vous envoie » (Jean, XX, 21) : aurait-il renoncé pour les temps postérieurs à cette organisation de l'Église, telle qu'il l'avait inaugurée? Le Christ aurait pu, il est vrai, maintenir dans l'unité de vérité et de doctrine les communautés chrétiennes et leurs membres par une influence extraordinaire et miraculeuse. L'économie présente des

choses nous montre très clairement qu'il ne l'a pas voulu : hors de l'Église catholique, tout est division, jusque dans la vérité la plus fondamentale, qui est la foi en la divinité du Christ ! Les miracles sont des exceptions ; ils n'arrivent pas sans motif. Pour les cas ordinaires, Dieu se sert de moyens naturels.

En vue de la nature humaine, le Christ a fondé une Église, une société humaine se composant d'un gouvernement et de sujets. Il ne l'a pas fondée sur les Évangiles, car l'Église existait avant que les Évangiles n'aient été écrits. En fondant son Église, il a établi le roc (Matth., XVI, 18) qui lui donnerait la permanence et la rendrait inébranlable.

Pour toute société humaine le principe de solidité réside dans la puissance de l'autorité. Pas de société sans autorité. Pas d'Église du Christ sans l'autorité du Christ. Le Christ a transmis sa propre autorité aux hommes : « Toute puissance m'a été donnée... allez donc et instruisez tous les peuples. » (Matth., XXVIII, 18 sq.) « Qui vous écoute, m'écoute. Les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez. » (Jean, XX, 23.)

Indépendamment de la société, indépendamment de l'État, le Christ a, en vertu de sa propre autorité, établi le gouvernement de l'Église et donné aux chefs de l'Église plein pouvoir pour transmettre leur autorité à d'autres. Cette hiérarchie ecclésiastique doit durer jusqu'à la fin du monde. C'est pourquoi il lui promet son assistance : « Voici que je suis toujours avec vous jusqu'à la consommation des siècles. » (Matth., XXVIII, 20.)

L'histoire témoigne que les apôtres se sont acquittés de la mission qui leur avait été confiée. Bientôt, sous la direction du gouvernement établi par le Christ, l'Église se répandit dans tout le monde grec et romain, plus tard aussi

dans d'autres pays ; partout des communautés furent fondées et reçurent des chefs qui se présentaient non pas au nom de la communauté, mais au nom du Christ.

2. Des écrits parurent dans le sein de l'Église. Au premier abord, ces écrits étaient des écrits humains et d'actualité. Sous l'inspiration de Dieu, l'autorité doctrinale de l'Église définit que ces livres étaient des écritures saintes, comme étant la parole de Dieu. Elle enseigne que l'action exercée par Dieu sur les différents auteurs de ces écrits est telle, qu'en dehors et au-dessus de ces écrivains, Dieu doit être considéré comme le véritable auteur de ces écrits. Travail humain sous une direction divine ! Dieu, de qui dépendent toutes les facultés de l'homme, ne peut-il pas stimuler et guider un homme dans la composition d'un ouvrage, de telle sorte que non seulement l'homme, mais Dieu aussi nous parle comme auteur de cet ouvrage ? C'est, d'après la doctrine de l'Église, ce qui a eu lieu pour les saintes Écritures. Dieu est l'auteur de l'Écriture sans que l'action personnelle de l'homme en ait été diminuée.

Or, ces saintes Écritures — les Évangiles et les autres livres — affirment très clairement et très solennellement que le Christ a établi une Église visible, avec des pasteurs et des docteurs visibles, avec des signes visibles des opérations de la grâce intérieure.

On prétend, il est vrai, que le Christ a donné l'Évangile à la société fondée par lui avec cette mission : « Tout ce que je vous ai enseigné, je l'ai enfermé dans ce livre ; faites-le imprimer et mettez-le entre toutes les mains ; s'il est ambigu, c'est afin que chacun puisse y trouver la façon de se conduire comme il lui plaira : peu importe comment on entendra cette manière de vivre. En fin de compte on ne

saurait arriver à la vérité absolue ; ce qui est vrai c'est la doctrine qui répond aux besoins du temps. Désir, pressentiment, doux sentiment d'un quelque chose de vague, dépendance de l'univers : voilà ma religion. Et ce que je vous ai enseigné n'a pas plus de valeur que le reste. » Voilà le « christianisme » moderne ; pareille doctrine porte sa condamnation en elle-même, elle est jugée par les témoignages précis des Évangiles et des Actes des Apôtres.

La sainte Écriture ne peut pas être une règle de foi unique et exclusive, car bien des points en sont obscurs et peu précis ; nulle part les auteurs des saints Livres n'indiquent qu'ils ont la prétention de présenter toute la doctrine du salut ; le contraire est certain, la sainte Écriture n'était abordable qu'à peu de chrétiens. Nulle part elle n'affirme clairement et avec précision son origine divine ni son intégrité ; une lettre morte ne peut être une règle de foi exclusive.

Dans la pensée du Christ la Bible n'est point cette règle de foi. Le Christ apporte une vérité parfaitement précise et il exige qu'on l'accepte ; il ne l'écrit pas, il l'enseigne. Il n'a chargé personne de mettre sa doctrine par écrit. Si les apôtres avaient cru que la parole écrite devait être l'unique source et l'unique règle de foi, ils auraient considéré comme le premier devoir de leur charge d'écrire un livre d'enseignement clair et précis pour tous les hommes.

Ni au dedans ni au dehors de l'Église, la Bible n'a jamais été l'unique règle de foi. En dehors de l'Église, ce qui décide du sens de la Bible, c'est ou bien la libre interprétation d'un chacun, ou un gouvernement hiérarchique établi par des hommes, ou une prétendue illumination du Saint-Esprit qui a lieu selon le bon plaisir de chaque

individu et qui, si elle existait, serait à chaque instant en contradiction avec elle-même.

3. Vous vous troublez parce que le passé n'apparaît pas à vos yeux aussi clair que le présent : prenez donc l'Église, telle qu'elle est aujourd'hui, comme point de départ de votre examen.

De fait, il existe présentement une Église universelle, elle respecte toute autorité publique légitime, mais elle est indépendante de l'État : elle s'appelle catholique parce qu'elle est pour tous les peuples : elle s'appelle romaine parce qu'elle a son centre visible, représentatif, à Rome. Ce présent est édifié sur le passé.

Cette Église remonte au Christ par un enchaînement ininterrompu. Tous les dogmes, toutes les pratiques de piété qui sont maintenant le trésor de l'Église, n'existaient pas, à l'origine, dans leur développement complet. Mais tout était à l'état de germe et devait un jour croître et se développer.

Il y a eu progrès, d'accord : mais non pas une rupture violente avec le passé. Les besoins des temps et les erreurs du moment ont servi à développer, dans le dogme et dans la vie du culte, ce qui existait déjà dans la vie de l'Église. Mais jamais la période suivante n'est en opposition avec la précédente.

Il y a eu, il est vrai, au cours des temps, des défections légères ou considérables, et, dans chaque siècle, l'historien nous montre les cicatrices faites au grand arbre de vie, qui nous rappellent comment tels ou tels rameaux aujourd'hui mourants se sont détachés. Mais l'Église n'a jamais pu se contredire elle-même ; car l'assistance divine lui a été promise : « Je suis avec vous tous les jours jusqu'à la consommation des siècles. » On ne peut, sans

blasphème, douter de l'accomplissement de cette parole.

L'organisme de l'Église est solidement coordonné, il se compose d'une âme et d'un corps, d'une tête et de membres : « Le Christ est la tête, de qui tout le corps (dont les parties sont jointes et unies ensemble avec une si juste proportion) reçoit l'accroissement par une influence proportionnée à chacun des membres, afin qu'il se forme, qu'il s'édifie par la charité. » (Ephes., IV, 15, sq.)

Le Pape, représentant visible du Christ, les évêques unis au Pape, les prêtres envoyés par les évêques, la réunion des fidèles et de leur pasteur, voilà l'organisation extérieure de l'Église.

Demandez au prêtre catholique : Qui vous a donné le droit de me diriger et de m'instruire dans mes affaires de conscience et de me pardonner mes péchés ? Le prêtre vous indique son évêque. Demandez à l'évêque : Qui vous a donné le droit? L'évêque en appelle au Pape. Demandez au Pape. Il vous dit : Je possède le même pouvoir qu'a eu mon prédécesseur. Et, en remontant jusqu'à Pierre, chaque Pape a reçu son pouvoir de son prédécesseur. Demandez à Pierre : Qui vous a donné ce pouvoir? Il nomme le Christ. Demandez au Christ, il vous répond : « Tout pouvoir au ciel et sur la terre m'a été donné par mon Père céleste. »

Celui donc qui s'en remet à l'Église s'en remet au Christ; celui qui s'en remet au Christ s'en remet à Dieu.

Otez du monde l'Église catholique, que reste-t-il du christianisme? Un chaos de contradictions et de disputes, si énorme qu'on le suppose, ne comblerait jamais cette lacune.

C'est en vain qu'aujourd'hui nombre de personnes, et parmi elles de véritables honnêtes gens, qui ne connaissent pas l'Église romaine catholique, s'efforcent d'or-

ganiser en dehors d'elle une Eglise nouvelle, libre, indépendante de l'Etat, avec une hiérarchie spéciale.

Mais une hiérarchie chrétienne et possédant l'autorité est impossible, à moins qu'elle ne procède du Christ. Ce qui aujourd'hui est impossible l'était aussi dans les temps antérieurs. Des hommes n'auraient pas pu fonder l'Église catholique qui existe actuellement. Qui donc aurait supporté pareille innovation d'une hiérarchie ecclésiastique? Tout au moins cet établissement aurait soulevé à sa naissance une violente contradiction dont l'histoire témoignerait. L'Église romaine catholique est donc fondée par Dieu.

4. On soulève une multitude d'objections contre cette vérité.

On dit : L'Église des temps apostoliques représente un état inférieur qu'il faut abandonner pour suivre le progrès. — Réponse : Ce progrès existe dans l'Église, mais progresser n'est pas détruire : la révélation divine atteint dans le Christ sa perfection, sa consommation définitive. L'Église a reçu alors la mission de tout enseigner aux peuples, et cela jusqu'à la fin du monde. L'autorité de la révélation divine s'étend à tous les dogmes du christianisme.

On dit : Comment estimer une Église où il y a tant d'abus? — Réponse : Un enfant ne méprise pas sa mère à cause des rides de son front ; où trouver, parmi les hommes, quelque bien qui ne soit entaché d'abus? Faut-il donc pour cela rejeter le bien lui-même? N'y a-t-il pas aussi des abus dans l'État? Voulez-vous pour cela cesser d'être citoyen? Est-il une chose dont les hommes aient plus abusé que de la puissance paternelle et des pouvoirs publics? Abolirez-vous pour cela un tel pouvoir? Consi-

dérez votre propre vie, dont vous êtes si fier : est-elle sans tache? Ce n'est pas le bien nécessairement exposé aux abus, mais l'homme qui abuse du bien qui est responsable des abus. Nulle puissance ne lutte plus énergiquement contre les abus que l'Eglise romaine catholique.

On dit : Comment puis-je avoir confiance dans une Église ennemie de la science? — Réponse : Nulle puissance au monde n'a tant fait pour la science que l'Église romaine catholique. C'est la tactique misérable des ennemis de l'Église de représenter cette Église comme un oiseau de nuit, une amie des ténèbres.

On dit : Comment l'Église catholique peut-elle être l'Église du Christ, puisqu'elle est si intolérante pour les dissidents? — Réponse :

a) Pour les affirmations qui s'écartent de la doctrine de l'Église, elle est aussi intolérante que la vérité et la science. Seuls l'erreur et le mensonge peuvent être tolérants. C'est ce qui explique la pratique de l'Église à l'égard des mariages mixtes. L'erreur religieuse n'est pas toujours un péché, mais elle est toujours une maladie dont le père et la mère sont obligés, sous peine de peché, de se préserver eux et leurs enfants; tel est le commandement divin.

C'est l'intolérance de l'Église relativement au dogme qui a sauvé le monde du chaos.

b) Dans l'État, et en présence de concitoyens dissidents, l'Église veut et exige la reconnaissance pleine et respectueuse des droits acquis.

c) A l'égard des individus égarés, elle prêche non seulement la « tolérance », mais l'amour et même l'estime, parce qu'il peut y avoir, et il y a en effet, dans la foule, des égarés non coupables.

On dit : Mais comment cette Église peut-elle être la vraie, puisqu'elle fait de son Pape un grand lama infaillible? Réponse : Que d'autres soient prêts à se faire une idole de tel prince de la science, de tel ou tel ploutocrate ou potentat, c'est possible! Mais voici ce qu'enseigne l'Église catholique : Dans les questions qui concernent votre salut et la sanctification de votre âme, vous ne devez vous en rapporter à aucun homme et à aucune institution humaine, mais à Dieu seul. Dieu a promis son assistance infaillible au magistère ecclésiastique. Or, le représentant du magistère ecclésiastique est le Pape de Rome : il s'ensuit que lorsque le Pape de Rome instruit l'Église en vertu de sa charge, il est préservé de l'erreur par l'assistance divine.

Quels sont donc les devoirs des hommes vis-à-vis de l'Église catholique romaine ? Tous sont strictement tenus d'entrer dans cette Église. En effet, s'il en était autrement, pourquoi le Christ l'aurait-il établie? De là les efforts des apôtres pour amener tous les peuples à cette Église. De là, ce nom, « corps du Christ », donné à l'Église, et là seulement habite et opère son esprit. (Ephes. IV, 12.) De là l'avertissement constant d'éviter toute scission et toute séparation. (1 Cor., I., 10; XI, 19.) Si la religion chrétienne est pour tous les hommes et pour tous les peuples, l'Église est la seule qui puisse sanctifier, puisqu'elle est la seule en possession de cette religion. Celui qui, le sachant et le voulant, reste en dehors de l'Église, court à l'abîme. (Math., XVIII., 17; Marc., XVI, 16; Jean, III, 5.18; VI, 54; Actes, II, 38.41; IV, 12; I, Cor., V, 5; I Tim., I, 20; Tit., III, 11; 2 Pierre, II, I.)

Dire que l'Église est la seule qui sanctifie, c'est établir que l'Église romaine catholique est la voie ordinaire du salut; il y a toutefois des voies extraordinaires pour ceux

qui cherchent la volonté de Dieu avec toute leur intelligence et tout leur vouloir.

Celui qui est dans l'Église doit, pour arriver au bonheur, vivre avec l'Église, c'est-à-dire recourir aux moyens de la grâce (sacrements), suivre l'enseignement de l'Église, se soumettre à l'autorité pastorale de l'Église, participer au culte de l'Église. Vous êtes lié à Dieu par votre conscience. En vertu de cette union, vous paraîtrez un jour devant le tribunal de Dieu. Rien ne doit vous paraître trop fort ou trop onéreux de ce qui sert à assurer cette union fondamentale avec Dieu.

Celui donc qui se sépare volontairement et sciemment de la doctrine de l'Église se sépare de la doctrine de Dieu. Celui qui s'écarte de propos délibéré et à dessein de la vie de l'Église tombe dans la mort de l'âme. « Celui qui vous écoute m'écoute, et celui qui vous méprise me méprise. » (Luc., x. 16.) « Celui qui ne croira point sera condamné. » (Marc., xvi, 16.)

Mais, dit-on, que pensera-t-on de moi, si je m'attache à l'Église et si je mène une vie chrétienne? Je m'en tiens à cette maxime : Fais le bien, et ne crains personne! — Réponse : Tenez-vous en à cette maxime, et vous agirez bien vis-à-vis de Dieu, votre Seigneur, à qui vous devez une vie chrétienne, et vous cesserez de vous éloigner de la vie chrétienne, par lâche respect humain. Vous ne triomphez pas assez de vous-même, pour vous assurer par une vie chrétienne la force divine qui vous permettra de mener une vie morale, et vous voulez, sans cette force, écarter de vous l'injustice et les fausses considérations humaines! Prenez garde de vous séduire vous-même.

Mais, dit-on, je ne sens nul besoin des pratiques de l'Église. — Réponse : La religion n'est pas une question de besoin. Que diriez-vous d'un débiteur qui répondrait

aux injonctions de son créancier : Je ne sens nul besoin de payer mes dettes? Vous êtes le débiteur de Dieu. La vie chrétienne est pour vous une obligation.

Mais, ajoute-t-on, à quoi bon les pratiques extérieures? — Réponse : Il est dans la nature de l'homme de recourir aux signes extérieurs, non pas comme à la chose principale, mais comme à une expression naturelle des sentiments intérieurs. Du reste, vous accordez tant aux dehors! C'est parce que vous êtes homme, que Dieu exige de vous non seulement le culte intérieur, mais aussi le culte extérieur.

Mais, dit-on, pourquoi l'Église s'interpose-t-elle entre Dieu et moi? Je m'arrange directement avec Dieu. — Réponse : C'est sur l'ordre divin que l'Église se met entre Dieu et vous, non pas comme un paravent, pour vous séparer de Dieu, mais comme une tendre mère, pour vous aider à vous élever vers Dieu. Dieu l'a voulu ainsi pour votre soutien et pour votre consolation. Voyez ce qu'il advient de vous lorsque vous méprisez les institutions établies par Dieu.

5. Pour comprendre l'importance de l'Église, jetons un regard en arrière. Dans l'homme, toutes les facultés de la connaissance sont ordonnées à la compréhension d'une réalité et d'une vérité dont l'homme dépend, et à laquelle il doit se soumettre. L'homme existe donc pour comprendre la vérité et pour se diriger d'après la réalité. Cacher à l'homme la lumière de la vérité sous prétexte d'une liberté plus grande, c'est le précipiter dans le malheur.

Quiconque a le courage de soumettre son orgueil et sa sensualité à l'amour de la vérité, arrivera sûrement à la connaissance de Dieu. Mes propres perfections et les per-

fections des choses du monde me prouvent nécessairement qu'il y a un être infiniment parfait, dont tout dérive. L'imperfection des choses du monde et mes propres imperfections me prouvent nécessairement que le monde n'est pas cet être primordial. Dieu est donc opposé au monde; il est au-dessus du monde. Tout dépend de Dieu. Le but de mon existence est la soumission à Dieu, le culte de Dieu, l'accomplissement de la volonté de Dieu, ainsi que le réclament de moi ma conscience, les dix commandements de Dieu, mes devoirs d'état, etc. Celui qui accomplit la volonté de Dieu est digne de respect; celui qui ne l'accomplit pas est un être inutile. Dieu m'a donné ma conscience, il veut aussi mon bonheur. Mon véritable bonheur sera donc lié à l'observation de ce que me dicte ma conscience.

Je sens la faiblesse de mon intelligence et de ma volonté. Si l'amour de la vérité et la soumission à Dieu ont pour moi plus d'importance que la satisfaction de mes passions personnelles, je soupirerai après des secours divins.

Alors Dieu lui-même vient dans cette vallée de larmes qui est la terre, il ne donne pas seulement au pauvre petit mendiant l'aumône qu'il demande : il le fait de plus enfant de Dieu et le comble des promesses les plus précieuses, et pour nous donner une idée de l'infinité de l'amour divin, il meurt sur la croix dans la honte la plus grande, dans les tourments les plus affreux. La terre est toujours une vallée de larmes; mais j'y trouve maintenant le moyen de parvenir à la bienheureuse éternité.

En remontant au ciel, l'Homme-Dieu ne nous laissait pas orphelins. Le contact surnaturel avec Dieu ne devait pas nous être enlevé. Jésus-Christ a fondé son Église visible. Il a voulu que tous ses adhérents formas-

sent une société unique; il a établi Pierre le chef et le maître suprême de tous les fidèles; de même, il a établi les autres apôtres chefs et maîtres, et il a voulu que Pierre aussi bien que le Collège apostolique se survivent perpétuellement dans leurs successeurs. L'Église est le corps mystique du Christ; la vie de cette Église est l'œuvre du Saint-Esprit. C'est pourquoi il est écrit avec raison : « S'il n'écoute pas l'Église, qu'il vous soit comme un païen et un publicain. » (Matth., XVIII, 17.)

Seule l'Église romaine catholique a l'inébranlable conscience d'une révélation surnaturelle, d'un secours extraordinaire de Dieu, apporté à la pauvre humanité dans sa misère.

Dans cette seule Église règne la foi vivante au grand acte d'amour par lequel Dieu se donne lui-même aux hommes, la foi vivante en la divinité de Jésus-Christ, au sens que nous enseignent la tradition chrétienne et les saintes Écritures.

Dans cette seule Église, règne la ferme conviction qu'il y a un Dieu vivant, personnel, qui a créé le ciel et la terre, qui a manifesté sa volonté à la conscience des hommes, et qui un jour leur demandera compte de leur vie. Si l'on veut avoir Dieu pour père, il faut avoir l'Église pour mère.

L'Église, il est vrai, se règle d'après le monde, comme le médecin se règle d'après le malade. Elle tient volontiers compte de tous les besoins, même de tous les caprices du monde. Mais jamais elle ne se laissera dicter par lui les principes d'après lesquels elle doit travailler à notre salut.

Seule, l'Église romaine catholique, infaillible, grâce à l'appui de Dieu, a la mission et le pouvoir de prêcher la vérité à l'humanité, et de la préserver ainsi très efficacement des séductions pernicieuses de l'idolâtrie personnelle,

qui font des hommes des démons, et du monde un enfer. Parmi les infortunés qui, sans qu'il y ait de leur faute, se trouvent hors de l'Église, un grand nombre peuvent être préservés de la damnation éternelle par des grâces extraordinaires de Dieu, mais le principe n'en reste pas moins vrai d'une façon générale : Hors de l'Église, point de salut ! Revenons à la maison paternelle, sinon nous périrons dans les ténèbres. L'Église ne peut pas, il est vrai, faire de cette vie terrestre un paradis, un ciel ; mais elle peut lui donner le caractère qu'elle doit avoir dans les desseins de Dieu : d'être un pèlerinage vers le ciel.

CHAPITRE XXXVIII

LA PERMANENCE DE L'ÉGLISE, PREUVE DE SON ORIGINE DIVINE

1. «En elle-même et par elle-même, l'Église est déjà un grand et perpétuel argument de crédibilité et un témoignage irréfragable de sa mission divine. Elle est un puissant argument par son admirable diffusion, par sa sainteté éminente, par son inépuisable fécondité pour tout bien, par son unité universelle et son immuable stabilité. Et par là, l'Église, comme un signe de ralliement dressé au milieu des nations, attire à elle ceux qui n'ont pas encore cru, et elle donne à ses enfants la certitude que la foi catholique, qu'ils professent, repose sur un très solide fondement. » (Paroles du Concile du Vatican.)

L'existence de l'Église catholique est un fait que nous pouvons constater de nos yeux. Environ trois cents millions d'hommes de toutes classes, de tous pays, dans les situations les plus diverses, se savent unis dans la soumission à un homme, à qui ils doivent, comme au représentant du Christ, vénération et obéissance, dont ils acceptent tous avec respect les décisions en matières religieuses, et qu'ils se croient tenus de défendre jusqu'au dernier souffle de leur vie, alors même que cet homme ne dispose d'aucune

puissance extérieure. Tous sont unis par le lien de la même foi, du même amour, de la même soumission; ils forment une société visible qui couvre la terre, et dans laquelle ils se sentent tous frères en Jésus-Christ. C'est une société qui réclame l'abnégation de l'homme tout entier, qui prétend éclairer tous les nobles et légitimes efforts de la vie humaine, qui toujours et partout combat énergiquement tout ce qui est contre Dieu et contre la conscience.

Cette Église subsiste depuis dix-neuf siècles, comme une puissance que le monde entier a reconnue. Elle subsiste malgré la nature humaine et la faiblesse humaine de ses membres. Elle subsiste malgré les persécutions constantes de toutes sortes; persécutions qui auraient mille fois déjà renversé toute institution purement humaine.

Cette Église affirme très solennellement qu'elle est une institution divine. Si cela n'était pas, elle reposerait sur un prodigieux mensonge et sur un sacrilège. Et cependant, elle aurait entraîné aux plus sublimes sacrifices des millions d'hommes entre les plus nobles et les plus intelligents !

2. Cette Église a réussi à vaincre la puissance immorale du vieux paganisme, à créer l'ordre dans les diverses institutions humaines, à imposer une règle au cœur humain et à faire des saints de millions d'hommes faibles, malgré le déchaînement de leurs passions.

Et alors même que l'esprit du catholicisme semble affaibli chez un peuple — puisque la mauvaise herbe, comme un regain du paganisme, croîtra toujours — cependant le bon grain n'en existe pas moins, bien que souvent inaperçu. Même chez ce peuple l'esprit de l'Église catholique demeure vivant dans le secret d'âmes innombrables,

dont la délicatesse de conscience, la patience, l'amour du prochain, la fidélité à leur vocation et la chasteté sont choses plus qu'humaines. « Au milieu de la corruption d'une époque dégénérée, dit un profond psychologue, nous voyons, dans des millions d'âmes, les plus pures, les plus nobles, les meilleures qui vivent sur cette terre, se réaliser cette vie chrétienne, comme une preuve que la puissance sanctifiante du christianisme est plus forte que toutes les puissances de l'erreur et de la passion. »

Un sage a dit : « Si je n'étais déjà convaincu par des raisons intrinsèques de la vérité de l'Église, je le serais par l'ignorance et la malice de ses ennemis, par la haine qu'on lui porte et par les complots que tous les hommes mauvais et corrompus forment contre elle. »

Deux choses doivent attirer irrésistiblement à l'Église tout homme intelligent : le besoin d'assistance naturel à l'homme et la réalité de la révélation chrétienne.

CHAPITRE XXXIX

GRACE ET COOPÉRATION

1. Notre fin est la possession surnaturelle de Dieu, la participation à la nature divine; notre fin est d'être vraiment les enfants de Dieu. Cette fin, ce n'est pas la nature qui nous la donne, elle est un don gratuit de l'amour le plus incompréhensible.

Un don que nous nommons la grâce sanctifiante, et qui réside dans notre âme, nous fait atteindre cette fin.

A cette grâce sanctifiante se joint un réel secours, qui, en éclairant notre intelligence et en fortifiant notre volonté, nous rend capables de fuir le mal et d'accomplir le bien.

Le plus souvent ce secours nous est accordé dans la mesure où nous le demandons par la prière.

La grâce c'est la goutte de rosée qui, de la source de la vérité et de la justice divines tombe, sur notre pauvre cœur, pour l'empêcher de périr dans le désert aride de cette vie terrestre.

De même que les rayons d'un soleil unique répandent sur les fleurs les couleurs les plus variées, de même la grâce, qui est une, éclaire des lumières les plus diverses les cœurs qui craignent Dieu.

Notre salut dépend donc à la fois de la grâce divine

et de notre coopération. Dieu agit sur l'homme ; mais l'homme conserve toute sa liberté sous cette influence.

De même que le burin est guidé par la main de l'artiste, de même l'esprit humain est guidé par Dieu. Le mérite premier du chef-d'œuvre n'est pas le fait du burin, il revient à l'artiste.

Toutefois la volonté de l'homme n'est pas un burin inerte ; elle vit, elle a la faculté de résister à la direction de l'artiste céleste et de se déterminer d'elle-même, sous l'influence divine, ou à ceci ou à cela.

L'homme propose et Dieu dispose, il est vrai ; cependant, si Dieu peut disposer, l'homme doit proposer.

2. Dans la question du salut, la coopération de l'homme est d'une importance capitale. Dieu a créé le puits, mais non pas le vase destiné à y puiser. Il donne abondamment, mais l'homme doit ouvrir la main pour recevoir.

Partout la révélation chrétienne nous montre que notre sort éternel dépend de notre conduite. Chacun est l'artisan de son bonheur. Ceux qui sont éternellement malheureux, sont eux-mêmes la cause de leur malheur ; ils auraient pu se sauver, s'ils l'avaient voulu.

Dans la distribution des grâces. Dieu considère la conduite que l'homme tient sous l'influence de la grâce et mesure ses grâces d'après cette conduite ; Dieu ne relève en cela que de sa propre perfection et des décisions de sa volonté : mais il tient aussi compte des dispositions de l'homme. Dieu n'est pas tenu d'accorder sans fin de nouveaux bienfaits à celui qui continue à l'insulter chaque jour. La condescendance de Dieu pour l'entêtement humain a des bornes.

Jusqu'où s'étendra cette patience ? c'est là le mystère de la distribution de la grâce. Il est certain que tout

homme reçoit ordinairement plus de grâces qu'il n'est nécessaire pour se préserver de la damnation éternelle.

Dieu exige la coopération de l'homme. Car il est sage et il veut conduire ses créatures à leur fin, conformément à leur nature. Il est juste, et il veut accorder à l'homme le bonheur éternel comme une récompense. Il est bon, et il donne à l'homme la satisfaction de pouvoir mériter le ciel par lui-même, avec l'aide de la grâce divine.

3. Mais pourquoi ma coopération? dit-on. Ce que Dieu prévoit, arrive infailliblement; si Dieu prévoit que je serai éternellement heureux, je le serai indépendamment de ma coopération. — Je réponds : Pourquoi mangez-vous et pourquoi buvez- vous? Si Dieu prévoit que vous serez rassasié dans deux heures, cela se produira sans que vous preniez ni aliment ni breuvage. Vous ne vous laissez pas mourir de faim sous prétexte que Dieu prévoit toutes choses : vous avez raison; car Dieu prévoit l'avenir, parce que c'est l'avenir, mais ce n'est pas parce que Dieu le prévoit, que l'avenir est l'avenir.

Vous dites : Dieu opère tout en moi, pourquoi dois-je coopérer? — Réponse : La plume dit à l'écrivain : Vous écrivez tout; laissez-moi en repos. Dieu fait tout, mais vous faites tout aussi. Vous êtes dans un certain sens un instrument conduit par la main de Dieu. Mais vous êtes plus qu'un instrument; vous êtes une nature autonome : vous devez vous faire valoir par votre propre activité, et par une activité libre.

Dieu décide tout d'avance, ajoutez-vous, pourquoi me tourmenterais-je ? — Réponse : Votre sort éternel est ou la récompense ou le châtiment de votre conduite ; donc dans sa prédétermination, Dieu tient compte de vos actes. Celui qui est éternellement malheureux n'est pas condamné

ALBERT'S COLLEGE LIBRARY

à ce triste sort parce qu'il est prédestiné à l'enfer : il est destiné à l'enfer parce que de son plein gré il s'est révolté contre Dieu.

Dieu veut que tous les hommes soient heureux. Cette volonté de Dieu suppose ordinairement le cours naturel des choses et des lois de la nature. Si Dieu est prêt à intervenir de temps à autre, par sa toute-puissance, dans le cours ordinaire de la nature, il ne s'est nullement obligé à faire des miracles pour convertir tous les hommes.

Mais, pour venir à notre aide : 1° Dieu a disposé extérieurement toutes choses comme elles doivent l'être, en tenant compte de la nature humaine, afin de rendre accessibles à tous les hommes en général la vérité infaillible et les moyens de la grâce. 2° Le Christ veille avec une providence particulière à ce que toutes les âmes de bonne volonté obtiennent ce qui est nécessaire à leur salut éternel. Dieu ferait plutôt un miracle que d'abandonner à la damnation un homme qui suivrait, selon son pouvoir, les impulsions vers le bien. 3° Le Christ, qui est le Bon Pasteur, le Samaritain miséricordieux, donne à chacun, même au pécheur le plus dépravé, plus de grâces qu'il n'est nécessaire pour son salut.

Dieu abandonne difficilement l'homme, pour lequel il a donné son sang et sa vie. Dieu ne renonce à aucune âme si cette âme ne renonce point à elle-même.

CHAPITRE XL

SCIENCE ET FOI

1. Savoir c'est connaître avec certitude une chose par ses causes. Croire, c'est être convaincu d'une chose sur l'autorité de ceux qui l'ont attestée, bien qu'on ne possède soi-même aucune connaissance de la chose.

La science de l'homme est très bornée. La destinée de l'homme n'est pas de tout savoir ni même d'embrasser dans sa connaissance tout ce qui est nécessaire à son existence. A chaque pas il en est réduit à s'en rapporter à ce que les autres lui disent.

L'homme vit dans la foi ; la connaissance personnelle est rare ; dans la plupart des choses nous vivons de confiance et de foi.

Donc, ceux qui disent que la foi dégrade la raison humaine se trompent. Qu'est-ce que la raison humaine ? Enfants, nous l'ignorons ; jeunes hommes, nous ne lui obéissons pas ; à l'âge mûr, elle nous adresse des reproches ; dans la vieillesse, elle nous boude. Sachons clairement ce qu'est notre raison, et nous verrons si, en elle, il n'y a point place pour la foi.

Chez la plupart des hommes, l'incrédulité sur un point a pour cause une croyance aveugle à un autre point.

2. Si l'homme peut sans inconvenance croire d'autres hommes, quel avilissement y a-t-il à se laisser instruire par Dieu ?

Nombre de philosophes impies affirment les plus grosses absurdités, et des milliers d'hommes croient ces absurdités. Et le chrétien rougirait de sa foi !

On dit que la foi chrétienne est en contradiction avec la raison et la science. — Réponse : En bien des points la foi dépasse la raison, puisqu'elle nous découvre des vérités que la raison humaine ne peut atteindre, mais jamais elle ne va contre la raison. Quand on sait bien ce qu'est la raison, tout désaccord entre la raison humaine et la foi chrétienne disparaît.

L'orgueil de l'homme se réveille continuellement contre les mystères de la religion chrétienne. Mais chaque grain de sable, chaque ligne, chaque couleur, chaque bouchée que nous mangeons, toutes ces choses ne sont-elles pas des mystères ? Le mystère est la barrière naturelle de l'esprit humain.

La révélation chrétienne nous introduit dans un ordre surnaturel, supérieur à la raison : elle doit donc avoir ses mystères propres que nous devons croire sur la parole de Dieu.

En acceptant le mystère, dit un écrivain de nos jours, l'esprit rend à Dieu le plus noble tribut, il rend à Dieu l'hommage le plus sublime et le plus digne de Dieu et de lui-même. Il glorifie Dieu. Il reconnaît sa souveraineté dans le monde de la pensée et dépose aux pieds du Tout-Puissant le plus beau joyau, ce qu'il y a de plus noble dans son être, son intelligence et son génie, sa liberté et sa science.

3. La foi chrétienne trace des limites à l'erreur, mais

non pas à la vraie science. L'autorité dont la révélation chrétienne se présente revêtue à l'esprit du penseur ne limite en rien la liberté vraie et raisonnable, dont parle la sainte Écriture en ces termes : « Il a livré le monde aux recherches des hommes. » (Ecclésiaste, III, 2.) Elle donne plutôt au croyant une assurance qui manque à l'incrédule. Entre le croyant et l'incrédule, il y a la même différence qu'entre un observateur qui, d'un lieu à l'abri de tout danger, considère et étudie les phénomènes de la nature, et un autre qui se voit contraint de faire ses observations d'un point dangereux, exposé aux caprices des vagues.

Les connaissances que nous devons à la foi chrétienne sont pour le penseur le plus grand bienfait.

« Le désir de m'attacher fermement à la foi catholique, dit Balmès, ne pouvait que croître en moi, lorsque parfois dans la pleine indépendance de mon esprit, je cherchais à approfondir ces questions obscures que la philosophie se propose de résoudre, et que je me voyais de tous côtés entouré des plus épaisses ténèbres sans découvrir d'autre lumière qu'un crépuscule inquiétant; et il ne servait qu'à rendre visibles les profondeurs des abîmes que je côtoyais. »

Que savons-nous donc véritablement? Partout nous nous heurtons aux problèmes; l'homme est un être obscur; du monde il sait peu de chose, de lui-même il sait encore moins. Plus de lumière! tel est le cri de l'esprit humain.

La révélation chrétienne n'est pas immédiate, en ce sens qu'elle n'est pas adressée à chaque homme en particulier. En fera-t-elle moins bonne contenance en face de la science? Un païen de l'antiquité dit des incrédules : « Beaucoup de choses, avant qu'elles n'arrivent, sont

tenues pour impossibles : ainsi, de beaucoup de choses qui sont arrivées depuis longtemps, nous jugeons qu'elles sont impossibles, qu'elles ne peuvent exister, parce que nous ne les avons pas vues et que nous ne pouvons les comprendre ; c'est là la pire des folies. » (Pline, *Hist. natur.*, l. VII, c. 1.)

Par la foi chrétienne notre intelligence s'en remet à Dieu, c'est en cela que réside sa force. Sans cette force, les plus belles connaissances de la raison sont faibles.

L'intelligence humaine est une lame d'acier bien trempée, un glaive à deux tranchants : le caractère est la poignée de cette épée, et sans poignée il n'y a pas d'épée; la main énergique qui la tient est la piété ; c'est d'elle que l'épée emprunte sa force.

CHAPITRE XLI

LE SCEPTICISME

1. Une des preuves les plus incontestables de la faiblesse de la raison est, sans contredit, le scepticisme sous toutes ses formes — le scepticisme, maladie dangereuse qui menace tous les penseurs.

Le doute déraisonnable vient de la faiblesse de l'esprit tout autant qu'une crédulité peu raisonnable.

Celui qui est atteint de cette maladie n'est pas satisfait de rencontrer la certitude : et parce que, sur bien des points, l'intelligence ne peut aller au fond des choses, il supprimerait volontiers le peu dont nous pouvons être sûrs.

Il y a aussi un doute raisonnable, un doute qui interroge, qui réfléchit pour trouver la solution ; c'est le doute méthodique de l'ancienne philosophie catholique. Parmi les penseurs modernes, il en est qui tiennent ce doute pour légitime. « Le doute provenant de la soif de savoir, dit Kuno Fischer, conduit à la conviction et à la liberté de l'esprit : car la conviction rend libre tout en obligeant : ce doute est la volonté d'atteindre à la vérité. Mais le doute qui provient du scepticisme conduit à la libre-pensée, car il consiste dans l'aversion pour toute conviction qui

possède la force d'obliger, pour toute vérité définitive qui, à ce titre, entraîne une obligation intellectuelle. La libre-pensée naît de l'aversion pour toute contrainte, de l'oubli du devoir, de la légèreté; aussi la frivolité et la libre-pensée sont-elles étroitement unies. »

Vouloir douter d'une vérité que l'on a des raisons suffisantes d'accepter, est un doute déraisonnable.

Cherchez la raison de ce doute coupable, et vous trouverez que c'est toujours une maladie de l'intelligence ou une passion. La passion conduit à la paresse de l'esprit et à l'indifférence : la maladie de l'intelligence se déguise sous des opinions erronées sur la nature et les devoirs de la science.

La certitude mathématique ne se rencontre que dans les mathématiques : s'ensuit-il que toute autre chose sera incertaine?

2. Mais sur le terrain de la religion le doute n'est-il point permis, précisément en raison de tant d'obscurités et de contradictions? — Réponse : il y a là sans doute des obscurités et des contradictions apparentes. Mais n'est-ce point le cas pour toutes les choses de la vie, dans toutes les sciences? Il nous arrive souvent de connaître deux vérités, également certaines, sans apercevoir leur point de rencontre. Faites donc pour les choses de la religion ce que vous faites partout dans l'ordre de la raison.

S'il s'agit de deux faits certains, la simple apparence de la contradiction ne vous suffit pas pour rejeter l'un d'eux; vous n'en concluez qu'une chose, c'est que les forces de l'esprit humain sont limitées.

Dans le domaine de la morale et de la religion, Dieu traite les hommes non pas comme des machines à penser,

mais comme des êtres raisonnables qui, par la libre détermination de leur volonté, doivent tendre plus haut.

La vérité possède assez de lumière pour être comprise par un cœur pur : assez d'obscurité pour aveugler un cœur corrompu.

Le scepticisme tue la vie de l'esprit, il en fait un cadavre : il tue la société humaine et en fait un ramassis d'hommes qui n'ont rien à gagner ni à perdre.

Les rêves de la philosophie moderne sont-ils autre chose que les produits d'un scepticisme maladif? Bravo ! Messieurs, vous avez magnifiquement construit vos châteaux de cartes ! comment vous êtes-vous gardés de l'erreur ?

3. Les uns doutent de toutes les connaissances de la raison ; d'autres se défient de toute expérience des sens ; d'autres doutent de tout, sauf de leurs intérêts personnels. Quelle poussée en même temps vers la raison pure et vers l'expérience ! Hélas, ils brûlent la maison depuis la base jusqu'au faîte.

Le scepticisme est jusqu'à un certain point conciliable avec les égarements et les agitations de la vie : mais à l'approche de la mort, il n'est plus un calmant.

La critique est bonne, mais l'hypercriticisme est mauvais.

Le scepticisme corrompt tout ce que nous présente notre intelligence. En effet, la fleur existe-t-elle pour celui qui dissèque ? Malheur à qui, au lieu de pratiquer le bien, le dissèque trop minutieusement.

La Providence veille à ce que nous puissions avoir la certitude en tout ce dont nous devons être convaincus par rapport au but de notre vie : il faut une seule condition, la bonne volonté.

Tenez vous donc en paix et ne subtilisez pas; subtiliser ne sert à rien : ouvrez-vous à la pure lumière qui doucement descend d'en haut.

Croyez à vos sens, croyez aux faibles lueurs de votre raison, croyez à la pleine lumière de la révélation divine. La science est l'étoile de la foi; la piété est le germe de toute science. Rien n'est plus beau que de trouver réunis la lumière d'une haute sagesse et l'accomplissement silencieux des devoirs que nous prescrit l'Église.

Ne craignez pas le doute, mais usez-en de la bonne manière. Partez de la foi pour revenir à la foi. Le scepticisme vous guette pour vous ravir votre repos. L'évitez-vous sur une route, vous le rencontrez sur toutes les autres; il change d'aspect, voilà tout. Ne fuyez donc pas devant l'ennemi, mais ne le recherchez pas non plus. Quand il vous heurte, écartez-le de votre chemin. Vous devez le combattre, vous devez le vaincre, grâce à lui vous trouverez la voie de la vérité. Vous doutez non point parce que vous êtes devenu sage : mais parce que votre sagesse n'est pas encore mûre. Le doute est l'enveloppe sous laquelle le fruit doit mûrir; et lorsque le fruit sera mûr, il se dépouillera de son involucre.

CHAPITRE XLII

L'OPPOSITION ENTRE LES DEUX MANIÈRES D'ENVISAGER LE MONDE

1. Tant qu'il y aura des hommes, il y aura sur terre deux manières opposées d'envisager le monde. L'une voit dans l'homme la perfection; l'homme est la fin de toutes choses; le monde est fait pour satisfaire les désirs terrestres de l'homme. C'est l'athéisme à découvert ou l'athéisme déguisé. Cette manière de voir, un vieux livre la résume ainsi :

« Le temps de notre vie est court et fâcheux; l'homme, après la mort, n'a plus de bien à attendre, et on ne sait personne qui soit revenu des enfers.

« Parce que nous sommes nés de rien, après la mort nous serons aussi comme si nous n'avions jamais été : car le souffle est dans nos narines une fumée, et l'âme une étincelle de feu qui agite notre cœur.

« S'éteint-elle, notre corps sera cendre; l'esprit se dissipera comme un air subtil; notre vie passera comme la trace d'un nuage, elle s'évanouira comme un brouillard qui est chassé par les rayons du soleil et qui tombe appesanti par la chaleur.

« Notre nom s'oubliera avec le temps, et nul n'aura plus souvenir de nos œuvres.

« Car le temps de notre vie est le passage d'une ombre

et après la mort il n'y a plus de retour ; le sceau est posé, et nul n'en revient.

« Venez donc et jouissons des biens présents, hâtons-nous d'user des créatures pendant que nous sommes jeunes.

« Enivrons-nous des vins les plus excellents, parfumons-nous d'huile, et ne laissons pas passer la fleur du printemps.

« Couronnons-nous de roses, avant qu'elles se flétrissent (qu'il n'y ait point de pré où notre intempérance ne laisse sa trace).

« Que nul de nous ne soit étranger à nos débauches ; laissons partout des vestiges de notre joie ! Car c'est là notre sort et notre partage.

« Opprimons le juste dans sa pauvreté, n'épargnons pas la veuve, et n'ayons aucun respect pour la vieillesse et les cheveux blancs !

« Que notre force soit la loi de la justice : car ce qui est faible n'est bon à rien.

« Circonvenons le juste ! Car il nous est à charge, il est contraire à nos œuvres, il nous reproche les violations de la loi et nous déshonore en décriant les fautes de notre conduite.

« Il se vante de posséder la science de Dieu, et il s'appelle le fils de Dieu.

« Il est devenu le censeur de nos pensées mêmes.

« Sa vue nous est insupportable, parce que sa vie n'est point semblable à celle des autres et que ses voies sont toutes différentes.

« Nous sommes à ses yeux des frivoles, et il s'abstient de notre manière de vie comme d'une chose impure ; il préfère les derniers moments des justes et il se glorifie d'avoir Dieu pour père.

« Voyons (donc) si ses paroles sont véritables, et tentons l'épreuve (pour voir ce qui lui arrivera, et nous verrons) quelle sera sa fin.

« Car s'il est véritablement fils de Dieu, Dieu prendra sa défense et il le délivrera des mains de ses ennemis.

« Interrogeons-le par les outrages et par les tourments afin que nous connaissions sa douceur et que nous éprouvions sa patience.

« Condamnons-le à la mort la plus infâme ; car si ses paroles sont véritables, Dieu prendra soin de lui. » (Sagesse, II, 1-20.)

Telle est la manière moderne d'envisager le monde, et par le *monde* nous entendons les hommes qui professent cette opinion. Ceux qui ont péché par faiblesse et qui ont humblement confessé leur péché ne sont pas du « monde » ainsi entendu, mais bien ceux qui placent leur force dans le péché, qui cherchent leur satisfaction dans le péché et qui sont fiers de s'avouer pécheurs.

C'est le monde qui entraîne l'âme au péché, comme si le péché pouvait nous rendre heureux ! Le monde c'est la subordination de toute la nature au vil égoïsme ; c'est la vie au point de vue de l'homme animal, ne cherchant en toutes choses que ce qui intéresse le corps et le bien-être corporel.

Le monde est mauvais ; mais il n'a point perdu tout sentiment du bien et du vrai. Il se plaît dans la basse sensualité ; en présence de l'homme vraiment honnête, il se voile sous les faux dehors du bien ; mais, de cet homme vraiment honnête il exige une vertu sans tache. Le monde est d'autant plus indulgent que le génie est plus grand, que le visage est plus beau ; mais plus la vertu est grande, moins elle rencontre d'indulgence de la part du monde.

2. L'autre façon d'envisager le monde demande la soumission de l'homme à la Divinité qui domine l'univers; c'est celle qui est à la base du christianisme et qui a trouvé dans le christianisme sa complète expression. L'Église catholique dispose d'une multitude de moyens pour décider efficacement l'homme à se soumettre à Dieu, de fait et en vérité, comme un serviteur empressé, et à employer dans ce but toutes les choses de ce monde.

A ce point de vue, le monde n'existe pas pour satisfaire les appétits des sens et de l'orgueil de l'homme: mais il doit aider l'homme à atteindre sa destinée.

Le monde entier, ainsi que l'homme, est créé, c'est-à-dire est appelé du néant à l'existence, conservé et animé par Dieu. Les choses du monde, ainsi que l'homme, sont donc dans les mêmes relations de dépendance vis-à-vis de Dieu: l'univers et l'homme sont pour Dieu, ils doivent glorifier Dieu, leur créateur, par leur existence et par leur action. Tout l'univers se rapporte en première ligne à Dieu, et non à l'homme.

Parmi les choses créées, il en est beaucoup qui sont en rapport avec l'homme: l'homme est obligé d'en faire usage; elles l'entourent de tous côtés dans sa vie privée et dans sa vie sociale; il les utilise pour son entretien et son développement corporel et spirituel, pour les actions les plus diverses: elles exercent sur lui une influence considérable.

Mais tout ce qui est utile à l'homme n'est pas pour cela la propriété absolue de l'homme. Le temps réclame ce qu'il a donné; ce que l'homme possède n'est qu'un prêt. Il peut, il est vrai, posséder un bien propre indépendamment de son prochain, mais non pas indépendamment de Dieu. Puisque tout appartient à Dieu et dépend de Dieu, tout en ce monde, en tant qu'il se

rapporte à l'homme, ne peut avoir qu'un but : conduire l'homme à Dieu.

Dieu a fait de l'homme l'être le plus élevé, le couronnement du monde visible ; il a soumis le monde à l'homme. Les créatures ne peuvent pas être le but et la fin de l'homme, leur destinée ne peut pas se borner en dernier ressort à ce que l'homme trouve en elles la satisfaction de ses penchants : la fin dernière de l'homme est Dieu. Les créatures sont donc mises à la disposition de l'homme, afin qu'il les utilise comme des moyens pour atteindre sa fin, c'est-à-dire pour glorifier Dieu et faire son salut éternel.

On dit que le monde est mauvais. Mais il n'y aurait pas de fabricants d'idoles s'il n'y avait pas d'idolâtres.

Les créatures de Dieu atteignent leur fin d'abord en étant pour l'homme un reflet, une manifestation, une image de la splendeur divine. Si j'élève mes regards vers les horizons célestes, j'y découvre des soleils, des océans d'étoiles ; je prie et je pleure, sentant combien je suis petit.

Par les œuvres de la création, l'homme doit reconnaître l'existence et la souveraineté de Dieu. La nature est un livre qui à chaque page contient de grandes choses. Ce livre de la nature et de l'histoire, l'homme ne doit point, comme un être sans raison, le considérer avec crainte : il doit s'efforcer de deviner le sens intime que Dieu, l'auteur et le directeur de toutes choses, y a caché.

Considérez le monde comme le temple de Dieu et conduisez-vous comme dans un lieu consacré.

En second lieu les créatures atteignent leur fin en offrant à l'homme, chaque jour, et même à chaque heure, une occasion de montrer à Dieu la fidélité de sa conscience, en se comportant comme il le doit à l'égard des créatures

et des événements. L'homme marche à sa fin, non pas comme un pur esprit, mais comme un être appelé à vivre en ce monde. A ce titre, il doit utiliser les créatures pour l'entretien de sa vie corporelle et spirituelle, et pour l'accomplissement de ses devoirs d'état; en le faisant d'une manière juste et raisonnable, il accomplit la volonté de Dieu et remplit sa vocation.

En troisième lieu, l'homme a souvent l'occasion de se vaincre et de se renoncer dans l'usage des choses créées. Il doit mettre un frein aux instincts déréglés de sa nature qui le poussent vers les créatures ; il doit écarter les choses qui sont pour lui un obstacle sur la route qui le mène à Dieu. L'abstention et le renoncement sont sous ce rapport un devoir pour l'homme, devoir d'une souveraine importance qui, la plupart du temps, décide de son bonheur ou de son malheur éternel.

3. Telles sont les deux manières d'envisager le monde, les seules qui peuvent se vanter d'être conséquentes. La première écarte Dieu, permet à l'homme de se targuer de son indépendance et met le monde à ses pieds. L'autre reconnaît Dieu, et invite l'homme à user du monde comme d'un moyen d'atteindre Dieu.

La vie de tout homme — que les individus en aient conscience ou non — repose sur une certaine idée fondamentale ; il est d'une suprême importance que cette idée corresponde à la réalité.

CHAPITRE XLIII

LA VALEUR DE LA VIE

1. Avoir la tête et le cœur à leur place est pour les hommes d'une importance décisive.

Souvent les philosophes anciens et modernes ont comparé la vie à un rêve. Sous plus d'un rapport la vie humaine ressemble à un rêve, mais elle n'est pas un rêve.

a) La vie ressemble au rêve. Le rêve est rempli d'apparences ; la vie aussi. La vie ne présente que des enveloppes et des surfaces. Dans le cas le plus favorable, elle est le reflet de la vérité.

Le rêve est rempli d'illusions ; la vie aussi. Le monde n'est, comme nos salles de théâtre, qu'un décor où l'illusion est tout, où la réalité n'est rien ; au plein jour l'illusion s'évanouit.

Le rêve finit très certainement ; il n'offre rien de durable ; il en est ainsi de la vie. Rien n'est durable que le changement, rien n'est constant que la mort. La vie est une lutte contre la mort : tous, nous succombons dans la lutte.

Le rêve est court, il s'évanouit rapidement. Une voix se fit entendre un jour au prophète Isaïe, et lui dit :

« Prêche ». Il demanda : « Quoi donc ? » La voix répondit : « Toute chair est comme l'herbe, et toute sa magnificence est comme les fleurs des champs. » (Is., XL, 6.)

Le charme du rêve est rompu tout à coup, on ne sait ni quand, ni comment; il en est ainsi de la vie.

b) Mais la vie n'est cependant pas un rêve : elle est une réalité : elle n'est vécue qu'une seule fois et a pour nous une signification de la plus grande portée.

Il importe de ne point nous laisser séduire par les apparences et de bien comprendre la réalité de la vie.

Tout dans ce monde veut nous attirer à lui ; les attraits de la sensualité sont tout-puissants. Combien facilement la lumière du jugement peut être obscurcie! Prenez toujours les choses pour ce qu'elles sont en réalité.

Les biens de la terre ont cette particularité qu'on en jouit moins lorsqu'on les possède, qu'on n'en souffre lorsqu'on en est privé.

Jugez d'un plaisir non point d'après ce qu'il paraît avant d'en avoir joui, mais d'après ce qu'il est après l'avoir goûté.

Aimer le beau, parce qu'il vous conduit au Créateur, c'est sagesse ; aimer le beau pour vous attacher à lui, c'est folie.

Accoutumez-vous à une façon de parler qui soit d'accord avec la justesse de votre jugement. Si d'ordinaire vous parlez en fou, vous arriverez bientôt à penser en fou.

Gardez votre tête de la folie, et surveillez la direction de votre volonté.

Estimez les choses de ce monde dans la mesure où elles vous sont un moyen et un secours pour arriver au but; détachez-en votre désir dans la mesure où elles vous détournent de votre véritable destinée.

C'est ce qu'exige la vérité ; car en réalité ces choses n'existent que pour vous tracer le chemin qui vous conduit au but. La vie est la voie qui mène à Dieu ; gardez-vous, dans la poursuite des moyens qui mènent à la vie, de perdre la vie elle-même.

C'est ce qu'exige la noble nature de l'homme. Cette disposition de l'âme est sagesse, raison, liberté de l'esprit, ordre. Le contraire est désordre, déraison, servitude, attentat à ce qui est la propriété de Dieu, violation des droits divins.

C'est ce qu'exige enfin la prudence. Jamais nous ne trouverons dans les créatures plus que leur créateur y a mis. Si nous y cherchons le repos et le contentement, nous nous dupons et nous nous nuisons à nous-mêmes.

2. Au point de vue terrestre, la vie humaine ne réalise pas les espérances qu'elle fait naître. Le jeune homme vogue sur l'océan à pleines voiles, le vieillard s'efforce d'entrer au port sur une épave.

Un vieux poète allemand chante : « Voyez comme notre rire est mêlé de pleurs, comme notre joie est mélangée d'amertume ! voyez notre fleur, qui va se faner, lorsqu'elle croit être dans toute sa fraîcheur. »

C'est une marque de très grande sagesse que de pouvoir ici-bas se passer de richesses et de vains plaisirs.

Le repos n'est point d'ici-bas : quand nous voyons que nous allons enfin jouir, un ennemi surgit pour exercer notre énergie, un ami pour exercer notre patience.

3. Il ne faut pas estimer outre mesure les choses de la terre : mais il faut les estimer : c'est pour vous l'échelle qui conduit au ciel.

Usez de ces choses ! Au calice de la même fleur les

araignées puisent leur venin et les abeilles leur miel.

Seul, l'effort vers votre but suprême peut vous rendre la vie supportable. Vous devez avoir en vue le fruit de la vie; mais cependant l'écorce a son prix.

C'est en pensant à l'éternité, qu'on connaît le prix de la vie.

On a souvent, après Platon, comparé la vie à une prison. Sans doute, en tant que nous sommes en butte dans ce monde aux difficultés et aux abaissements, on peut comparer la vie à une prison. Mais, en elle-même et par elle-même, elle nous est donnée par notre Créateur pour notre véritable bien ; elle est la voie difficile, mais semée de bienfaits, qui nous conduit à notre patrie éternelle.

Toujours et partout, faites-vous des choses de la terre un moyen d'arriver au but éternel. Le travail est nécessaire pour remplir la tâche de votre existence. Mettez tous vos efforts à conformer votre vie au but que Dieu vous a assigné. Voulez-vous vous consacrer au bien et au beau qui feront de votre vie une existence bien remplie? Recueillez d'abord vos forces et ne reculez pas devant la difficulté du travail. L'enthousiasme, l'espérance, les vastes projets ne servent à rien. Non, il faut lutter avec les éléments et les contraindre à vous servir de moyens.

Il n'est pas jusqu'à ces événements qu'on nomme le *hasard* dont vous ne deviez faire un moyen d'atteindre le but de votre vie. Le hasard est la pierre brute à laquelle la main du sculpteur donne la vie. La Providence donne le hasard, l'homme doit l'employer pour ses desseins.

Tenez-vous au-dessus des événements, et tirez-en parti. Voulez-vous, mortel, traverser heureusement l'océan de cette vie dangereuse et aborder joyeusement au port : lorsque les vents vous sont favorables, ne vous laissez

pas dominer par l'orgueil; lorsque la tempête vous saisit, ne perdez jamais courage. Que la vertu virile soit votre gouvernail, et que votre ancre soit l'espérance. Que tour à tour elles vous portent au rivage à travers les dangers.

« Veillons, dit Sénèque, à ce que notre vie, semblable aux joyaux, ne tienne pas trop de place, mais ait beaucoup de poids et de prix. »

Une des grâces les plus importantes que Dieu accorde en cette vie, c'est de pouvoir faire beaucoup de bien.

La suprême sagesse est donc de tendre vers la patrie éternelle en jugeant et en utilisant comme il convient ce monde passager.

C'est folie de désirer des richesses périssables et d'en attendre un bonheur durable. C'est folie de courir après les honneurs pour y trouver une gloire permanente. C'est folie de croire que la destinée de l'homme consiste dans la satisfaction des plaisirs sensuels. C'est folie d'organiser sa vie comme si le terme en était ici-bas.

Songez souvent à cette expérience universelle qu'aucune satisfaction des sens n'a pu contenter l'homme, et que, pour lui, il n'est rien de pire que de souiller sa conscience.

Le sage se dit à lui-même : Je veux atteindre mon but, et cela par le meilleur et le plus court chemin; la grandeur et l'excellence du but doivent compenser les renoncements, les travaux, les fatigues et les sacrifices d'ici-bas.

CHAPITRE XLIV

LE PRIX DU TEMPS

1. Combien se bercent dans l'inconcevable erreur que leur vie ne finira jamais ou du moins pas de longtemps encore et que l'éternité ne commencera jamais !

Le temps est précieux, aussi important que l'éternité, qui elle-même dépend du temps.

« Le temps est court... et la figure de ce monde passe. » (1 Cor., VII, 29, 31.)

La nacelle rapide est emportée par le courant ; elle va doucement et constamment ; on ne s'aperçoit de sa marche en avant qu'en voyant se succéder les paysages de la rive. De même votre vie suit légèrement le fleuve uni du temps ; et vous ne vous apercevez du trajet que par la mort de vos compagnons.

Vous accusez le temps de s'être écoulé trop tôt : n'accusez que vous-même de n'avoir pas su l'employer assez tôt.

Selon l'emploi que vous en ferez, le temps est prêt à vous servir ou à vous nuire.

Celui dont les jours s'écoulent sans le rapprocher de son but, un philosophe indien le compare à un soufflet qui respire sans vivre.

Les bienheureux du ciel et les damnés de l'enfer voudraient avoir encore un peu de temps à vivre, les premiers pour accroître leur bonheur, les autres pour échapper à leur damnation par un acte de contrition.

Employez le temps, mais tout d'abord celui qui est à votre disposition. Ne louez pas toujours hier ! Ne vous confiez pas à demain ! Mettons-nous-y de tout cœur : Dieu, de là-haut, agit pour le moment présent. .

2. Vivez comme si vous deviez mourir chaque jour, travaillez comme si vous deviez vivre toujours.

Dans l'emploi du temps, considérez le vrai motif. On peut perdre son temps en occupations futiles aussi bien que par l'oisiveté.

On fait souvent beaucoup, et au fond on ne fait rien, parce qu'on ne fait pas ce qu'on doit faire.

Le fleuve du temps roule et mugit, il se précipite dans l'océan de l'éternité. Aidez-moi, Seigneur, pour que chaque jour puisse aussi me rapprocher du ciel.

Ce que vous voulez faire pour l'éternité, faites-le au plus tôt. Ne laissez pas s'écouler une heure sans l'employer, c'est peut-être la dernière : ne laissez pas la rose sans la cueillir, peut-être vous mourrez avant la rose.

CHAPITRE XLV

LOUABLE INSOUCIANCE

1. Il faut considérer et utiliser avec le plus grand soin les choses, les situations, les événements de ce monde dans la mesure où ils nous servent à atteindre notre but. Mais en soi tout doit être indifférent au sage.

Sous peine de nous causer un grand dommage, nous devons, à l'égard des choses terrestres, établir notre volonté dans une certaine indifférence, une certaine apathie, dans cette insouciance qui nous fait dire : Tout m'est égal, pourvu que la très sainte volonté de Dieu soit faite, pourvu que j'atteigne le but de ma vie.

Richesse ou pauvreté, douleur ou joie, mepris ou honneurs : tout m'est agréable, si cela plaît à Dieu et est utile à mon âme.

Cette insouciance chrétienne consiste avant tout à ne pas attacher plus d'importance aux soucis, aux choses, aux événements de notre vie que ne l'exigent et le but de notre existence et nos devoirs de conscience.

Cette disposition d'esprit est raisonnable et sage, elle est belle et noble; elle nous préserve de désillusions amères, elle nous met à l'abri de nombreux dangers et de nombreux soucis.

Cette disposition d'esprit nous permet de nous maintenir toujours dans la joie. Savoir être content est un grand art; paraître content ne sert à rien; arriver à être content est un grand bonheur: demeurer content est la perfection.

Cette perfection d'esprit nous met à même de choisir toujours, entre les moyens qui s'offrent à nous, les meilleurs et les plus convenables; nous choisirons toujours ce qui nous conduira le mieux au but. Et c'est là l'unique chose qui importe.

2. Le sage s'efforce d'accorder ses dispositions et ses sentiments avec cette insouciance philosophique de la volonté. Lorsque la sensibilité prend le dessus et que l'imagination s'émancipe, nous courons toujours risque de nous attacher d'une manière déraisonnable aux choses de cette terre et de perdre la liberté d'esprit. Combien de gens que les illusions de l'imagination et les penchants aveugles du cœur ont jetés dans les plus tristes égarements!

La différence entre ce qui nous effraye et ce qui nous attire en cette vie est moins dans la réalité que dans notre imagination et dans notre manière d'envisager les choses.

L'important n'est pas ce qui vous arrive : c'est la disposition dans laquelle vous êtes quand cette chose arrive.

Ne comptez pas sur la chance, mais soyez préparé à tous les revers.

Ne prenez pas tout à cœur; le mépris est souvent de mise. D'un rien l'imagination peut faire un évènement, comme d'une chose importante elle peut faire un rien.

Ne vous fâchez pas pour rien: sinon vous vous fâcherez bientôt pour tout.

Tout passe. Pour le bien c'est un mal; pour le mal c'est un bien. Tout est passager! Seul, ce qui est éternel importe.

Ne méconnaissez pas le prix des soucis; ce n'est pas en vain que vous êtes éprouvé; les épreuves sont le poids qui met en mouvement l'horloge de votre vie.

Si vous voulez aller au fond de toutes les choses, souvent la joie vous fera peur. Si l'on voyait préparer tous les aliments, combien dont on ne goûterait jamais!

Ne vous découragez pas, si parfois vos espérances ne se réalisent point; craindre sans cesse ne serait qu'un mauvais rêve.

3. Ouvrez votre cœur à la joie, tout en vous tenant préparé pour la lutte; apprenez à espérer dans l'adversité; quand le temps est serein, songez à la tempête. Si les soucis vous tourmentent, espérez dans le lendemain; si le bonheur vous sourit, rappelez-vous le passé.

Trop de bonheur est souvent un malheur. Un grand malheur est souvent un bonheur. Consolez-vous donc lorsqu'un malheur vous frappe; et supportez le bonheur avec intelligence.

Quand les tempêtes mugissent furieuses autour de vous, songez que la douleur n'est pas éternelle; songez que l'avenir vous apportera les roses d'une saison meilleure et plus belle. Mais quand la joie vous entoure de ses séductions et qu'on envie votre sort, rappelez-vous ce conseil : Soyez plus haut et plus grand que votre bonheur. Celui qui est le jouet de son bonheur est le jouet de l'illusion d'un moment.

Si la nature semble vous dispenser le bonheur avec partialité, entrez au cimetière, cela vous guérira.

Ne vous plaignez pas quand bien même vous seriez à

bout de forces, dans la misère et la désolation : sous le lourd marteau du malheur jaillissent les plus belles étincelles de la vertu.

La seule chose absolument nécessaire en ce monde est d'atteindre notre but. Tout le reste n'est nécessaire que relativement : on peut s'en passer, ou n'y pas réussir.

Dieu seul et ce qui nous conduit à Dieu, voilà l'unique nécessaire. Rien autre n'est indispensable. Si une espérance vous échappe, que l'espoir ne vous abandonne jamais ; pour une porte fermée, mille autres restent ouvertes.

Pour Dieu toutes choses sont égales : rien n'est grand, rien n'est petit ; si je suis ce que je dois être, je suis selon l'esprit de Dieu.

CHAPITRE XLVI

LA MORT ENSEIGNE LA VÉRITÉ.

1. Les insensés fuient la pensée de la mort; ils croient échapper à la mort en n'y pensant pas. Les sages de l'ancien temps et ceux de nos jours ont reconnu dans la mort le meilleur des maîtres.

Qu'est-ce que la mort? La fin de l'existence de toute vie terrestre. Lorsque le corps n'est plus en état d'être animé, l'homme périt, il meurt; son âme ne meurt pas, car elle possède une essence qui peut subsister et qui subsiste sans le corps. Le corps privé de la vie subit les lois de la nature inanimée.

L'âme pénètre dans un monde nouveau, dont elle n'a aucune idée, tant que, demeurant dans le corps, elle est liée aux organes de la sensibilité. La vue de l'au-delà est pour l'homme au moment de la mort ce que la vue des couleurs est pour l'aveugle-né qui vient d'être guéri.

Saint Sylvestre disait à la vue d'un cadavre : « Ce que je suis, tu l'as été; ce que tu es, je le serai. »

La mort est naturelle à l'homme, et néanmoins la séparation de l'âme et du corps est violente et douloureuse. Dieu avait voulu conférer à l'homme le don surnaturel de l'immortalité, même pour son corps; ce don a été perdu par le péché; la redoutable nature a repris ses droits, et en

pleine vie nous sommes tous dans la mort ! La vie est une lutte continuelle contre la mort ; une montre est un *Memento mori* que l'homme porte constamment sur lui.

La mort est le terme de la vie physique. Tout est passé ! Le monde physique avec toutes ses beautés et tous ses agréments, avec toutes ses peines et ses douleurs, toutes ses affaires et tous ses amusements, et tout le reste : tout cela est passé pour celui qui est mort.

Et lui-même aussi a disparu. D'autres prennent sa place, et bientôt il est oublié. Et qu'on le loue ou le dénigre encore sur terre, à quoi cela lui sert-il ? en quoi cela lui nuit-il ? il n'est plus là.

La mort est la fin de l'épreuve, de l'effort, du travail. Le drame est joué, l'acteur a quitté son costume. Le résultat — succès ou insuccès de la pièce — est fixé sans retour. L'homme reste durant toute l'éternité ce qu'il était devant Dieu.

La mort est le terme de toutes les illusions. Tant que nous vivons sur cette petite planète, les montagnes et les mers de la terre nous paraissent grandes ; les étoiles du ciel nous paraissent petites. Dangereuse illusion qui fait que les choses d'ici-bas paraissent si importantes, et les choses du ciel si minimes. La mort dissipe cette illusion.

2. La mort est le commencement de l'éternité, l'entrée dans l'autre monde, dans ce monde complètement étranger, auquel nous ne sommes nullement accoutumés. Les hommes rêvent ; la mort, c'est le réveil.

La mort est le début de la destinée éternelle, immuable, que l'homme s'est préparée ici-bas. Dans la mort, il n'y a pas de coup d'essai ; si l'on manque son coup, tout est perdu pour toujours.

Les hommes consciencieux s'endorment dans la mort, comme les enfants, fatigués d'avoir couru, s'assoupissent entre les bras de leur mère.

La mort de l'homme sans conscience est l'extinction du feu-follet dans un marais. Derrière lui une vie ignominieuse, devant lui la sombre éternité, au-dessus de lui la toute-puissance vengeresse, au-dessous de lui l'abîme de la perdition ; il porte en lui sa condamnation, cette condamnation que lui notifiait déjà, durant sa vie, chacune de ses mauvaises actions.

La terre est la salle d'attente pour le voyage dans l'autre monde. Ne vous trompez pas de train.

Dans la pensée de Dieu, la mort blesse pour guérir ; elle anéantit pour éterniser.

La lutte sur la terre c'est la nuit, la mort c'est l'aurore, et le tombeau s'éclaire du soleil de l'éternité.

La mort est certaine. La plupart des hommes pensent et vivent comme s'ils ne devaient jamais mourir ; mais cela ne change pas la vérité. Il n'y a, là, place pour aucun peut-être.

Vous mourrez ; vous ne mourrez qu'une fois ; vous mourrez bientôt. Tout nous rappelle que la vie n'est qu'une chambre d'auberge ; on entre, on regarde autour de soi, on sort.

Il est certain que vous devrez abandonner toute chose, qu'à l'heure de la mort votre âme sera ou en état de grâce ou en état de disgrâce. Le jugement, la justice, l'éternité, sont choses certaines pour vous.

Et cependant il est quelque chose d'incertain dans la mort. Vous ignorez où la mort vous attend, remarque Sénèque, c'est pourquoi attendez-la partout. Vous ignorez quand et où et comment vous mourrez, si ce sera soudainement, ou bien après de longues, pénibles et troublantes souffrances.

3. En quoi nous est utile la pensée de la mort? Elle nous préserve des erreurs les plus dangereuses.

Nous nous habituons trop facilement à vivre comme si les intérêts d'ici-bas étaient tout pour nous, ou du moins comme s'ils étaient la chose principale.

La mort nous dit que la chose la plus importante est de bien mourir. Celui qui veut vivre éternellement doit apprendre de bonne heure à bien mourir.

Toute démarche importante exige une préparation ; notre entrée dans l'éternité la demande aussi.

Nous en arrivons trop facilement à estimer pour peu de chose le péché, la violation de la conscience.

Et cependant c'est le péché qui prépare une mauvaise mort. Pensez à vos fins dernières, ô homme, et vous ne pécherez jamais.

Nous nous soucions peu de rompre avec le péché : comme si nous avions encore de très longues années à vivre, comme si du moins nous devions avoir le temps de nous amender.

La mort vient comme un voleur durant la nuit. Et alors même que nous vivrions longtemps encore, à quoi bon? Plus on vit, plus le feu mal éteint etend ses ravages, plus profondement le cancer du péché ronge l'âme qui est ulcérée.

La pensee de la mort nous enseigne comment diriger notre vie. A quoi peut servir un chemin qui n'aboutit pas à la bonne porte? Vivez toujours comme devant sûrement mourir et comme devant mourir bientôt : de la sorte vous vivrez bien.

Ce n'est pas seulement la pensée d'une vie mal employée qui est un fardeau pour l'âme du mourant : c'est aussi la pensée d'une vie laissée inutile. Voulez-vous que votre vie soit profitable? saluez chacun de vos jours

comme s'il était le premier, et recevez-le comme un don que vous ne méritez pas. Puis efforcez-vous de l'employer comme s'il était le dernier et comme si vous deviez finir avec lui.

4. Voulez-vous être sage? pensez souvent à votre mort. N'oubliez dans aucune de vos actions — quelque joyeux et gai que vous soyez d'ailleurs — que chaque pas que vous faites dans la vie est en même temps un pas vers la tombe.

Sur la tombe d'un homme pieux on grava cette inscription : « Pour trouver la vie au moment de la mort, il vécut comme quelqu'un qui doit mourir : *Ut moriens viveret, vixit ut moriturus.* » Telle doit être aussi notre ambition.

C'est là la meilleure philosophie, celle qui nous prépare à une bonne mort.

CHAPITRE XLVII

LE SERVICE DU MONDE OU LE SERVICE DE DIEU

1. Il y a deux royaumes sur la terre : ils sont fondés sur une double sujétion : l'amour du monde qui va jusqu'au mépris de Dieu, et l'amour de Dieu qui s'élève jusqu'au mépris du moi.

Dans le premier royaume, on dit : Cherchez avant tout le monde visible et ses biens : les marques extérieures d'honneur, l'argent et la jouissance des sens, et ne vous préoccupez point du royaume de Dieu : il viendra de lui-même.

Dans l'autre, on dit : Cherchez avant tout le royaume de Dieu et sa justice, et les biens de la terre vous écherront en partage, en tant qu'ils contribuent à votre salut.

C'est l'ambition qui gouverne le royaume du monde : mais dans le royaume de Dieu on se sert les uns les autres dans l'amour : les supérieurs, en veillant au bien commun ; les inférieurs, en obéissant.

Le service de Dieu songe avant tout à la perfection et à la bonté de Dieu. Ces attributs de Dieu, la nature nous les manifeste ; mais plus encore le christianisme. Dans la nature, Dieu nous dispense les bienfaits de sa toute-puis-

sance et de sa sagesse. Dans le christianisme, il se donne lui-même, il parle à l'homme comme l'ami à l'ami, il se soumet lui-même à l'homme, comme si Dieu était le serviteur, que dis-je? comme s'il était la nourriture de l'homme. C'est une condescendance sans limite, une amitié inconcevable, parce qu'elle est le fruit de l'amour infini.

2. Le culte du monde est insensé dans les fins qu'il se propose. Que sont les choses auxquelles il aspire? Combien de fois, dans la conversation, n'est-il pas question d' « intérêts », d' « interêts importants »! Cherchez ce que cela signifie, et vous trouverez : bien boire et bien manger. Le service du monde est mensonger dans ses résultats. Qu'obtient-on en effet? De combien de facteurs incalculables dépendent ces résultats, et combien ils sont douteux!

Le monde est une grande hôtellerie où il faut payer un fort écot, sans même avoir rien reçu. Que sont des espérances dont la réalisation même laisse le cœur plus altéré que jamais?

Le service du monde ne procure souvent que déshonneur et amertume. Séduire et être séduit, c'est ce qu'on appelle le monde. Quelles hideuses humiliations exige le culte de la chair! comme l'ambitieux se prosterne devant les puissants du siècle! que de soucis et de tourments misérables pour obtenir la richesse!

Les mondains sentent eux-mêmes l'amertume et la honte de leur esclavage; et cependant ils ne trouvent pas le courage de renoncer aux épluchures dont on les nourrit, et de revenir à la maison paternelle.

Le culte du monde promet beaucoup, il donne bien peu. Il nous prend ce qu'il y a de mieux et nous laisse ce

qu'il y a de pire. Réussissez-vous : attendez-vous à deux grands maux : la basse jalousie, l'injurieuse détraction. Le service du monde nous entraîne à l'improbité, nous dérobe la paix, nous rend la mort amère, nous brouille avec Dieu et nous fait passer de cette existence pleine d'amertume dans le malheur éternel.

Un prince connu par sa brutalité avait, dans les fossés de son château, un ours apprivoisé; il fit placer devant cet animal un plat rempli de miel bouillant. La plaisanterie était cruelle. Car toutes les fois que l'ours cherchait à lécher son plat favori, il se brûlait la langue et la gorge.

En dépit de la douleur, il ne renonça pas au miel. Tout en poussant des hurlements de souffrance, il avala avec une colère furieuse le liquide brûlant, jusqu'à ce qu'il périt dans les plus atroces douleurs. Ceux qui mettent leur joie à servir le monde ne sont pas des ours, mais souvent ils sont plus sots que cet ours.

Il n'est pas rare que la plus grande partie des hommes emploient la première moitié de leur vie à rendre la seconde malheureuse, et à mettre l'éternité en question.

3. Combien Walther de Vogelweide avait raison de dire : « Hélas ! on nous a empoisonnés avec des friandises, je vois l'amertume au milieu du miel. Le monde au dehors a des couleurs charmantes, des reflets chatoyants; au dedans, il est noir et sombre comme la mort. »

Le mondain est celui qui par habitude aime une créature plus que Dieu. Tout mondain est un idolâtre. « Quiconque voudra être ami de ce monde se rend ennemi de Dieu. » (Jac., IV, 4.) Le Christ dit dans le même sens : « Malheur à vous qui êtes rassasiés, parce que vous aurez faim ! Malheur à vous qui riez maintenant, parce que vous serez réduits aux pleurs et aux larmes ! » (Luc., VI, 25.)

Lorsqu'un mondain est assez habile pour dissimuler sous des apparences trompeuses la corruption de sa nature, on dit de lui qu'il est un homme d'honneur. Un écrivain célèbre disait après sa conversion : « Je ne sais pas ce qu'est un vaurien, car je ne l'ai jamais été ; mais je sais ce qu'est un honnête homme; je puis dire que c'est quelque chose d'horrible. »

Les uns, par amour des ténèbres, éteignent la lumière d'une plus haute connaissance ; les autres aiment à marcher, malgré la lumière, dans le sentier glissant du péché, d'où un souffle suffit pour les précipiter dans l'abîme.

On a, non sans raison, distingué dans le culte du monde trois degrés : le péché, le vice et l'endurcissement. Le péché est un orgueil qui flatte ; le vice est une habitude dégoûtante ; l'endurcissement, dans l'éternité, est une amère obstination. Le péché, c'est la chair ; le vice est plus spirituel, et finalement l'esprit et la volonté deviennent une douloureuse révolte dans l'éternité. Le péché enlace dans des guirlandes de roses ; le vice enchaîne dans des entraves de fer ; l'endurcissement exile dans une prison de feu.

A l'heure de la mort, le mondain ressemble à l'homme de bourse qui prend en main le bulletin financier et qui s'aperçoit qu'il n'a rempli sa serviette que de papiers sans valeur. « Les hommes de richesse n'ont rien trouvé dans leurs mains. » (Ps. LXXV, 6.)

4. L'idéal le plus élevé que puisse atteindre le mondain, c'est la suffisance qui s'adore elle-même à cause du bien qu'elle croit posséder. Au contraire, rien, en dehors de Dieu, ne satisfait le serviteur de Dieu. Lorsqu'il a tout fait, il se regarde comme un serviteur inutile et en rapporte l'honneur à Dieu. Il fait tout pour Dieu.

Le service de Dieu est justifié dans son but et dans ses conséquences. Dieu est la sainteté et la bonté même ; il est le plus pur désintéressement. Il n'a point besoin de nous ; le service que nous lui rendons ne lui sert de rien. Il veut notre véritable bien. Il dit ce qu'il veut, et il tient ce qu'il a promis.

Le service de Dieu est nécessaire. Dieu est notre maître, il ne peut pas abandonner ses droits, il ne peut pas renoncer au service que nous lui devons ; car il est le Dieu de l'ordre et de la justice. Il est l'unique maître que la mort ne nous enlève pas.

Le service de Dieu est magnifique et honorable. Qu'est le plus grand potentat de cette planète en comparaison de Dieu ? La souveraineté de Dieu sur cette terre n'est que le prélude de sa royauté dans l'autre monde. O Dieu, que votre règne nous arrive !

Si vous voulez servir Dieu, donnez-vous à lui sans réserve, comme il s'est donné à vous.

N'oubliez jamais que Dieu ne se contente pas de phrases, qu'il est le Dieu de la vérité. Le monde est mauvais, on l'entend dire de tous côtés ; et beaucoup ne remarquent pas qu'ils portent le monde dans leur cœur.

Dieu veut le cœur, la volonté, l'action. Le service de Dieu réclame de vous non pas seulement des résolutions et des paroles, mais des actes. Les pensées ressemblent aux bourgeons, les paroles ressemblent aux fleurs ; l'action énergique ressemble au fruit savoureux.

Celui qui sert Dieu souhaite Dieu, fuit tout ce qui sépare de Dieu, et se soumet en tout à la très sainte volonté de Dieu.

PREMIÈRE SEMAINE

DEUXIÈME PARTIE

LA DÉLICATESSE DE CONSCIENCE

CHAPITRE PREMIER

LA CONSCIENCE

1. L'homme est en proie à toutes sortes de soucis ; et lorsqu'il n'a pas de souci, il s'en crée. Entre tous les soucis, celui de la conscience et des devoirs de la conscience doit occuper le premier rang.

Votre vrai bonheur, enfants des hommes, ne croyez pas qu'il soit dans l'accomplissement de vos désirs ; il est dans l'accomplissement de vos devoirs. Sans la conscience du devoir, notre vie reste vide.

La conscience est le jugement que porte la raison pratique sur la valeur morale de nos actions : c'est l'application de la loi morale à nos œuvres, à nos paroles et à nos pensées; c'est un principe de la loi naturelle qui nous pousse à faire ce qui doit être, et qui nous écarte de ce qui ne doit pas être.

La conscience n'est pas le fruit de l'éducation, ou d'un développement politique, d'une coutume nationale, ou d'une législation. Dans beaucoup de ses applications particulières elle est exposée à subir ces diverses influences, elle est susceptible de modifications et d'égarements — c'est pourquoi on trouve chez les différents peuples et les différents hommes des jugements de conscience différents; — mais, dans ses applications et ses principes premiers elle est invariable et la même chez tous.

Chez tous les hommes se trouve le même penchant à se former la notion du bien et du mal, de la vertu et du vice; puis à juger que la vertu est digne de louange, le vice digne d'aversion; enfin à reconnaître cette loi, qu'il faut faire le bien et éviter le mal. Tout homme admet, dans les traits principaux, un ordre moral qui est au-dessus du caprice humain et des vicissitudes du temps, indépendant de tout développement et que tout homme doit suivre.

Il s'ensuit que la conscience a son fondement dans la nature et la raison humaines. Pour connaître les principes les plus élevés de la morale, il n'est besoin que du sens commun.

Mais la conscience tire sa raison dernière de Dieu. De même que Dieu nous a créés, de même il a gravé une loi dans notre être, pour sa gloire et pour notre bonheur.

Dieu ne commande jamais rien qui ne soit pour le bien de ceux auxquels il commande. Les commandements de Dieu sont autant de promesses de ses bienfaits. Dans le cœur de tous les hommes, Seigneur, est inscrite votre sainte loi, pour les diriger tous.

« Tout bien, dit Kant, qui n'est pas enté sur un sentiment moralement bon, n'est qu'une apparence et qu'un clinquant misérable. » Mais il aurait dû ajouter qu'il n'y a de sentiment moralement bon, que celui qui a ses racines dans l'obéissance à Dieu.

2. L'obéissance à Dieu ! Hélas ! nos philosophes modernes en sont venus à cet excès que, dans la démence de leur orgueil, ils déclarent immoral de faire le bien par obéissance à Dieu : on ne doit faire le bien que par estime pour soi-même.

Assurément, l'homme doit s'estimer pour ce qu'il est :

la plus noble des créatures et le serviteur de Dieu : — mais non pour ce qu'il n'est pas : l'auteur de toutes choses et le législateur suprême.

Pour se passer de Dieu, des hommes insensés ont voulu faire dériver la conscience de l'égoïsme humain ; comme si la conscience ne nous prescrivait une chose que parce que cette chose nous est utile, et comme si elle ne nous la défendait que parce que cela nous est nuisible. Qui donc ne sent la différence qu'il y a entre le bien moral et ce qui est utile, entre le mal moral et ce qui est nuisible? Celui qui agit d'après sa conscience ne pense pas à son utilité : il pense uniquement à ce qui lui est défendu comme mal, ou à ce qui lui est permis ou imposé comme bien.

On a dit que l'intelligence humaine est la dernière et suprême législatrice, que c'est elle qui nous indique et nous fait connaître le mal et le bien. Mais la conscience ne montre et n'indique pas simplement ce que nous devons faire : elle nous le commande et nous le prescrit, elle nous l'ordonne avec une sainte et souveraine majesté, à tout prix. Dieu seul peut prescrire de cette façon. L'intelligence humaine peut bien dire à la volonté : Si vous voulez atteindre cette fin, vous devez employer ce moyen. Mais jamais l'intelligence ne peut d'elle-même commander à la volonté avec une nécessité absolue. Pour cela, il faut une puissance qui est au-dessus de nous, une puissance absolue, sainte, une puissance dont nous dépendons.

Nous sentons qu'en allant contre cette puissance, nous bouleversons l'ordre fondamental du monde entier, autant que nous le pouvons; que par là nous manquons à notre vocation et nous attirons un malheur éternel.

3. Dieu, et Dieu seul, est donc l'auteur de cet « impé-

ratif » sacré qui se fait entendre en nous. Sans doute, la raison nous montre le devoir, mais celui qui nous prescrit notre devoir sous peine de châtiment et qui nous impose l'amour comme devoir est plus puissant que la raison. La conscience est un reflet de la Divinité dans l'âme humaine. L'homme comprend parfaitement que la souveraine puissance législatrice traduira devant elle celui qui viole volontairement cette loi intérieure, et que celui qui fait le mal devra en porter la peine.

L'homme qui obéit à sa conscience reste dans sa vocation ; c'est un homme honnête et il doit finalement être un homme heureux. L'homme qui viole sa conscience est un homme mauvais et il court au-devant de son malheur. Le malheur sort du péché, comme le ver de la pourriture.

4. Préoccupez-vous donc avant tout de votre conscience. Il n'y a qu'un bonheur ici-bas, un seul : La paix intérieure et une conscience sans tache ! La grandeur terrestre est dangereuse et la renommée n'est qu'un jouet d'enfant; ses joies ne sont que de vaines apparences : ses tourments ne sont que trop nombreux et trop réels !

Regardez souvent dans le livre de votre conscience, afin d'y voir si vos comptes sont en déficit ou en progrès. Appliquez souvent le niveau, afin de voir si l'édifice spirituel que vous élevez est d'aplomb ou incliné.

Gardez-vous, dans le soin que vous prenez de votre conscience, de vous laisser guider par l'imagination. Gardez-vous de prendre les choses trop légèrement, mais gardez-vous aussi d'une rigueur outrée. Ne considérez pas Dieu comme un tyran qui veut vous tourmenter, ni comme un ennemi qui vous guette pour vous perdre, mais comme un père qui vous aime et veut vous rendre heureux.

Si vous trouvez que vous n'êtes pas dans le droit chemin, craignez, écartez énergiquement tout ce qui pourrait vous bercer dans un calme trompeur. Si vous êtes dans le bon chemin, soyez en paix, bannissez toute inquiétude.

Les sentiments de consolation intérieure ne sont sûrs que s'ils vous poussent à Dieu et à l'accomplissement fidèle de vos devoirs. Les sentiments intérieurs qui vous rendent plus difficile le service de Dieu ne sont point, par eux-mêmes, la marque d'une mauvaise disposition d'esprit.

Éloignez de vous toute inquiétude maladive. Qui se tâte constamment le pouls, pour savoir s'il est bien portant, tombera bientôt malade.

5. La conscience nous oblige aussi à observer tous les commandements positifs que Dieu nous a donnés. Les dix commandements de la loi, de l'Ancien Testament, sont essentiellement une explication et un complément de la loi naturelle. Les dix commandements nous sont donnés simplement non pas comme un éclaircissement des vérités fondées sur la raison, mais avant tout comme l'expression de la volonté divine. Aussi commencent-ils par ces mots : « Je suis le Seigneur, votre Dieu. » Le Christ a confirmé les dix commandements (Math., v, 17), et les a perfectionnés par sa propre loi.

Dans la loi chrétienne, le précepte de l'amour de Dieu et celui de l'amour du prochain sont placés en premier lieu (Marc., xii, 30) ; de même la pratique de l'amour des ennemis et des œuvres de miséricorde (Math., xxv, 35, sq.) ; enfin la loi chrétienne fait particulièrement ressortir l'importance de la sainteté intérieure.

Les dix commandements sont la grande charte, *Magna Charta*, qui embrasse toute la vie et ordonne tous les rapports : d'abord les rapports avec Dieu, en second lieu

les rapports des hommes entre eux, en troisième lieu les questions de propriété, en quatrième lieu la vie appétitive.

CHAPITRE II

DEVOIRS DE CONSCIENCE ENVERS DIEU

1. Le premier commandement se rapporte au culte intérieur que nous devons à Dieu ; le second, à la violation du respect dû à Dieu : le troisième, au culte extérieur.

Nous devons reconnaître l'infinie grandeur de Dieu et notre dépendance envers lui ; en d'autres termes nous devons adorer Dieu, et Dieu seul. Dieu est tout, et nous ne sommes rien. A l'adoration doivent intérieurement s'unir la soumission de l'esprit à Dieu dans la foi, et la soumission de la volonté dans l'espérance et la charité.

Il est dans notre nature que nos sentiments s'expriment au dehors. L'extérieur uni naturellement à l'intérieur est chose précieuse et utile. L'extérieur sans l'intérieur est sans valeur et hypocrite.

La vraie piété n'est pas bigote, elle ne néglige aucun des devoirs de son état, elle ne se rend pas désagréable au prochain. De même que le liquide prend la forme du vase dans lequel on le verse, de même la vraie piété s'adapte à toutes les vocations et à tous les états. L'accomplissement fidèle des devoirs de notre état fait partie de l'adoration que nous devons à Dieu.

Tout sacrifice absolu de l'homme à une créature est

une impiété. Le dieu des avares, c'est l'argent ; celui des hommes sensuels est une divinité de chair quelconque. Le dieu de l'ivrogne, c'est la bouteille.

2. Il y a un respect que nous devons à Dieu et auquel nous ne pouvons manquer d'aucune façon. On doit en particulier se garder dans la colère de souhaiter le mal en invoquant le saint nom de Dieu, de prononcer directement ou indirectement contre Dieu des paroles outrageuses, de décrier ce qui est spécialement destiné au service de Dieu. Celui qui viole un serment ou un vœu important se rend coupable d'une faute grave. « On ne se moque pas de Dieu impunément. » (Gal., VI, 7.)

3. Toute notre vie doit être un culte rendu à Dieu. Mais, de plus, l'homme doit rendre à Dieu ce culte particulier qui consiste dans des observances exclusivement religieuses. Sans la sanctification du dimanche, pas de culte. Il est conforme à la nature humaine que le septième jour soit régulièrement un jour de repos et que par extraordinaire il y ait quelques autres jours de repos. L'homme est né pour le travail, mais il ne doit pas s'absorber entièrement dans son travail.

CHAPITRE III

DEVOIRS DE CONSCIENCE ENVERS LES HOMMES

1. Le quatrième commandement règle les rapports entre supérieurs et inférieurs. Le cinquième commandement règle les rapports des hommes entre eux sur la question de la vie. Le sixième commandement règle la vie de l'espèce.

Dieu a clairement signifié, dans la nature, qu'il voulait des supérieurs et des inférieurs, et des rapports de dépendance entre les hommes. Celui qui obéit à des supérieurs légitimes obéit donc à Dieu; celui qui se révolte contre eux se révolte contre Dieu.

Les supérieurs, et particulièrement les parents, sont les représentants de Dieu. Dans le plan divin, la famille doit être une école où l'homme apprend à obéir, à obéir à Dieu et à obéir à un supérieur quel qu'il soit.

Les enfants doivent à leurs parents l'amour, le respect, l'obéissance. « Enfants, obéissez à vos parents en toutes choses. » (Col., III, 20.) « Celui qui ne pense pas à son père et à sa mère, Dieu l'oublie et le fait périr. » (Eccl., XXIII, 18-19.) « Que les corbeaux arrachent et que les aigles dévorent l'œil de celui qui se raille de son père. » (Prov., XXX, 17.)

Le quatrième commandement règle aussi les rapports entre les supérieurs ecclésiastiques et les fidèles, entre l'autorité séculière et les sujets, entre les maîtres et les serviteurs.

2. On ne doit nuire ni à soi-même ni au prochain, dans sa vie, dans son corps, dans son âme.

On pèche contre sa propre vie, lorsqu'on compromet sa santé par intempérance, ou qu'on expose sa vie sans nécessité. On pèche contre la vie de l'âme lorsqu'on se met volontairement dans l'occasion prochaine de pécher, ou lorsqu'on néglige, par nonchalance ou par passion, ce qui est nécessaire pour maintenir vivants dans le cœur les sentiments chrétiens.

On pèche contre le prochain par haine, inimitié, aversion volontairement nourrie, par malédiction, colère, dureté, injures, mauvais traitements, homicide.

On pèche contre la vie spirituelle du prochain par séduction et incitation au péché, par scandale et mauvais exemple.

Si vous vivez dans l'inimitié avec quelqu'un, vous devez exciter en vous la volonté sérieuse de pardonner à votre ennemi. Si vous avez nui au prochain dans son corps ou dans son âme, vous êtes tenu de réparer le préjudice causé, selon votre pouvoir.

3. Dans le sixième commandement, Dieu ordonne de maîtriser et de discipliner les plus dangereuses et les plus pernicieuses des passions. Il est défendu de faire, de dire, d'écouter, de regarder, de lire, sans raison suffisante, ce qui en soi et par soi est propre à soulever d'une façon désordonnée la basse sensualité.

On ne joue pas avec le feu. C'est pourquoi tout ce

que l'on fait, dit ou pense volontairement, avec réflexion et en parfaite connaissance de cause contre ce commandement, est péché mortel.

Sur cent individus qui se tiennent éloignés de toute vie religieuse, il pourrait bien se faire qu'il y en eût quatre-vingt-dix-neuf qui ne pratiquent pas parce qu'ils sont esclaves de la sensualité.

CHAPITRE IV

DEVOIRS DE CONSCIENCE ENVERS LA PROPRIÉTÉ ET L'HONNEUR DU PROCHAIN

1. Le septième commandement défend le vol, la rapine, la fraude ; il défend d'endommager ou de retenir injustement le bien d'autrui. On pèche contre ce commandement lorsqu'on dérobe secrètement quelque chose au prochain, lorsqu'on le trompe ou qu'on l'exploite dans le commerce, lorsqu'on porte dommage au bien d'autrui, lorsqu'on ne restitue pas, quand on le peut, un objet trouvé. On ne peut pas retenir le bien qui appartient à un autre. On doit réparer le dommage qu'on a causé.

Le droit d'acquérir et de posséder est dans la nature des choses. La société humaine ne pourrait exister sans le droit de propriété privée. Mais personne n'a de droit absolu sur ce qui lui appartient. Ce droit appartient à Dieu, qui demandera compte aux hommes du bon emploi de leurs biens.

2. Dans le huitième commandement, Dieu défend toute atteinte à l'honneur du prochain, ainsi que tout mensonge. L'honneur est un bien précieux. Le sentiment de l'honneur et l'aversion contre ce qui peut y porter atteinte

sont profondément enracinés dans notre âme. De même, donc, que chacun doit dans la mesure convenable veiller à son propre honneur, de même on doit éviter, avant toute chose, ce qui peut nuire au prochain sous ce rapport.

La calomnie est un vice détestable. Le venin de la calomnie nuit à trois personnes à la fois : à celui qui fait la calomnie, à celui qui l'écoute, à celui qui en souffre.

Le dommage causé n'est pas toujours direct : il n'en est que plus grand. Les calomnies, comme les bombes, décrivent toujours une courbe avant de frapper et de détruire. Et cependant, ce vice est si répandu! Personne ne se croit tenu de rechercher la vérité; personne ne se croit obligé de se demander si l'on a bien jugé, si l'on n'a pas accusé faussement et méchamment. « On dit, on dit... » ; quelle lâche excuse !

On doit éviter non seulement la calomnie, mais aussi la médisance et la délation; on doit éviter de prêter une oreille complaisante aux discours qui portent atteinte à l'honneur; on doit éviter le soupçon et l'injure. Le soupçon est fertile en inventions. Il vaut mieux se tromper en pensant du bien des méchants que du mal des bons.

Ce commandement de Dieu interdit également toute fausseté, telle que le mensonge, l'hypocrisie, la flatterie.

Il ne faut jamais dire une chose qui soit contre la vérité pour tromper les autres. Il ne faut jamais, dans votre intérêt, louer quelqu'un en sa présence au delà de ce que vous pensez de lui.

CHAPITRE V

PÉCHÉS D'OMISSION

Non seulement l'homme doit éviter le mal : il doit faire le bien.

On pèche donc non seulement par des pensées, des paroles, des actes mauvais, mais aussi en négligeant de faire les bonnes œuvres auxquelles on est obligé.

Nous ne sommes pas tenus à faire toutes les bonnes œuvres; mais il en est auxquelles nous sommes tenus.

Ne pas faire le bien que l'on doit équivaut à commettre le mal.

On a reproché à Dante d'avoir mis dans les cercles les plus élevés de l'enfer des multitudes de damnés qui, durant leur vie, n'ont commis aucun mal, mais aussi n'ont fait aucun bien, des damnés « qui ont vécu sans honte mais sans mérite ». Et cependant le poète n'a fait qu'exprimer une vérité chrétienne.

Le Christ maudit le figuier, non pas parce qu'il portait des fruits vénéneux, mais parce qu'il ne donnait aucun fruit.

Le Seigneur condamne le serviteur inutile, non pas parce qu'il dissipe ce qui lui a été confié, mais parce qu'il le rend sans l'avoir fait fructifier.

Au jour du dernier jugement, il suffira d'avoir négligé les œuvres de charité envers le prochain pour mériter la mort éternelle.

CHAPITRE VI

LA VIE APPÉTITIVE DE L'HOMME

1. Dans les neuvième et dixième commandements Dieu règle la vie appétitive de l'âme. La bonté ou la malice de l'homme dépendent de la façon dont il se conduit à l'égard de ses facultés appétitives.

« L'homme voit ce qui paraît à l'extérieur, mais Dieu voit le cœur. » (1 Rois, XVI, 7.)

Les premiers mouvements désordonnés de la faculté appétitive sont intimement unis à notre nature; nous ne pouvons les chasser de notre cœur, mais on peut empêcher leurs fruits, qui sont les péchés, de mûrir; on peut les affaiblir, les modérer, les diminuer, les détruire, jusqu'à un certain point. (Gal., V, 17.) Le péché commence là où commence la liberté de la volonté.

Les mouvements de la faculté appétitive se montrent partout; mais ils ne sont pas partout le motif de nos actions.

Platon considère l'homme comme un être à part, composé de parties de différentes natures; la concupiscence s'étend dans l'homme aussi loin que possible et renferme en elle les têtes de nombreux animaux, c'est-à-dire des inclinations nombreuses.

Pour défendre une place forte contre de nombreux ennemis, il faut deux choses : la vigilance et la force.

La plupart des hommes doivent se tenir en garde contre les désirs désordonnés des jouissances sensuelles et des biens terrestres.

Dans le commandement formel de combattre la triple concupiscence — la cupidité, l'orgueil, la sensualité, — l'homme possède la méthode la plus efficace d'éviter tous les péchés.

Le neuvième commandement défend d'abord de convoiter la femme d'autrui (Math., v, 27, 28) ; il interdit ensuite toutes les pensées et tous les désirs contraires à la chasteté. (Prov., xv, 26.)

Se complaire dans l'objet d'une imagination impure est coupable et, par suite, défendu.

De la pensée naît le désir, et du désir l'action. (Math., xv, 18.)

On pèche par mauvaises pensées lorsqu'on s'y complaît volontairement, c'est-à-dire lorsqu'on s'arrête avec plaisir à l'objet coupable de ces pensées et de ces représentations, en ayant conscience que cela est défendu.

Penser à des choses impures est un péché pour celui qui n'a aucune raison de le faire et qui s'expose ainsi au danger de consentir et de prendre plaisir à ces pensées.

Dieu veut que l'homme tende uniquement à ce qui est honnête et saint. (Philip., iv, 8.)

Le dixième commandement défend tout désir désordonné de ce qui peut être un gain, qu'il s'agisse de l'honneur ou des autres biens terrestres ; il prescrit de donner à chacun ce qui lui appartient et de se contenter de ce qu'on possède.

2. Soyez juste et n'accusez ou n'excusez votre propre

cœur qu'après mûre réflexion ; si vous l'excusez sans raison, il devient téméraire et mauvais ; si vous l'accusez sans motifs, vous le découragez.

Les pensées et les désirs, tant que la volonté n'y prend point part, ne sont dignes ni de blâme ni de louange. C'est la volonté libre qui décide. (Eccli., XXXI, 10, 11.)

En tout ce qui concerne la vie appétitive, il est souverainement important de surveiller la volonté. Souvent de fausses convoitises font commettre des péchés graves, parce qu'il y a délibération et consentement. Tout d'abord se forme dans votre âme une simple pensée, puis une vive représentation, puis un plaisir et une émotion coupable, enfin le consentement. Celui qui règle ses convoitises n'a pas de peine à régler sa vie.

Le jardinier doit veiller à la direction que prennent les jeunes arbres ; et l'homme doit veiller à la direction que suivent les penchants de son cœur.

Les mauvais désirs cherchent partout leur appui, leur excuse et leur justification dans des phrases toutes faites qu'on se répète avec une intelligence non pas éclairée par la lumière de la vérité, mais obscurcie par les ténèbres de la passion. Soyez en garde contre de telles phrases.

CHAPITRE VII

SOIN PRATIQUE DE LA CONSCIENCE

1. Relativement au passé, le soin pratique de la conscience doit s'exercer dans l'examen général de conscience par rapport à chaque commandement. En effet, il faut tout d'abord connaître son état intérieur tel qu'il est en réalité. Relativement à l'avenir, l'examen doit se porter sur un point déterminé. Car celui qui veut considérer trop de choses en même temps, d'ordinaire ne considère rien avec l'attention requise.

Au sujet de cet examen particulier, le célèbre physicien et homme d'État Benjamin Franklin raconte ce qui suit dans son autobiographie : « A l'âge de vingt-deux ans, je conçus le courageux et difficile projet de tendre à la perfection morale. Je voulais triompher, en tout et toujours, du mal où pouvaient me porter l'inclination naturelle, l'habitude ou la société.

« Comme je savais ou croyais savoir ce qui est juste et ce qui est injuste, je ne voyais pas pourquoi je ne pourrais pas toujours pratiquer l'un et éviter l'autre. Mais je découvris bientôt que j'avais entrepris une tâche beaucoup plus difficile que je ne me l'étais imaginé. Tandis que je donnais tous mes soins à me préserver

d'une faute, j'étais fréquemment surpris par une autre ; l'habitude prenait le pas sur la vigilance ; et l'inclination était parfois plus forte que la raison.

« J'en arrivai à cette conclusion : la simple conviction spéculative qu'il est de notre intérêt d'être parfaitement vertueux ne suffit point à nous préserver des faux pas, et les habitudes contraires à la vertu doivent être détruites, le bien acquis et affermi, avant que nous puissions avoir quelque confiance dans la rectitude stable et uniforme de notre conduite.

2. « Dans ce but, je fis une liste de différentes vertus. Comme mon dessein était d'acquérir l'habitude de toutes ces vertus, je crus qu'il convenait de ne pas éparpiller mon attention en essayant tout en même temps, mais plutôt de la fixer sur une seule vertu à la fois ; et lorsque je m'en serais rendu maître, de passer à une autre ; et ainsi de suite, jusqu'à ce que je les aie toutes parcourues.

« Pour pouvoir entreprendre un examen quotidien, je me fis un petit livre ; je divisai chaque page de telle sorte qu'elle eût sept cases, une pour chaque jour de la semaine, afin de noter par un signe chaque faute. Je fis précéder ce tableau d'une petite prière, où je demandais à Dieu son assistance. Chaque soir je marquai les faux pas ; pendant toute une semaine je ne fis porter mon attention particulière que sur une vertu.

« A ma grande surprise, je constatai beaucoup plus de fautes que je ne me l'imaginais ; mais j'avais la satisfaction de les voir décroître.

« Souvent j'eus la tentation d'abandonner mon entreprise ; il me semblait qu'une exactitude aussi consciencieuse que celle que j'attendais de moi était une espèce d'enfantillage dans les choses morales.

« Cependant je continuai à pratiquer cet exercice. Et bien que je n'aie jamais atteint la perfection que j'ambitionnais, et que je sois resté bien en deçà, cependant j'étais, grâce à mes efforts, un homme meilleur et plus heureux que je l'eusse jamais été sans une telle précaution : tout comme ceux qui, en imitant les modèles d'écriture gravés sur cuivre, n'atteignent jamais la perfection de ces modèles, mais améliorent cependant leur écriture... Au début je m'étais proposé douze vertus ; mais sur la remarque qui me fut faite que j'étais en général un orgueilleux, j'ajoutai encore l'humilité. Sans doute, je n'ai pas très bien réussi à acquérir le fond même de cette vertu, mais je suis très bien arrivé à m'en donner l'apparence.

« Je fais cette déclaration dans l'intérêt de mes descendants, pour leur apprendre que leur ancêtre doit, avec la bénédiction de Dieu, à ce petit artifice le bonheur constant de sa vie jusqu'à sa soixante-dix-neuvième année. »

Il ne faut point, cependant, nous contenter : de « l'apparence de l'humilité » ; nous devons avoir en vue l'humilité véritable.

CHAPITRE VIII

LE PLUS GRAND OBSTACLE

1. Humble soumission à Dieu — telle est la destinée de l'homme, sa raison d'être, — l'unique nécessaire.

Le penchant de l'esprit humain à l'indépendance désordonnée, à l'orgueil, forme la première et la plus grande difficulté à laquelle l'homme se heurte quand il envisage le but de sa vie ; il lui est difficile de ne pas plus tenir à lui, qu'il ne le mérite en réalité ; infatué de sa personne il devient un révolutionnaire contre Dieu.

De même que la nature animale est pour l'homme le principe de son penchant pour la sensualité, de même le danger de l'orgueil est dans la conscience qu'il a de la hauteur de son intelligence.

Eschyle a dit : « L'orgueil dans sa fleur a pour fruit la faute qui nous fait moissonner la peine et les larmes. »

Il est des singes qui cherchent toujours et partout à monter au sommet. S'ils sont dans la forêt, ils grimpent sur les plus hautes cimes des arbres ; s'ils sont emprisonnés dans une chambre, ils échafaudent les chaises sur les tables pour pouvoir tout contempler avec satisfaction d'un endroit très élevé. Tel l'orgueilleux, qui, dans toutes les conditions de la vie, s'efforce d'occuper la plus haute

place. Le devoir de tout homme est de tenir en laisse son orgueil, ce monstre toujours inquiet.

L'orgueil est la source la plus féconde d'erreurs funestes. Saint Augustin pense qu'il y a des hommes que l'orgueil fait délirer : *homines superbe delirantes*. Le fait est que les coryphées de la philosophie non chrétienne s'accusent réciproquement de folie et de pis encore.

Il ne peut y avoir de bonheur là où est l'orgueil. Heureux celui qui accepte avec joie tous les dons qui lui sont faits. Celui qui est plein d'orgueil est éternellement maussade : il n'est jamais satisfait des dons qu'il possède et il s'imagine que ce que les autres ont reçu est un tort qui lui est fait.

Les plus hautes places du ciel sont pour les plus humbles, et les plus profondes prisons de l'enfer sont pour les plus orgueilleux.

2. A l'orgueil est opposée la vertu d'humilité. L'humilité est la soumission à Dieu, ou plutôt le détachement de soi-même que cette vertu requiert ; elle est la vertu de la volonté par laquelle nous nous considérons tels que nous sommes réellement, de telle sorte que nous ne voulons ni être ni paraître plus que ne l'exige la vérité, et que nous nous soumettons librement à l'ordre voulu par Dieu.

Qui êtes-vous donc pour croire que vous ne devez tenir aucun compte de la volonté de Dieu ? Qu'êtes-vous, demande un profond psychologue (le Père A. M. Weiss), en comparaison des autres hommes ? Montrez tout ce que vous vous imaginez posséder en grandeur et en puissance ; exagérez-le autant que vous pourrez : possédez-vous des avantages corporels ? d'autres ne les possèdent-ils pas ? La richesse et la considération ? d'autres ne les

ont-ils pas? La science et la vertu? d'autres n'en sont-ils pas doués?

Qu'êtes-vous dans ce monde? Jusqu'où s'étend votre réputation? Même dans le petit cercle où vous vous mouvez, il en est d'autres qui, sous bien des rapports, vous dépassent, vous surpassent, vous éclipsent.

Qu'est votre intelligence? que sont vos actes et vos facultés en comparaison de toute l'humanité! Vous mourez, et bientôt quelques-uns seulement savent l'endroit où vos ossements tombent en poussière. La fleur des champs, où est-elle? Le léger nuage, où est-il? Comme la vague du ruisseau a bientôt disparu! Cherchez donc une gouttelette dans la mer, un grain de sable sur la vaste plage!

Et que sont toutes les grandeurs de la terre en comparaison du monde des esprits? Comme notre planète et tous ses habitants disparaissent! Que sont toutes les générations des hommes et toutes les phalanges des anges en comparaison de Dieu et de l'infini?

3. Et vous, enfant de l'homme, cendre et poussière, vous pourriez vous prévaloir contre Dieu? D'où venez-vous? Où allez-vous? Voici votre berceau! Voilà votre tombe! Qu'êtes-vous en vertu et en sainteté? Vous ne croyez pas vous-même à ces avantages; et le peu que vous en avez, combien est-il altéré par les imperfections et les défauts! Qu'êtes-vous par votre volonté? la moindre difficulté vous décourage. Qu'êtes-vous par votre intelligence? Vous avez longtemps pâli sur les livres et que savez-vous? Retranchez de vos connaissances et de vos discours ce que vous avez entendu et pris des autres : que reste-t-il encore? Et qu'êtes-vous par votre existence terrestre? faiblesse, petitesse, fange, cloaque vivant recou-

vert de neige ! Pauvre infortuné, vous êtes assis sur un tas de fumier et vous vous croyez un roi ! Vous n'êtes rien par vous-même dans l'ordre de la nature ; dans l'ordre de la vertu, vous êtes moins que rien, à cause de vos péchés.

4. Pour affermir l'homme dans une salutaire humilité rien de plus efficace que le souvenir de ses péchés passés. Des penseurs chrétiens sont d'avis que si Dieu n'empêche pas les péchés c'est afin que l'homme trouve dans la conscience qu'il a de sa culpabilité une excitation à l'humilité et à la honte de lui-même.

Ne seriez-vous pas honteux jusqu'au plus profond de vous-même si telles ou telles gens honnêtes connaissaient toutes vos pensées, vos désirs, vos paroles et vos œuvres ? Donc, ne devriez-vous pas mourir de honte en pensant que Dieu, qui sait tout, pénètre votre absolue pauvreté ?

CHAPITRE IX

LES INSUFFISANCES DE L'EXISTENCE HUMAINE

1. Pour préparer l'esprit humain à se connaître parfaitement, il est bon de ramener souvent son regard sur les insuffisances de l'existence humaine. Combien rebutante, insipide, plate et infructueuse, semble toute l'agitation de ce monde! Fi donc de ce monde! C'est un jardin inculte qui monte en graine! L'ivraie le remplit entièrement.

Platon pensait, en considérant les conditions de l'existence humaine, que le séjour de l'âme en ce monde était une punition, un état violent, contre nature, comparable à une prison.

Mais comment admettre que l'âme humaine a déjà existé avant son union avec le corps? qu'elle est châtiée d'une façon si positive pour des fautes dont elle n'a pas la moindre conscience?

De plus, l'union de l'âme et du corps n'est point un état violent et contre nature. La vie d'ici-bas est pour nous la voie naturelle vers notre but : elle nous offre les moyens dont nous devons faire l'usage approprié à la fin de notre existence. Le monde matériel n'est pas notre patrie : il est le chemin qui doit nous y conduire, chemin magnifique, chemin dont la splendide parure nous laisse deviner à chaque pas la grandeur et l'infinité de Celui qui nous attend au terme du voyage. L'homme doit être ici-bas

comme un voyageur dont le bonheur est de se savoir sur la route qui le mène au but, mais qui ne s'attend pas à ce que la route soit sans difficultés et sans fatigues.

2. De fait, notre condition ici-bas ressemble, par ses difficultés et ses humiliations, à une prison où, loin de notre patrie éternelle, nous sommes enchaînés par les liens de la sensualité animale et accablés de peines nombreuses. Il n'est pas jusqu'aux agréments de la vie eux-mêmes qui ne soient pour nous un fardeau et un danger.

L'homme entend dans l'intime de lui-même deux voix qui l'attirent : l'une l'avertit de se maintenir dans le chemin qui le conduit à sa destinée ; l'autre l'invite à chercher sa consolation dans les charmes de la route et à s'arrêter indéfiniment. Au dehors il entend deux voix : le monde, avec ses richesses, ses biens et ses promesses, ne lui parle pas seulement le langage de la raison pour lui indiquer le vrai chemin : il lui parle aussi le langage de la tentation pour montrer la fréquentation du monde comme la chose la plus importante ; il n'est point besoin d'être chrétien pour reconnaître combien est dangereuse la voix de cette sirène.

Ainsi nous voyons que la nature humaine est sujette à des ennuis et à des difficultés de toutes sortes.

3. Dans les plans primitifs du Créateur, l'homme aurait été soustrait, par un don de la grâce, aux insuffisances et aux faiblesses de sa nature. Ce don que Dieu faisait par pur amour a été perdu par la faute personnelle d'Adam et par la faute de la race humaine dans Adam, et l'homme est retombé dans son état naturel avec toutes les imperfections inhérentes à la nature humaine.

Et qu'est-il advenu de l'homme? En dehors de lui se déchaîne la tempête des tribulations qui le tourmentent de tous côtés. Au dedans, c'est la lutte continuelle, entre la partie supérieure et la partie inférieure de la nature humaine. Chacun se plaint avec l'Apôtre : « Je suis charnel, vendu pour être assujetti au péché ; je ne fais pas le bien que je veux, mais je fais le mal que je hais ; je trouve en moi la volonté de faire le bien, mais je ne trouve pas le moyen de l'accomplir. » (Rom., VII, 14, seq.) Le Sauveur dit à ses disciples : « L'esprit est prompt, mais la chair est faible. » (Math., XXVI, 41.)

Telles sont les conséquences du péché originel !

4. La science moderne torture la statistique pour arriver à faire un portrait avantageux de l'homme de capacité moyenne. « L'homme moyen, dit un statisticien, tient suffisamment le milieu entre le bien et le mal ; c'est un assemblage de toutes les faiblesses et de toutes les passions, mais aussi de toutes les vertus de la race humaine. Sa conscience est une sorte de mosaïque : on y retrouve quelque chose de toutes les scélératesses comme de toutes les actions nobles et généreuses qui se sont accomplies. Il en va de même de ses qualités intellectuelles. C'est un mélange de folie et de bon sens. »

Mais c'est là un portrait imaginaire ; car la part du bien et du noble semble être de beaucoup la moindre.

Le penchant au mal et la préoccupation de cacher ce mal à ses propres yeux et aux yeux de son prochain sont profondément ancrés dans la nature humaine.

Pécheur et hypocrite ! L'homme pèche, et il ne veut pas s'avouer coupable ; personne ne fait le bien, et tout le monde veut l'avoir fait.

CHAPITRE X

NOTION ET ESSENCE DU PÉCHÉ

1. Le péché est la honte suprême et le mal souverain, parce qu'il met l'homme en opposition avec Dieu. C'est pourquoi rien ne préserve mieux des dangers de l'orgueil que le souvenir des péchés commis.

Cette question s'impose au pécheur : Que dois-je penser de moi en considérant mes péchés passés? Que dois-je faire? Est-il chose plus importante pour moi que de veiller, à l'avenir, à éviter le péché selon mes forces? C'est pourquoi il y a une haute sagesse à juger sainement de la nature du péché.

Efforcez-vous avant tout d'avoir présente à l'esprit la véritable notion du péché.

On a prétendu que le péché est une propriété innée de la nature, une faiblesse naturelle et une insuffisance de notre nature ou encore la substance même de l'homme; qu'il est une chose qu'on ne peut éviter.

Ceux qui parlent de la sorte sont dans une funeste erreur. Il y a dans la nature de l'homme bien des choses qu'il ne peut modifier (penchant à l'orgueil et à la sensualité, propension particulière à la colère, à la vanité, à la contradiction, à la paresse, à l'entêtement, etc.), et qui l'inclinent avec plus ou moins de force au péché. Mais rien de cela n'est le péché. Le péché ne peut commencer

que là où commence le mouvement de la volonté libre. Celui qui considère sa vie passée distingue clairement entre les excitations naturelles au péché et les actes, les paroles, les pensées qu'il aurait pu éviter s'il l'avait voulu.

Le péché a ses racines dans la volonté libre : il consiste dans la transgression volontaire de la volonté divine connue de l'homme, de la loi divine, telle qu'elle se manifeste à notre intelligence, à notre conscience, ou qu'elle nous est dévoilée par le Christ ou par quelque autorité légitime dans la famille, l'Église ou l'État.

2. En quoi donc consiste l'absurdité du péché ?

On a dit que le péché est condamnable parce qu'il est en contradiction avec la raison et parce que l'homme qui pèche déshonore sa propre nature.

Sans aucun doute, le péché est haïssable et contraire à la raison. Voilà pourquoi celui qui est surpris en flagrant délit de mensonge, de vol ou de quelque autre péché, rougit de honte involontairement. Comment pourrait-il sortir du plaisir des yeux, du plaisir de la chair, de l'orgueil de la vie, quelque chose qui ne fût pas haïssable et contraire à la raison? Mais ce n'est point cela qui, à proprement parler, rend le péché absurde et condamnable.

On a dit qu'il faut haïr le péché parce qu'il rend l'homme malheureux ici-bas et qu'il jette le trouble dans toutes les relations de la vie. Rien de plus vrai. Mais est-ce bien la raison dernière qui fait que nous devons détester le péché?

Non ! Essentiellement, le péché est une révolte contre la très sainte volonté de Dieu. Un esprit intelligent comprend sans peine que tout ce que Dieu prescrit est bon, beau et noble. Et cependant la volonté s'insurge, dans sa

folle arrogance, contre Dieu, par amour pour une créature fragile, pour une satisfaction vulgaire. La créature se met au-dessus du Créateur : elle veut mieux que Dieu savoir ce qu'elle doit faire !

Le péché est une révolte contre la sagesse législatrice et le pouvoir souverain de Dieu, un mépris de sa justice vengeresse, une rébellion contre l'ordonnance du monde voulue par Dieu.

Celui qui pèche volontairement attente à lui-même et à son bonheur, mais le pire est que le péché est une offense contre Dieu : celui qui pèche refuse à Dieu le service qu'il lui doit personnellement ; c'est, pour ainsi dire, un attentat contre Dieu même.

Et tout cela pour un misérable rien, par un aveuglement volontaire, par une faiblesse dégradante de la volonté, par dédain de la dignité humaine, par la méconnaissance la plus ingrate des bienfaits divins.

3. Dans le péché on doit distinguer l'enveloppe et le noyau.

A considérer son enveloppe extérieure, le péché n'a pas une importance d'une grande portée. Dans le courant de la vie humaine, qu'importe un vol d'un million, un assassinat, un adultère ? Pas beaucoup plus que la faute d'Adam mordant la pomme.

Mais, à le prendre dans son essence, le péché est la transgression d'un ordre divin, la révolte d'un misérable ver de terre contre le Dieu trois fois saint, le bouleversement de l'ordre primordial du monde, une offense faite à Dieu, parce que le péché dérobe à Dieu l'honneur qui lui est dû.

Dans le péché il n'y a que folie, manque de caractère, déloyauté, vulgarité, ingratitude. Que sont tous vos soi-disant avantages, en comparaison de vos péchés ?

CHAPITRE XI

LE PÉCHÉ DEVANT LE TRIBUNAL DE DIEU

1. Devant le tribunal de la raison humaine, le péché n'est pas seulement une faiblesse de la nature, une atteinte portée à la dignité humaine, la source de la misère ici-bas : il est, en outre, une révolte contre Dieu, le pire des maux, un désordre infiniment grand, et une injure faite à Dieu.

C'est ainsi que la raison juge le péché et, à la révélation chrétienne, nous voyons que le tribunal de Dieu confirme ce jugement. Comment Dieu a-t-il jugé le péché?

Dieu n'a pas créé seulement la matière, et, dans l'homme, un composé de matière et d'esprit : il a aussi créé de purs esprits, les anges. De même que les hommes, les anges étaient destinés à contempler Dieu. Ils devaient mériter cette grâce, et, par conséquent, passer par une épreuve. Beaucoup ne soutinrent pas cette épreuve. Avant leur chute ils étaient les prémices et les étoiles matinières de la création, ils resplendissaient des dons les plus précieux de la grâce. A la suite de leur péché ils furent pour jamais enchaînés dans un lieu de bannissement, d'épouvante, de tourments. Dieu les rejeta pour toujours, et Dieu est saint, juste et bon. Il les rejeta par

suite de son aversion et de sa haine infinies contre le péché. Quel abîme infini de malice, d'absurdité, d'injustice, y a-t-il dès lors dans tout péché grave, pour que Dieu, qui est toute justice, ait pu agir de la sorte ? Tous les péchés graves sont par leur nature semblables, qu'ils soient commis par des anges ou par des hommes. Qu'est donc, aux yeux de Dieu, l'homme qui a sur la conscience non pas seulement un péché, mais un grand nombre de péchés ? N'a-t-il pas tout motif d'avoir une triste opinion de lui, en raison de cette accumulation de folies et de malices ?

2. Dieu avait créé nos premiers parents : il n'avait pas seulement voulu couronner ainsi l'œuvre de la création ; il leur avait accordé, outre la nature humaine, le don de la filiation divine. Un grand nombre de grâces étaient rattachées à ce don de l'amour, et ces grâces devaient écarter de l'esprit et du cœur de l'homme les faiblesses et les afflictions de la nature. Une existence splendide en puissance, en gloire, en joie et en vertu, devait être la préparation à un royaume éternel plus magnifique encore, où les hommes seraient transférés sans éprouver l'amertume de la mort.

Ces grâces excellentes que Dieu, par pur amour, voulait ajouter aux dons de la nature, il les faisait dépendre de certaines conditions. Il le pouvait ; mais ces conditions ne pouvaient être en contradiction avec la sagesse divine. Cette condition était la fidélité du premier homme. Adam pécha, et tous les dons surnaturels, tous les privilèges extranaturels furent perdus pour toute la race. La nature humaine participa à sa façon au péché d'Adam, et la nature souillée de tous les hommes et de chaque homme en particulier en subit les conséquences. L'humanité descendit au niveau de la nature. Il est vrai, la nature possède

quelques nobles germes. Mais toutes les souffrances et toutes les les atrocités dont témoigne l'histoire de l'humanité ont aussi leur germe dans la nature. De quoi l'homme n'est-il pas capable, par suite des imperfections de sa nature ?

Quel horrible bouleversement pour tous les siècles et tous les pays, par suite du seul péché d'Adam ! Le péché d'Adam fut un acte de désobéissance consciente à un ordre exprès de Dieu. Adam aurait dû d'autant plus obéir, qu'il lui était très facile de se soumettre à cet ordre, qu'il avait reçu de Dieu les plus grands bienfaits, que de la conduite du chef de la race dépendait le sort de toute sa postérité. Qu'est-ce donc, aux regards de Dieu, qu'un seul péché, pour que Dieu ait pu en agir ainsi dans son infinie sagesse ?

3. Considérez de plus quelles sont, pour chaque homme, les conséquences d'un péché grave, réel, conscient et voulu. Dieu n'est pas aux aguets pour précipiter l'homme dans les enfers après un premier péché mortel. Dieu ne veut pas la mort du pécheur, mais qu'il se convertisse et qu'il vive : Dieu est d'ordinaire patient, à tel point que l'homme ne s'explique pas cette longanimité. Mais il n'est pas moins vrai que tout péché grave est une semence empoisonnée : en se développant, elle croît pour le châtiment éternel de l'enfer. Le damné reconnaît quel profond abîme d'absurdité et de malice est contenu dans le péché mortel.

Le péché est le péché. Sous tout rapport le péché est un acte de méchanceté, d'étourderie et d'abomination infinies. Tout ce que la révélation chrétienne nous dit du péché nous atteste cette vérité.

4. Pécheur, qu'êtes-vous donc devant Dieu ? Si vos péchés vous sont pardonnés, vous n'y êtes pour rien : c'est un acte de la miséricorde divine. Le péché, voilà votre œuvre. Et vous vous élèveriez avec excès? Vous revendiqueriez une estime et un honneur qui ne vous sont pas dus ? Vous seriez mécontent de votre état, des conditions de votre vie? Vous voudriez faire l'homme important, vous vous conduiriez avec arrogance? Vous vous plaindriez de vos souffrances, de votre position médiocre, de telle ou telle amertume qu'il vous faut endurer? Vous seriez blessé si les autres n'avaient pas une haute opinion de vous? Vous avez toute raison de rester profondément humble et sans prétention, de vous abandonner complètement à la très sainte volonté de Dieu, de vous soumettre entièrement à ses saints commandements.

Courbez-vous volontairement sous la main puissante de Dieu, et dites : Seigneur, brûlez-moi, consumez-moi ici-bas ; mais épargnez-moi dans l'éternité.

CHAPITRE XII

CONSCIENCE ET CULPABILITÉ

1. Rien de plus insensé que de mettre un voile devant la vérité et la réalité, parce qu'elles sont désagréables. Nous devons prendre les choses comme elles sont, pour pouvoir les corriger, si besoin est, et pour nous corriger nous-mêmes.

Quel est le but de ma vie, et comment, jusqu'ici, me suis-je efforcé de l'atteindre ? Comment ai-je tenu la voie qui doit m'y conduire ? Comment ai-je employé mon temps? N'ai-je pas été l'esclave de mes passions? Comment ai-je péché ?

Quiconque considère sa vie passée a très certainement plus d'un sujet de repentir ; l'un regrette ce qu'il a fait, l'autre ce qu'il a omis.

Le devoir même accompli, l'on a conscience qu'on n'a pas satisfait à toutes les exigences, et qu'un amour-propre désordonné pénètre toutes nos œuvres.

Ne vous jugez pas d'après la conduite des autres, mais d'après la connaissance que vous avez de vous-même. C'est ainsi que Dieu vous juge.

Il est nécessaire de penser souvent à ses propres péchés, parce que la conscience que l'on a de sa culpabilité

montre la nécessité d'un sincère repentir, de la pénitence et d'un sérieux amendement.

2. Faites un retour sur votre vie, à ses différentes époques, l'âge de raison, la jeunesse, les années qui ont suivi.

Si jeune et déjà si grand pécheur ! Rappelez-vous la maison paternelle, l'école, l'église, les moments de solitude, vos fréquentations dans la société ; pensez aux différentes personnes avec qui vous avez été longtemps en relations, à vos supérieurs, à vos inférieurs, à vos égaux ; pensez à ceux qui vous étaient antipathiques.

Songez à vos devoirs envers Dieu, envers votre prochain, envers vous-même. Sondez-vous à l'égard de vos pensées, de vos paroles et de vos actions. Votre vie n'a-t-elle pas été dans son ensemble une accumulation de péchés et de désordres ?

Pensez aux vertus que vous auriez dû pratiquer, aux bonnes œuvres que vous auriez dû accomplir, aux bienfaits et aux grâces dont vous avez abusé : à la vaine apparence de vertu et de bienséance sous laquelle vous cachiez vos mauvais desseins.

Que de faiblesses, de frivolités, d'inutilités, d'inertie, de tiédeur ! Que de sot orgueil, de lâcheté misérable, de sottise étroite !

Reconnaissez votre culpabilité, rappelez-vous la miséricorde de Dieu, mais aussi sa justice.

CHAPITRE XIII

LA CONTRITION

1. Que doit attendre Dieu, le saint, le juste, l'infiniment sage, de l'homme qui a péché ? Qu'il se repente de ses péchés.

Rien ne peut être pardonné à celui qui ne se repent pas de ses péchés ; tout peut être pardonné à celui qui se repent.

La contrition est l'horreur et la douleur que l'âme éprouve à cause des péchés commis, et le propos de ne plus pécher à l'avenir et, par conséquent, d'éviter l'occasion prochaine et le danger du péché.

La contrition doit être sincère et intérieure ; c'est moins un sentiment qu'un acte de volonté : c'est la volonté qui hait et déteste le péché.

Il ne suffit pas de se repentir de ses péchés par des considérations humaines, terrestres (par exemple à cause du dommage qu'on en souffre) ; il faut vous repentir par considération pour Dieu, que vos péchés ont offensé.

Divers motifs peuvent vous amener à une vraie contrition de vos péchés.

2. Par sa nature, le péché est un éloignement volontaire de Dieu, notre fin dernière. C'est là le plus grand mal que l'homme puisse se faire. Rien ne nous est aussi

indispensable que d'atteindre le but de notre vie. Celui qui pèche se précipite dans un abîme d'où nul, sinon l'offensé lui-même, — Dieu — ne peut le retirer.

Il y a de plus, dans cet éloignement, un mépris prodigieux de Dieu. Le pécheur donne la préférence à une créature quelconque sur Dieu et sur sa possession, il s'attaque à l'essence même de Dieu et se déclare son ennemi.

Le péché rend l'âme infiniment odieuse aux regards de Dieu. Il livre l'âme à la tyrannie de la passion; il lui dérobe la paix et la remplit de honte, de dégoût et de répugnance. Il tourmente la conscience. Il remplit l'âme de la crainte d'être surprise par la mort et d'être précipitée dans la damnation éternelle.

Tout péché consiste dans le mauvais usage d'une créature quelconque. Celui qui pèche abuse d'une chose qui nous a été donnée par Dieu pour servir à sa gloire et à notre bien. C'est un mépris de Dieu. Nous oublions le bien qu'il nous a fait; nous rendons le mal pour le bien; nous abusons du bien pour offenser Dieu; nous agissons de la sorte, comme si le péché lui était indifférent.

3. Le péché n'est pas seulement un désordre infini, il est aussi une offense faite à Dieu. Celui qui pèche blesse la Divinité autant qu'il est en son pouvoir. La contrition est une tristesse analogue à celle que ressent l'enfant qui a offensé ses parents.

La raison naturelle a peine à comprendre qu'un Dieu tout-puissant tienne un si grand compte de chaque individu. Et cependant, il en est ainsi. Dieu s'occupe de l'ensemble, et il porte en même temps son attention sur chacun. Chacun de nous vaut, devant Dieu, plus que tout

l'univers visible. Dieu a le droit d'attendre de chaque individu qu'il le serve, qu'il le glorifie. Le pécheur lui dérobe l'honneur qui lui est dû, il lève la main contre Dieu.

Parmi les crimes qui se commettent dans l'État, il en est qui portent le caractère de crime de lèse-majesté, parce qu'ils s'attaquent directement à la personne du prince. Le péché, lui aussi, est un crime de lèse-majesté divine, non seulement parce qu'il trouble l'ordre établi et renferme une malice infinie, mais parce qu'il s'attaque directement à Dieu.

Le péché est une offense. Par la révélation chrétienne, nous connaissons Dieu comme homme dans le Christ, et, dès lors, nous pouvons mieux saisir la nature du péché. Nous comprenons ce que c'est que d'offenser un homme, un bienfaiteur, nos parents. Songeons au Christ, et nous comprendrons mieux ce que c'est que d'offenser Dieu.

4. Le chrétien trouve dans sa vocation surnaturelle une raison particulière de se repentir sincèrement de ses péchés. Par l'amour le plus incompréhensible, Dieu a résolu de se donner lui-même à l'homme et de le rendre éternellement heureux en se l'unissant le plus intimement possible. Dans ce but, il lui a fait don de la grâce sanctifiante, il l'a rendu capable de vertus, il l'a enrichi de grâces, qui lui permettent d'entretenir avec la Divinité des relations filiales.

L'homme, comblé de tant de grâces, se trouve dès ici-bas dans les rapports les plus intimes avec Dieu : il est l'enfant du Père céleste, le frère de Jésus-Christ, membre de la famille de la très sainte Trinité.

. Ajoutez à cela que Dieu a témoigné de la façon la plus saisissante cet amour de bienveillance, par son incarna-

tion et par sa douloureuse passion, et qu'il continue son œuvre d'amour sur l'autel.

Donc l'ingratitude, l'outrage, l'offense que renferme tout péché, revêtent dans le chrétien une malice particulière, parce qu'ils sont l'œuvre non d'une simple créature, non d'un étranger, mais d'un être infiniment aimé, qui est vraiment l'enfant adoptif de Dieu. Le chrétien qui pèche outrage Dieu d'une façon toute particulière.

5. De toutes ces considérations et d'autres du même genre il ressort que la volonté de l'homme, en présence de ses péchés, doit être remplie de douleur et de dégoût, qu'elle doit avoir le ferme propos de ne plus pécher à l'avenir. Cette douleur de l'âme et cette aversion pour les péchés commis est ce qu'on a coutume de nommer la contrition.

Pour que la contrition ait du prix devant Dieu, il faut que Dieu y coopère par sa grâce : car nos actions n'ont de valeur que par la grâce du Christ. De plus, on ne doit pas perdre de vue que cette contrition ne peut se baser exclusivement sur le dommage personnel que nous cause le péché, ainsi que la raison nous l'apprend : elle doit naître d'un sentiment de foi et se rapporter immédiatement à Dieu.

Cette contrition surnaturelle peut être parfaite, elle peut aussi être imparfaite. Elle est parfaite lorsqu'elle provient de la charité parfaite, c'est-à-dire lorsque nous détestons le péché plus que tous les autres maux, uniquement parce qu'il offense Dieu, le souverain bien. Elle est imparfaite lorsque notre amour n'est pas parfait et que la crainte des jugements de Dieu et l'absurdité renfermée dans le péché nous poussent à le détester par-dessus toutes choses, et à ne plus vouloir offenser Dieu.

CHAPITRE XIV

LA MISÉRICORDE DE DIEU

1. La miséricorde de Dieu, c'est sa bonté, en tant qu'elle porte remède à nos misères. Le mal est l'absence de quelque perfection requise. Le pire des maux, c'est le péché. C'est pourquoi la miséricorde de Dieu se rapporte avant tout au péché. Dieu ne hait pas le pécheur, mais seulement le péché : il est rempli de sollicitude et d'amour pour le pécheur.

Comme toute perfection de Dieu, sa miséricorde est en elle-même infinie. Cette bonté infinie, Dieu a résolu de la témoigner aux hommes dans un degré suréminent.

Parce que la nature humaine est si faible et si misérable, Dieu l'a choisie pour prouver la grandeur de sa miséricorde. Les autres attributs de Dieu, par exemple la sagesse, la toute-puissance, sont pour ainsi dire au service de la miséricorde.

Ce n'est point l'enfer qui est le centre du christianisme, c'est l'amour et la miséricorde de Dieu.

La miséricorde de Dieu imprime à tout le christianisme un caractère spécial. Si Dieu a jugé bon de ne point empêcher le péché, il l'a fait pour fournir à sa bonté une occasion de se manifester sous la forme de la miséricorde.

Quand l'humanité allait de plus en plus à sa perte comme un enfant prodigue, Dieu ne la perdait pas de vue, son cœur ne l'oubliait point. Comme un bon pasteur, il est allé à la recherche de la pauvre égarée pour l'inviter au retour.

Et lorsque l'ingrate est de retour à la maison paternelle, il presse sur son cœur, avec l'amour le plus aimable, la pauvre repentante.

Si, après une chute, les hommes vous méprisent, pourquoi vous étonner ? C'est la façon d'agir des hommes. Ils foulent aux pieds celui qui est tombé. Dieu n'agit pas ainsi.

2. La miséricorde est tellement le trait caractéristique du christianisme que le Christ a pu dire qu'il était venu sur la terre moins pour les justes que pour les pécheurs. Le Christ est la miséricorde divine faite homme.

Le Christ traite avec prédilection les pécheurs, pourvu qu'ils reconnaissent leur misère et s'en repentent ; il n'a de paroles dures que pour les hypocrites orgueilleux. C'est parmi des pécheurs qu'il choisit ses apôtres. Il ne repousse point Pierre, qui est tombé : d'un regard plein d'amour il lui fait verser les larmes amères du repentir. Judas lui-même aurait eu son pardon s'il avait humblement recouru à la miséricorde divine.

Dieu s'est comparé à un homme qui possède cent brebis et qui court à la recherche de l'une d'elles qui est égarée, pour la rapporter sur ses épaules. Il s'est comparé à une pauvre femme qui laisse tout pour rechercher la drachme perdue, et n'a pas de repos avant de l'avoir retrouvée. Et la parabole de l'enfant prodigue, comme elle nous révèle magnifiquement la miséricorde de Dieu !

Lorsque le pécheur se convertit, quelle joie au ciel et

dans le cœur de Dieu ! Quelle abondance de grâces dans le cœur de celui qui se repent ! Tous les péchés sont effacés ; le mérite des bonnes œuvres antérieures renaît ; le repentir et la pénitence sont même récompensés par de nouvelles grâces.

Les fautes d'une Madeleine pécheresse, d'un Saul qui ne respire que le carnage, d'un Augustin libertin, n'empêchent pas Dieu de convertir leur cœur, de le remplir de la grâce d'une haute sainteté et de l'orner de la plus haute de toutes les vertus — la divine charité.

La croix de Jésus-Christ est la révélation la plus éclatante de la miséricorde.

L'Église, avec tous ses moyens de salut, est éminemment une institution de la miséricorde divine. Le sacrement de la pénitence efface les péchés et la peine éternelle. Quant à la rémission de la peine temporelle, la sagesse de Dieu exige la coopération de l'homme. Mais la miséricorde permet à l'homme repentant de racheter cette peine temporelle (indulgences). Bien plus, la miséricorde de Dieu s'étend au delà de la tombe : elle permet que les âmes qui expient dans le purgatoire soient aidées par les suffrages des vivants.

3. La pensée de la miséricorde de Dieu doit nous remplir de confiance à l'égard de notre vie passée. Si nous sommes de grands pécheurs, nous sommes ceux que le Seigneur invite et recherche tout particulièrement pour les sauver et les fortifier.

A l'égard de notre avenir, cette pensée doit nous remplir de confiance, mais aussi de crainte. Si Dieu a été jusqu'ici plein de miséricorde envers moi, ce n'est point pour me perdre, mais pour me sauver : il m'accordera très abondamment les grâces qui me sont nécessaires pour mon salut.

D'un autre côté, je dois craindre qu'une confiance présomptueuse ne s'empare de mon esprit. Dieu ne se laisse pas jouer. Malheur à moi, si, trop confiant en sa miséricorde, je négligeais le soin de mon âme !

Dieu veut nous sauver, mais non pas sans nous.

CHAPITRE XV

RÉMISSION DU PÉCHÉ

1. Il suffit de considérer la nature du péché pour comprendre que toute faute mérite un châtiment. Une vie sans tache ne modifie pas, en elle-même, les conséquences éternelles d'un péché. Le péché est une dette immense que nous avons contractée à l'égard de Dieu; c'est une injure et une offense d'une importance infinie : car plus grande est la distance entre l'offensé et l'offenseur, plus grande est l'injure. Le bien que le péché nous ravit et le châtiment qu'il nous attire sont infinis.

Si la justice de Dieu exigeait une expiation complète et une satisfaction équivalente, il aurait été impossible à l'homme de satisfaire à sa dette.

Dieu ayant résolu de manifester son amour infini, l'œuvre de son amour a été aussi une œuvre de rédemption. Les conditions de l'existence humaine sont déjà la preuve d'un amour que la froide raison ne peut mesurer.

Il ne saurait être question d'une punition de Jésus-Christ. Poussé par son amour, Jésus-Christ a pris sur lui l'œuvre de la rédemption, en disposant de lui-même avec la plus parfaite et la plus libre détermination.

La croix et les souffrances que l'Homme-Dieu a endurées réellement constituaient une vie de perfection et de

peines qu'il offrait à la justice divine comme une compensation pour les injures renfermées dans nos péchés.

Par un dévouement plein d'amour, la deuxième personne de la Divinité a pris l'incarnation et la croix comme son partage sur cette terre.

L'acte de la rédemption du Christ fut en première ligne non pas une œuvre de justice, mais un acte incompréhensible de charité de la part de Dieu. (Eph., II, 4.)

2. L'offense exige une expiation qui rende à l'offensé autant d'honneur que l'offense lui en a ravi. Si une personne divine s'incarne pour devenir le nouveau chef de l'humanité, ce chef peut restituer complètement à Dieu, à notre place et en notre faveur, l'honneur que nos péchés lui ont ravi.

Toute bonne œuvre de l'Homme-Dieu pouvait constituer cette satisfaction. Si dans l'ordre actuel du salut l'expiation s'est faite par la mort du Christ, et si la grâce n'a été acquise de nouveau que par la croix et par le sacrifice de Jésus-Christ, la raison dernière en est dans la très sainte volonté de Dieu, à qui il appartenait de fixer l'expiation et le prix de la rançon en échange de laquelle il rendrait à la race coupable la grâce perdue.

L'amour infini de Dieu devait se manifester de la façon la plus éclatante pour nous dans les plaies et les douleurs mortelles du Christ. « Dieu a tellement aimé le monde qu'il a livré son Fils unique pour nous. » (Jean, III, 16 ; Gal., II, 20.)

On ne doit pas considérer la croix au point de vue simplement humain. Quel père pourrait agir avec son enfant comme le Père céleste a agi avec son Fils bien-aimé ? La croix du Christ rend visible aux hommes l'infinité de Dieu.

Ce n'est que des hauteurs de la Divinité qu'on peut comprendre la rédemption par la croix. Il faut songer à l'amour infini, à la miséricorde infinie, mais aussi aux richesses infinies dont la Divinité dispose pour couronner le Fils de Dieu crucifié, de la gloire qui correspond à l'humiliation incommensurable de la croix.

Le Christ a délivré l'humanité des ténèbres de l'erreur, en venant lui enseigner les droits respectifs de la Divinité et de l'humanité. Mais c'est par l'expiation sanglante de la croix qu'il nous a délivrés de nos péchés. Il n'a pas seulement couvert de ses mérites la souillure du péché : il a « ôté » le péché.

3. Encore que le Christ nous ait mérité, par le sacrifice qu'il a fait de sa vie, la grâce de la rédemption, l'application de cette grâce est cependant liée à des conditions que les hommes doivent remplir. La sainte Écriture nous apprend que nombre d'hommes meurent avec leurs péchés et que par suite ils se sont privés volontairement du salut éternel. Pour l'adulte, capable d'agir librement, la rédemption n'est d'aucune utilité pour son bonheur éternel, s'il ne se donne la peine de s'approprier les mérités du Christ par une vie vertueuse dans la grâce de Jésus-Christ. Saint Paul prêchait aux Corinthiens que Dieu s'était réconcilié avec le monde dans le Christ. Mais il ajoutait expressément : « Réconciliez-vous vous aussi avec Dieu. » (2 Cor., v, 20.)

O Jésus, vous m'avez aimé et vous m'avez cherché, lorsque je vous fuyais. Ne me repoussez pas maintenant que je vous cherche.

CHAPITRE XVI

LA PÉNITENCE

1. Le Christ a satisfait pour mes péchés et il a fait pénitence : suis-je donc, de mon côté, dispensé de toute expiation ?

Que dans le Christ Dieu ait condescendu à accomplir la satisfaction exigée par la justice, et que nous-mêmes nous ne pouvions accomplir, c'est le fait de la miséricorde divine. Mais conviendrait-il à la sagesse divine de nous exempter de toute coopération à la pénitence et à la satisfaction ?

Il est dans le plan de la Providence divine que Dieu ne soit pas seul à tout faire, que les créatures coopèrent à leur manière. Ainsi en est-il dans l'ordre naturel, ainsi en doit-il être dans l'ordre surnaturel. Est-ce que, dans l'ordre de la pénitence, Dieu doit être seul à tout faire ?

Dans l'ordre naturel aussi bien que dans l'ordre surnaturel, l'homme est essentiellement dépendant. Le coupable, qui veut rentrer en état de grâce, aurait-il seul le privilège de l'indépendance ?

L'homme pèche parce qu'il veut satisfaire son orgueil et sa sensualité. Le péché serait-il pardonné sans qu'il y ait pénitence, changement de disposition ? et le sentiment

de pénitence n'exige-t-il point que l'homme s'humilie et se montre disposé aux sacrifices et à la lutte contre soi-même ?

C'est l'homme qui a agi lorsqu'il a péché ; ne doit-il pas agir également lorsqu'il est question de sa réconciliation avec Dieu ?

La révélation chrétienne nous atteste que la pénitence est une nécessité pour l'homme pécheur. L'invitation à la pénitence y est rappelée une multitude de fois, et dans les termes les plus explicites. Partout et toujours on a prêché la pénitence dans l'Église.

2. La pénitence est une vertu par laquelle nous satisfaisons à Dieu pour l'injure que le péché lui a faite, nous réparons le péché dans la mesure de nos forces et nous détruisons en nous ses conséquences.

La pénitence doit acquitter la dette du péché, effacer le châtiment qui résulte de cette dette, et mettre les passions désordonnées hors d'état de nuire.

L'homme n'est point libre de déterminer la façon dont il fera pénitence : il doit avant tout chercher à connaître ce que la Divinité offensée attend de lui comme pénitence.

La justice de Dieu aurait pu prescrire des peines sévères et de rigoureuses pénitences. Mais la miséricorde de Dieu s'est contentée de demander des choses d'ailleurs salutaires et consolantes pour l'homme.

Tout d'abord, Dieu exige une confession extérieure, humble et contrite des péchés. Celui qui veut le pardon doit être prêt à confesser ses péchés.

Puis le pénitent doit sérieusement rompre avec le péché, il doit être résolu à ne plus souiller son âme, à ne plus se rendre malheureux.

Ensuite il doit combattre et mortifier en lui ses passions désordonnées.

Enfin il doit s'unir au Christ pénitent. Le Christ a fait pénitence, en travaillant et en souffrant : nous aussi, nous devons travailler et souffrir.

Qui donc est à l'abri des contrariétés, des difficultés de toute sorte ? Répétons sans cesse le mot de saint Dominique : « C'est ma pénitence ». Sans esprit de pénitence, il est impossible de surmonter les tentations d'impatience.

Le Christ a fait pénitence par son humilité et sa douceur ; soyons, nous aussi, doux et humbles de cœur.

3. La pénitence est la coopération que Dieu nous demande. Dans un cœur pénitent Dieu ne se contente pas de couvrir simplement la souillure du péché : il efface le péché en considération des mérites du Christ. L'homme est justifié devant Dieu par une véritable régénération à la vie surnaturelle.

L'exemple de tant d'hommes qui devinrent de grands saints après avoir été de grands pécheurs, nous montre ce que la pénitence peut faire de l'homme le plus faible. Détournés de la voie du monde par des adversités fortuites en apparence, ils se sont livrés tout entiers à la grande pensée qui fait les enfants de Dieu. Au début, accablés d'une foule de faiblesses terrestres et sujets encore à de légères rechutes dans les vieilles habitudes, ils se sont élevés peu à peu à une pureté de cœur et à une vertu qui dépassaient de beaucoup toutes les forces humaines.

L'exemple de ces pénitents est un puissant encouragement à nos efforts vers l'idéal de la perfection. Ces « grands pécheurs » ont travaillé avec le plus grand succès à la fin sublime que poursuit l'Église, à la civilisation chrétienne.

On dirait qu'ils ont été les instruments de prédilection dont Dieu s'est servi pour propager sa gloire, aider l'Église et travailler au vrai bonheur des hommes.

CHAPITRE XVII

L'AVEU

1. Le soin que nous devons avoir de notre conscience trouve dans la confession sa plus parfaite expression, le stimulant le plus puissant, le contrôle le plus efficace.

Celui qui ne fait pas du soin de sa conscience son souci principal ne peut comprendre la confession telle qu'elle s'est toujours pratiquée dans l'Église chrétienne. Mais quiconque se préoccupe sérieusement de sa conscience reconnaîtra que la confession est un grand bienfait.

La confession est conforme à la nature humaine. Tout homme qui a sur le cœur un poids qui l'oppresse est naturellement poussé à se décharger auprès d'un ami fidèle.

La confession répond à un besoin de la conscience coupable. Sénèque l'a dit : « L'humble aveu de la faute se rapproche beaucoup de l'innocence. »

La confession est d'accord avec le caractère du christianisme. Le christianisme est l'exercice de la justice et de la miséricorde divines. La justice exige que l'homme coopère à sa manière. L'homme a librement coopéré au péché, il convient qu'il coopère librement à la réconciliation avec Dieu. L'homme a péché par orgueil, il doit réparer sa faute par une humiliation correspondante.

La justice de Dieu aurait pu exiger la plus rigoureuse

des pénitences. Le Christ, par pur amour, s'est chargé de satisfaire pour nous. La pénitence exigée de nous tourne en même temps à notre consolation et à notre bonheur. La confession est une médecine amère sans doute, mais souverainement bienfaisante.

La confession fait essentiellement partie du souci que nous devons avoir de notre âme. Sans confession, point de direction efficace. Le Christ a confié à son Église le soin des âmes. Il a donc aussi voulu la confession.

Le Christ, ainsi que la Bible en témoigne, a donné à ses Apôtres un pouvoir judiciaire. Mais pour distinguer entre ce qui mérite absolution et ce qui ne la mérite pas, il faut, selon le droit et la justice, que les coupables s'accusent eux-mêmes sincèrement.

2. On a soulevé différentes objections contre la confession, pratiquée durant des siècles par des milliers de chrétiens.

On a dit que la confession est difficile. Oui, elle est difficile pour l'orgueilleux ; elle est agréable aux humbles de cœur. C'est pourquoi les chrétiens consciencieux aiment à se confesser plus souvent qu'il n'est prescrit.

On a dit que la confession est gênante. C'est vrai ; tous ceux qui se confessent — laïques ou prêtres — le savent par expérience. La confession n'est pas instituée pour être un passe-temps.

On a dit que l'examen de conscience est impossible. Mais pourquoi serait-il impossible d'examiner sa conscience d'une manière raisonnable ? La stricte obligation de la confession se borne aux péchés graves dont on a conscience après un examen sérieux. Ceux qui se confessent souvent trouvent consolation et utilité à confesser les péchés même véniels.

On a dit que la confession est déshonorante. Cela n'est pas juste. Dans le péché il y a une dégradation, dans la confession un relèvement. Il y a du courage à présenter dans une guerre sa poitrine aux balles ennemies ; il y a plus de courage à s'agenouiller au tribunal de la pénitence et à s'avouer librement pécheur. Il y a plus de joie dans le ciel pour un pécheur qui fait pénitence dans ces sentiments magnanimes, que pour quatre-vingt-dix-neuf justes qui n'ont point besoin de pénitence.

On a dit que la confession est inutile. Au contraire, elle est de la plus haute utilité dans toutes ses parties. Utile l'examen de conscience par lequel on établit avec précision le budget moral de l'âme. Utile l'accusation faite en présence de Dieu et de son représentant : elle humilie et calme l'homme. Utiles les lumières, les encouragements, les consolations que le pénitent attend du prêtre. Utile la contrition des fautes commises ; elle est un ennoblissement de la volonté : on ne peut pas s'en imaginer de plus beau et de plus efficace. Utile le ferme propos d'éviter les péchés et les occasions dangereuses, de réparer l'injustice commise, de pardonner à son ennemi, etc.

On a dit que les prêtres ont inventé la confession dans les derniers temps. C'est une fausseté historique ; car les témoignages relatifs à la pratique de la confession remontent jusqu'aux temps apostoliques. Les prêtres n'auraient jamais voulu d'une telle institution, qui entraîne avec elle tant de charges. Et quand bien même ils l'auraient voulue, ils n'auraient pu l'imposer ; ils se seraient heurtés à l'opposition la plus violente.

Le seul fait qu'aujourd'hui on se confesse suffit à prouver que la confession est d'institution divine.

Vous dites que vous n'éprouvez pas le besoin de la con-

fession. Sachez que, pour son salut, l'homme a très souvent besoin non seulement de ce qui lui semble nécessaire, mais plus souvent encore de ce dont il voudrait se passer.

CHAPITRE XVIII

L'AMENDEMENT DE LA VIE

1. Une des parties essentielles de la pénitence est l'amendement de la vie. Le Christ dit au malade guéri : « Vous voilà guéri ; ne péchez plus à l'avenir, de peur qu'il ne vous arrive quelque chose de pire. » (Jean, v, 14 ; VIII, 11.)

Malheur à vous ! dit la loi ; ce que vous avez fait mérite la mort. Mais la grâce dit : Allez, ne péchez plus.

A quoi vous sert-il de vous humilier dans la confession, si vous ne voulez pas vous corriger ?

« Courbe la tête, fier Sicambre, dit saint Remi au roi Clovis, brûle ce que tu as adoré et adore ce que tu as brûlé. »

« Prenez garde, dit saint Bernard, lorsque vous êtes dans la grâce de Dieu ; prenez plus garde encore, lorsque vous l'avez perdue. Surtout prenez garde lorsque vous l'avez recouvrée, après l'avoir perdue ; car si vous la perdez pour la troisième, la quatrième, la cinquième fois, vous pourriez bien ne la plus obtenir. »

Voici, dans un hôpital, un malade qui vient d'être guéri de ses plaies ; faites-lui de nouvelles blessures : sa guérison sera-t-elle aussi aisée que la première fois ?

La Bible dit : « L'imprudent qui retombe dans sa folie est comme le chien qui retourne à son vomissement. » (Proverbes, XXVI, 11.)

« Parce que si, après s'être retirés des corruptions du monde par la connaissance de Jésus-Christ, Notre Seigneur et Sauveur, ils se laissent vaincre et s'y engagent de nouveau, leur dernier état est pire que le premier. » (2 Pierre, II, 20. Hebr., VI, 4-5 et suiv.)

Travaillez à l'amendement de votre vie avec circonspection et prudence.

Celui qui est tombé doit se relever avec calme et précaution, pour ne pas retomber plus lourdement, en s'efforçant d'atteindre les hauteurs avec trouble et précipitation.

Lorsqu'un luth est désaccordé, on ne doit point pour cela le briser, mais rechercher attentivement d'où viennent les sons faux, et tendre ou détendre les cordes avec précaution et d'après les règles de l'art.

Gardez-vous du premier péché, et le second ne sera pas commis.

Considérez en particulier vos défauts dominants, ils sont aussi odieux au Seigneur et à votre prochain qu'ils vous sont agréables.

2. La sainte Écriture mentionne trois classes d'hommes, pour qui il est particulièrement malaisé de se convertir.

Ce sont tout d'abord les faibles, qui prêtent très facilement l'oreille aux suggestions du mal ; en second lieu, ceux qui pèchent par habitude ; en troisième lieu, ceux qui, par leur influence, c'est-à-dire par leurs paroles et leurs exemples, en amènent d'autres à leur perte. (Ps. I, 1.)

Ce qui détourne un grand nombre de l'amendement leur vie, c'est la crainte des difficultés.

L'amendement est facile quand on s'efforce de triompher d'un obstacle avec d'autant plus d'énergie que cet obstacle est plus pénible. Malgré leurs passions, ceux qui agissent ainsi sont meilleurs que d'autres qui ont un bon naturel, mais qui évitent la difficulté.

Deux choses aident particulièrement à un sérieux amendement : réagir énergiquement contre les inclinations mauvaises, et tendre avec un zèle constant vers le bien dont on a le plus besoin.

Pensez toujours à la fin, et songez que le temps perdu ne revient pas.

Vous progresserez d'autant plus dans l'amendement de votre vie, que vous vous ferez plus violence.

CHAPITRE XIX

UNE LUTTE A VIE ET A MORT

1. De toutes les luttes que nous avons à livrer, la plus importante est la lutte contre nous-mêmes.

Lutter contre soi-même est nécessaire à tous : à l'innocent, afin de garder son innocence; au coupable, afin de se délivrer du péché et de s'en préserver.

Nous vaincre nous-mêmes, c'est vaincre nos tendances et nos inclinations, en tant qu'elles nous empêchent de mener une vie selon la vérité, d'accomplir nos devoirs et d'être ce que nous devons être selon la volonté de Dieu.

L'objet de la lutte contre soi-même, ce n'est pas la nature humaine, ce ne sont pas ses inclinations et ses passions, mais ce qui, dans la nature, nous porte au désordre, ce qui, dans la nature, est coupable, dangereux, inutile. Par suite du péché originel, nous sommes tombés dans les faiblesses propres à la nature. Et ces faiblesses sont grandes.

Quelque mal disposé qu'un autre soit pour vous, vous êtes toujours vous-même votre pire ennemi ; car jamais la haine de votre adversaire ne vous nuira autant que vos propres faits et gestes.

Le but de la lutte contre soi-même n'est pas d'affaiblir

la nature et de lui nuire, mais de l'ennoblir, de la rendre souple et utile à l'accomplissement du devoir et au service de Dieu. Dans chacun de nous, il y a des inclinations singulièrement contradictoires, contradictions qui quelquefois frisent la folie et nous conduisent à de vraies monstruosités.

Se vaincre soi-même est difficile. Car ce qu'il faut combattre, c'est notre propre moi avec son penchant à l'orgueil et à la sensualité. Et il n'est rien en quoi nous nous complaisions autant qu'en nous-même, cette complaisance s'étend même à nos torts et à nos folies.

« Qui abat le lion ? » chante un vieux poète allemand. « Qui abat le géant ? Qui triomphe de l'un et de l'autre ? Celui qui se domine lui-même. »

Se vaincre soi-même ennoblit l'homme et le rend libre. Il n'est pas de souveraineté plus belle que l'empire sur soi-même et sur ses penchants, c'est le triomphe du libre arbitre.

2. Se vaincre soi-même est nécessaire sous différents rapports. Nécessaire pour éviter le péché. Car les inclinations et les passions effrénées conduisent irrésistiblement au péché.

Nécessaire pour pouvoir remplir nos devoirs d'état. L'animal est l'animal, et sa nature animale le maintient dans le vrai chemin. L'homme doit tenir en bride d'une main ferme l'animal qui est en lui et lui-même, s'il veut rester dans le droit chemin.

Nécessaire pour pratiquer les vertus. Celui qui tend à la vertu se heurte à chaque pas aux difficultés que lui suscitent les instincts et les inclinations de son être. Les progrès réels dans la vertu ne peuvent se mesurer que d'après la violence qu'on se fait, et non d'après les airs

ou l'importance qu'on se donne, ou d'après un bon mouvement naturel.

La vertu peut se comparer à une magnifique rose; chacun voudrait la cueillir et la cueillerait, s'il n'y avait une épine : l'empire sur soi-même.

La suprême vertu n'est pas l'empire sur soi-même, c'est l'union par l'amour avec la très sainte volonté de Dieu : mais l'empire sur nous-mêmes est pour nous, pauvres humains, l'élément le plus indispensable de la vertu ; il n'est pas la moelle des os, mais la charpente osseuse qui doit permettre au tout de se tenir debout.

Ce n'est pas une vertu particulière et déterminée, mais son but est ce refrénement du moi absolument nécessaire à toute vertu, en particulier aux quatre vertus cardinales : la prudence, la justice, la tempérance, la force.

L'empire sur nous-mêmes nous est également nécessaire pour rester dans notre dignité d'homme. Il s'agit de vaincre ce qui est bas, misérable, faible, troublant. Il s'agit de refréner les instincts qui ont besoin d'être refrénés selon l'ordre du Créateur, parce qu'ils souilleraient, saliraient, corrompraient notre nature.

Travaillez donc à vous vaincre; mortifiez en vous tout ce qui est contre l'ordre. La difformité de l'âme est plus haïssable que celle du corps.

3. Que votre mortification ne soit pas superficielle et capricieuse, qu'elle aille au fond des choses, qu'elle soit systématique : ce que vous combattez en vous est aussi une loi et un principe.

Disciplinez-vous constamment. En un jour de dissipation on peut perdre plus qu'on n'a gagné en plusieurs jours de recueillement.

Apprenez à vous connaître vous-même. On ne peut

être maître de soi sans s'être connu au préalable. Pour le visage, il y a des miroirs; le seul miroir de l'âme, c'est l'examen de conscience; mais l'âme a besoin de la lumière d'en haut.

En dehors des dons communs de la nature humaine, tout homme possède des qualités qui lui sont propres, mais aussi des défauts de caractère, qui appellent la mortification. Chaque âge a ses défauts particuliers. Combattez ces défauts. Et comment le pourrez-vous, sinon par l'empire sur vous-même et par la mortification ?

Veillez à ce que le mal ne tourne jamais chez vous en habitude. Il est déjà difficile de vaincre une inclination; mais si l'habitude se joint au penchant, vous ne vaincrez jamais.

Rendez-vous maître de votre intelligence; mettez-la tout entière au service de la vérité et de la vertu. Rendez-vous maître de votre volonté. N'agissez jamais par caprice, mais toujours par principe.

Dominez votre imagination; elle a besoin d'être refrénée; aisément elle peut acquérir un pouvoir tyrannique et faire de toute une vie une folie ou un malheur.

4. Rendez-vous maître de votre mémoire; elle n'est pas seulement désobéissante, en nous trahissant lorsque nous aurions surtout besoin d'elle; elle est aussi folle, en nous importunant par des souvenirs que nous devrions oublier.

La mortification s'applique non seulement à l'intérieur, mais aussi à l'extérieur; elle règle toutes les paroles et tous les gestes. Pas de bienséance sans mortification.

Que la mortification soit non seulement défensive, mais offensive. Nous devrions savoir nous refuser volontairement une chose dont nous pourrions jouir sans qu'il y

ait faute. Aucune vertu n'a, autant que la mortification, besoin d'un exercice constant.

Veillez surtout à vous vaincre et à vous mortifier pour le bon motif. Ce n'est pas pour l'intérêt d'autrui, mais par amour pour Dieu, qu'il faut mortifier une inclination mauvaise. Les mauvais pratiquent bien la victoire sur eux-mêmes et la mortification, mais pour leur tourment temporel et éternel.

CHAPITRE XX

LE BUT DE LA VIE MANQUÉ

1. Dieu a destiné tous les hommes à acquérir le bonheur éternel en obéissant à leur conscience. Et bien que l'homme ait péché, Dieu ne veut pas la mort du pécheur, mais qu'il se convertisse et qu'il vive.

Il n'est pas de pécheur à qui Dieu ne tende de quelque façon sa main miséricordieuse pour le sauver. Cependant cette condescendance de Dieu a ses limites: Dieu ne peut se laisser jouer.

Qu'arrive-t-il si l'homme, après avoir foulé aux pieds sa conscience, est trop orgueilleux pour saisir la main miséricordieuse de Dieu ? s'il persévère jusqu'à la fin dans sa malice et meurt en contempteur orgueilleux des commandements divins?

La raison humaine dit, et la revelation chrétienne atteste, qu'il y a dans l'autre monde un séjour d'expiation, où tous les péchés mortels dont on n'a point fait pénitence sont punis d'un châtiment éternel.

De même que notre science de la nature est bornée, de même notre science de l'au delà a ses limites. *Ignoramus*. Nous savons ce qu'il faut connaître pour exister; ce que nous n'avons pas besoin de connaître nous reste caché.

ce qui nous permet de nous perdre en subtilités oiseuses.

Ainsi nous ignorons où se trouve le lieu d'expiation de l'autre monde ; nous ignorons ce qu'il est dans ses détails. Mais nous savons très clairement qu'il existe des peines éternelles dans l'autre monde.

Déjà la raison a ses motifs pour être convaincue de la réalité des peines éternelles.

Que devient l'idée de droit et de justice, s'il n'y a pas de compensation dans l'autre monde ?

On dit que les frayeurs qu'éprouve la conscience lésée sont une peine suffisante pour les péchés. Mais ces remords de la conscience seraient-ils si terribles, si la raison ne savait pas qu'à une faute infinie est attaché un châtiment infini ? En outre, on peut endormir la conscience.

Maintes pages de l'histoire racontent des crimes inexpiés et si épouvantables que les esprits, même les plus superficiels, ne sauraient révoquer en doute un séjour d'expiation éternelle. Ces tyrans féroces qui, à la cruauté la plus raffinée, joignaient un libertinage sans frein, et qui, s'enivrant du bonheur terrestre, s'en sont allés avec le blasphème à la bouche, où ont-ils reçu leur châtiment ? Pourraient-ils jamais se présenter devant Dieu et réclamer accès dans la paix éternelle ?

Ainsi les tourments de l'autre monde durent éternellement. Déjà dans cette vie, remarque un profond psychologue (le Père A.-M. Weiss), on peut marquer les limites où l'orgueil commence à devenir inflexible et à être inconvertissable. Tel est le cas, par exemple, lorsqu'une adversité méritée le conduit au murmure, lorsque le châtiment le conduit à l'opiniâtreté, lorsque la justice le conduit au blasphème, lorsque la vérité connue le conduit à une résistance voulue ; lorsque toute manifestation de

la miséricorde divine excite sa raillerie et ses rires moqueurs ; lorsqu'il accueille comme une injure toute invitation à la pénitence ; lorsque toute visite de Dieu l'aigrit, l'endurcit, le pousse au crime. Et si sa conscience s'émeut, il est complètement irrité, il se brouille avec lui-même, il est dégoûté de la vie. Plus grand est son besoin, et plus inflexible est son entêtement contre Dieu. Alors se confirme la parole de l'Écriture : « Les hommes furent frappés d'une chaleur dévorante... et ils blasphémèrent le Dieu du ciel à cause de leurs douleurs et de leurs plaies, et ils ne firent point pénitence de leurs œuvres. » (Apocal., XVI, 9. 11-21.) S'il en est ainsi déjà dans cette vie, il en sera bien autrement dans les enfers! Et cela ne serait pas éternel! D'autres considérations aboutissent à la même conclusion.

Tout sage législateur met dans la loi une menace de peine correspondante au délit, et propre en elle-même à maintenir même le sujet irréfléchi dans l'obéissance à la loi. Le suprême législateur aurait-il agi autrement ?

On dit que la menace de l'anéantissement ou d'une peine temporelle suffirait. Mais voilà précisément ce que désirent les contempteurs de la loi morale ; comment cela les détournerait-il de leur vie de péché ? Dieu n'anéantit rien : pourquoi devrait-il anéantir le pécheur ?

Parce que l'homme est lui-même immortel et destiné à l'éternité, seul quelque chose d'éternel peut l'émouvoir et le saisir jusqu'au plus profond de lui-même. Seule, la menace d'une peine éternelle peut être un contrepoids suffisant pour tous et toujours contre l'attrait du péché.

Dieu est inconcevablement bon, patient et miséricordieux ; mais il est aussi inconcevablement saint et juste.

L'homme peut se révolter contre la vérité de Dieu et son éternelle ordonnance : mais cette vérité demeure calme et

immuable au-dessus de lui, et cela depuis des milliers d'années. Comme un rouage puissant, elle saisit celui qui s'efforce de la toucher pour la déranger ou la ralentir, elle s'en empare, le broie et le jette dans l'éternelle nuit.

Nous trouvons la croyance aux peines éternelles de l'enfer chez tous les peuples de la terre, parce que cette croyance a ses racines dans la raison humaine. La forme est différente, le fond est toujours le même.

2. Quand il s'agit de choses importantes, la raison humaine a d'ordinaire peu de confiance en elle-même ; elle préfère s'appuyer sur une autorité étrangère, sur une autorité supérieure ; il en est ainsi particulièrement pour les vérités fondamentales de la religion.

Il nous importe trop de savoir s'il y a ou non un enfer éternel pour que nous ne souhaitions pas de voir cette question tranchée par une autorité suprême. Nous possédons cette autorité dans la révélation chrétienne. Et ici la question est résolue en termes non équivoques. La vérité de l'existence de l'enfer est liée on ne peut plus intimement aux vérités fondamentales du christianisme. Ou l'enfer, ou pas de christianisme.

L'Église, guidée par Dieu, nous enseigne cette vérité avec une parfaite précision. Elle puise sa doctrine dans la tradition et dans les saintes Écritures. La Bible parle de l'enfer au moins soixante-dix fois. « Dans le feu éternel » ; telle est la sentence du jugement (Matth., xxv, 41), et trois fois de suite on lit : « Où le feu ne s'éteint jamais et où le ver rongeur ne meurt point. » (Marc, ix, 43.)

3. Qu'est-ce donc que l'enfer? L'homme est destiné par Dieu à jouir d'une joie sans fin. Qu'arrive-t-il si

l'homme s'écarte volontairement de cette destinée voulue par Dieu? si, par une coupable illusion, il croit savoir mieux que Dieu où il doit chercher sa satisfaction? si, par une opposition librement voulue aux desseins de Dieu, il s'adresse aux créatures pour satisfaire en elles ses penchants désordonnés, et s'il donne la préférence à la créature sur le Créateur? Si l'homme se maintient dans la voie droite, son avenir sera la joie et toute joie; si l'homme, par une présomption coupable, abandonne cette voie, il perdra tout, Dieu d'abord et la joie éternelle, et un tourment indescriptible torturera tout son être.

L'homme perd Dieu. Librement il s'est privé de sa destinée, il a renoncé à Dieu. Dieu est infini et l'homme est pour Dieu; il ressemble à une sertissure qui ne ne peut recevoir qu'un joyau inestimable. Les hommes ont faim de Dieu; mais parce que Dieu est un bien infini, cette faim est une peine infinie.

Déjà la faim corporelle, la mort causée par la faim, sont un tourment terrible; combien horrible ne sera pas la faim de l'âme!

Tant que l'âme est unie au corps et forme avec lui le composé humain, le désir qu'elle a de Dieu ne se fait jamais sentir dans toute sa force, parce que l'homme est entouré d'une foule de satisfactions et de distractions temporelles: ce désir ici-bas se trahit surtout en ce que l'homme n'est jamais satisfait de ce qu'il trouve sur terre. Mais qu'arrivera-t-il, lorsque, dans l'autre vie, l'âme sera délivrée de tout ce qui est terrestre? Là ce désir se révélera dans sa prodigieuse infinité. Autant Dieu est grand, autant ce tourment sera immense.

4. A la peine du dam s'ajoutent encore d'autres tourments. Car l'homme s'est détourné de Dieu en s'adressant

à quelque créature, pour y trouver, par un mépris positif de Dieu, son plaisir et sa joie.

La simple raison comprend l'existence d'une telle peine; mais comme la révélation chrétienne met dans tout son jour cette vérité! La Bible parle d'un lieu de tourments, d'une prison obscure, où les damnés hurlent de douleur et grincent des dents. Elle parle d'un étang de soufre, d'un désert effrayant, d'une caverne de dragons.

En lisant ces passages, il faut nous rappeler que Dieu ne ment pas, qu'il n'exagère pas; que Dieu, qui est l'amour, ne prend aucun plaisir à nous tourmenter par de vaines frayeurs; que lorsque Dieu parle à l'homme, il lui fait connaître la vérité en termes humains.

Les expressions de la Bible sont, sous plus d'un rapport, symboliques et nous ne devons point les prendre à la lettre. Mais ces images et ces comparaisons nous offrent ce que l'homme peut se représenter de plus effrayant, pour nous rendre parfaitement claire cette vérité que l'enfer est certainement le lieu des tourments. Combien horrible doit être la réalité, si déjà les images sont si effrayantes!

Nous lisons si souvent le mot « feu » dans les saintes Écritures, qu'il ne peut être question ici d'une façon de parler purement symbolique. Il n'est pas besoin de songer au feu terrestre de la nature et de la chimie; mais c'est un feu véritable et réel qui torturera éternellement le pécheur dans tout son être.

Éternellement! L'éternité est ce qui fait de l'enfer, l'enfer. Nul espoir que les tourments aient jamais un terme! Imaginez les périodes des temps les plus étendues! et lorsqu'elles seront écoulées, l'éternité recommencera de nouveau sans être jamais diminuée.

5. Dieu nous invite à nous pénétrer, pour notre bien, de la réalité de l'enfer éternel, non pas que nous devions avoir toujours cette pensée dans notre esprit, comme pensée dominante, mais pour qu'à l'heure de la tentation, de l'obscurcissement, de la lutte, nous soyons puissamment intimidés, pour qu'à l'heure où l'on réclame beaucoup de nous, nous soyons efficacement soutenus.

Il y a des heures difficiles où les motifs supérieurs ne font aucune impression sur notre esprit enlacé par des charmes terrestres. C'est alors que la vive pensée des tourments éternels doit s'opposer aux fascinations de la chair.

Pour nous aider à comprendre la pensée des tourments sans fin et leur durée, songeons à ce que nous souffrons nous-mêmes, à ce que nous voyons dans les autres, dans les malades, les blessés, les malheureux, à ce que nous avons lu dans les livres. L'enfer ne serait-il que tel ou tel de ces tourments, mais d'une durée éternelle, combien effrayant ne serait-il pas! Mais, en outre, toute souffrance terrestre n'est qu'une infime gouttelette du tourment de l'enfer.

A l'exemple de la sainte Écriture, revêtons d'images sensibles une vérité si importante pour nous. Les images menteuses amènent si souvent l'homme à des turpitudes : pourquoi n'emploierions-nous pas des images conformes à la réalité, pour nous fortifier contre les charmes du péché?

Images pour les yeux : le feu et les flammes, des hommes torturés par le feu, des apparitions effroyables de toutes sortes.

Images pour l'oreille : des lamentations et des hurlements de douleur et de désespoir, des plaintes désolées sur un grand malheur, des imprécations et des malédic-

tions, le dédain insultant et le sarcasme des esprits mauvais.

Images pour le sens du toucher : douleur produite par le feu, plaies causées par le feu, tortures des sens de toutes sortes.

Pour les autres sens et les autres facultés : les choses les plus répugnantes que l'on puisse se représenter ; ensevelissement éternel, bannissement éternel, monotonie éternelle. Pas d'évasion possible, pas de fuite ! Ni fin, ni espoir, ni consolation, ni amour !

Et, en tout cela, l'homme ne doit s'en prendre qu'à lui-même. Tout crie à l'infortuné : « Tu pouvais, mais tu n'as pas voulu. » Le clair souvenir de la réalité du passé le contraint d'avouer : Grand Dieu, ce n'est pas vous qui m'avez damné ; non, c'est moi qui me suis perdu ; comme il m'eût été facile de me sauver ! mais je n'ai pas voulu ; il est maintenant trop tard. Cette conscience de la réalité le ronge éternellement, c'est le ver qui ne meurt pas.

C'est folie de fermer les yeux devant cet abîme, pour y tomber d'autant plus sûrement. Une dure vérité vaut mieux qu'un aveuglement trompeur.

6. La célèbre parabole de Lazare et du riche débauché met parfaitement en lumière la vérité qui nous occupe. (Luc, XVI, 19-31.) Lazare mène une vie agréable à Dieu dans la plus amère pauvreté, et il obtient la félicité éternelle. L'orgueilleux débauché est damné. Son sort est la conséquence de la justice et de son libre choix. Il est enseveli dans la douleur, il est complètement et éternellement séparé de Dieu, fin dernière de son existence.

Sa suprême prière est repoussée, parce qu'elle est inutile et superflue. Les vivants ont assez de témoignages imposants, ils doivent les croire ; sans le bon vouloir qui fait

accepter la vérité, même une apparition de l'autre monde ne leur sert de rien. Le Christ est venu pour témoigner de l'enfer et pour nous en délivrer.

Vous pouvez éviter l'enfer: il suffit de vouloir l'éviter.

CHAPITRE XXI

LA CRAINTE DE DIEU

On a dit que le chrétien, dans la lutte contre le péché, ne doit avoir d'autre motif que l'amour de Dieu, et qu'il est indigne de fuir le péché par crainte de la justice divine. Le Christ et les saints en ont jugé différemment. Le Seigneur dit : « Craignez celui qui peut perdre dans l'enfer le corps et l'âme. » (Matth., x, 28.) Et l'apôtre Paul : « Opérez votre salut avec crainte et tremblement. » (Philip., II, 12.)

Beaucoup de saints ont déclaré avec saint Augustin que la pensée fréquente de la mort, du jugement, de l'enfer, leur avait été absolument nécessaire pour persévérer dans le bien.

La crainte de Dieu ne porte aucune atteinte à l'amour de Dieu. Les saints qui se sont le plus signalés par un très grand amour de Dieu ont été aussi les plus pénétrés de la crainte des jugements divins.

Votre vie doit avoir quelque chose de ferme, d'inflexible, de sérieux. Coulez dans le creuset de votre vie l'or du plus noble amour divin. Mais n'oubliez pas le fer, je veux dire l'élément qui vous donnera la consistance : la crainte de Dieu.

ST. ALBERT'S COLLEGE LIBRARY

L'homme ressemble à un enfant qu'on élève. La crainte du châtiment fait partie d'une bonne éducation

Pour que la crainte soit salutaire, elle doit exclure l'attache au péché et renfermer un commencement d'amour.

La crainte découle tout naturellement de la considération des vérités éternelles ; nous devons purifier et vivifier cette considération ; cela est d'une grande utilité.

La crainte est une reconnaissance et une glorification de Dieu. Elle repose non seulement sur la raison, mais encore sur la foi à la révélation divine : elle se rapporte à une perfection divine, à la justice vengeresse de Dieu.

La crainte de Dieu est le commencement de la sagesse ; la crainte de la douleur est le trait caractéristique de tout être sensible. Le premier précepte de la sagesse est de craindre, et de ne craindre que ce qui est redoutable.

En bien des circonstances la crainte est plus forte que l'amour. Quand la place est prise par la crainte du péché, le péché ne peut entrer. De même que l'approche d'un orage chasse les bavards oisifs de la rue, ainsi la crainte chasse la légèreté.

Le service de Dieu saisit l'homme tout entier, et c'est l'homme tout entier qui doit être stimulé à ce service. C'est encore l'effet de la crainte. Combien de grands sacrifices et d'efforts accomplit l'homme par la crainte !

La considération fréquente des fins dernières nous amène à craindre par-dessus tout ce qui est en soi le pire des maux.

De la crainte découlent naturellement la victoire sur soi-même, la mortification, l'esprit de sacrifice, la vigilance et la prudence.

CHAPITRE XXII

LA SENSUALITÉ

1. La nature humaine a cela de propre qu'elle est un composé d'animalité et de spiritualité. Durant sa vie terrestre l'homme porte avec lui ces deux forces adverses, et malgré la lutte qu'elles se livrent il doit s'efforcer de maintenir ses pas dans la bonne direction.

En soi l'animalité n'est pas plus mauvaise que la spiritualité. Mais il y a dans l'animalité des instincts puissants qu'il faut soumettre à la raison. De ce dernier point dépendent le bonheur et le malheur de la plupart des hommes. Le corps humain ne doit pas être l'instrument de l'instinct aveugle, mais l'expression et l'organe de l'esprit libre. L'ordre de la nature peut et doit être aussi défendu contre cet instinct. Mais l'homme n'arrive à ce résultat qu'en s'attachant à Dieu.

L'homme ne doit pas se déshonorer. Et il se déshonore de la façon la plus vile lorsqu'il s'abandonne à la passion, qui mérite un nom aussi peu honorable que celui de faiblesse. La sensualité ressemble à un grand feu qui attire, comme par une force magique, des millions d'insectes pour les plonger dans la mort impitoyable.

Pallier les péchés et les vices en prétextant les droits

de la sensualité ou du moins la puissance de ses charmes en face de la faiblesse humaine, soi-disant excusable et pardonnable, tel a été de tout temps le subterfuge de la tentation, tel a été, d'autre part, le triste expédient d'une conscience souillée de crimes. C'est pourquoi l'Apôtre dit : « Prenez garde à ce que personne ne vous séduise par des paroles vaines. » (Ephes., v, 6.)

Il n'est pas possible de conserver la chasteté sans un secours particulier de la grâce. Voilà pourquoi la prière vous est un devoir.

La sensualité trouve son aliment dans une certaine légèreté qui joue et badine avec tout, et qui ne réfléchit jamais ; dans une certaine extériorité, qui se donne entièrement aux préoccupations et aux distractions du dehors, sans jamais prier du fond du cœur, sans jamais penser au surnaturel ; dans un certain amour de ses aises et une certaine indolence qui s'effraient de tout effort et de toute contrainte ; puis aussi dans une curiosité désordonnée qui veut tout savoir, particulièrement quand il s'agit de quelque chose de scandaleux ; dans une avidité des sens qui veulent tout voir, tout entendre, tout lire, tout expérimenter ; dans une licence effrénée de l'imagination et de la sensibilité, qui s'imaginent tout, s'attachent à tout, s'embarrassent dans les sensibleries les plus dangereuses.

2. Que ce vice soit condamnable, nous en avons pour preuves :

a) Le paganisme. Malgré sa dépravation, il appelle ce vice tout simplement « le vice », et professe la plus grande estime pour la chasteté.

b) Le jugement des philosophes, qui ont stigmatisé ce vice sous toutes les formes imaginables.

c) L'aversion naturelle pour une telle chose. Le débau-

ché lui-même ne manque pas de condamner très sévèrement chez les autres les désordres des sens : lui seul est excusable à ses propres yeux.

d) La raison, qui ne peut trouver la moindre excuse pour pallier ce vice et qui, pour cela, l'appelle une inconvenance répugnante. Comme les prétextes et les excuses qu'on apporte à ce vice sont misérables ! L'esclave de la sensualité s'excuse en disant : « C'est là un instinct naturel. » Est-ce donc une excuse à tous les excès ? Le voleur, l'assassin, l'empoisonneur, agissent aussi par instinct naturel. « Après tout, il est permis de parler des choses naturelles : or, ce qui est naturel n'est pas obscène. » N'y a-t-il pas des choses naturelles qui sont des ordures, et que personne ne porterait à sa bouche ?

e) La manière de voir et d'agir des nobles cœurs et des saints, qui n'ont rien négligé et qui étaient prêts aux plus grands sacrifices pour conserver la pureté de leur cœur.

f) Le jugement de Dieu. Cent et cent fois, dans la révélation chrétienne, ce vice est stigmatisé de la façon la plus sévère.

3. Inexprimables sont les troubles que ce vice occasionne dans la société humaine, dans la famille, dans le cœur des hommes.

Si tant d'âmes faibles se roidissent contre la foi vivante au Christ, c'est que le Christ est trop élevé, trop divin pour entrer en pourparlers avec les exigences de la chair.

C'est l'immoralité qui engendre la haine de la religion. La sensualité est le terrain de culture où se multiplie irrésistiblement l'indifférence religieuse.

C'est dans cette effroyable sensualité que le monde

déchristianisé menace aujourd'hui d'étouffer. Un cri épouvantable s'échappe du fond de millions de cœurs humains flétris et blasés; il s'échappe en particulier des cloaques sans nombre du vice qui sont au milieu de nos grandes villes, emportées par les progrès de la civilisation; il s'échappe des hôpitaux, où la sensualité a jeté ses victimes, qui tombent en pourriture; il s'échappe de tant de familles imprégnées de l'esprit moderne, où la sensualité non refrenée fait naître les plus déplorables dissensions, tourmente et déchire les cœurs, détruit si souvent le bonheur, pour le remplacer par le dégoût de la vie et un sauvage désespoir.

Le christianisme a rendu à l'humanité sa dignité. Les païens s'étonnaient de la chasteté des premiers chrétiens. Le chrétien lui aussi doit lutter, mais il peut rester victorieux à condition qu'il le veuille.

Que d'âmes faibles ont trouvé, dans la contemplation des souffrances du Christ, le courage de faire les efforts et les sacrifices nécessaires pour sortir victorieuses de la lutte contre les passions honteuses! Placez-vous en esprit devant le Sauveur, flagellé et déchiré, couvert du sang qui jaillit de ses blessures sans nombre! Mettez-vous au pied de la croix, considérez les clous, considérez la couronne d'épines, et demandez-vous pourquoi votre Sauveur a permis que son corps très saint fût plongé dans cet océan de douleur.

4. Une vie modérée, réglée, d'où la mollesse et la sensualité soient bannies, est un préservatif nécessaire contre les tentations.

Sans la prière nul ne peut conserver la pureté du cœur. Mais la prière doit être humble. Toute prière qui, au lieu de vous humilier, réveillerait votre orgueil, serait

mauvaise. Comment pourrait-elle être une arme contre les tentations, puisqu'elle est elle-même la pire des tentations ?

« Je réduis mon corps en servitude », dit l'Apôtre saint Paul. (1 Cor., IX, 27.) La modération constante dans le boire et le manger vaut mieux qu'un jeûne sévère, pratiqué de temps à autre ; et une retenue continuelle doit être préférée aux austérités extraordinaires.

Gardez donc avec le plus grand soin la pureté de votre cœur. Un cœur joyeux et des pensées pures sont ce qu'il y a de plus précieux sur terre.

CHAPITRE XXIII

LE PÉCHÉ VÉNIEL

1. Tout péché ne fait point de celui qui le commet l'ennemi de Dieu.

Pour qu'un péché ait cette gravité, il faut d'abord que son objet soit capable de détacher notre cœur de Dieu ; en second lieu, il faut que celui qui pèche donne son complet et libre consentement ; en troisième lieu, il faut que celui qui pèche sache parfaitement et ait conscience qu'il pèche. C'est seulement dans les cas où ces trois éléments existent, que l'homme commet un péché mortel. Si l'une de ces trois conditions fait défaut, il ne peut être question de péché mortel.

Un homme qui a de bons sentiments ne commet pas si aisément un péché mortel. Un péché mortel est quelque chose d'effrayant.

Il est aussi des péchés que les justes commettent sans cesser d'être justes ; ces fautes ne sont pas le renoncement à l'effort vers le but dernier, elles sont un affaiblissement de cet effort. Le juste tombe sept fois et se relève sept fois. (Proverbes, XXIV, 16.)

2. Mais le péché qui n'est pas mortel — on l'appelle péché véniel — est un très grand mal : il est, après le péché mortel, le plus grand des maux.

Le péché véniel est, lui aussi, une opposition à la souveraineté et à l'ordre de Dieu, une désobéissance, un mépris de la volonté divine; c'est un désordre multiple. Dieu doit le haïr, Dieu doit le défendre, Dieu doit le punir.

Le moindre péché véniel est une telle opposition à Dieu, une telle abomination devant Dieu, qu'il me faudrait plutôt laisser périr le monde entier que de le commettre. Même pour arracher tous les damnés à l'enfer, je ne devrais point commettre le péché véniel. Il n'est jamais permis de faire le mal pour arriver au bien.

Le péché véniel est un mépris du bon plaisir divin, donc une offense faite à Dieu : il est en opposition avec la haute estime et avec l'amour que je dois avoir pour l'amour divin. Dieu se sacrifie pour moi et m'aime au delà de toute mesure, et il me serait indifférent de l'offenser !

Le péché véniel nous enlève la protection particulière de Dieu : il favorise en nous l'indifférence religieuse et morale, la légèreté et la tiédeur ; il empêche la confiance et l'intimité avec Dieu dans la prière, il diminue la paix du cœur et le sérieux de la conscience.

Tout péché véniel est en soi un pas vers le péché mortel. Celui qui n'est pas fidèle dans les petites choses ne le sera pas dans les grandes, et celui qui est injuste dans les petites choses le sera dans les grandes.

Tout péché véniel a comme conséquence un châtiment sensible, soit dans ce monde, soit dans l'autre.

3. Des saints ont fait de toute leur vie une dure expiation de péchés véniels, et nous n'avons aucune raison de considérer la conduite de ces âmes éclairées comme déraisonnable ou exagérée.

On doit distinguer les péchés véniels parfaitement

volontaires et les fautes de pure faiblesse : nous pouvons diminuer ces dernières, jamais les supprimer entièrement ; nous pouvons, avec la grâce de Dieu, éviter complètement les fautes parfaitement volontaires. Commettre habituellement des péchés véniels volontaires, c'est ce qu'on appelle tiédeur. On peut comparer la tiédeur à une maladie mortelle.

CHAPITRE XXIV

PURIFICATION DANS L'AUTRE MONDE

1. Beaucoup meurent sans être ennemis déclarés de Dieu ; ils ne sont donc pas livrés à la damnation éternelle. Ils restent cependant les débiteurs de la justice divine. Rien de souillé ne peut entrer au ciel. On ne saurait admettre que ces âmes soient éternellement perdues. Il existe pour elles un lieu de purification. Dès que la dernière obole sera payée, elles entreront dans la joie éternelle.

« Ceux, dit Platon, qui ne sont pas complètement coupables et qui ne sont pas complètement innocents seront envoyés dans l'Achéron. Conduits sur une barque au marais de l'Achéron, où ils doivent habiter, ils subissent des peines proportionnées à leur culpabilité, jusqu'à ce que, purifiés de leurs fautes, ils reçoivent la récompense des bonnes actions qu'ils ont faites. » (Platon, *Gorg.*, 81.)

C'est la doctrine expresse de l'Église chrétienne qu'il existe une purification dans l'autre monde. Doctrine sévère, mais toutefois consolante. Il serait effrayant d'être obligé de penser que, dans l'autre monde, il n'y a que le ciel et l'enfer.

2. Les peines dont on est redevable sont subies dans le lieu de purification.

Il y a une différence entre la coulpe et la peine. La coulpe et la peine éternelle sont effacées par la justification de l'homme. Mais à la rémission de la coulpe n'est pas nécessairement liée la rémission de toute peine. Au contraire, il est conforme à la sagesse et à la justice divines, il est conforme à tout l'ordre du salut établi par Dieu, que le pénitent expie sa faute par des peines temporelles. Souvent, mais non point toujours, ces peines temporelles frappent l'homme en cette vie. Ce qui n'est pas expié dans ce monde est réservé pour l'autre.

3. Tout péché ne renferme pas une aversion absolue de Dieu ; il est aussi des fautes vénielles. Mais, même dans le péché véniel, il y a un désordre voulu par l'homme, et ce désordre doit être expié. Nous aurons à rendre compte même d'une parole inutile. (Math., XII, 36.)

Celui qui commet un péché véniel fait attendre Dieu ; maintenant Dieu le fait attendre ; de là, le délai apporté à la vision de Dieu. Et en cela, il y a une grande souffrance, une nostalgie infinie ; car maintenant ces âmes connaissent Dieu infiniment mieux.

A cette souffrance s'ajoutent des peines positives. Ces peines se règlent d'après le nombre et la gravité des péchés à expier. Il y a donc tout lieu de croire que ces peines sont effrayantes et longues. Elles sont une pure expiation ; elle n'entraînent aucun mérite ni aucune récompense.

Il est vrai, Dieu, dans sa miséricorde, a donné aux vivants la possibilité d'alléger, par leurs suffrages et leurs satisfactions, les peines des âmes souffrantes. Mais ces âmes ne peuvent rien pour adoucir et abréger leurs propres tourments.

4. Évitez donc tout ce qui est péché. Supportez en patience toutes les souffrances que Dieu vous envoie ou permet pendant la vie. Vous pouvez ici-bas expier de la façon la plus méritoire ; ce que vous expiez ici-bas, vous n'aurez pas à l'expier dans l'autre monde.

Soyez très zélé dans le service de Dieu : là aussi, il y a une purification, et ainsi vous êtes à même de pouvoir obtenir réellement l'indulgence, la remise des châtiments dus au péché, non seulement pour vous, mais aussi, par vos suffrages, pour les âmes souffrantes du *purgatoire*.

CHAPITRE XXV

POURQUOI DIEU N'EMPÊCHE-T-IL PAS LE PÉCHÉ ?

1. L'Évangile compare le monde à un champ de blé, où l'ivraie avec ses couleurs chatoyantes dépasse le froment, qui a peu d'apparence. (Math., XIII, 25.)

La puissance du mal et sa facilité à se propager sont grandes dans le monde; moins grandes cependant qu'elles ne le paraissent; beaucoup de bon grain croît dans le cœur des hommes; mais le bien est, par sa nature, de peu d'apparence, tandis que le mal se fait remarquer.

D'où vient l'ivraie? D'où vient le péché?

La philosophie orientale a imaginé une puissance du mal, ayant les mêmes droits que la puissance du bien et se partageant avec cette dernière le pouvoir; c'est mettre des limites à l'infinité de Dieu et détruire la perfection divine.

L'Hindou a trouvé un représentant plus redoutable encore de cette puissance dans une divinité assoiffée de sang, couronnée de serpents et ceinte de crânes humains, qui porte dans ses mains multiples les armes de la destruction, et qui écrase la race humaine ou la pousse dans les flammes.

Les chrétiens, eux aussi, se sont de tout temps posé

la question : D'où vient donc l'ivraie ? D'où vient le péché ?

Les péchés qui se multiplient dans l'humanité portent certains caractères d'où l'on peut conclure qu'une puissance surnaturelle, ou plutôt souterraine, agit dans la sphère du mal, pour profiter avec une perspicacité étonnante et une haine violente des faiblesses et des passions des hommes, pour déshonorer ces derniers par des péchés de tout genre et pour les rendre malheureux. « L'homme ennemi a fait cela. »

Et Dieu a laissé faire. « Voulez-vous, dirent les serviteurs, que nous allions arracher l'ivraie ? » Mais Dieu permet que le mal suive son cours.

2. Pourquoi donc Dieu n'empêche-t-il pas le mal ? On dit que puisque Dieu a créé des êtres doués de liberté, il ne pouvait pas empêcher le péché. C'est juste : si Dieu n'avait pas créé des êtres libres, il n'y aurait pas de péché. Mais il n'est point vrai que le péché soit nécessairement lié à la volonté libre des créatures. Comment douter que Dieu, qui est tout-puissant et infiniment sage, aurait pu empêcher l'esprit le plus rebelle de commettre le péché ? Si Dieu, qui est toute sagesse, avait voulu empêcher le péché, il l'aurait pu. Pourquoi ne l'a-t-il pas voulu ? demande saint Augustin.

Observons premièrement que la création n'est pas faite tout d'abord pour les créatures, mais pour Dieu. Ce qui est divin l'emporte infiniment sur ce qui ne concerne que les créatures ; par suite la gloire de Dieu l'emporte infiniment sur l'honneur et le bien des créatures. La vie honnête et le bonheur de la créature ne sont pas le but suprême et universel de Dieu se révélant au dehors par la création : ce but, c'est la gloire de Dieu. Ainsi, il n'y avait

pour Dieu aucune nécessité d'empêcher, par tous les moyens et à tout prix, le péché et le malheur de la créature.

Mais la sagesse divine avait de bonnes raisons de ne pas empêcher le mal. « On reconnaît un bon économe, dit Gœthe, en ce qu'il sait tirer parti même des difficultés. »

Dieu laisse croître l'ivraie parce qu'il prend soin du froment. (Math., XIII, 70.) Dieu veut le bien. C'est pourquoi il n'empêche pas le mal. Le mal a son importance pour le bien, autrement Dieu l'empêcherait. L'émulation et la vanité des savants font avancer la science, et la haine des bourreaux a fait les martyrs.

La preuve la plus évidente du pouvoir souverain de Dieu, c'est qu'il laisse à la liberté de la créature la faculté de se révolter insolemment contre lui ; pour le permettre il faut être assez puissant pour tirer le bien du mal et se servir des obstacles en vue d'atteindre le but.

Les attributs de Dieu nous apparaissent sous un jour nouveau, lorsque nous les voyons triompher et sortir sains et saufs de toutes les révoltes du mal.

3. Si Dieu n'a pas empêché le mal, c'est tout particulièrement parce qu'il a voulu manifester d'une façon spéciale son amour et sa miséricorde aux coupables eux-mêmes.

Tout le christianisme est un acte de la miséricorde divine ; et l'histoire de la plupart des hommes est celle de l'enfant prodigue.

Le Sauveur raconte cette parabole, afin de montrer clairement quels sont les sentiments de Dieu à l'égard des pécheurs. (Luc., XV, 11-32.)

L'égarement de l'enfant égoïste consiste dans l'injure

que le fils fait à son père, dans la dissipation des biens paternels, dans l'immoralité et les excès.

La cause de l'égarement est la légèreté, le désir de l'indépendance, la satiété, la passion et la sensualité.

Le resultat de l'égarement, c'est le besoin et la pauvreté, la perte de la liberté, l'abaissement et l'abandon le plus profond.

L'occasion du retour, c'est la réflexion. Le prodigue rentre en lui-même et compare sa situation présente à celle qu'il avait jadis. Le repentir commence à naître dans son cœur. Il se souvient de son père, de son amour et de sa bonté. Ce souvenir relève son courage et lui donne l'espoir du pardon.

Le prodigue prend la résolution de s'arracher à son infortune : « J'irai à mon père. » Par un vrai sentiment de pénitence, il s'est accusé de son péché dans son cœur.

Cela suffit au cœur du père. Le père reconnaît son enfant malheureux et court à sa rencontre. Il le comble des témoignages de la plus profonde tendresse, il lui rend l'héritage perdu. Tout est pardonné et oublié. Le père fait tout cela avec la joie la plus vive, avec le plus grand empressement.

La miséricorde divine ne se contente pas d'accueillir le pécheur qui revient; elle va à la recherche du pécheur, comme le pasteur va à la recherche de sa brebis égarée.

Telle est l'importante signification du péché dans l'ordre du salut.

CHAPITRE XXVI

COURAGE ET INTRÉPIDITÉ

1. Quand bien même vous découvrez dans votre passé nombre de fautes et de faiblesses, vous n'en devez pas moins marcher à l'avenir courageusement et avec intrépidité, et vous efforcer d'acquérir la perfection morale.

Le découragement n'est pas une partie de la pénitence. Il ne sert à rien, il ne satisfait à rien, il n'est pas agréable à Dieu : il ne vous rend pas plus prévoyant pour l'avenir : au contraire, il ouvre la voie à toutes les tentations et vous enlève toute force pour la résistance.

Vous ne devez pas compter sur vous, mais sur Dieu.

L'Ancien Testament lui-même nous dépeint sous les traits les plus touchants la sollicitude de Dieu pour les pécheurs. Nous y voyons que Dieu nous défend comme l'homme défend la prunelle de son œil. Dieu y est comparé à un père qui prend son enfant dans les bras dès que le chemin devient raboteux. (Deuter., I, 31.) L'amour de Dieu y apparaît sous l'image de l'amour maternel.

Et, dans le Nouveau Testament, le Christ nous invite, dans les termes les plus touchants, au courage et à la confiance : « Que votre cœur ne se trouble pas ! » « Venez à moi, vous tous qui êtes fatigués et accablés ! »

Comment le Père céleste, qui a livré son Fils unique pour nous, ne nous assisterait-il pas à l'heure de la lutte ?

Comment le Christ, qui a enduré pour nous tant de douleurs et une mort ignominieuse et sanglante, ne nous accorderait-il pas sa grâce à l'heure de la tribulation ?

2. La défiance de vous-même est bonne tant qu'elle est le fondement de votre confiance en Dieu. Mais dès qu'elle vous entraîne au découragement, écartez-la comme la plus dangereuse des tentations. Vous pouvez, il suffit de vouloir.

Cherchez dans le sentiment du devoir cette force courageuse qui lève toutes les difficultés. Ce qui remporte la victoire, ce n'est ni la vigueur des bras, ni la solidité et l'excellence des armes, mais la force qui anime l'âme.

Saint Ignace compare fort bien la puissance du mal à une femme qui, dans une querelle avec un homme, prend la fuite dès qu'elle trouve de la résistance, mais dont la rage éclate furieuse si l'homme se retire peureusement.

Le vrai courage, digne de ce nom, consiste à mépriser tout danger, lorsqu'il s'agit de l'accomplissement du devoir. Il ne consiste pas à fermer les yeux sur le danger, mais à le vaincre en le regardant en face.

Un véritable héros ne s'effraie pas des assauts et des coups du sort, car il sait que tous nous sommes dans la main de Dieu. Si donc les tempêtes vous menacent, ne perdez jamais courage; souriez à la tempête : les mouettes se bercent et se récréent sur les vagues en furie.

Voulez-vous savoir pourquoi si souvent vous sentez votre faiblesse ? Parce que vous ne priez pas comme vous

devriez. Toute votre force est en Dieu, et cette force découle sur vous dans la prière. La Fable parle d'un géant qui, dans la lutte, recouvrait des forces nouvelles, chaque fois qu'il touchait la terre. Son adversaire le souleva, empêcha ce contact vivifiant, et sans peine il tua le géant. Il en va de même pour l'esprit de l'homme. Dès que la puissance du mal réussit à le dégoûter de la prière, il est perdu. Uni à Dieu, il peut tout.

Ayez aussi du courage pour entreprendre. Au témoignage de l'histoire, souvent ceux qui ont entrepris de grandes œuvres avaient été d'abord de grands pécheurs. La plupart du temps on ne réussit point parce qu'on n'entreprend pas. Souvent Dieu choisit le faible pour confondre le fort. (1 Cor., 1, 27.)

CHAPITRE XXVII

PRUDENCE ET VIGILANCE

1. « Veillez et priez », dit le Seigneur. La vigilance est d'une absolue nécessité pour qui veut se détacher du mal et persévérer dans le bien ; votre propre expérience est là pour vous l'enseigner.

Les règlements militaires recommandent la plus grande circonspection aux soldats qui sont en pays ennemi. Nous aussi, nous sommes en pays ennemi.

Soyez donc vigilant ; vous connaissez beaucoup d'ennemis, il en est beaucoup que vous ne connaissez pas ; et un ennemi inconnu en vaut deux.

Soyez vigilant ! Les dangers sont comme les montagnes : de loin on ne peut juger de leur hauteur.

Soyez vigilant ! Tout âge a ses dangers. Le danger qui égare la jeunesse dans les ténèbres, c'est la passion, feu-follet qui brille sur sa route. Le vieillard lui-même ne veille pas toujours avec perspicacité, il ne s'attache pas toujours à ce qui est éternel.

Soyez vigilant ! Empêcher et prévenir est toujours et partout plus aisé que remédier et réparer.

Soyez vigilant ! Il faut veiller surtout au début de l'attaque ; car l'ennemi est très facilement vaincu, si on ne

lui ouvre pas la porte du cœur et que la rencontre ait lieu sur le seuil, au moment où il cherche à entrer.

2. Soyez vigilant ! L'étincelle fait naître le feu, par conséquent c'est l'étincelle qui embrase la maison ; éteignez donc à temps une étincelle qui peut causer un tel ravage.

Soyez vigilant ! Lorsque l'œil regarde ce qu'il ne doit pas regarder, le cœur pense à quoi il ne doit pas penser.

Soyez vigilant ! De nos jours, les écueils se multiplient dans les relations sociales : n'avancez qu'en tâtant le terrain. Où vous voyez tomber les autres, ne posez le pied qu'avec précaution.

Soyez vigilant ! Parce que vous êtes de bonne foi, n'attendez pas que tous ceux qui se faufilent auprès de vous le soient également. Souvent l'amitié la plus innocente rencontre l'inimitié la plus perfide. N'oubliez jamais, en voyant ce que sont les autres, ce que vous devez être vous-même.

Soyez vigilant ! Il n'est capuchon si saint où le diable ne puisse se loger.

Soyez vigilant ! Lorsque le diable veut prendre les saints, il les amorce par les apparences de la sainteté.

Soyez vigilant pour ne pas commettre un seul péché mortel. On dit : « Une fois n'est pas coutume ! » C'est là, pense Hebel, le plus faux et le pire des proverbes. Une fois, c'est dix fois et cent fois et mille fois. Celui qui a commis une fois le mal, continue d'ordinaire à le commettre.

Soyez vigilant pour ne pas commettre une faute vénielle de propos délibéré. Veillez encore plus à ce que ces fautes de propos délibéré ne tournent pas en habitude.

Soyez vigilant à diminuer sans cesse le nombre de vos péchés de fragilité.

Soyez vigilant sur le côté faible de votre caractère. Tâchez de connaître votre défaut dominant. Pour être maître de soi, il faut se connaître à fond. La connaissance est une demi-victoire. Toutes les autres imperfections céderont, si l'on a vaincu leur chef.

Soyez vigilant, afin de faire le bien auquel la grâce de Dieu vous sollicite. Vous ne pouvez être en sûreté qu'en suivant la grâce là où Dieu veut qu'elle vous conduise.

Veillez, mais priez aussi ! On ne peut prendre trop de précautions, lorsque l'éternité est en jeu. Saint Augustin dit : « Je vous engagerais à ne point vous inquiéter, si je pouvais moi-même n'avoir pas d'inquiétude. »

CHAPITRE XXVIII

LA LUTTE CONTRE LES PASSIONS

1. Le christianisme a promis la paix aux hommes et il la leur a procurée : non pas la paix avec n'importe qui, mais la paix avec Dieu, cette paix qui est la force de faire le bien.

Une telle paix suppose essentiellement la lutte contre tout ce qui s'oppose à Dieu et au bien. La paix avec ce qui est opposé à Dieu, serait la lutte contre Dieu.

Voulez-vous vaincre dans la lutte? prenez toujours contre vous-même le parti de Dieu.

Dieu hait la paix de ceux qu'il a appelés à la guerre ; il est le Dieu des armées, non moins que le Dieu de la paix.

Il faut lutter continuellement lorsque l'attaque est continuelle. De plus, vous avez dans cette lutte l'occasion de réparer vos défaites antérieures.

Un psychologue a dit : Le cœur humain est une hôtellerie ; les vertus y passent ; les passions y séjournent ; elles ne payent pas, et, qui plus est, elles réclament l'argent.

2. Les passions sont des chevaux écumants, attelés à un char. Si elles ne se sentent pas maîtrisées, elles vous jetteront dans la poussière du chemin, mais si vous tenez ferme les rênes, elles auront comme des ailes pour vous emporter. Et votre char roulera d'autant mieux, qu'elles seront plus ardentes et plus impétueuses.

Des passions emportées peuvent faire d'un homme un démon. Que devient l'homme lorsqu'il s'abandonne à l'orgueil, à la sensualité, à l'envie ! Un écrivain moderne (le Père A.-M. Weiss) fait ces réflexions à propos de la colère : « L'être le plus cher, que vous considérez comme la prunelle de votre œil, votre meilleur ami, vous pouvez le traiter en des termes d'une telle amertume, avec un mépris si dédaigneux, que, le feu de la passion calmé, vous ne savez plus comment réparer votre emportement.

« Vous pouvez éloigner de vous la faveur d'un bienfaiteur par des injures qu'aux heures où vous êtes calme vous n'adresseriez pas à votre pire adversaire. La patience de l'offensé ne fait qu'accroître votre fureur ; des paroles de douceur versent l'huile sur le feu.

« Vous déchargez votre colère sur n'importe quoi, sur une chaise, sur le verre placé sur la table. Ce que vous avez collectionné pendant des années, vous le mettez en pièces en ricanant.

« Vous ne reculez devant rien pour exprimer votre amertume. Vous vous ravalez à des pensées de déshonneur, de mensonge, d'astuce, de ruse, de malice, qui autrefois vous étaient étrangères. Vous dites et vous faites tout ce que vous pouvez pour faire du mal aux autres.

« Vous iriez jusqu'à maudire tout ce qui est bien, la justice, la Providence, jusqu'à blasphémer contre Dieu lui-même ; jusqu'à prétendre qu'il vous est indifférent d'être éternellement damné ou non. »

Ne vous attendez pas à une victoire aisée. Si Dieu permet que la victoire nous soit si difficile, ce n'est point pour nous tourmenter, mais pour rendre notre couronne d'autant plus splendide.

Il n'y a pas de victoire définitive avant la mort. Ne croyez jamais que vos passions sont mortes et que vous n'avez plus rien à craindre d'elles ; elles vivent, elles vous guettent en toute occasion ; la vieillesse elle-même ne préserve pas des folies.

Dans la lutte contre les passions, il importe de maîtriser les sens et l'imagination ; en eux est la source des excitations coupables. Les débuts de ces excitations réclament une attention particulière.

CHAPITRE XXIX

LE JUGEMENT

1. Un des traits caractéristiques de l'esprit moderne est de vouloir, par tous les moyens, affaiblir le sentiment de la responsabilité. On a même nié la liberté humaine : pourquoi? pour n'avoir pas à être responsable. A quoi bon?

L'homme n'est pas responsable de ce qui n'est pas en son pouvoir, mais il est responsable de tout ce qui tombe sous les décisions de sa libre volonté.

Vivre, mourir et être jugé, voilà notre histoire. (Hebr., IX, 27.)

La mort est le terme de l'épreuve, puis chacun doit être récompensé selon ses œuvres.

Toutes les choses secondaires cessent à la mort, il ne reste que la chose essentielle : la manière dont l'homme s'est conduit par rapport à la très sainte volonté de Dieu.

Le voile de la matière et des sens est tombé : l'âme aperçoit dans toute sa réalité sa conduite morale. Et cette vue claire, c'est le jugement.

Le juge, c'est l'Homme-Dieu, Jésus-Christ, Dieu, omniscient, souverainement juste.

L'accusé, c'est l'homme dans ses différentes situations, dans ses œuvres, ses paroles, ses pensées, ses omissions, avec toutes les grâces reçues.

Que deviennent alors tous les subterfuges : « Je n'avais pas le temps » : vous auriez dû prendre le temps : le nésessaire avant tout ! « Je ne me rendais pas compte » : il fallait vous rendre compte. « La tentation était trop forte » : parce que vous ne priiez pas et que vous négligiez la religion. « Le monde était si séduisant » : et de gaîté de cœur vous vous exposiez aux dangers et aux occasions dangereuses. « Je me suis laissé entraîner par l'exemple des autres » : pourquoi ne teniez-vous pas compte de la vérité, de la raison, de la conscience, des commandements divins, de l'exemple des bons ?

2. Le jugement s'achève par la sentence, sentence éternelle. Il est terrible d'être broyé et écrasé par les forces de la nature : il est bien plus terrible encore de tomber entre les mains d'un Dieu courroucé.

Pour les uns, la sentence : « Éloignez-vous de moi dans le feu éternel ! » Pour les autres : « Venez, bon et fidèle serviteur, je vous établirai au-dessus de toutes choses : entrez dans la joie de votre Seigneur ! » Mais, parmi ces justes il en est beaucoup qui n'ont pas encore rigoureusement satisfait à la justice vengeresse de Dieu, ils ne sont pas encore entièrement purs. La sentence les bannit pour un certain temps dans le lieu d'expiation, dans le purgatoire.

Voulez-vous pouvoir affronter le jugement de Dieu ? jugez-vous vous-même préalablement. La vérité ne se règle point sur vous : c'est à vous à vous juger d'après la vérité.

Jugez-vous maintenant pour votre consolation au tribunal de la pénitence, afin de n'être pas jugé un jour pour votre condamnation.

En tout ce que vous faites, dites, ou pensez, que votre

volonté décide : songez au compte qu'il vous en faudra rendre un jour. Ne vous demandez pas : Que dira-t-on ? demandez-vous : Que dira Dieu ?

Vous ne réussirez à être consciencieux que si vous remplissez avec zèle vos pratiques religieuses.

Sage et heureux est celui qui s'efforce d'être tel dans cette vie qu'il désire être trouvé au jugement.

TABLE DES MATIÈRES

DU TOME PREMIER

Pages

NOTES BIOGRAPHIQUES 1
INTRODUCTION 1

PREMIÈRE SEMAINE

PREMIÈRE PARTIE

L'AMOUR DE LA VÉRITÉ

CHAPITRE PREMIER. — La lutte pour l'existence 7
CHAPITRE II. — La lutte pour l'idéal 11
CHAPITRE III. — L'homme dans la vie 16
CHAPITRE IV. — Curiosité 22
CHAPITRE V. — Vraie science, fausse science 29
CHAPITRE VI. — Indifférentisme 30
CHAPITRE VII. — La libre-pensée 37
CHAPITRE VIII. — La question de la fin 40
CHAPITRE IX. — Notre origine 43
CHAPITRE X. — La création 50
CHAPITRE XI. — Ce que dit l'insensé dans son cœur 55
CHAPITRE XII. — Le témoignage de la science 59
CHAPITRE XIII. — La divinité 62
CHAPITRE XIV. — Panthéisme 67

Pages

CHAPITRE XV. — Notre destinée 72
CHAPITRE XVI. — La volonté de Dieu 79
CHAPITRE XVII. — « Vere dignum et justum est, æquum et salutare » 83
CHAPITRE XVIII. — Le bonheur et la félicité de l'homme 89
CHAPITRE XIX. — La vie après la mort 92
CHAPITRE XX. — L'au-delà exigé par la dignité humaine 96
CHAPITRE XXI. — Le désir du cœur humain 104
CHAPITRE XXII. — La vie d'ici-bas est l'ébauche de quelque autre chose 114
CHAPITRE XXIII. — La nécessité de la conviction de l'au-delà ... 122
CHAPITRE XXIV. — Esprit et matière 128
CHAPITRE XXV. — L'idée de l'au-delà 144
CHAPITRE XXVI. — Le souci le plus important 149
CHAPITRE XXVII. — Optimisme et pessimisme 153
CHAPITRE XXVIII. — La religiosité moderne 159
CHAPITRE XXIX. — La vraie religion 161
CHAPITRE XXX. — La religion, fondement de la morale 165
CHAPITRE XXXI. — La religion, principe de la fidélité à la vocation 169
CHAPITRE XXXII. — Nature et révélation 173
CHAPITRE XXXIII. — Miracle et loi de la nature 180
CHAPITRE XXXIV. — Les miracles de l'Évangile 184
CHAPITRE XXXV. — Naturel et surnaturel 188
CHAPITRE XXXVI. — Qu'est le Christ pour nous? 195
CHAPITRE XXXVII. — Qu'est l'Église pour nous? 200
CHAPITRE XXXVIII. — La permanence de l'Église, preuve de son origine divine 214
CHAPITRE XXXIX. — Grâce et coopération 217
CHAPITRE XL. — Science et foi 221
CHAPITRE XLI. — Le scepticisme 225
CHAPITRE XLII. — L'opposition entre les deux manières d'envisager le monde 229
CHAPITRE XLIII. — La valeur de la vie 235
CHAPITRE XLIV. — Le prix du temps 240
CHAPITRE XLV. — Louable insouciance 242
CHAPITRE XLVI. — La mort enseigne la vérité 246
CHAPITRE XLVII. — Le service du monde ou le service de Dieu .. 251

DEUXIÈME PARTIE

LA DÉLICATESSE DE CONSCIENCE

Pages

CHAPITRE PREMIER. — La conscience 250
CHAPITRE II. — Devoirs de conscience envers Dieu 205
CHAPITRE III. — Devoirs de conscience envers les hommes 207
CHAPITRE IV. — Devoirs de conscience envers la propriété et l'honneur du prochain 270
CHAPITRE V. — Péchés d'omission 272
CHAPITRE VI. — La vie appétitive de l'homme 274
CHAPITRE VII. — Soin pratique de la conscience 277
CHAPITRE VIII. — Le plus grand obstacle 280
CHAPITRE IX. — Les insuffisances de l'existence humaine 284
CHAPITRE X. — Notion et essence du péché 287
CHAPITRE XI. — Le péché devant le tribunal de Dieu 290
CHAPITRE XII. — Conscience et culpabilité 294
CHAPITRE XIII. — La contrition 296
CHAPITRE XIV. — La miséricorde de Dieu 300
CHAPITRE XV. — Rémission du péché 304
CHAPITRE XVI. — La pénitence 307
CHAPITRE XVII. — L'aveu 311
CHAPITRE XVIII. — L'amendement de la vie 315
CHAPITRE XIX. — Une lutte à vie et à mort 318
CHAPITRE XX. — Le but de la vie manqué 323
CHAPITRE XXI. — La crainte de Dieu 332
CHAPITRE XXII. — La sensualité 334
CHAPITRE XXIII. — Le péché véniel 339
CHAPITRE XXIV. — Purification dans l'autre monde 342
CHAPITRE XXV. — Pourquoi Dieu n'empêche-t-il pas le péché? .. 345
CHAPITRE XXVI. — Courage et intrépidité 349
CHAPITRE XXVII. — Prudence et vigilance 352
CHAPITRE XXVIII. — La lutte contre les passions 355
CHAPITRE XXIX. — Le jugement 358

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES DU TOME PREMIER

LIGUGÉ (VIENNE)

IMPRIMERIE SAINT-MARTIN

M. BLUTÉ

13,476

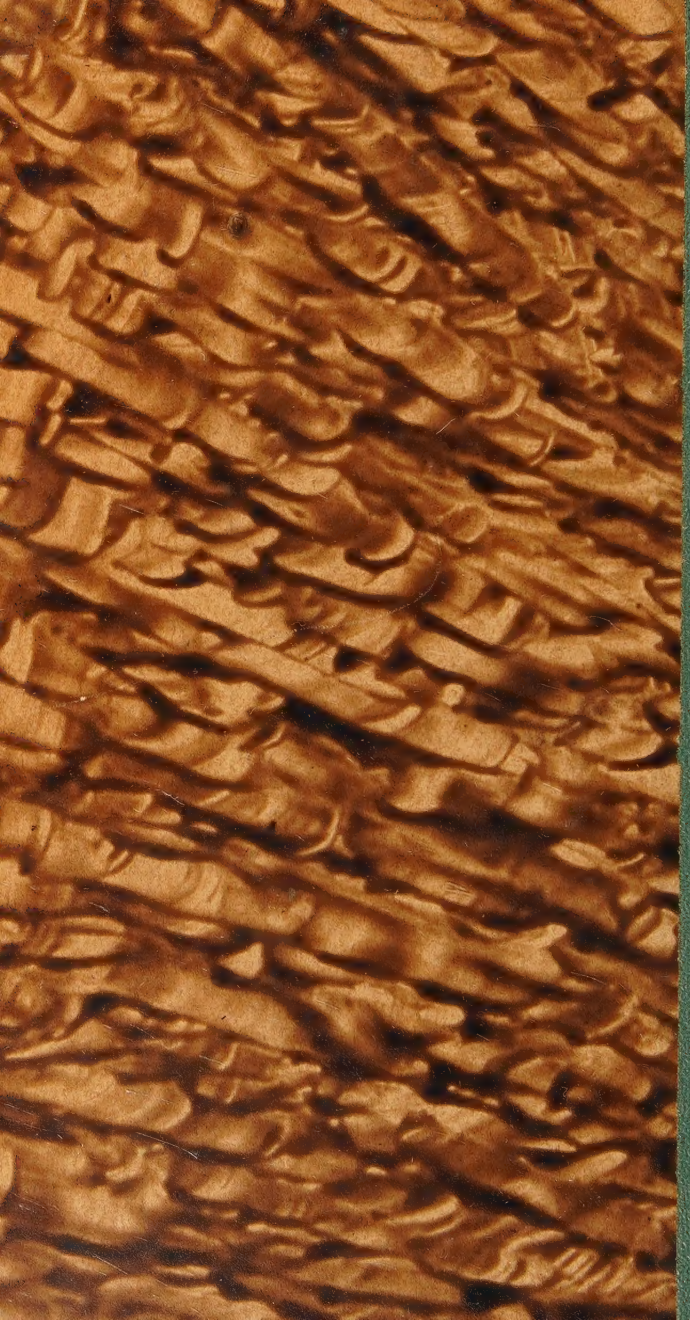
248
P27
Vol. I

13,476

248
P27
Vol. I

Pesch, Tilmann
AUTHOR

La Philosophie Chretienne de la Vie
TITLE

DATE LOANED	BORROWER'S NAME	DATE RETURNED

ST. ALBERT'S COLLEGE LIBRARY